Niveau(x) d'enseignement: 9 Numéro EDUQ: 9970328
Centre d'intérêt: 912

Labrie, Vivian

Alphabétisé-e-s : quatre essais sur le savoir-lire / Vivian Labrie. -- Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1987.
270 p. : ill. ; 28 cm

Bibliogr.: p. 255-262. Dépouillement: Chacun dans son fauteuil : douze portraits de lecteurs -- Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es : la vie et les livres -- Le lecteur absent ou l'entrée dans les mondes seconds -- La transmission des oeuvres.

ISBN 2-89224-104-9

Vedette(s)-secondaire(s): Institut québécois de recherche sur la culture

Descripteur(s): Alphabétisation * Lecture * Livre * Culture

Identificateur(s) de sujet: Lecteurs

Cet ouvrage fait suite au volume ##ABC : trois constats
d'alphabétisation de la culture## et fait la somme d'une recherche menée
par l'auteure à l'IQRC de 1980 à 1985. L'ensemble regroupe sept essais
indépendants mais reliés par une même intention: faire un constat
d'alphabétisation. En effet, en l'espace de cinq générations, le Québec
est passé d'une culture quasi sans écriture à une alphabétisation qui
passe inaperçue tant elle est omniprésente. Cette recherche tente
justement de la saisir dans plusieurs de ses contours et de montrer que
l'alphabétisation est une transformation en profondeur de la culture.
Pour ce faire, les essais sont d'une veine concrète: des observations,
des témoignages, de la réflexion. De la psychosociologie avec les outils
de l'ethnographe. Tandis que le premier ouvrage explorait davantage
l'écriture à partir des signes eux-mêmes, de leur pouvoir, de leur
présence, le présent ouvrage porte plus particulièrement sur l'expérience
subjective du lecteur.

Type de document:

VIVIAN LABRIE

ALPHABETISE-E-S!

Quatre essais sur le savoir-lire

iqrc
institut québécois de recherche sur la culture
1979

90-70328

ALPHABETISE-E-S!

Quatre essais sur le savoir-lire

VIVIAN LABRIE

ALPHABÉTISÉ-E-S!

Quatre essais sur le savoir-lire

1987

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE

Données de catalogage avant publication (Canada)

Labrie, Vivian

Alphabétisation : quatre essais sur le [illegible]

Bibliogr. : p.

ISBN 2-89224-104-9

1. Livres et lecture — Aspect social. 2. Livres et lecture — Aspect psychologique. 3. Alphabétisation. I. Institut québécois de recherche sur la culture. II. Titre.

[illegible] 1987 306.488 C87-096440-2

Couverture : dessins : Vivian Labrie

ISBN 2-89224-104-9
Dépôt légal : 4e trimestre 1987 — Bibliothèque nationale du Québec
Tous droits réservés

Distribution :
Diffusion Prologue inc.
2975, rue Sartelon, Ville Saint-Laurent
Québec H4R 1E6 — (514) 332-5860

Institut québécois de recherche sur la culture
14, rue Haldimand, Québec G1R 4N4 — (418) 643-4695

LIMINAIRE

Cet ouvrage en suit un autre, **ABC : Trois constats d'alphabétisation de la culture.** *Il propose quatre essais sur le savoir-lire qui auraient pu être publiés chacun séparément. Ils forment néanmoins avec les trois précédents un tout dont la logique est présentée en détail dans l'Introduction d'* **ABC**. *Cette explication n'est pas totalement reprise ici. On saute donc dans un train parti d'une autre gare, ce qui ne devrait cependant pas nuire à la poursuite du voyage, d'autant plus qu'il s'agit nettement d'une nouvelle étape avec sa couleur propre. Le Trait d'union qui suit devrait tout de même permettre de la situer dans le parcours et dans sa particularité. À défaut d'une introduction, le lecteur, la lectrice aura cependant le privilège du terminus dans le dernier essai, quatrième de cet ouvrage et septième de l'ensemble, qui révise l'ensemble de l'itinéraire parcouru avant d'entrer en gare jusqu'au prochain voyage. On pourra s'y référer pour plus de perspective. De même un Post-scriptum donne en annexe de brèves indications sur le déroulement de la recherche qui n'étaient pas fournies dans le premier ouvrage.*

TABLE DES MATIÈRES

LIMINAIRE 7

TRAIT D'UNION 11

CHACUN DANS SON FAUTEUIL:
DOUZE PORTRAITS DE LECTEURS 21

En être à l'abc 27
Claude 27
Marlène 32
Lucien 34
Yvonne 38
et les autres 41
De l'autre côté de l'alphabet: savoir lire 48
Louise 48
Albert 50
Berthe et Michel 52
Aline 56
Plus «L'homme cet inconnu», «L'écume des jours», «Ma mère, mon miroir», «Le quatuor d'Alexandrie», etc. 59
Devenir un lecteur savant 63
Hélène et Lise 63
Marc 68
Jean 71
Paul 76
L'escalade du mont Olympe, ou du mont Sinaï, ou du mont Everest, ou du mont Fuji, ou de la tour d'ivoire 82
Placer ces témoignages ensemble 90

DIS-MOI CE QUE TU LIS ET JE TE DIRAI QUI TU ES:
LA VIE ET LES LIVRES 97

Deviner la personne derrière les 183 livres d'un carnet de lectures: énigme proposée à la lectrice, au lecteur 98
Onze réponses pour un portrait: la personne a été cernée collectivement 104
La personne imaginée ressemble à la vraie 104
Les répondants partageaient avec cette personne une culture livresque commune 118
La valeur d'indice du carnet de lectures 118
La cumulation des diagnostics en un dénominateur commun 119
Caractéristiques des répondants 122
Les livres et auteurs lus 123
Les livres et auteurs inconnus 127

Petit exercice de biologie culturelle : Madeleine, sa vie et ses livres 130
Le branchement aux livres et aux autres 132
Le père et une ou deux profs 132
Le conjoint et le fils 133
Les institutions sociales 134
Être lisant 135
La symbiose des livres et de la vie : le livre assimilé 137
Vieillir : la chronique des livres et de la vie dans une tranche de dix ans 143
Au-delà d'un carnet de lectures : l'écologie complexe de la lecture 155

LE LECTEUR ABSENT OU L'ENTRÉE DANS LES MONDES SECONDS 163

Le lecteur est absent : quelques croquis de corps engourdis 166
La question du passage dans le monde second : les voies de Philémon 171
« Philémon à l'heure du second T » 175
« Le voyage de l'incrédule » 179
Se promener dans l'histoire : une entrevue avec Hélène 183
Les lumières s'éteignent 184
La lectrice devient une ombre 185
La lectrice est d'abord placée devant l'histoire 186
Puis quand l'histoire est suffisamment formée la lectrice entre dedans et se met à suivre les personnages 189
Une fois explorée, la structure de l'histoire reste et on peut jouer dedans 191
Différentes sortes de promenades dans l'histoire sont possibles 193
Le re-passage vers le monde commun 197
Réintégrer son corps 203
Aller et venir dans un même univers composé de deux mondes 207

LA TRANSMISSION DES OEUVRES 211

Une étape à franchir : brancher les oeuvres au train de la parole 217
La formation des images à partir des mots et la visualisation de l'imaginaire pré-conscient 219
Exemple 1 : Des lettres ont des couleurs, des traits ont des sons 222
Exemple 2 : Le livre dit que c'est le jour et Madeleine se figure que c'est la nuit 224
Exemple 3 : Les racines hétéroclites d'un arbre à feuilles 224
Exemple 4 : Une histoire de cactus 226
Exemple 5 : Des fourmis pour transporter sainte Thérèse d'Avila 228
Le passage des histoires d'une personne à l'autre 229
L'entrée des histoires dans le champ collectif 235
Les réseaux de transmission et les dialectiques entre l'histoire et les véhicules 241
La parole vive et imprévue : un mercredi comme bien d'autres 243

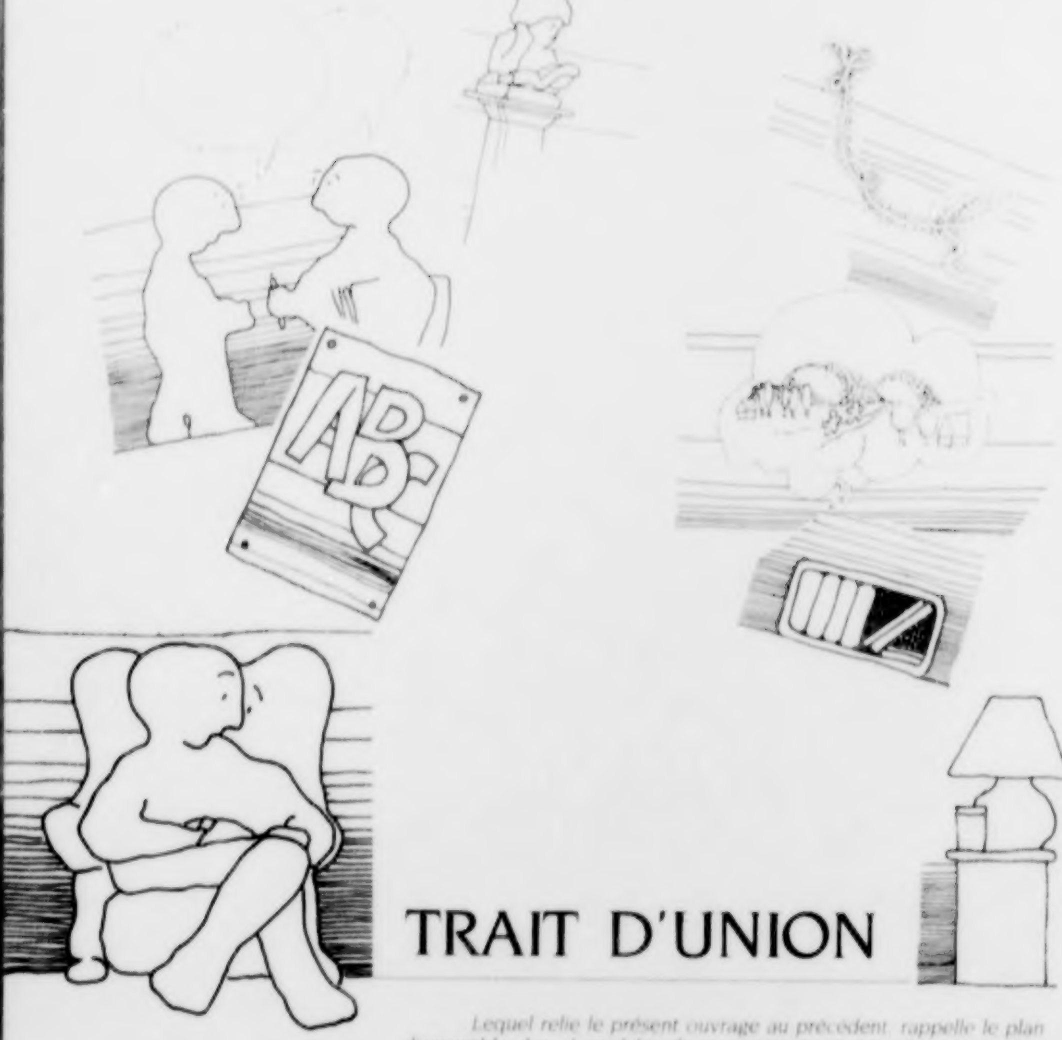
POST-SCRIPTUM : UN DÉTOUR PAR L'ATELIER 250

BIBLIOGRAPHIE 255

LISTE DES DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES 263

LISTE DES TABLEAUX 263

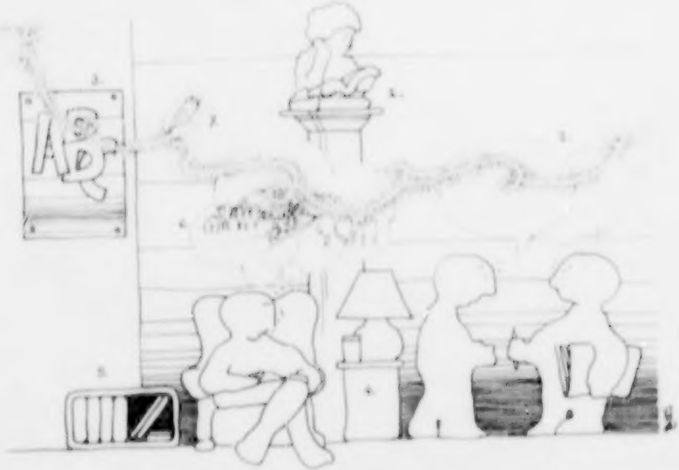
LISTE DES FIGURES 264



TRAIT D'UNION

Lequel relie le présent ouvrage au précédent, rappelle le plan d'ensemble dans lequel les deux s'insèrent, et situe le versant plus « psycho » que « socio », plus « dedans » que « dehors », des quatres essais qui suivent : il y a qu'on passe de l'alphabétisation aux personnes alphabétisées! Ce faisant, le témoignage devient l'outil privilégié de contact avec la réalité qui n'est plus seulement vue mais vécue. Nous étions tous observateurs, nous devenons tous sujets! Et il s'est écoulé du temps entre la rédaction du manuscrit et sa révision. Tout cela appelle quelques remarques à propos de la méthodologie et de la présentation des essais qui suivent.

Le premier ouvrage de cette série de deux s'intitulait *ABC. Trois constats d'alphabétisation de la culture*, et celui-ci *Alphabétisé-e-s! Quatre essais sur le savoir-lire*. Quand on additionne la première partie des deux titres on obtient une sorte de leitmotiv : « ABC... alphabétisé-e-s ». Ensemble, ces deux ouvrages visent en effet à porter un des regards sur la culture écrite telle qu'elle a pu être aperçue à Québec, lors d'une recherche menée à l'Institut québécois de recherche sur la culture de 1980 à 1985. Le tout comporte sept essais qui ont été présentés dans l'Introduction[1] comme autant d'éléments d'un tableau branchant le « lecteur lisant », figé dans nos stéréotypes et nos statistiques, au monde vivant, multiple et fluide auquel il participe.



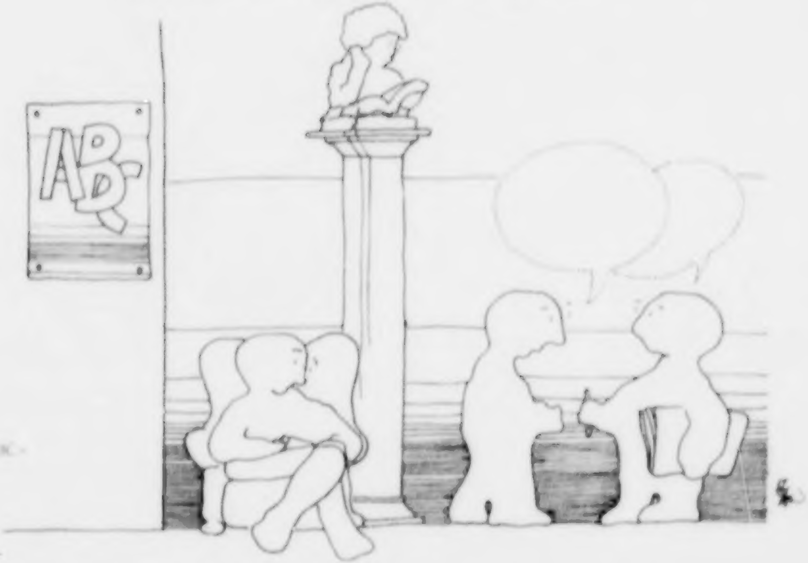
1.
Lecteur lisant dans son environnement psycho-social matière des deux messages « ABC » et « Alphabétisé-e-s »

Dans le cours du dernier siècle, suite à un vaste mouvement d'alphabétisation qui s'est assorti par après de l'obligation scolaire, l'abc, l'écrit, a rencontré toutes les personnes ou presque, qui furent ainsi alphabétisées à des degrés divers. Cette rencontre massive entre les signes et les personnes a éventuellement provoqué un renversement des habitudes et propulsé l'alphabet, et tout ce qui l'accompagne, au centre de la culture, à peu près en même temps que l'automobile. Il y a cinq générations, l'écriture était accessoire, rare, à la périphérie de la vie de la majorité des gens. Aujourd'hui elle est presque inaperçue tant elle est omniprésente, tant elle est imbriquée dans le tissu même de la vie. On ne pourrait plus s'en passer et on ne s'en rend même pas compte tellement on ne la voit plus. L'idée a été ici de la voir, de la saisir dans plusieurs de ses contours et de montrer que l'alphabétisation n'est pas seulement un apprentissage, mais une transformation en profondeur de la culture, et dans toutes les directions.

Ainsi chacun des sept essais peut être envisagé comme un pas dans une de ces directions. Les constats ont été faits dans une veine concrète, presque brute, à ras du sol, de la parole, de la pensée : des observations, des témoignages, de la réflexion. De la psychosociologie avec les outils de l'ethnographie.

1. Voir **ABC.** *Trois constats d'alphabétisation de la culture*, p. 14-30.

Dans ABC, le premier ouvrage, l'exploration a davantage été faite à partir des signes eux-mêmes, de leur pouvoir, de leur importance, de leur présence dans le monde et la culture ambiante[2].



2.
Matière
du premier ouvrage : « ABC »

Ainsi « Il faut lire ou les dessous de *Zoupic* » portait un regard sur l'idéologie de l'écriture et sur son ombre. Une exégèse un peu minutieuse de *Zoupic*, une histoire pour enfants vantant les mérites de l'alphabétisation, a permis de la mettre en parallèle avec divers documents publicitaires de l'industrie de l'écrit : édition, papeterie, équipement de bureau. La comparaison de la structure de *Zoupic* avec celle des contes merveilleux a laissé entrevoir que ce mythe moderne sur les prodiges de l'alphabétisation était inachevé, les enfants de cette histoire étant soumis au pouvoir de l'écriture plutôt que libérés par elle. Cette constatation a mené à tendre l'oreille en direction de ceux qui restent en dehors de la sphère de l'écrit, et à s'interroger sur la suite de l'histoire : écriture pour qui? à quel prix? Il a semblé alors que le plaidoyer de Marcel Jousse dans L'*anthropologie du geste* pour une science de la parole vivante pourrait s'étendre de la parole orale à la parole écrite.

« Où en sommes-nous avec la parole? » s'interrogeait sur la place de l'écriture dans la panoplie de l'ensemble des moyens de parole. Une première stratégie a consisté à ruiner certains stéréotypes qui isolent l'écriture des autres formes de parole en les mettant en contradiction avec eux-mêmes dans une série d'énoncés paradoxaux émaillés d'exemples. Une fois l'écriture ainsi dé-finie, une deuxième stratégie a consisté à réfléchir sur la parole, dont l'écriture est une modalité tout comme l'oralité et les autres moyens d'expression. Il a alors été question d'événements de parole, de leurs fonctions, de leurs caractéristiques et de leurs possibles.

« L'espage à lire ou la cité alphabétisée » donnait un échantillon de ce qu'on trouve à lire quand on parcourt la ville. En introduisant une

2. Voir aussi le résumé au début du dernier essai du présent ouvrage.

typologie sommaire des objets de lecture ouverts, fermés ou instantanés, et au moyen d'une série d'exercices de lecture des objets de lecture dans la ville, on se centrait « sur l'écriture en tant qu'objet présent de manière tangible dans l'environnement physique ». On voulait ainsi « attirer l'attention sur l'omniprésence des signes dans le quotidien ». En passant ainsi « de la réflexion sur les idéologies et l'usage de la parole à la contemplation de l'objet lui-même », cahier, revue, carte de souhait, alphabet dans la soupe, étiquette, on commençait ainsi à « transiter peu à peu vers l'expérience subjective du lecteur qui fera la matière du second ouvrage »[1].

Ceci étant complété, nous en sommes maintenant à la charnière, au trait d'union entre le « socio » et le « psycho ». Plutôt que de nous intéresser, du dehors, à la présence du signe alphabétique dans la culture, nous toucherons dans ces quatre derniers essais à l'expérience personnelle de la lecture, vue du dedans, à travers l'expérience de celles et de ceux qui lisent. Nous traversons le rideau des signes et nous entrons dans la signification, ou plus simplement dans le vécu, dans cette partie subjective de l'expérience où le rapport au monde est centré sur la personne, sur ce qu'elle vit et ressent.

La première étape concrétisera ce passage en présentant « Chacun dans son fauteuil, douze portraits de lecteurs ». Par l'intermédiaire d'autant d'entrevues et des résumés qui en sont faits, nous prenons ainsi contact avec la variété des expériences qui vont avec l'alphabétisation selon qu'on en soit encore à l'apprentissage de la lecture, qu'on ait développé une habileté ordinaire, ou qu'on s'adonne à la lecture savante. Ce faisant nous pénétrons dans l'intimité de la lectrice, du lecteur.

3.
Quatrième essai
« Chacun dans son fauteuil
douze portraits de lecteurs »

Dans l'essai suivant, « Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es : la vie et les livres », le champ, tout à l'heure ouvert sur plusieurs individus, est fixé sur une seule personne, qui a eu la particularité de tenir un carnet de toutes ses lectures pendant dix-ans. Ce carnet a fourni des clés qui ont permis à d'autres de la deviner, et il nous sert ensuite de repère pour examiner avec elle comment sa vie et ses livres se sont imbriqués.

1. ABC, p. 161.

4.
Cinquième essai:
« Dis-moi ce que tu lis
et je te dirai qui tu es:
la vie et les livres »

Ensuite avec « Le lecteur absent ou l'entrée dans les mondes seconds », la quête s'intériorise à la limite de ce qui peut être exprimé dans une réflexion dialoguée: qui deviens-tu, que vis-tu, que vois-tu, que sais-tu, qui es-tu quand tu lis? À l'aide d'observations, d'illustrations, et du témoignage d'une lectrice à la suite de deux relectures, on change d'échelle: on passe de la vie dans sa longueur à la vie dans son instantanéité, et ce faisant on pénètre dans l'expérience imaginaire.

5.
Sixième essai:
« Le lecteur absent
ou l'entrée dans les mondes seconds »

Le dernier essai, « La transmission des oeuvres », est d'abord l'occasion de reprendre du souffle: on fait le point, on révise depuis le début. Puis on aborde une dernière question: dans cet espace imaginaire, comment l'histoire passe-t-elle de l'auteur au lecteur? Et plus largement, si on revoit la lecture comme l'événement de parole qu'elle est, comment la fiction se transmet-elle du parleur au receveur, et de parleur en receveur dans les siècles des siècles? Cette question où l'infiniment petit et l'infiniment grand se rejoignent déborde évidemment infiniment l'auteure qui ne désirait que la poser avant de s'en aller.

6.
Septième jour
« La transmission des savoirs »

Les premiers constats avaient été faits pour ainsi dire à froid, avec les moyens plutôt visuels, tangibles, d'une ethnographie à distance (journal, observations, collectes d'objets, photographies, compilations), ce qui était relativement approprié à l'étude des signes, lesquels sont des objets, des réalités matérielles.

Dans le présent ouvrage, en approchant ainsi les personnes et leur expérience, nous changeons de registre : nous entrons dans leur intimité. Ce faisant, nous ajoutons à l'ethnographie à distance une ethnographie « en présence de ». Sans délaisser les premiers outils, nous avons maintenant une interlocutrice, un interlocuteur, et nous laissons place à l'oreille pour recevoir son témoignage.

Or à partir du moment où les faits ne se rapportent pas à des objets mais à des personnes, et qui plus est, à une dimension souvent inexprimée de leur existence, nous impliquons ces personnes : ni sujets, ni objets, mais plutôt témoins, celles-ci nous offrent ni plus ni moins que leur propre vie comme matériau pour comprendre ce qui nous intéresse (parce qu'à un certain point, il n'y a que cela qui puisse être offert). Elles s'engagent dans un dialogue et elles s'exposent. La chercheure a en retour la difficile tâche de rendre compte de cette expérience intime en en protégeant l'intimité.

Cela pose notamment des problèmes de méthode pour lesquels plusieurs solutions peuvent être envisagées. Voici celles que j'ai adoptées (on parlerait tout aussi bien de compromis) dans ce cas précis relativement à trois points : l'attitude vis-à-vis des personnes, la transcription des témoignages, l'introspection.

L'attitude vis-à-vis des personnes Les essais font appel de façon variable à des témoignages : une longue entrevue est résumée, une remarque est citée, une anecdote est racontée, un chapitre complet est consacré à une personne et à son expérience. Entre l'auteure et les témoins, le degré de collaboration lui-même a varié : dans certains cas on ne s'est plus revus après l'entrevue, dans d'autres on a rediscuté à

partir d'une conversation téléphonique ou d'une première version écrite, dans d'autres encore le dialogue s'est prolongé jusque dans l'écriture. Le deuxième et le troisième essai ont été entièrement révisés en compagnie de la personne qui en a fourni la matière. D'une façon générale, je crois qu'on peut dire que ce qui est cité reflète correctement la pensée ou la réalité des témoins.

Le problème de l'anonymat, lui, a été résolu au cas par cas. Des personnes ont préféré conserver leur prénom, d'autant plus pour certaines que ce qu'elles disaient d'elles les révélait à coup sûr. D'autres ont préféré l'anonymat, et certaines parmi elles ont proposé un pseudonyme qui leur convenait. Ces volontés ont été respectées : tous les témoins sont donc présentés par un/leur prénom, lequel est accompagné d'une note lors de sa première apparition dans le texte lorsqu'il s'agit d'un pseudonyme. De même dans le texte, les autres mentions de personnes sont anonymisées et si un témoin n'a pu être consulté au moment de la préparation du manuscrit, un prénom pseudonyme est également utilisé.

Le traitement des transcriptions. Le traitement des transcriptions a posé plus de difficultés. Les entrevues ont d'abord été transcrites littéralement, selon la procédure exposée dans le *Précis de transcription de documents d'archives orales*[4]. Lors de la lecture, ce niveau de transcription, qui a l'avantage de respecter l'intégrité de la parole orale, a cependant gêné à la fois les témoins («je ne pensais pas que je parlais si mal!») et des lecteurs neufs à la matière. Il est bien évident qu'une fois transcrite la parole orale subit une transposition : elle perd sa tonalité, et les tics verbaux deviennent d'autant plus apparents qu'ils se figent ; de même les phrases non menées à terme sont beaucoup plus difficilement saisies par l'œil que par l'oreille. Le témoin ne parle pas mal, il parle, et la lecture d'une transcription implique une indulgence (laisser filer, ne pas s'attacher à la surface) qui ne s'acquiert qu'avec la pratique. Comment régler cela? Il n'était pas souhaitable non plus d'«écrire» les témoignages, car cela revenait à les récrire, avec le risque inhérent d'en changer le sens et de manquer de rigueur.

À l'exception du second essai, «Dis-mois ce que tu lis...» où la transcription a été retouchée directement par la personne témoin, la voie médiane a consisté, dans le cas de cet ouvrage : à partir de la transcription originale et à retrancher les tics, les répétitions, les membres de phrase disjoints ou formulés en plusieurs tentatives ; éventuellement à recoudre des «propos sectionnés» ; à écrire certaines formes contractées (par exemple les pronoms personnels) ou certaines tournures syntaxiques dans leur forme écrite standard, mais sans rien ajouter et sans toucher au lexique, quitte à fournir un équivalent entre crochets (précédé du signe =) ; entre autres, pour bien marquer qu'on demeure dans le registre oral, l'adverbe de négation «ne» n'a pas été rajouté lorsqu'il n'était pas prononcé. Les crochets vides et les paroles entre crochets désignent dans le premier cas un segment incompréhensible, et dans le second, une transcription incertaine, ou une intervention d'édition si l'écriture est italique. Les points de suspension entre crochets indiquent un saut dans la citation. Je rappelle que toutes ces conventions ne sont qu'un compromis. Espérons qu'il sera satisfaisant. J'invite tout de même le lecteur à l'indulgence mentionnée plus tôt et au dépassement de l'illusion d'écriture que procure la transcription : il, elle, est devant des personnes qui dialoguent et qui tentent d'exprimer des réalités qui se situent souvent dans le non-dit et qui sont donc difficiles à verbaliser.

4. Vivian Labrie, IQRC, 1982, 220 p.

De même lorsqu'elles proviennent d'entrevues, ou de carnet de lectures dans le second essai, les mentions de titres d'ouvrages et de noms d'auteurs sont notées telles que dites. Elles peuvent donc différer du titre, du nom original, ce qui n'a pas paru poser de problème puisqu'il ne s'agit pas d'un traité de littérature mais de l'expérience de lecteurs.

Les extraits du journal d'enquêtes, les tableaux et les documents figurés ont été traités de la même manière que dans le premier ouvrage, c'est-à-dire que le journal est considéré et cité comme un document et que l'écriture en reste brute, et que les autres documents apparaissent dans les listes appropriées à la fin de ce livre. L'illustration n'est pas nécessairement équilibrée d'un essai à l'autre.

L'introspection. On s'étonnera peut-être de constater que les deux derniers essais font une plus large part à l'introspection, celle des témoins et la mienne. Il y a dans ce dernier cas des risques à s'inclure ainsi comme sujet. En même temps je suis aussi une personne, plongée comme toutes les autres dans l'expérience commune à partir de la même biologie, vivant, rêvant, lisant. Comprise dans le genre humain. De cela je peux témoigner, avec l'avantage peut-être d'être attentive, vu ma recherche, à certaines situations qui pourraient passer plus facilement inaperçues. Ni plus, ni moins. J'ai donc pris note aussi à l'occasion de ma propre expérience. Or il y a que le sujet de ces deux derniers essais est plus difficile, et il est très intériorisé, dans cette dimension du savoir-lire où la personne se retrouve face à elle-même et à son imaginaire. Quelque part dans ce recoin de la recherche, les données d'entrevues se sont faites plus rares, et lors de la compilation des matériaux de l'enquête il ne m'est guère resté pour l'évoquer que quelques morceaux (souvent confus) de journal saisissant un moment où j'avais regardé en moi-même (peut-être un peu comme dans le conte où, une fois les gigots épuisés, il ne reste plus à Ti-Jean qu'à donner un morceau de lui-même pour nourrir l'aigle). Fallait-il les utiliser ? J'ai choisi de le faire parce qu'ils touchent un espace mental crucial pour la question de la transmission des œuvres, cette zone qu'on pourrait dire de préconscience à la frontière cette fois entre la conscience et l'inconscient, et que de ce fait ils prolongent les remarques de Madeleine, d'Hélène, de Francis Boucher, de conteurs de la tradition orale. On tiendra compte cependant qu'ils marquent en même temps les limites de la présente recherche : pour aller plus loin dans cette direction, il faudra travailler la méthode, construire des ponts, trouver des moyens à plusieurs de s'expliquer.

Il resterait à dire un mot de la rencontre qui se fait avec les autres recherches.

Dans l'essai qui suit ce trait d'union, on verra que la lecture savante et la recherche qu'elle accompagne est comparée à l'ascension d'une montagne. Cette image vaut aussi pour présenter l'ouvrage : si la question du savoir-lire de la lecture est une montagne, maintes fois gravie, cet ouvrage ne fait pas la somme des ascensions, il en raconte une qui a son sentier propre. À ce sujet, j'apporterai trois remarques.

Tout d'abord, de nombreux ouvrages ont été écrits à propos de la lecture, chacun découvrant un angle, un regard, un point de vue, propre à la personne qui en est l'auteure et à sa position disciplinaire : des philosophes, des psychologues, des sociologues, des pédagogues, des littéraires, des historiens ont abordé le sujet. Ç'aurait pu être le but de cet

ouvrage de les recenser. Ce ne l'était pas. Ce qui ne préjuge aucunement de leur valeur. En fait, ils sont tous à connaître ; dans leur diversité même, les travaux des Hoggart, Robine, Leenhart, Derrida, Eco, multiplient les éclairages et se complètent[5].

Si maintenant on voulait situer cet ouvrage dans l'ensemble du « corpus » des ouvrages sur la lecture, on pourra garder à l'esprit que l'auteure de ces lignes a abordé ce sujet à partir de son expérience de la tradition orale, du conte populaire, et de son intérêt pour la transmission des savoirs. Loin de régler quoi que ce soit quant à l'acte de lire, ces pages auront peut-être tout simplement le mérite de fournir quelques pistes pour intégrer cet acte à la fois particulier et quotidien à une perspective d'ensemble de l'expérience de la parole, et d'en souligner quelques enjeux.

Enfin, ce second ouvrage, écrit entre 1983 et 1985, est révisé avec un certain décalage en 1987. Il y avait au départ de la recherche un parti pris de ne pas lire beaucoup pour conserver un regard davantage polarisé par le terrain. J'ai évidemment lu et poursuivi ma démarche depuis, avec cette belle surprise de trouver à l'arrivée un courant d'idées préoccupé des mêmes choses. Je pense notamment à cet intérêt renouvelé du côté des sciences humaines pour la biologie et les sciences de la nature, et vice versa, et à l'explosion dans l'imaginaire qui accompagne la révolution informatique : l'idée d'une physique de l'imaginaire paraît déjà moins saugrenue. En même temps, de part et d'autre, les chercheurs se placent dans leurs travaux et réévaluent les dogmes de l'objectivité. Au colloque de Royaumont sur « L'unité de l'homme », Edgar Morin parle de révolution képlérienne :

> La vraie objectivité ne réside pas dans l'absence du sujet mais dans la nature de la relation qu'il entretient avec son objet. Il est grand temps de désobjectiver la science. Pour la libérer de l'obsession de la subjectivité, bien sûr, non pas pour la rendre subjective.
>
> C'est donc une révolution képlérienne que l'on évoque ici. Son original, on s'en souvient, a mis le soleil, devenu point moteur effectif, en un des foyers de la courbe que les planètes décrivent autour de lui, courbe variable et non plus fixe, qui dépend des forces s'exerçant entre le corps central et les planètes qui en dépendent. En épistémologie, cela signifie que le sujet, son observation, ses catégories de pensée, occupant un des foyers du système de connaissance, déterminent le ciel observé, les phénomènes qui s'y déroulent et qui, pas plus que les corps célestes, ne parcourent une orbite fixe ni ne sont sans rapport les uns aux autres[6].

Et puis il y a cette page de Jaccard dans L'*œil intérieur* sur les dîneurs absents du wagon restaurant qui recoupe, avec un pessimisme que je ne partage pas cependant, la réflexion faite ici sur le lecteur absent. Bachelard relu résonne encore plus. Bref il y a du plaisir à se retrouver sur des sentiers battus après cet écart d'ethnographie buissonnière. J'ai résisté cependant à l'envie de modifier sensiblement le texte à la suite de ces nouvelles lectures, dont on trouvera l'écho plutôt dans les notes. Des textes et des cheminements distincts ont avantage à demeurer indépendants pour s'infirmer et se confirmer mutuellement.

---

5. Richard Hoggart, *The Uses of Literacy* ; Nicole Robine et collaborateurs, *Les jeunes travailleurs et la lecture* ; Jacques Leenhardt et Pierre Józsa, *Lire la lecture* ; Jacques Derrida, *L'écriture et la différence* ; et aussi, avec le plaisir du roman, Umberto Eco et *Le nom de la rose* !

6. Edgar Morin, *L'unité de l'homme 3. Pour une anthropologie fondamentale*, p. 118-119.

Ce décalage dans le temps entre la recherche et sa publication pourrait bien aussi avoir une conséquence imprévue. Comme on pourra le constater, la question de l'informatique est à peine effleurée, mais elle l'est dans tous les essais. En 1980, 1981, bien qu'ils existaient depuis plusieurs années, les ordinateurs commençaient tout juste à prendre de la visibilité dans une ville comme Québec. En 1987, ils sont clairement intégrés à la réalité quotidienne. La transformation culturelle est déjà bien avancée. Refaite aujourd'hui, une recherche comme celle-ci ne pourrait pas ne pas en tenir pleinement compte. Ainsi, d'une certaine façon, cette série d'essais fournit un jalon en marquant la fin d'une époque et le début d'une autre. Ceux-ci demeurent valables mais sont désormais incomplets. D'ici dix ans, il pourrait valoir la peine de prendre à nouveau la mesure du chemin parcouru, et cette fois, pourquoi pas dans la rondeur de cette planète?

J'en viens maintenant aux mercis. Tout en redisant ma gratitude à celles et ceux qui ont exercé leur patience en lisant l'ensemble du manuscrit quand il n'était encore qu'un manuscrit, c'est aux témoins dont il vient d'être question que je dois ce second ouvrage. Je remercie plus particulièrement Paul, Hélène et surtout Madeleine pour les commentaires, la collaboration et le beau risque pris ensemble.

J'en viens maintenant aux mercis. Au plan de l'édition ces deux ouvrages ont été toute une aventure. Grâce à Véronique Morin et Mariette Montambault ce fut aussi un compagnonnage. Dans leur facture, les pages qui suivent portent leur signature invisible et infiniment patiente. Tout en redisant ma gratitude à celles et ceux qui ont exercé leur patience en lisant l'ensemble du manuscrit quand il n'était encore qu'un manuscrit, c'est aux témoins dont il vient d'être question que je dois ce second ouvrage. Je remercie plus particulièrement Paul, Hélène et surtout Madeleine pour les commentaires, la collaboration et le beau risque pris ensemble.

Nous pourrions maintenant aller les écouter.

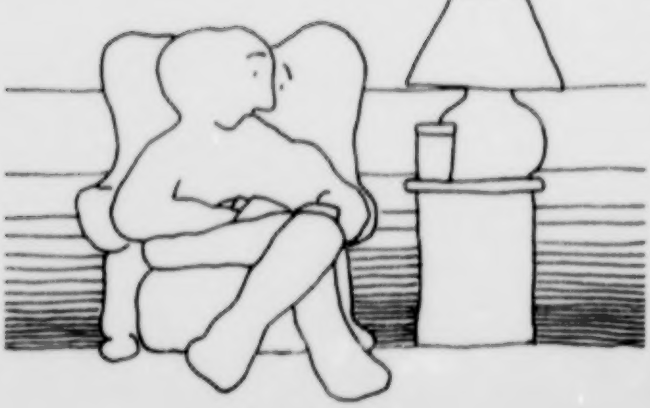
CHACUN DANS SON FAUTEUIL

Douze portraits de lecteurs

Où on aborde l'expérience de la lecture en fonction du degré de maîtrise de ce savoir qui, comme tout autre savoir, a ses débutants et ses avancés. En défaisant ainsi l'idée toute faite et trop simple qu'il y a celles et ceux qui savent lire et celles et ceux qui ne savent pas lire, on plonge alors dans la diversité des univers individuels du savoir-lire à partir de douze portraits-témoignages sélectionnés parmi la quarantaine d'entrevues qui ont été effectuées.

Les quatre premiers portraits présentent l'expérience de lecteurs adultes en voie d'alphabétisation. Les quatre suivants présentent celle de lecteurs alphabétisés qu'on peut dire ordinaires. Les quatre derniers présentent celle de lecteurs savants, insérés par leurs études ou leur travail dans le processus universitaire.

Chacune de ces sections se termine par un court commentaire où on cherche à dégager les lignes directrices des quatre portraits en relation avec les autres entrevues. L'ensemble débouche sur une conclusion « paysage » : l'alphabétisation y est envisagée comme une barrière entre la vie domestique et la vie en société, « en ville », entre la parole domestique et la parole publique et en public, à laquelle on accède ou non selon qu'on en possède ou non la clé ; la lecture dite ordinaire est reliée, elle, à ce monde public et urbain, dont les rumeurs composent la vie de la cité ; la lecture savante est comparée à une retraite momentanée du « monde » vers la montagne dont on fait l'ascension avec effort. Il y est suggéré que ces trois dimensions ne sont pas appelées à s'annuler l'une l'autre mais à s'harmoniser dans une même expérience, qui se fond d'ailleurs dans l'expérience globale de la parole.



Sur cette cime
C'est pourtant la même lune
Qui répand sa clarté
C'est donc à cause du site
Qu'elle me touche ainsi!

Saigyô

Dans les trois premiers essais[1], nous avons en quelque sorte pris notre sujet de «haut» en nous arrêtant à des considérations idéologiques ou philosophiques. Cette approche large nous a permis d'explorer quelque peu notre mythologie de l'écriture et de replacer ensuite celle-ci comme moyen de parole dans l'ensemble de nos possibilités de communication et d'expression. Puis, la lentille s'est raffinée et nous avons vu les objets de lecture insérés dans l'espace de nos allées et venues quotidiennes. Ne serait-il pas temps maintenant de rajuster à nouveau la lentille et de nous voir, nous, comme lectrices et lecteurs? Qu'en est-il de la culture écrite aperçue du point de vue du lecteur?

Au seuil de cet ouvrage, là où habituellement on rapporte les réponses du lecteur aux questions de l'enquêteur, où on fait la synthèse par chiffres, moyennes, et écarts-types, voici des conversations avec une quarantaine de personnes. Chroniques de la vie quotidienne de l'œil et de la main, de la bouche et de l'oreille, et de l'intelligence qui agit et qui réfléchit dans la parole, elles nous conduisent à l'antipode de la démarche habituelle d'analyse et de synthèse des données d'enquêtes. Au fur et à mesure de leur transcription, je me suis trouvée saisie par leur vigueur anecdotique, incapable de les morceler en petites unités qui pourraient être compilées, sans possibilité vu leur petit nombre d'en tirer une connaissance générale sur l'être humain. Ces témoignages ne se prêtaient pas d'emblée à la dissection, pas plus qu'ils ne se posaient dans le registre du scientifique. Dans leur différence et leur singularité, il m'a semblé cependant qu'ils portaient une nouvelle leçon à ajouter aux précédentes : la pratique de la lecture et de l'écriture s'inscrit dans l'individualité de chaque personne et elle fait corps avec l'ensemble de ses autres conditions d'existence. Tout comme chaque regard sur le monde est unique, l'usage que chaque personne peut faire de la parole, et plus précisément de l'écriture, est unique et souvent très différent de l'usage qu'en feront ses proches ; en même temps cet usage est socialement et culturellement déterminé, inséré dans l'héritage parfois aliénant parfois libérateur qu'on reçoit de sa famille et de son milieu, et que l'on transmet consciemment ou inconsciemment, par le positif ou le négatif.

L'idée première de la partie enquête de cette recherche était de considérer la pratique de la parole écrite comme un savoir, égal en valeur au savoir oral ou à tout autre savoir, mais propre à lui-même, édifié sur sa propre base. Au lieu d'opposer écrit à oral comme on oppose souvent — à tort à mon sens — savant à populaire, les choses de l'écrit étant considérées comme savantes et les choses de l'oral comme populaires, il s'agissait d'imaginer la pratique de l'écriture comme un savoir qui s'apprend et qui peut s'exercer depuis un registre très rudimentaire jusqu'à un registre très raffiné. Chaque personne pouvait alors être considérée selon sa position particulière par rapport à ce savoir, de la non-connaissance — analphabétisme — à la connaissance — alphabétisation — jusqu'à l'érudition avancée dont doivent faire preuve, par exemple,

1. Voir ABC : *Trois constats d'alphabétisation de la culture*, [illegible], 1986, [illegible]

les personnes qui poursuivent des études universitaires ou des carrières intellectuelles. Cela, un peu comme chacun de nous peut se situer par rapport à son habileté, son expérience ou son goût pour la lecture de la musique, la pratique du hockey, de la menuiserie ou d'une langue étrangère.

Ainsi la connaissance de l'anglais, assez répandue chez les francophones québécois, varie d'un individu à l'autre: un tel écoutera la télé américaine mais ne pourra tenir une conversation, une autre sera dite parfaite bilingue, une autre encore connaîtra le vocabulaire en usage dans son métier, et encore un autre arrivera à se débrouiller avec « yes », « no » et beaucoup de gestes, toutes nuances qui seront aplanies dans un formulaire de demande d'emploi par la question: Connaissez-vous l'anglais? Cochez *oui* ou *non*.

De même dans la tradition orale canadienne française a-t-on connu un art du conte distribué de façon variée parmi les individus participant à la société rurale, un tel étant connu à trente kilomètres à la ronde comme un excellent conteur, un autre ne portant aucun intérêt à la chose, un autre encore n'osant rien dire en public mais racontant tout de même en privé à ses enfants. Pour un même conte appris du même conteur, certains auront épuisé la matière narrative en quinze minutes, alors que les maîtres conteurs auront tenu en haleine un auditoire important pendant plus d'une heure. Le répertoire variait aussi en importance. Un relevé des répertoires des informateurs inscrits au fichier des Archives de folklore de l'Université Laval jusqu'au milieu des années 1960 montre que beaucoup de gens ont fait la narration de quelques contes et que très peu de gens en ont raconté un grand nombre; une bonne partie du répertoire recueilli par les folkloristes est redevable à ces quelques individus qui ont fait du conte une spécialité. Comme on peut le voir dans la Figure 7, 10 % des conteurs auront fourni à eux seuls 50 % du répertoire, et même 3 % de l'effectif total sera responsable de 25 % du répertoire[2].

Dans son étude sur les bibliothèques privées à Québec de 1800 à 1819, Yvan Morin obtient une courbe semblable au XIX^e^ siècle, quand il montre que dans les inventaires après décès, la bibliothèque laissée en héritage était composée pour la plupart des gens de un ou deux volumes et que quelques-uns seulement possédaient une bibliothèque volumineuse[3]. Je ne dispose pas de chiffres sur l'importance des bibliothèques personnelles aujourd'hui au Québec, mais j'en ai pour la France. En 1960, Geneviève Cacérès cite une enquête du Syndicat national des éditeurs où est évalué le nombre de livres possédés dans les foyers d'Annecy et où l'allure de la courbe de distribution est similaire[4]. En 1984, une compilation semblable dans une enquête française sur les pratiques culturelles va aussi dans le même sens[5]. Les chiffres changent quelque peu mais ces trois distributions de l'avoir en livres sont parentes. Ainsi 60 % des inventaires après décès à Québec recensés pour 1800 à 1819, 35 % des foyers recensés à Annecy en 1960 et 20 % des répondants du sondage de 1984 ne comptaient pas de livres, mais ceux qui possèdent des livres se répartissent nettement en deux catégories: le grand nombre des gens qui possèdent peu d'ouvrages et le petit nombre qui, à eux seuls, en possèdent presque autant. Autrement dit, il y a ceux qui n'ont pas de bibliothèque, ceux qui ont une bibliothèque standard et ceux qui ont une bibliothèque hors de l'ordinaire: posséder plus de 50 livres en 1800, plus de 150 livres en 1960 et plus de 200 livres en 1984 dépasse l'avoir en livres de 75 % de ceux qui en possèdent. La

2. Vivian Labrie, **La tradition du conte populaire au Canada français**, p. 243-244. Voir aussi Gerald Thomas, **Les deux traditions**, p. 59-74.
3. Yvan Morin, « Les bibliothèques privées à Québec d'après les inventaires après décès (1800-1819) », **L'imprimé au Québec** (Yvan Lamonde, éd.), p. 145-165.
4. Geneviève Cacérès, **La lecture**, p. 13.
5. Données obtenues par Jean-Paul Baillargeon auprès du Service des études et recherches, ministère de la Culture, France.

7.
Répartition des conteurs [illegible] aux Archives de folklore de l'Université Laval [illegible]

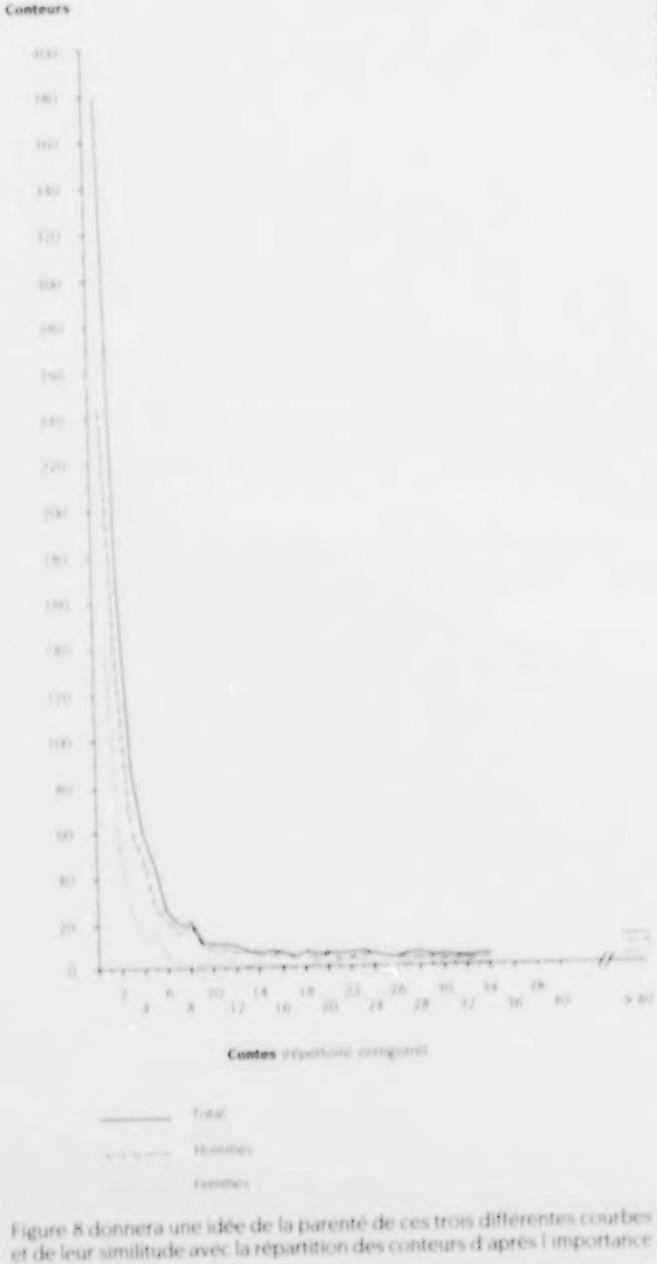
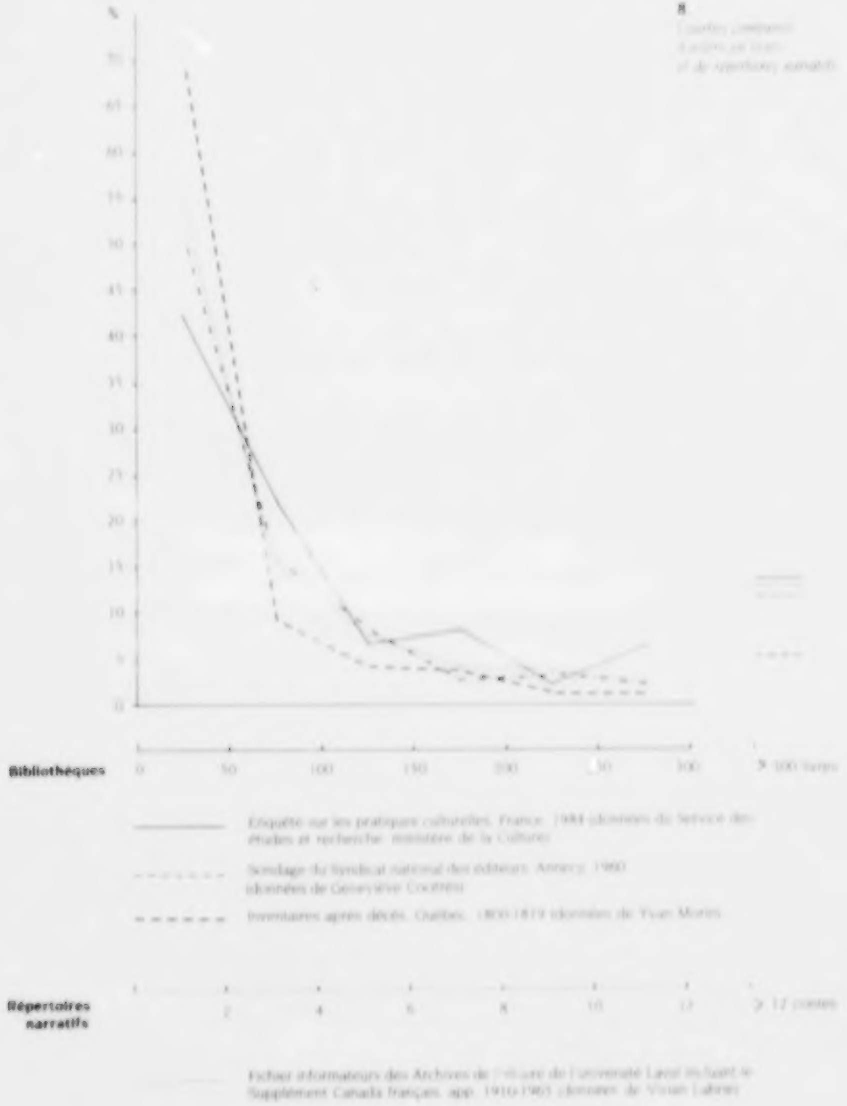


Figure 8 donnera une idée de la parenté de ces trois différentes courbes et de leur similitude avec la répartition des conteurs d'après l'importance de leur répertoire

8



Venons-en maintenant à l'enquête qui fait l'objet du présent essai. Elle a été construite dans le but d'explorer les contextes propres à ces différents registres de savoir et ce, plus au niveau de la pratique de la lecture que de la pratique de l'écriture. Trois niveaux de lecteurs ont été rejoints, soit un niveau de pratique rudimentaire, un niveau de pratique « ordinaire » et un niveau de pratique « savante ».

Pour cerner le niveau de pratique rudimentaire, j'ai rencontré douze adultes, hommes et femmes, de 18 à 60 ans, qui suivaient des cours d'alphabétisation du Service de l'éducation aux adultes de la Commission des Écoles catholiques de Québec (CECQ) : des gens donc qui après avoir passé plusieurs années de leur vie sans les connaissances nécessaires à la pratique de la parole écrite tentaient par une démarche scolaire de passer le seuil de l'alphabétisation fonctionnelle.

Mon critère pour considérer un témoin comme un lecteur savant a été la fréquentation de l'université, c'est-à-dire le fait de consacrer plusieurs années de sa vie à des activités purement intellectuelles impliquant non seulement l'habileté à lire, mais aussi l'habileté à lire des textes spécialisés, abstraits, considérés difficiles par la majorité des gens. Sur les douze personnes rencontrées, cinq sont des femmes et sept des hommes. Les plus jeunes étaient étudiants et les plus âgés poursuivaient des carrières typiquement universitaires : professeurs, chercheurs.

Aussi simpliste que cela puisse paraître, la catégorie du lecteur « ordinaire » a été définie pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un entre-deux. C'est, je crois, le registre où se situe une majorité de gens au moins suffisamment alphabétisés pour lire sans peine un journal, une revue, un livre, et pour remplir les opérations les plus courantes de l'écriture sans en avoir pour autant maîtrisé les raffinements. Neuf personnes ont été rencontrées, deux hommes et sept femmes[1].

Les entrevues ont duré au moins une heure. Si l'interrogation de base est demeurée la même, le lieu de la conversation s'est néanmoins déplacé selon les registres auxquels se rattachaient les témoins. Ainsi certains aspects, au centre de l'expérience des lecteurs analphabètes, étaient à la périphérie des préoccupations des lecteurs savants et vice versa.

Tous ces témoignages difficiles à morceler justement parce que chacun d'eux esquisse les particularités de l'expérience d'une personne unique peuvent néanmoins se poser chacun à leur place comme autant de points sur une courbe du savoir. Mis ainsi à la suite un de l'autre, ils retracent une continuité dans les états sociaux et psychologiques de la pratique de la parole écrite, et ils montrent les grandeurs et les misères propres à chaque condition.

C'était une entreprise délicate de reconstruire un portrait à partir d'une entrevue. L'aménagement qu'on fait de la parole de l'autre demeure toujours quelque peu incertain et il est en soi une interprétation. J'ai choisi dans ces cas-ci de présenter d'abord de courts extraits significatifs de la transcription, puis un portrait parsemé largement d'extraits, en mettant autant que possible en évidence des éléments comparables d'une personne à l'autre.

À défaut d'une connaissance statistique plus exacte mais toujours réductrice, ces douze portraits devraient néanmoins rappeler toute la richesse d'expériences qui se dissimule derrière les mots « je lis » et donner au lecteur l'occasion de réfléchir sur sa propre condition, qui s'insère aussi quelque part dans cette réflexion. Je me permettrai de plus, à la fin de chaque bloc de quatre témoignages, et au terme des douze, d'apporter ma propre impression.

1. Si le groupe analphabète avait en commun le cours d'alphabétisation, [illegible]

EN ÊTRE À L'ABC

À Québec dans les années 1980, personne n'est exempté de la confrontation avec le signe alphabétique. Même si l'esprit ne le déchiffre pas, l'œil rencontre tous les jours l'abc. De même, quasi personne, sauf peut-être Claude, n'échappe totalement à l'école dans son enfance, même si les séjours y ont été parfois sourds, parfois brefs. Au moins 10 % de la population adulte, et peut-être plus encore, pourrait avec Claude, Marlène, Yvonne et Lucien, témoigner dans cette catégorie[7].

CLAUDE

Le vrai mot, je sais pas si c'est le vrai mot, en tout cas. Si j'ai des choses mal dit, vous les corrigerez. Ça, y a pas de problème pour ça.

*

De huit ans aller à dix-neuf ans, j'ai vu bien des affaires en dedans, mais pas en dehors, tu sais. C'est comme une personne qui serait en prison, qui aurait fait de la tôle.

*

Alors c'est là que j'ai été recueilli le mieux parce que, quand j'étais à l'hôpital, j'allais une fois par année chez monsieur Richard quinze jours de vacances, pour me reposer de d'là. Ça j'ai appris ce que c'est la vie. Ça m'a donné une chance. Ça ça m'a bien donné une grosse chance parce que monsieur Richard m'a bien montré des affaires. Premièrement il m'a montré comment manger avec une cuiller pis une fourchette puis un couteau. Là-bas on mangeait pas avec des couteaux, avec des fourchettes, par rapport que y avait des malades mentaux. Ils pouvaient arriver avec une fourchette nous piquer dans le dos, ou bien avec un couteau. Alors on mangeait avec des cuillers. Quand j'ai arrivé chez monsieur, là j'étais bien embêté de voir un couteau sur une table puis une fourchette, tu sais, quand t'as jamais vu ça de ta vie, franchement. Monsieur Richard m'avait montré ça. Ça c'était mon premier début.

*

Parce que j'avais, moi, j'avais une responsabilité, c'était monsieur Richard qui était responsabilité de moi. Moi j'avais pas de responsable. Aujourd'hui là, je suis responsable. J'ai un logement à payer, j'ai tout, tu sais, il faut que je m'occupe de mes affaires.

*

Pis c'est vrai que je suis pas plus fou qu'un autre. Mais ce qu'y a, j'ai des difficultés parce que c'est le moral... Je veux dire, quand j'ai de la misère à lire. J'ai de la misère dans les livres. Mais à part de d'ça, en dehors de d'ça, je suis pas si fou que ça.

*

Ce qui est arrivé, nous-autres, ça a été très dur pour nous adapter au travers des gens. Parce que y a des gens qui nous disaient :

– Regarde, y a un malade mental, là.

On l'entendait, on parlait pas, mais on l'entendait. Tu sais, ils savent qu'on vient de d'là parce que on a pas les mêmes marcher, le même parler, premièrement. Nous-autres là-bas, où ce que j'étais, ils parlaient pas. Avec quoi tu veux prendre une conversation avec eux-autres ? Tu n'as pas de conversation. Comme j'ai dit hier, c'est des malades mentals. Avec qui tu vas parler avec un malade mental ? Bien, si tu t'en vas dans une salle de malades mentals, puis tu te piques là, tu risques de

7. Marlène, Yvonne et Lucien sont des pseudonymes, de même que monsieur Richard dans le témoignage de Claude.

pas rien savoir. Là quand tu sors de d'là au bout de dix ans, bien ils vont dire :

– Il est [illegible], il nous parle pas.

[illegible] pourquoi ? Il a pas de conversation. Comme moi, j'en ai pas de conversation. Des fois je suis chez des amis, je parle pas. Ils le savent. Ils le savent pourquoi je parle pas, parce que j'ai pas de conversation. [illegible] pas de conversation. Mais j'aime [illegible] parler [illegible]. [illegible] je parle, ils vont dire :

– Mêle-toi donc de tes affaires, toi !

Je [illegible] dire, ça ça le [illegible] dans un coin.

– Mêle-toi donc pas de ma vie privée. Comment ça tu veux savoir ça ? Travailles-tu pour la police ?

Ça c'est assez pour venir [illegible] paralysé [illegible], tu sais, figé. Là tu poses pas de questions. Tu laisses faire. Mais après ça les gens se demandent pourquoi qu'il nous répond pas.

*

Moi je [illegible] à apprendre. [illegible] bas de l'échelle complètement, là je [illegible] complètement en-dessous de [illegible] pieds [illegible] que je commence comme si je [illegible] au [illegible].

*

[illegible] qui manquent dans ça.

*

[illegible] pas de livres comme ça pour apprendre. Quand [illegible] commencé ça, bien on oublie pas ce qu'on avait avant.

*

Quatre [illegible] par [illegible]. Comme moi, huit ans aller à dix-neuf ans [illegible] la couleur des murs [illegible] ? C'est blanc.

*

Avant de sortir dans le monde, moi, j'avais dix-huit ans, là [illegible] commencé à aller à la classe en première année, mais [illegible] pas été longtemps par rapport en sortant dans le monde. Ça j'ai pas trouvé ça correct.

*

Y en avait pas de livres. La minute t'avais une affaire dans les mains la sœur arrivait :

– [illegible] ? À quelle place t'as volé ça, là ?

*

Je regarde [illegible] pas l'écriture [illegible]. Mais [illegible] y a des lettres tranchées, c'est ça, je me débrouille.

*

[illegible] un annuaire de téléphone, mais quand je veux prendre quelque chose, j'appelle l'opératrice, moi.

*

Les romans, là, je regarde le livre, pis je sais le roman, mais je le lis pas. Je comprends [illegible] c'est qu'ils disent dans ça. Comme [illegible], je sais tout que [illegible]... Tu sais on marche sur l'image, sur l'instant [= instinct probablement] autrement. C'est ça, on est comme les animaux. Les animaux sont guidés par l'instant [sic] ou ce qu'ils sont.

*

On s'imagine que c'est nous autres quand qu'on voit ça. Mais quand après ça c'est fini [les [illegible]], c'est fini. Tu sais, c'est comme on serait [illegible] à ça, on serait inconscients.

*

8. [illegible] de Québec [illegible] la ville de Québec. Les autres [illegible] mentionnés dans ce chapitre [illegible] au moins à la grandeur du Québec.

> Des fois ça me gêne. Des fois, mettons je reçois une lettre, la lettre je peux pas la lire, puis la montrer à une autre personne, faut avoir une maudite bonne personne pour qu'il soit fiable en bibite pour la montrer à eux autres pour qu'il la lise à nous autres.

*

> Je reçois mon chèque, puis je le change, tu sais, c'est comme vous-autres vous faites, là, comme toi, même, tu reçois un chèque, tu le changes. Ça je suis capable de le faire.

*

> J'ai écouté mes nouvelles, parce que j'aime ça écouter les nouvelles. Ça, on est comme tout le monde, hein, on aime savoir ce qui se passe au travers du monde.
>
> Moi je l'ai déjà dit à un gars une fois, moi, j'ai dit :
>
> — Écoute mon gars, t'es instruit, toi, d'accord mais t'es pas éduqué. C'est ça qui est de valeur, t'es pas éduqué.

*

> Ben de valeur, mais j'y ai dit en pleine face. Moi au moins chus éduqué, je sais pas lire puis écrire, je sais où ce que je vas. J'aurai pas de problèmes dans la vie. Moi je vois ça de même.

*

Né en 1946, Claude n'a rien dit de ses parents sinon qu'il les a perdus à huit ans. C'est à cet âge que son calvaire a commencé : après un court séjour dans une institution de la région de Québec, ce fut le placement à l'hôpital-asile de Baie-Saint-Paul où il a passé les dix années suivantes de sa vie en compagnie de débiles profonds et de patients difformes. Autant dire qu'il a complètement été coupé du monde, enfermé. Son témoignage d'une durée de deux heures est particulièrement accablant et dévoile le vide culturel total qu'il a connu pendant toute cette décennie, la non-vie, les limbes pour reprendre ses propres termes. Les quelques faits suivants en donnent toute la mesure : il a appris à se servir d'un couteau et d'une fourchette pour la première fois à l'âge de quatorze ans lors de vacances chez un cultivateur du coin ; à l'hôpital il était confiné à longueur de jour dans une salle quand ce n'était pas dans une cellule nue où on lui passait ses repas par un guichet parce qu'il avait réagi à sa situation ; il cohabitait avec des patients sévèrement déficients, habillés en « barboteuses » et privés de chaussures, qui lui volaient sa nourriture aux repas ; il a vu des patients mourir en salle après qu'on leur ait refusé l'entrée dans le dortoir ; il a subi lui-même à froid une intervention médicale douloureuse dans la jambe, attaché à un lit. Son quotidien semble avoir été fait à certains moments d'une oisiveté totale, et à d'autres d'un travail épuisant :

> Ce qu'on faisait dans les journées ? On se levait le matin à six heures, on allait à la messe, déjeuner, puis on faisait rien de la journée. On dînait, puis après ça, on s'assisait, on soupait, on s'assisait, puis on se couchait. On faisait rien que ça.

*

> Puis on était pas payés, on travaillait bénévoles. On commençait le matin à six heures, pis on finissait le soir à huit heures. [Faisait] la mise en place, la viande puis tout ça pour le lendemain, le bouillon de soupe, ah mon dou, oui. Ça j'en ai fait de ça. Oui.

On lui a fait faire une première année à dix-huit ans. L'année suivante il a été « libéré », c'est-à-dire placé chez différents cultivateurs qui l'ont exploité. Dans les années qui ont suivi, il s'est employé à gagner

de plus en plus d'autonomie. Ainsi, il a quitté des logeurs malhonnêtes qui ont pillé son compte de banque, et il s'est installé dans un appartement à lui. Après avoir travaillé dans un hôtel de Sainte-Foy, il s'est trouvé un emploi dans une résidence pour retraités de la basse-ville de Québec. Au moment de l'entrevue il travaillait là depuis plusieurs années déjà. s'était trouvé un second emploi comme livreur dans une épicerie voisine, avait entrepris d'apprendre à lire et à écrire et s'était fait des amis. Il s'était acheté un système de son, une moto, pratiquait des sports, le racquetball entre autres, allait voir des films à l'occasion, menait en somme une vie active et à son goût, et il projetait de se marier une fois qu'il saurait mieux lire et qu'il pourrait être autonome, rêve qu'il a réalisé depuis.

Parler de ses expériences de lecture pour Claude c'était avant tout référer à des objets concrets : boîtes de conserves, panneaux de signalisation ; au monde scolaire : tableau, livres d'école ou encore à des activités bureaucratiques : lettres, chèques, comptes. Il a mentionné aussi *Le Soleil*, et *Échos-Vedettes*, qu'il feuilletait parfois quand il en apercevait un exemplaire chez une personne qu'il connaissait[8].

S'il dépassait difficilement le stade de la reconnaissance des lettres, il a décrit néanmoins de manière détaillée certaines opérations de lecture de signes. Son métier de livreur, par exemple, était facilité par une certaine routine :

> Dans les autres métiers comme livreur, bien c'est un petit peu plus dur, mais je me débrouille pas mal. Par les numéros de porte, là, c'est pas grave.
>
> *Tu reconnais bien les numéros ?*
>
> Oui, oui. Bien d'abord c'est la première journée qui est la plus dure. Puis là après ça t'es habitué tout le temps avoir les mêmes clients. C'est toujours les mêmes mondes qui commandent. On le sait tout de suite. Tu sais, on dirait on fait ça à l'aveuglette, puis on tombe pile. On le sait que c'est là, puis, tu sais. Mais ça c'est pas bon. Faudrait que... C'est travailler le cerveau que ça nous prendrait. Là encore, bon ben...
>
> — Bon bien Claude, là, tu vas aller à telle adresse.
>
> J'ai jamais été là, faut tu la trouves.
>
> *Comment tu fais à ce moment-là ?*
>
> Bien là, premièrement, bon mettons sur la rue Sinaï. Bon 80... mettons 160 Sinaï. Bon, bien là, je vas m'en aller. Je vas aller dans les basses premièrement, 79, 100. Bon là on est à 100. Bon 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 112, 113, 114... 160. Bon, c'est sûr. Y a pas d'autre place, c'est là. Tu sais je suis capable de le faire, de la trouver.
>
> Il a expliqué aussi comment il se rendait à Montréal :
>
> Mais, mettons, aller à Montréal, là, je sais qu'on prend la 20, ça y a pas de problème. Mais rendu dans, mettons... à Claire-Fontaine, là, le tunnel, un coup dépassé ça, je serais écarté. Demande-moi pas la rue pour aller à l'aéroport, là, faudrait je m'informerais. C'est marqué pourtant sur les panneaux, mais faudrait... À part si y a un dessin en bas du... Mettons qu'y a une lettre, là, puis un dessin en bas, aéroport, un avion, là, je vas me guider sur l'avion ! Je vas dire, tiens, c'est par là, il y a une flèche d'abord. Moi, je marche de même.

Attestant qu'il aimerait bien savoir lire, il a cependant précisé aussi que tout cela n'était que question de manières et qu'il possédait déjà des manières bien à lui.

> *Pis est-ce que t'aimerais ça pouvoir plus lire?*
>
> Plus tard, oui. Là oui. J'aime ça beaucoup lire. J'aimerais ça beaucoup. Dire arriver demain matin. Bon bien je sais lire, je serais tout le temps dans les livres. Je serais tout le temps. Parce que chus plus apporté [= *à porter? porté à?*] d'écouter des affaires. Comme la musique, chus plus apporté à ça. On est drôle, on est drôle faits, nous autres. On est pas dans le même, dans le même, dans le même chose que vous autres. Vous autres vous avez une autre manière. Nous autres, on a notre manière. Vous autres, vous allez vous guider avec des lettres, tout ça, les mots, puis tout ça. Nous autres on va se guider avec des... c'est comme je vous ai dit t-à l'heure, l'instant. Faire marcher un piton de radio, je sais que c'est un volume. Le gars va me l'expliquer, il va dire:
>
> – Bon, ça marche de même, de même, de même.
>
> OK. M'as le savoir. Plugger [= *brancher*] les fils, ça je sais tout ça. C'est bon à dire: je le sais. C'est quand t'as brûlé une couple de fois ton transistor, tu le sais comment mettre les fils! C'est ça que je veux dire! Ça m'est jamais arrivé par exemple, mais... Un coup qu'il m'a bien montré. Parce que y a le plan, le plan, automatiquement, on le voit. Bon, je suis l'ampli, tu sais ça. Bon un fil va là. L'autre fil va là. Je le liras pas. Je vas suivre rien que le dessin.

Malgré tout, Claude avait décidé d'ajouter les manières scolaires aux manières de l'« instant-instinct » et il s'imposait pour cela un rude apprentissage. Il a comparé les cours du soir qu'il suivait à une sorte de purgatoire.

> Si j'ai de la misère, c'est parce que c'est de ma faute. C'est moi que j'ai voulu être dans la misère. C'est ça je me dis. J'iras pas accuser le voisin. C'est ça ton malheur. Comme là, je souffre un peu, de l'école. J'ai de la misère, des difficultés. Ça c'est un genre de purgatoire pour moi. Je vas en sortir de d'ça. Mais c'est un genre de purgatoire pour moi. Moi je vois ça de même, moi, la vie, moi.
>
> *Tu veux dire, on a de la misère, mais on en sort.*
>
> On en sort. Le purgatoire, ça, c'est pour sortir après. Tu restes pas là longtemps. Ça veut dire que là, tu vas savoir lire. Mais l'enfer, ça c'est comme de la misère dans le noir, au bout... tout le temps, comme une guerre, autrement. C'est ça que je me dis.

On pourrait dire aussi qu'il s'était fixé des objectifs réalistes. Être instruit pour lui, ça serait quoi? lui ai-je demandé.

> Ben, instruit, bon ça... Moi dans ça, moi je veux pas avoir une école en douzième année! Un coup que je vas savoir lire, que j'aurai fait une cinquième année, quatrième année, d'abord que je saurai lire, chus [...]. Le reste, ça va venir tout seul, ça. D'abord les diplômes, aujourd'hui, c'est ça. Tiens, fffuich! Ça compte pas ça. D'abord quand tu vas te placer, ils demandent des expériences.

MARLÈNE

Mon mari est assez instruit tu sais, pour faire son affaire.

*

Puis tu sais, en campagne puis en ville c'est pas pareil les cours d'école.

*

Mais ça me restait pas dans la tête.

*

On te monte comme de charité, là. À tous les années qu'on faisait, ils nous montaient par charité.

*

À la gang qu'on était on pouvait pas se permettre d'avoir beaucoup de livres puis toutes sortes d'affaires.

*

Moi je regardais les images.

*

Me semble on est pas fait pareille quand tu sais pas lire ni écrire. Me semble t'es autrement des autres.

*

Puis on voit qu'elle lit des romans, des sorts, des affaires, là, me semble que ça a l'air plaisant qu'est-ce qu'elle lit, que moi si je saurais lire, je pourrais lire moi aussi.

*

Bien tu sais à force de t'acheter toujours les mêmes cannages [= conserves], puis le même ketchup, les mêmes toutes sortes d'affaires comme ça, que tu prends la même marque, je me dis bien c'est ça que je prenais d'habitude bien je vas le prendre, je vas le continuer, parce que c'est mon goût.

*

Mais il faut que ça soye des gros mots. Les petits en noir bien des fois j'en trouve mais ils sont plus durs.

*

Mais astheure j'ai mis plusieurs numéros de téléphone là dans ma tête. J'ai pas d'affaire à chercher dans mon petit livre, le numéro-là, bien c'est un tel, je l'ai dans la tête.

*

J'en ai deux petits livres de recettes, je m'en sers pas parce que je sais pas assez lire pour m'en servir. Savoir lire, bien je pourrais lire, je pourrais faire des affaires nouvelles.

*

Lire assez pour savoir lire, pour me débrouiller puis comprendre mes textes, qu'est-ce qu'ils marquent dans le livre puis tout, là.

*

Je sais pas c'est où que c'est ça, l'université.

*

Ah bien mon mari il va voter avec moi, puis il me le dit où que c'est. Mais là chus assez pour être capable de me débrouiller.

*

En 1981, Marlène suivait des cours du soir pour gagner un peu d'autonomie vis-à-vis de son mari qui lui avait fait valoir qu'il ne serait peut-être pas toujours là pour prendre soin d'elle et qu'advenant sa disparition, elle aurait à voir elle-même au courrier et à différentes affaires courantes.

À 23 ans, elle était demeurée jusque-là à peu près complètement en marge de l'écriture et n'en avait pas beaucoup souffert, ayant vécu

dans un environnement familial qui exerçait pour elle les fonctions de lecteur et d'écriveur.

Originaire d'un village du comté de Bellechasse, elle a passé son enfance en milieu rural au sein d'une famille de quatorze personnes. Elle a fréquenté l'école sans trop y faire d'apprentissage semble-t-il, et selon elle on l'a changée de degré en fin d'année uniquement « par charité ». À quatorze ans, voyant qu'elle n'apprenait pas, elle « s'est tannée » : « Là j'ai laissé d'école. Puis là bien j'ai parti puis je me suis en venue travailler en ville. »

Elle s'est ainsi retrouvée à Québec à loger chez ses soeurs qui l'ont aidée à se placer. Elle a essayé de conserver le plus longtemps possible les emplois qu'elle détenait parce qu'elle savait que « si tu dis je sais pas lire puis écrire, bien c'est pas n'importe où que le monde engage du monde qui savent pas lire ni écrire ». Elle a travaillé d'abord dans une maison privée, puis est « tombée » dans une buanderie et enfin dans un restaurant sur le boulevard Sainte-Anne. Au moment de l'entrevue il y avait six ans qu'elle travaillait à ce restaurant à faire la vaisselle, à voir à la table à salades et à un peu de cuisine.

Ses parents savaient lire, sa mère correctement, son père « pas plus qu'il faut » parce que « dans l'ancien temps ils allaient pas beaucoup à l'école » ; un de ses frères avait aussi « de la misère », les autres se débrouillaient ; une de ses soeurs lisait des romans.

Quant à elle, à sa sortie de l'école, elle n'aurait pas pu lire dans un livre ou un journal. En 1981, elle lisait un peu le journal, ce qui constituait un progrès : « parce qu'avant je savais pas lire pas un mot. »

L'analphabétisme de Marlène ne semble pas lui avoir causé de problèmes lorsqu'elle est arrivée en ville. Elle travaillait, connaissait ses arrêts d'autobus et ses trajets par coeur. Sa soeur la nourrissait. Si elle voulait aller quelque part, elle pouvait y aller. Elle savait où était l'épicerie et où chercher « les affaires » qu'on lui demandait. Elle disait ne s'être jamais vraiment mêlée en ville : « Les premiers temps tu te trouves moins, mais à force de rester puis noter, tu viens que tu t'accoutumes. » D'après elle, c'était le fait d'avoir logé chez sa soeur qui lui avait donné une chance puisqu'elle avait ainsi des gens dans son entourage pour répondre à ses questions. Ainsi se faisait-elle lire par son beau-frère les lettres qu'elle recevait. Lors de son mariage ce rôle d'assistance avait ensuite été assumé par son mari, lequel, par exemple, l'accompagnait toujours pour « faire le marché ».

Ainsi Marlène semblait-elle avoir compensé son manque à lire par le recours à l'aide d'autrui, l'établissement de routines, et parfois aussi dans certains cas, par le silence : « Parce que je le disais pas que je savais pas lire ni écrire, moi. »

Elle faisait tout de même usage de l'écriture, mais à sa manière. Par exemple, elle ne retenait pas une recette par coeur si elle ne la voyait pas se faire : « Non. Faut qu'on me l'écrive sur un papier. Là je suis mon papier, puis j'essaie de la lire un peu, puis quand je comprends pas des mots, là, bien je le fais lire, je me fais aider. » Ou encore, comme elle ne se retrouvait pas dans « l'allumaire » de téléphone, elle s'organisait pour avoir un petit livre où elle marquait les numéros principaux ; alors

quand elle ne savait pas un numéro par cœur, elle prenait le livre et regardait dedans. Elle ne pouvait pourtant écrire une adresse que si elle l'épelait.

Elle avait donc plus vu lire qu'elle n'avait lu elle-même. Lorsqu'elle était enfant, on n'avait à la maison que les livres d'école. Ses parents recevaient et lisaient *Le Soleil*, sa mère lisait parfois le *Allô Police*. Mais la récitation des leçons exceptée, sa mère ne leur faisait pas la lecture. Marlène aurait aimé lire le *Journal de Québec*, *Allô Police*, des romans, par exemple des livres de René Simard : « aujourd'hui y en a tellement que tu peux en choisir puis en lire ». De même elle aurait lu volontiers les lettres qu'elle recevait et aurait remplacé occasionnellement la télé par « un beau livre ».

Au moment de l'entrevue, elle avait commencé ses cours depuis deux ans et s'attendait à les poursuivre encore trois ou quatre ans, le temps de se rendre au moins au secondaire. Je lui ai aussi demandé sa conception d'une personne instruite ?

> Elle est capable de se débrouiller. Elle sait lire puis écrire, puis elle est instruit. Elle peut faire n'importe quoi, elle peut aller dans les grands bureaux puis se pl[illegible] [illegible] avait pas de misère à se placer. Tandis que nous autres on a de la misère à se placer [illegible] du monde qui savent pas lire ni écrire, ne [illegible] gouvernement pour aller se placer [illegible] Ça [illegible] pas.

LUCIEN

C'est pas des bois [*sic relaxés*] comme qu'on dit là, faut qu'ils travaillent.

*

Mais disons, on avait une bonne santé puis on était forts physique, tu sais, on remplaçait ça par nos bras tant que ça a fait, mais je me suis aperçu en vieillissant que là, c'est pas la même affaire. Si j'aurais eu un peu d'instruction, comment ça aurait pu faciliter la vie!

*

On s'avait fait un genre de dossier et on pensait de le pogner le maudit micro, puis on était proches du micro, puis, ah, personne des deux on a osé. Après ça on a dit :

— Qu'est-ce que c'est qu'on va aller dire là nous autres?

Hein, on en avait bien à dire mais ça, ça venait pas.

*

On est sur la terre pour se battre à tous les jours, la façon ça c'est à déterminer, mais faut tu te tiralles tout le temps.

*

Puis toute la famille chez-nous on allait pas plus loin que le coin, tu sais.

*

Parce que j'aimais écrire, j'étais bon dans les dictées, mais c'est comme autre chose, si tu pratiques pas bon tu viens craintif.

*

Disons on essaie d'analyser, des fois on analyse pas tout, on va lire quelque chose ça prend des fois un peu de temps pour te faire un résumé là, mais je me tiens pas mal au courant de...

*

Je lis pas juste bonne, juste une chose. Quand je prends mon journal je commence à la première page puis je m'en vas jusqu'aux sports.

*

La Bourse je suis ça un peu mais c'est plus difficile à comprendre pour nous autres, mais je regarde parce que dans les pages de finances, là ils parlent beaucoup d'industries puis de fermetures puis après ça des subventions durant l'année, puis là nous autres en plus de ça, on cherche surtout les subventions gouvernementales qui regardent notre survie, tu sais les contrats de l'Hydro, les contrats qui se donnent, tout ça, je regarde ça sur ce côté-là.

*

Y a eu des fois qu'on lit carré, c'est le temps qui nous manque.

*

C'est une chose de se comprendre nous autres mêmes, là, puis avoir confiance en nous autres, tu sais.

*

Des fois ma femme va lire la même affaire que moi puis on le comprendra pas, mais là on discute puis on essaye de faire qu'on vient à comprendre.

*

Si tu vas lire quelque chose, tu pars, puis tu commences à penser :

– Faut j'y aille là, j'ai une commission là.

Là t'as plus l'esprit à ça partout, hein?

*

Aujourd'hui on marche pas mal, disons, séparés [= séparés les uns des autres, chacun pour soi].

*

Je savais que mes enfants ils étaient pas un calibre de les envoyer avec des handicapés. Là ils les auraient achevés. Ça prenait plus de patience un peu.

*

Il rit [un de ses enfants], l'histoire, son Tintin, il rit ce qui y voit dans le... il comprend!

*

Même mes alphabets je les repasse de moi-même là, pour essayer d'être capable de les capter parce que eux autres, les enfants, je trouve ça drôle, ils font ça en chantant chez nous, ça rentre tout seul. Puis moi, j'essaye, j'ai jamais été capable, je suis bloqué à un niveau, puis je me dis à moi-même, je sais pas de quelle manière je vas finir par pogner pour être capable de les dire.

*

Moi ce que j'hais sur un homme, là, disons qu'on est trois, quatre gars, là, puis que le gars peut jamais prendre une position. Il est toujours sur le penchant. Si vous êtes quatre puis y en a trois sur un côté, sur la même question, le gars il aurait trop peur de la débattre la question, alors il va s'en aller sur ce côté-là. Moi, je sais pas si je suis contrariant, ma femme dit, « T'es juste contrarié toi ». C'est bon des fois de pas être de la même avis que les autres, c'est là que ça prolonge. Mais j'admets la majorité. Tu sais si la majorité est là, je vas l'admettre, disons ça va prendre un peu de misère, mais je l'admets.

*

C'est à un niveau « existentiel » plutôt que technique que Lucien a placé son besoin d'alphabétisation et qu'il a justifié son inscription aux cours pour adultes : « Pour me faciliter la vie qu'il restait, pour suivre les événements de la vie sans avoir trop de misère ».

Son existence d'ailleurs ne semble pas avoir été tissée de beaucoup de facilité. On comprend que cet homme de tempérament foncièrement socialiste ait pu trouver matière à analyse dans sa propre condition prolétaire.

Il est né à Québec au début des années trente : père italien ne sachant ni lire, ni écrire, mère québécoise rudimentairement alphabétisée, mais pas assez pour aider dans les études. Il a fréquenté l'école jusqu'à la sixième année, fait sa communion solennelle ; en septembre sa mère est devenue malade et a dû être hospitalisée. Les deux plus jeunes, qui n'étaient jamais sortis de la maison, furent placés dans un orphelinat mais la transplantation était trop radicale, ils ont fait une crise et on les a ramenés à la maison. Tout jeune qu'il était, Lucien prit alors la décision d'arrêter l'école le temps que sa mère serait à l'hôpital et de s'occuper lui-même des enfants.

De retour à l'école il n'arriva pas à rattraper son retard : « Si tu comprenais pas en partant, t'étais fait hein. » D'après lui, si, au lieu de « couper direct », il aurait pu continuer à aller chercher ses devoirs et ses leçons, les choses auraient pu tourner autrement, mais là il s'était retrouvé trop en arrière des autres. C'est ainsi qu'il a quitté définitivement l'école. Encore a-t-il été celui qui a fait les études les plus longues, son frère et sa sœur ne s'étant pas rendus plus loin que la troisième et la quatrième année.

Il a obtenu son premier job à quinze ans : un travail dans une imprimerie. Malade à son tour, il dut entrer à l'hôpital pour une ablation des amygdales, « c'est plus dur quand t'es plus vieux » ; à la sortie de l'hôpital, l'imprimerie avait « passé au feu ». Il obtient un emploi dans la chaussure sur la rue Arago, puis dans un chantier maritime. Il travaille ensuite dans la construction par périodes entrecoupées de chômage. Son dernier emploi a été plus stable : 26 ans dans une usine de pylônes d'acier. Mis à pied en 1979 à la suite d'une faillite de l'entreprise, il était encore au chômage au moment de l'entrevue.

Sa femme travaillait à temps partiel, suivait aussi des cours du soir en couture et il la disait très forte en français. Elle avait connu à peu près les mêmes conditions d'enfance que lui : père malade, mère malade, études abandonnées à quatorze ans. Elle a pu se débrouiller cependant pour maintenir ses acquis en continuant avec des cours du soir, dont une couple d'années en anglais. Ils avaient trois enfants de quinze ans, onze ans, et neuf ans, au moment de l'entrevue. Les enfants allaient à l'école mais connaissaient des difficultés : problèmes d'yeux, de prononciation, de compréhension, de comportement, qui semblaient avoir conduit le premier à une classe spéciale et le second à une année redoublée.

Malgré tout et bien qu'il ne savait pas écrire, Lucien lisait régulièrement. Il a situé son intérêt autour d'écrits qui lui procuraient une meilleure connaissance et une meilleure analyse de la réalité : journaux, histoires vécues, biographies, histoires de gouvernements et de partis. Il s'était occupé activement de syndicalisme dans les milieux où il avait travaillé et regrettait de n'avoir pas su écrire car il aurait aimé prendre des tâches, voyant « des fois que c'était pas comblé au goût des hommes ». D'après lui il aurait été temps que parmi les ouvriers il sorte quelqu'un pour les représenter qui aurait vécu, et qui vivrait, toutes leurs heures de la journée pour que ceux-ci soient représentés comme il faut. Il suivait attentivement les journaux et mesurait toute la distance entre lui du « petit peuple » et les représentants du gouvernement : « T'écoutes les débats à la télévision le soir, on aurait l'air fou ». Sa propre expé-

rience de témoignage à la commission Jean[9] venait d'ailleurs de lui confirmer la chose en termes cette fois d'accès au micro:

Il s'intéressait à la pensée marxiste et socialiste, et a mentionné le *Journal de la lutte* et *La Forge* parmi ses lectures, tout comme il lisait *Le Soleil*, *Le Journal de Québec*, et *Dimanche Matin*. Il consacrait environ une heure par jour en semaine, et un peu plus en fin de semaine, à la lecture du journal. En général il ne se permettait pas de consacrer trop de temps à une lecture suivie. Ni trop d'argent : aussi empruntait-il parfois à une bibliothèque. Entre autres il aimait bien lire à son chalet pendant ses vacances et encore plus depuis qu'il portait des verres. Lucien a insisté beaucoup sur la compréhension de ce qu'il lisait. Il utilisait à cet effet divers moyens, la lecture ne consistant pas juste à lire, mais aussi à prendre des notes et à étudier : il avait par exemple découpé toutes les « biographies qui sont sorties sur leurs conflits de travail » et il les repassait de temps en temps; il discutait de ses lectures avec sa femme; ou encore il procédait par va-et-vient, s'arrêtant quand il était fatigué, repassant un ouvrage une couple de fois et essayant ensuite de le comprendre à fond. Il essayait de ne pas lire des « affaires trop compliquées ». Les livres socialistes qu'il achetait parfois se situaient à la limite du difficile notamment parce qu'ils traitaient d'autres contextes : « Parce que nous autres, tu prends *Le Soleil*, [illegible] le Parti libéral [illegible] travaillé, mais eux autres on sait à peu près dan[illegible] en Afrique puis en Asie puis quand ils nous parlent [illegible] dur à se faire une idée si c'est [illegible] on est pas là, [illegible] si c'est pas bon. »

Cinéphile, il connaissait mais n'avait pas lu les romans liés à des films comme *Le Parrain*, *Kramer vs Kramer*, *La Tour infernale*. Il s'intéressait aussi bien à des ouvrages sur l'électricité qu'aux *Sélection Digest* dont il aimait bien lire les histoires quand il avait le temps. De même pour les biographies sur des personnages sportifs qui réussissaient à l'émouvoir et à le faire rêver, ou à le faire réfléchir sur sa condition.

Comme lecture d'enfance, il ne se rappelait pas avoir connu autre chose que le *Supplément du Soleil*. Aujourd'hui ses propres enfants avaient accès à une bibliothèque scolaire et ils rapportaient à l'occasion des ouvrages à la maison mais ne semblaient pas particulièrement intéressés à la lecture, sauf le deuxième qu'il disait bon liseur.

Parlant de son expérience scolaire comme adulte, il a regretté qu'il n'y ait pas « des moyens plus à portée à la civilisation » que des « cours scolaires ». Il aurait bien vu des cours restreints à la lecture, avec des journaux et un professeur pour les expliquer, sans devoirs. Comme il disait, rendu à un certain âge, à une cinquantaine d'années, « tu peux pas espérer faire des miracles aussi ». Son critère d'alphabétisation n'était d'ailleurs pas strictement relié à l'écrit puisqu'il le rattachait au fait d'être capable de discuter avec n'importe qui, dans cette reconnaissance de l'interlocuteur dont il se sentait privé pour lui-même et qu'il accordait pourtant à son voisin : « Ne pas dire non, non, parce que dans l'idée de son voisin y a toujours quelque chose qui peut être bon. »

9. Commission nationale sur l'éducation des adultes qui faisait enquête à ce moment-là.

YVONNE

Ça paraît pas sur notre personne.

Yvonne a passé toute sa vie dans le même quartier populaire de la basse-ville de Québec. Sa mère avait une certaine instruction, peut-être une cinquième année; son père, non. Il parlait bien anglais, savait compter, mais pouvait juste signer son nom, malgré le fait qu'il ait été dans l'armée. Ce père, absent la plupart du temps, devait faire écrire ses lettres par d'autres quand il voulait donner des nouvelles à sa famille. « Lui ça a été son handicap aussi. »

Aussi s'étonnait-elle que sa mère, qui était consciente de cela, n'ait pas insisté pour que ses enfants fréquentent l'école. Le fait est que cette mère occupée à élever seule neuf enfants survivant de treize, n'était pas sévère en ce qui concernait l'école : le moindre malaise prétexté par un enfant suffisait à ce qu'elle l'exempte de la classe.

À ce rythme, Yvonne, qui n'était pas plus intéressée qu'il le fallait à la chose scolaire, ne s'est même pas rendue en troisième année : elle a fait sa petite communion et ensuite elle n'est plus allée à l'école que de temps en temps. Elle n'a pas été la seule : ses deux soeurs les plus vieilles avaient complété une sixième année et une autre n'était pas allée à l'école du tout. Elle trouvait cette situation effarante et avait pour son dire que quand on mettait un enfant au monde, on lui devait son instruction et son éducation. « L'éducation, y en a qui en ont pas, mais ça, tu peux toujours te reprendre, ça. Mais l'instruction, c'est difficile de te reprendre parce que c'est des choses que faut que tu apprennes. »

À treize ans elle allait relever des femmes qui accouchaient à la maison. Peu à peu elle s'est mise à faire des ménages dans des maisons privées pour de maigres paiements. Vers vingt ans, elle a appris un métier dans la chaussure, qu'elle a exercé pendant neuf ans pour se marier ensuite. Le mariage a duré cinq ans puis le mari s'en est allé, la laissant avec deux enfants qu'elle a élevés seule à son tour, en gardant des enfants à la maison pendant dix ans et en faisant des lavages pour des handicapés.

Au moment de l'entrevue, ses deux enfants étaient au secondaire. Son fils aîné, qu'elle avait inscrit dans une école privée, s'apprêtait à entrer au cégep. Elle insistait pour qu'ils fréquentent régulièrement l'école. Ce matin-là, sa fille s'était levée avec un mal de tête et voulait n'aller qu'aux cours de l'après-midi, mais elle l'avait expédiée à l'école avec une aspirine : « Va-t-en, prends l'air, ça va revenir. » L'argument de la maladie était usé.

Quand je lui ai demandé s'il y avait des livres dans sa maison quand elle était jeune, la réponse est vite venue : rien si ce n'est le journal acheté par sa mère et jeté à mesure. Elle calculait qu'ils s'étaient « déniaisés », comme elle disait, à l'arrivée de la télévision : « On écoutait, des fois y avait des commanditaires, on les écoutait forcément, on s'est déballés comme ça. »

Au sortir de l'adolescence, elle pouvait lire un mot ou écrire son nom, son adresse, mais ne pouvait lire de grandes lettres et ne comprenait pas certains mots. Ce savoir, insuffisant pour travailler dans la chaussure, l'avait amenée à développer des stratégies. Elle a raconté ainsi qu'ils avaient de petits coupons et qu'elle se faisait une lettre à elle dans ça

pour pouvoir remarquer le sien quand son tour venait. Ce genre de débrouillardise discrète a pu la rendre malheureuse, par exemple le jour où elle a préféré quitter son emploi, quand on lui a offert une promotion d'aide-malade pour laquelle elle aurait été compétente, plutôt que de dire qu'elle n'aurait pu lire le nom des patients et remplir leur fiche de température.

De même à l'époque a-t-elle connu un notaire qu'elle n'aurait « pas haï ». Au lieu de lui avouer qu'elle n'avait pas d'instruction elle a préféré lui dire qu'elle ne l'aimait pas, sentant « qu'il était plus haut que moi de culture » et craignant qu'elle ne soit obligée par la suite de discuter avec des femmes cultivées comme lui. Toutes choses qu'elle considérait depuis comme des échecs.

Au fil des ans, sa compétence s'est améliorée un peu : elle avait appris à remplir ses bons de poste, lisait et copiait les mots qu'elle ne comprenait pas, organisait sa sécurité et souscrivait à des assurances. Elle se faisait des notes à l'occasion, pour l'épicerie par exemple, dans une écriture au son qu'elle se disait la seule à comprendre. Elle évaluait s'en être bien tirée si elle se comparait à une amie qui ne savait pas écrire son nom, faisait des croix et allait acheter des biens sans lire de contrat. Elle-même n'avait jamais signé de contrat sans le faire lire par un autre et a résolument imposé ses droits au gérant lors d'un emprunt à la banque : « J'ai pas beaucoup d'instruction, vous allez tout me lire le contrat à haute voix, comment que vous me chargez d'intérêt, comment ça va me prendre de temps, pis tout ça. »

Quand elle m'a parlé de lectures, elle a surtout évoqué celles de ses enfants qu'elle avait pourvus de petits albums quand ils étaient plus petits, et elle m'a montré quelques-uns de leurs livres. « Demandez-moi pas qu'est-ce que c'est, je le sais pas. » Ses enfants aimaient lire occasionnellement les condensés de livres du *Sélection du Reader's Digest*, par exemple, ou les ouvrages que sa fille rapportait de la bibliothèque. Elle a mentionné aussi les lectures de ses amies. Une lisait « tout le temps » et savait toute son « histoire de France de A à Z ». « Elle est cultivée de lecture, mais sait faire juste ça. » Une autre était passionnée de sciences cosmiques et lui faisait partager ses lectures, soit en lui lisant trois, quatre paragraphes au téléphone, soit en lui rendant visite le samedi matin et en lui racontant une page.

Elle-même avait acheté à l'occasion la revue *Féminité*, ou avait feuilleté un *Journal de Québec* ou un *Allô Police* sans plus. Par contre elle aurait été intéressée elle aussi par les sciences cosmiques et avait acheté l'horoscope de l'année pour son signe, aperçu à la tabagie. Si elle avait pu, elle aurait lu de beaux romans, pas des histoires de « tirages » ou de « cowboys », mais de belles histoires. « C'est comme un film, je vas aller voir un film, si y a une belle histoire, si y a des choses vécues, j'aime ça. »

Depuis les trois ans qu'elle fréquentait des cours du soir, Yvonne [illegible] avait quatre ou cinq livres, achetés mais non « finis » et malgré [illegible] qu'elle exprimait par rapport à la pédagogie utilisée, elle conservait l'espérance de poursuivre jusqu'en Secondaire un.

... ET LES AUTRES

On pourrait aussi parler de Maurice, un mécanicien qui apprenait à lire parce qu'en devenant contremaître il devrait remplir des fiches; de Marcel, dans le début de la vingtaine, « pas vite », et préférant la vie lente de sa Gaspésie natale où il pensait qu'il pourrait vivre sans savoir lire:

> Ma petite [illegible] Tu peux vivre comme [illegible] En tout cas la Gaspésie au complet tu sais, les Gaspésiens, c'est des gens qui vivent pas mal tout à la tranquillité, c'est pas des gens énervés [illegible]

Ou de [illegible] qui s'exprimait en français dans le style de sa langue africaine d'origine:

> [illegible]

Et de combien d'autres qui en sont encore à « petit ». Si j'avais à décrire une impression d'ensemble par rapport aux témoignages auxquels j'ai été confrontée, je soulignerais les points suivants qui m'ont paru ressortir plusieurs fois dans différents échanges et dans divers contextes.

Tout d'abord la pression pour l'alphabétisation semble coïncider avec une pression pour vivre une vie plus rapide et aussi plus stressante. On pourrait refaire l'analogie entre l'analphabète et le piéton, l'un et l'autre étant habitués à des rythmes plus lents que leurs concitoyens lettrés et motorisés. L'alphabétisation agirait-elle comme une sorte de motorisation de l'esprit ? Comme le mentionne Marc le Gaspésien, « trop habitué à la tranquillité », ici il y a « beaucoup d'activités », c'est long de faire une démarche: par exemple il lui faudra une demi-journée pour aller à l'assurance-chômage et en revenir, alors que chez lui à Gaspé, « on va sortir de la porte puis l'assurance-chômage c'est au bout de la rue, tu sais ».

Cette notion de tranquillité paraît importante. L'assaut des informations est sûrement moindre si déjà on doit en éliminer la plus grande part écrite. La prise sur la réalité n'en est probablement pas moins riche mais elle sera située dans une échelle moins dense, où chaque document, chaque pièce d'information sera soigneusement étudiée, supputée, comparée. Digestion lente, marche à pied de l'esprit au travers de l'information: on ne remarque pas les mêmes choses, on retient et mémorise différemment. On pourrait approfondir cette différence jusqu'à découvrir une philosophie analphabète, une façon propre que je perçois comme plus [illegible] de se voir et de se placer dans le monde, dans la mesure où elle se réfère à des principes plutôt qu'à

[illegible]

des connaissances étendues. Plusieurs témoignages portent la marque de la sagesse formulaique de celle ou de celui que connaît le silence.

Dans cette échelle la vie concrète prend beaucoup d'importance. L'« ici et maintenant » dans lequel les thérapeutes ont souvent peine à ramener leurs clients s'impose constamment dans la conversation. Ce qui est facilement anecdotique, la mémoire a souvent plus retenu en termes de « qui dit quoi à qui, comment, et pourquoi » qu'en termes de phénomènes généraux et abstraits, et les proches sont omniprésents. On pourrait aussi parler d'existence fondée sur la proximité, d'importance accordée au déroulement des choses et je pourrais volontiers situer le lieu de cette culture analphabète dans le registre de l'interpersonnel, avec la conversation et le silence comme modalités principales de la parole. C'est probablement par et dans la conversation qu'on se définit, « soi » étant perçu comme « soi parmi ses proches ».

La conscience du moi est d'ailleurs beaucoup une conscience du « moi, être collectif », et cette conscience est embarrassée par le mode de vie ambiant. « Aujourd'hui on marche pas mal, chacun séparés » annonce Lucien, alors que Marcel se qualifie par le « nous » dont il fait partie : « On est plus, tu sais, motivés en groupes, tu sais ». Claude, lui, parle de lui-même au pluriel : « ... il faut qu'il soit habile en lettres pour la montrer à eux pour qu'il la lise à nous autres ». Le « nous », le « on » et le « nous autres » reviennent souvent dans les conversations.

Il faut dire qu'il ne doit pas être bien difficile de se maintenir dans l'ici et maintenant quand on doit consacrer la plus grande partie de son énergie à « joindre les deux bouts ». La plupart des témoins ont fait l'expérience de la lutte pour la survie et plus particulièrement de la survie par l'activité manuelle : c'est sur ses bras qu'on a compté pour vivre, et les bras ne laissent guère de temps pour penser à autre chose. Aussi dans cette économie « manuelle » du temps, le temps consacré à l'activité intellectuelle apparaît facilement comme un luxe disproportionné par rapport aux besoins quotidiens. « Ça prend trop de temps » pour que ça vaille la peine de lire. L'épouse de Lucien par exemple travaillait à temps partiel, prenait soin de ses trois enfants et suivait des cours du soir ; alors quand elle regardait le journal, elle « passait ça vite » ; elle avait apporté des livres de la bibliothèque, avait commencé une revue, mais n'avait pas le temps de finir ; quand arrivait le soir, elle « prenait son journal et se couchait », « le matin pareil » ; avec ses cours elle essayait d'étudier
42
à la maison, mais le téléphone sonnait souvent : « Elle est toujours dérangée ». Et comme on ne consacre pas trop de temps à la lecture, on n'exerce pas cette faculté, on passe difficilement le seuil d'une pratique plus « savante » et éventuellement, même, on désapprend : c'est le cercle vicieux qui tient toute une vie, à moins que n'apparaisse tout à coup une motivation importante, et encore : les témoins ont eu beaucoup le sentiment qu'une pédagogie qui les trouvait ainsi, adultes, conditionnés par de nombreuses années de non-pratique directe de la lecture et de l'écriture ne devait pas espérer changer de façon trop radicale leur ordre des choses. Chacun y est allé de son exemple et a fait état de l'effort quasi insurmontable que représentait pour elle ou pour lui la mémorisation de l'ordre des lettres de l'alphabet, la compréhension des conjugaisons de verbes et ainsi de suite. À la limite, ce n'est pas de savoir lire et écrire comme tel qu'on recherche avant tout en suivant des cours, comme on le verra un peu plus loin.

Dans cette économie à peine alphabétisée du temps, de l'espace et de l'activité quotidienne, le livre est fantasme, et pourrait-on dire, hors de proportion avec les moyens du bord. On mentionne les objets de lecture comme étant ceux des autres, ou ceux qui viendront ; jusqu'à maintenant on les a vus de l'extérieur. Comme des éléments du monde des autres, on les a examinés en spectateur de l'autre côté de la vitrine. C'est toute une façon de percevoir le monde des lettres qui est contenue dans l'image que Yvonne a rapportée à propos de sa mère pour peu qu'on se représente concrètement la scène : « Elle achetait juste *Le Soleil*, puis elle le lisait, puis elle allumait son poêle avec après, on avait même pas le temps de le lire, on savait pas lire. »

À quoi servirait d'ailleurs d'entrer dans ce monde étranger, comme l'explique Marlène qui n'a jamais franchi la porte d'une librairie : « Non parce que je me dis je sais pas assez lire. Qu'est-ce que ça va me donner entrer dans ça, puis acheter des livres puis pas savoir lire ? »

Parmi les objets de lecture clairsemés auxquels on a fait référence, les documents les plus « concrets », souvent inaperçus pour d'autres, prennent une part importante. Si dans la conversation on veut parler d'objets de lecture, on parlera d'annuaires de téléphone, de formulaires, de contrats, d'étiquettes de boîtes de conserves. Même si on ne les lit pas nécessairement soi-même, certains journaux ou revues sont fréquemment mentionnés : *Le Journal de Québec*, *Le Soleil*, *Échos-Vedettes*, *Allô Police*. Marcel a établi la frontière entre le facile et le difficile en comparant *Montréal Matin* et *Échos-Vedettes*, lesquels « sont complètement faciles à comprendre » avec *La Presse* ou *Le Soleil* : « C'est tout des articles faits sur paroles, mais quand tu vas prendre *La Presse* ou *Le Soleil* les articles sont plus difficiles à défricher, tu sais, à comprendre au juste les lettres, le sens de l'article. » Le livre, lui, sera presque uniquement représenté par les histoires condensées de la série du *Sélection du Reader's Digest*.

Le lieu même du texte sera souvent oral puisqu'on en fera une approche personnalisée avec l'aide d'un autre qui sait lire. On se fera lire un contrat à voix haute. Ou encore on se lira à soi-même avec ses « formes de lèvres ». Ce texte sera matière à explication, à commentaires, à interactions. Lucien et sa femme par exemple tenteront à deux d'éclaircir un texte : « Des fois ma femme va lire les mêmes affaires que moi puis on le comprendra pas, mais là on discute puis on essaye de faire qu'on vient à comprendre. »

Et quand Yvonne nous dit qu'elle s'est défilée devant la possibilité d'épouser un notaire de peur d'avoir à discuter avec des madames cultivées, et que Lucien précise qu'il apprend à lire pour pouvoir discuter avec n'importe qui, ils nous mettent tous les deux sur une double piste. Premièrement ils nous signalent que le déficit ou le handicap qu'ils ressentent se situe davantage au niveau de l'usage général de la parole comme telle que strictement en rapport avec l'écriture comme modalité de la parole. Deuxièmement ils nous indiquent qu'ils expérimentent un lien entre l'aisance dans la parole et la condition sociale et qu'ils perçoivent leur propre position comme une limite dans l'[illegible], une sorte de *tabou de la parole* qui les empêche de parler avec des « gens possédant un degré d'instruction supérieur » et qui les maintient comme dans un ghetto parmi leurs semblables. [illegible] « ghetto » ici en raison du tabou qui semble relié à ces frontières socio-culturelles. Et je comprends tout à coup un peu mieux ce mot usé, « socio-culturel », qui avec son trait d'union

refait à nouveau [illegible] perpétuel entre le pouvoir et le savoir ne par [illegible] — aspect culturel — implique mais ne peut pas être [illegible] — aspect social.

Qui sont-elles d'ailleurs ces personnes analphabètes? Les gens que j'ai rencontrés se percevaient comme des petits [illegible] et ayant vécu parmi les petits, autrement dit avec une conscience de classe, et de bas de classe. Ils étaient d'origine rurale ou de quartiers populaires. Plusieurs avaient connu la misère, et même la misère sans fond comme Claude qui a été tellement privé de tout dans l'institution où il a passé son enfance qu'il considère n'«être venu au monde» qu'à dix-huit ans, le jour où il en est sorti. Ils exerçaient ou avaient exercé des métiers manuels non spécialisés: construction et mécanique [illegible], plonge, ménages, travail dans la chaussure, garde d'enfants, lavages, travail de ferme.

On soulignera que Marlène considérait le métier de secrétaire comme un avancement social au-delà de ses possibilités.

On voit à travers les témoignages à quel point cette condition sociale est [illegible]: il y a des figures dans le savoir comme dans la condition sociale. On aurait pu s'attendre à ce que les parents des témoins aient été eux aussi analphabètes. Ce n'était pas nécessairement le cas, mais une tendance se dessine: la mère pouvait savoir lire et souvent plus que le père, analphabète; les parents n'ont pas insisté pour que leurs enfants fréquentent l'école; les objets de lecture étaient presque totalement absents de la maison familiale.

Parmi les frères de Marlène, un avait «de la misère», les autres se débrouillaient; une de ses soeurs lisait des romans. Du côté de Maurice les filles étaient instruites, elles avaient fait des cours du soir, et les gars étaient «pas forts». Le frère de Lucien avait laissé l'école en troisième année et sa soeur en quatrième. Et ainsi de suite. Autrement dit, les témoins partageaient avec leurs frères et soeurs des conditions relativement identiques. Sauf peut-être dans le cas de Fred dont la conjointe détenait une maîtrise. Ils avaient aussi épousé des conjoints du même monde.

Leurs enfants? Marlène et Claude n'en avaient pas. D'après Maurice, les enfants ne voulaient pas aller à l'école et une de ses filles avait de la difficulté à lire. Les trois gars de Lucien avaient de la difficulté à l'école: «Ça rentre pas». La fille de Paulette était au secondaire public et son garçon dans un collège privé. Tous deux avaient eu des livres à feuilleter dès leur petite enfance.

Tout cela laisse une impression de continuité dans les générations. En même temps on peut percevoir une évolution dans les mentalités due probablement beaucoup à cette même prise de conscience d'un handicap qui a conduit les témoins à s'inscrire à des cours d'alphabétisation. Cette évolution me paraît suivre trois étapes. Premièrement les parents des témoins, peu ou pas alphabétisés, ne semblent pas avoir souffert explicitement de leur non-alphabétisation, même s'ils ont sûrement souffert de leurs conditions générales d'existence; peut-être ne se trouvaient-ils ni mieux ni pires que la génération de leurs propres parents sur ce point. Toujours est-il que leur «illettrisme» ne se détachait pas de l'ensemble de leur condition de vie; ils ne paraissaient pas en avoir eu une conscience propre comme un état de «non quelque chose» d'un

peut-être leur indifférence face à la question scolaire. Il en a été autrement de la génération suivante, celle des témoins eux-mêmes, qui, eux, ont identifié un handicap et une souffrance liée à ce handicap. Yvonne ne comprenait pas l'attitude de sa mère, qui voyait pourtant son père obligé de faire écrire ses lettres par d'autres quand il partait pour de longues périodes avec l'armée, et qui ne les a pas envoyés à l'école. En fait peut-être cette mère n'en était-elle pas si consciente alors que Yvonne l'était. Il semble aussi que cette conscience détermine la condition de la troisième génération, une condition d'enfants dont les parents ont identifié et souffert d'un handicap. Yvonne disant : « Je trouve que quand t'as souffert d'une chose, tu veux pas le faire subir à tes enfants ». Maurice, qui pourtant conserve une part d'indifférence par rapport à sa propre alphabétisation affirme : « Mais moi je sais qu'ils vont y aller à l'école! » Les enfants auront à confronter cette ferme volonté de leurs parents à leurs propres difficultés et désintérêts, tout aussi réels.

Ici on peut faire le lien entre l'instruction et l'alphabétisation, l'alphabétisation étant perçue comme un premier niveau de l'instruction. L'école est le lieu de cette instruction. Et alors quelle vision a-t-on de l'école quand on est à son seuil? Une vision assez claire des degrés qui suivent, une idée assez obscure et peu formée des niveaux plus avancés, un peu je dirais comme un débutant, disons dans un sport, arrive assez bien à se figurer la réalité et le contenu des premiers apprentissages, alors qu'il pourra avoir une perception plutôt occultée des divers raffinements spécifiques du niveau d'expert. Nous sommes ici dans une réalité où instruit peut signifier un cours secondaire complété. On a porté aussi un regard critique sur l'école, celle-ci devant servir à la vie, qui s'est polarisé plusieurs fois autour des notions d'« instruction » et d'« éducation ». On a accordé beaucoup d'importance au fait d'être éduqué, de savoir se comporter en société. Le sujet a fait naître un bon débat entre Maurice et sa conjointe. Je terminerai cette section en le reproduisant assez extensivement parce qu'il me paraît souligner toutes ces ambiguïtés existentielles qui sont reliées à la possession à la fois du savoir et du pouvoir et qu'il indique peut-être aussi, vu du dehors, le sens de certains excès que pourraient être le propre du savoir qui se spécialise.

Pour vous, qu'est-ce que c'est une personne instruite?

Lui : Qu'est-ce que c'est une personne instruite? À quel point de vue vous voulez dire?

Bien je vais essayer de poser ma question autrement à ce moment-là.

Elle : Une personne qui est cultivée, là vous voulez dire?

Oui. Comment est-ce que vous voyez ça une personne instruite dans la vie?

Lui : Bien si elle est trop instruite, elle a pas le même, comment je dirais bien ça, pas le même caractère. Pas le même caractère, pas le même.

Elle : La même personnalité?

Lui : Ouais, c'est pas pareil. Ça change un peu la personne.

Elle : Oui mais tu peux pas dire ça si tu l'as pas connue quand elle l'était pas, me semble. Tu veux dire qu'elle a pas la même personnalité qu'une personne qui l'est pas?

Lui : Ouais, elle se prend un peu pour un autre, je sais pas.

Autrement dit vous voulez dire que quelqu'un peut être trop instruit?

Lui: C'est qu'trop instruit, [illegible] par exemple [illegible] Chose-là. [illegible] elle est trop instruite, elle [illegible] Chose [illegible] il était trop instruit que [illegible] obligé de se faire soigner.

Elle: Mais ça c'est des exceptions, là.

Lui: Bien c'est des affaires qui arrivent. Prends comme Charles, il est capable?

Elle: [illegible] il est trop instruit qu'il [illegible]

[changement de [illegible]]

Elle: [illegible] faire un [illegible] de [...] il [illegible] pas capable de le faire. Parce que c'est ça que [illegible] Bien [illegible] c'est [illegible] Charles il en sait [illegible] Mais là [illegible] [illegible] que ça devient [illegible] Mais ça dans la vie on apprend [illegible]

Lui: [illegible] les professionnels, là. À la [illegible] c'est pas pareil. [illegible] pas capable de parler à [illegible] avec des termes [illegible] comprends rien. Y en a d'autres qui sont [illegible] moins instruits [illegible]

Elle: Non, moi je suis pas ça comme ça.

[illegible] vous [illegible] une [illegible] ?

Elle: Une personne instruite, c'est une personne qui [illegible] se débrouiller [illegible] capable de se débrouiller dans [illegible] qu'elle [illegible] trouverais que la [illegible] instruit que un professeur d'école, dans sa ligne, tu sais. Ça dépend [illegible] l'instruction [illegible] trouverais pas que [illegible] que j'ai de la misère à lire [illegible] seur d'école qui sait même pas [illegible] ou quelque chose de même, tu sais. L'instruction faut que ça [illegible] bien.

Lui: Une personne qui est trop instruite, c'est ça qu'elle demande, elle qui est trop instruit.

[...]

Lui: Tu dis que, prends comme Charles, parle-t-y pas d'autre chose que de lire. Il va pas à la pêche, il va pas, il va [illegible] rien, rien. Il sait pas rien faire de ses mains, il a juste la lecture. Pis il se lance là-dedans. Bien, [illegible] comme [illegible] son gars, la même chose, il fait absolument rien que le nez dans le livre, mais... il est pas capable de laver la vaisselle, il est pas capable de rien faire. Il est [illegible] inutile.

Elle: Oui mais ça, c'est une extrémité.

Lui: Bien, on [illegible] autres, là. T'as Chose-là, qui est obligée de se faire soigner, pis un de mes cousins, pis t'as Charles.

Elle: Oui mais dans tout le monde, en réalité.

Lui: Bien oui, je le sais bien, mais nous autres on [illegible]

Elle: Je dis pas de forcer une personne à étudier puis dire faut que tu sois instruite, puis tout, mais l'instruction ça a jamais nui à personne. Puis je pense pas qu'une personne qui va être instruite, elle va lever le nez sur une autre qui l'est moins. Bien disons, une personne normale là, je parle pas des exceptions, mais je sais bien que moi j'ai pas une grosse, grosse instruction, disons que j'ai pas été à l'université et tout ça, mais je suis pas gênée de parler avec une personne qui y a été, par exemple.

[...]

Elle : Ben disons qu'ils sont [illegible] obligés aujourd'hui. C'est plus comme avant. C'est [illegible], son métier de tout à l'heure, de mécanicien. Aujourd'hui là faut qu'ils apprennent ça dans les livres. Mais quand il a commencé il a pas été à l'école pour apprendre son métier, il a appris ça en étant pompiste, en faisant de la mécanique, après ça il a été chercher ses cartes, puis tout. Mais il a jamais été à l'école pour apprendre ça. Mais là aujourd'hui, il est obligé de regarder dans les livres. Fait que c'est ça qui change, là.

Lui : Aujourd'hui tu peux être professeur en sortant de l'école.

Elle : Parce que là, aujourd'hui pour demain, si il veut être foreman, là contremaître, tu sais vu que il a de la séniorité en tant que mécanicien, il est capable de l'être, il peut être contremaître sans avoir de diplôme, mais un tout premier qui rentre là, ils vont lui demander des diplômes. Ça c'est parfait.

Lui : Mais ils peuvent dire une pièce, [illegible], une pièce c'est ça, mais il sait pas où ça va. Le professeur qui sort de l'école c'est comme [illegible] : il sort de l'école, il rentre professeur. Il [illegible] rien.

Elle : Il avait jamais travaillé en mécanique. Il était professeur de mécanique.

Lui : Il est professeur, il montre aux autres quoi faire.

Elle : Bien il savait les livres par cœur. Il a une bonne tête le gars, puis c'était ça [illegible] qu'il aimait. Ça en prend de toutes sortes.

[...]

Elle : J'ai commencé à l'âge de [illegible] ans à travailler. Dans ce temps-là quand même que j'aurais voulu aller à l'école pour apprendre la mécanique, c'était assez rare. C'était l'Institut technique, puis [illegible] qu'il fallait payer. Ça fait que...

[...]

Lui : Oui, j'avais [illegible] ans.

Elle : Bien tu sais on se parle pas sur la terre chez nous là, mais dans un garage là. Aujourd'hui, tu sais, ça se voit plus ça. C'est pour ça que faut que les enfants soient instruits sur plusieurs branches. Ça fait qu'à un moment donné si la branche qu'ils ont choisie fait pas, ils peuvent toujours se lancer dans une autre branche. Parce que moi je lui en ai déjà parlé de ça. Je lui disais :

– [illegible], je lui dit, que t'as [...], parce qu'il s'est déjà fait [...] deux fois [illegible] de la soudure puis à l'hôpital, puis il a manqué de perdre un œil. Ça fait que, à un moment donné tu seras plus capable de faire de la mécanique qu'est-ce que tu feras ? Hein ? Ça peut arriver.

Bien là en étant instruit, tu peux toujours te lancer dans quelque chose tu sais en ayant un peu d'instruction. D'abord, prends la mathématique : il est correct. Ce qui lui manque c'est du français. Ça fait que...

Avez-vous l'impression que vous allez continuer longtemps l'école ?

Lui : L'école ? Ah je vais faire une session là. Puis je vais voir comment ça va. Après ça bien, un coup que je vais avoir la partance, si je suis capable de continuer tout seul... Moi il me manque pas grand-chose. T'es moins motivé quand t'es tout seul [illegible]. Puis en plus de ça, tu sais [illegible] que c'est, va-t'en prendre le temps même de t'asseoir une heure de temps puis de dire je vais travailler ? C'est ça qui y a. Là-bas, tu t'en vas là, t'as la tête tranquille hein ? Ici y a toujours quelqu'un qui s'en vient travailler sur son char.

[...]

Loi: Mais je regrette pas ça. J'aurais dû y aller avant, c'est entendu. Mais on est pas tout seul, hein? Non.

À la fois avec et malgré tout ce qui précède, il faudrait aussi revenir à Fred, rencontré dans les cours d'alphabétisation et dont la conjointe détenait une maîtrise en administration. Ils avaient décidé cette année-là que c'était à son tour à lui d'aller à l'école. Le couple entretenait à l'époque un dialogue à partir de textes de Krishnamurti et ils avaient placé à l'horaire de leurs beaux dimanches une séance de lecture familiale dans une pièce de leur maison qu'ils avaient aménagée à cet effet. Chacun, père, mère et petite fille, s'absorbait alors dans la lecture de son choix. Comme quoi l'ordre des choses peut être ébranlé et prendre les virages les plus inattendus. Les fatalités se dépassent[11].

DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'ALPHABET : SAVOIR LIRE

Une fois qu'on sait lire, on lit, peu ou prou, volontairement ou involontairement, mais on lit, l'air étant empli de signes. Mais quoi, quand, où, combien, comment, pourquoi?

Parmi divers témoignages j'ai choisi ceux de Louise, d'Albert, de Berthe et de Michel que j'ai laissés ensemble puisqu'ils s'entremêlaient, et celui de Aline[12]. Ils se répondent l'un l'autre, masculin ou féminin, plus jeune ou plus expérimenté. Et ils laissent aussi à découvrir quasi intact l'immense champ des différences individuelles.

LOUISE

Mais c'était pas le même auteur [lire de Marie Claire], c'était tout différent, il était romancé, célèbre, puis il se lisait bien.

*

On se rappelle pas de ce qu'on lit quand on a lu sans penser.

*

Il fallait qu'il se rende au bout, lui [un mari].

*

[Elle lisait avec avidité] fallait bien faire quelque chose.

*

Ah bien, il en avait toujours qui disaient qu'on savait écrire mais nous on connaissait pas.

*

On avait des livres quand on avait des prix [...] mais ce qu'il y avait dedans ça valait pas grand chose.

*

Pour moi par exemple, ils écrivaient beaucoup.

*

Trop tard pour changer.

*

Ça nous intéressait bien certain, on avait pas grand chose à lire mais on prenait ce qu'il passait.

*

Louise, seule fille d'une famille de six enfants est née en 1911 dans un village de Montmagny. Ses parents savaient lire et écrire. Elle-même a poursuivi des études assez longues puisqu'elle a fréquenté le

[illegible] *Religion populaire, religion de clercs?* [illegible]

12. [illegible]

couvent du village jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Elle a fait alors un séjour à Québec, le temps d'obtenir un diplôme d'enseignante catholique puis est revenue dans son village où elle a enseigné chez elle pendant environ onze ans à de petits groupes d'enfants, sa santé ne lui permettant pas d'affronter la grosse classe à plusieurs niveaux de l'école de rang de l'époque. Comme elle le soulignait, il n'y avait pas beaucoup de possibilités de carrière pour les femmes, «c'était enseigner ou bien infirmière ou bien servante», et c'était le temps où on pouvait même gagner plus cher en servant qu'en enseignant. Elle a expliqué d'ailleurs ainsi la décision de certaines compagnes diplômées d'abandonner leur métier et de venir travailler à Québec dans des manufactures, des magasins ou des maisons privées.

À trente-six ans elle a épousé un avocat de l'endroit devenu fonctionnaire à Québec et est ainsi venue s'installer à Québec dans un quartier de la haute-ville. Ils ont eu une fille quelques années après. Le ménage a ensuite déménagé en banlieue. Au moment de l'entrevue Louise était veuve et elle se préparait à habiter chez sa fille où on lui avait aménagé un petit appartement.

Elle s'est décrite elle-même comme une lectrice moyenne moins passionnée de lecture qu'a pu l'être son mari et que ne l'était aujourd'hui sa fille. En cela elle ressemblait sûrement à beaucoup d'autres personnes qui n'ont pas fait de la lecture une activité de loisir. Malgré cela son existence semble avoir été accompagnée constamment d'objets de lecture et on peut distinguer à cet égard trois périodes bien distinctes dans son rapport à la lecture: sa vie rurale, au sein d'une culture traditionnelle, sa vie à Québec où elle a exercé ses rôles d'épouse et de mère et enfin sa vie en banlieue, où elle s'est retrouvée indépendante avec beaucoup de [illegible].

L'écrit semble en effet avoir fait partie intégrante de la culture traditionnelle de son village d'origine. Louise ne se rappelait pas avoir connu d'analphabètes, ce qui à tout le moins impliquait qu'elle avait pu évoluer là dans un cercle social essentiellement lettré. Par ailleurs, quoique l'écriture n'ait pas constitué une denrée abondante, elle a mentionné toute une série d'objets de la culture écrite, calendriers publicitaires, catalogues, images, quotidiens, revues, romans d'amour, dont les *Colette*, et la couleur anecdotique de certaines allusions, montre à quel point ces objets étaient inscrits dans une culture vivante et commentée. Par exemple, la lecture de la Bible, sans être défendue, était déconseillée et elle s'est rappelé avoir essayé de la lire quand même et s'être trouvée déconcertée par ces histoires de l'Ancien Testament où les hommes avaient deux, trois femmes: «Je me disais c'est pas notre religion». Les livres de prix, souvent les seuls ouvrages dans la maison, outre les livres d'école, semblaient avoir causé bien des déceptions sous leurs belles couvertures avec des tranches dorées: insignifiants, difficiles à comprendre, rarement lus, il lui semblait qu'ils avaient été appréciés avant tout pour l'orgueil de partir en fin d'année avec une «brassée de prix»; par la suite, sans doute sous l'influence d'un commissaire plus religieux, on s'était mis à distribuer des livres de messe, lesquels se sont accumulés dans les tiroirs: «On est venus qu'on avait la moitié d'un tiroir chez nous [...] un livre de messe, ça use pas comme ça!» À un autre moment il a été question de feuillets découpés dans *L'Événement* et proprement recollés dans de vieilles revues: c'est ainsi que le *Tarzan* des enfants s'est trouvé recollé dans les *Annales de Sainte-Anne* des parents. L'écriture semble avoir compté

beaucoup aussi : la mère de Louise tenait une bonne correspondance, envoyait des cartes de souhaits et utilisait des cahiers de recettes manuscrits ; on se passait ainsi des recettes écrites dans une forme schématique « à peu près », « sans explication », qui ne retenait le plus souvent que la liste des ingrédients. Ces cahiers servaient au point que les feuilles venaient à ne plus tenir ensemble et qu'il fallait les recopier ; c'est ainsi qu'elle avait noté à son tour les recettes de sa mère qu'elle voulait garder.

L'entretien de la maison, et un problème de migraines à répétition, ont [illegible] la lecture au second plan de la vie de Louise ; c'est plutôt son mari qui aura été le lecteur pendant sa vie de couple. Celui-ci s'était constitué une [illegible] bibliothèque qu'elle-même n'a pas beaucoup [illegible] au début de son mariage et c'est d'ailleurs plutôt à lui que leur fille s'est adressée dans son enfance pour se faire lire des livres.

Maintenant qu'elle s'était retrouvée seule et plus disponible, elle reconsultait de temps à autre cette bibliothèque de son mari et elle procédait à des échanges de livres avec sa fille. Au moment de notre rencontre elle lisait [illegible]. Ses goûts semblaient aller surtout vers des ouvrages portant sur des gens ayant existé, Marie Curie par exemple, [illegible] biographiques. Elle ne [illegible] pas que ses lectures modifiaient quoique ce soit à sa vie et [illegible] qu'il était « trop tard pour changer ». Le journal, plus intéressant à lire avant qu'après le téléjournal, était gardé et attendu selon une routine quotidienne. Et elle s'était constitué des habitudes personnelles : elle ne terminait pas un livre commencé, elle allait parfois [illegible] au rayon de sa [illegible] ; elle lisait plutôt le soir [illegible] un bon livre [illegible] « d'aller voir » pendant la journée. Elle [illegible] et avait constaté un effet [illegible] de la lecture : ainsi lisait-elle le soir pour s'endormir et elle ne pouvait [illegible] que lorsqu'elle était couchée, [illegible] de fermer les yeux rapidement[1].

ALBERT

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

1. [illegible]

Albert [illegible] né dans [illegible] 1934. Sa mère [illegible] [illegible] [illegible] — à [illegible] et [illegible] à [illegible] pour subvenir aux besoins de [illegible] [illegible]. Si ses filles ne semblent avoir eu de goût marqué pour la lecture. Quant à lui il a poursuivi des études au petit séminaire [illegible] puis dans un collège [illegible] il [illegible] [illegible] dans l'armée dans le temps de la guerre [illegible] il a travaillé d'abord dans la comptabilité [illegible] [illegible] [illegible] dans la [illegible] comme représentant pour une compagnie de machines comptables. [illegible] [illegible] [illegible] au cours des années cinquante et [illegible] la suite de [illegible] [illegible] pour cette même compagnie.

[illegible] il [illegible] de [illegible] la [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de travail. Il avait trois filles, toutes les trois [illegible] une [illegible] de [illegible] universitaire. [illegible] comme [illegible] il pratiquait de nombreux sports [illegible] golf, ski [illegible] [illegible].

La lecture semble avoir été une activité [illegible] dans sa vie. De sa jeunesse il [illegible] les [illegible] de lecture [illegible] à partir de cet âge il a pris plaisir à lire Canada [illegible] de Dumas, dont Les Trois Mousquetaires.

Il a [illegible] par la suite un goût pour la littérature française mais [illegible] dans les faits, par exemple il avait [illegible] Les Misérables mais n'avait pas encore [illegible] l'ouvrage. La qualité de la langue de [illegible] des ouvrages l'attirait beaucoup et il essayait [illegible] quelque sorte de [illegible] profit de ses lectures en remarquant l'orthographe et les tournures de phrases.

Quelque part pendant sa vie adulte, peut-être en raison de son milieu de travail où on communiquait en anglais ou à la suite de l'influence de sa compagne, il a progressivement passé du français à l'anglais comme langue de lecture quoique le français soit demeuré sa langue parlée [illegible]. Ainsi après une période où il a été abonné simultanément aux deux quotidiens, il a cessé de recevoir Le Soleil pour lui préférer The Gazette. Il recevait de même le National Geographic, le Time, le Sports Illustrated et était abonné à un club de livres anglais, The Book of the Month. Au moment de l'entrevue, il achevait un volume sur l'ère informatique, [illegible]. Il voulait se procurer Le Défi mondial de Jean-Jacques Servan-Schreiber et avait également mentionné deux romans en anglais parmi ses lectures récentes : [illegible] et The [illegible] de Michener.

Une partie de ses lectures prolongeait ses autres activités tant du côté de l'informatique que des sports et un certain plafonnement dans ses performances au golf semble avoir correspondu grosso modo à une perte d'intérêt pour la lecture de livres et de revues sur le sujet. Il préférait lire des choses instructives, non fictives — un article sur la navette américaine Columbia par exemple — mais se laissait capturer à l'occasion par un roman.

Albert estimait qu'il lisait trop lentement et aurait apprécié suivre un cours de lecture rapide pour avancer plus efficacement dans les tex-

51

BERTHE ET MICHEL

BERTHE

C'est cette façon-là que je pense m'enrichir, parce que j'ai pas d'autre moyen de communication à l'extérieur.

Si quelqu'un en parle, je vais comprendre. C'est important pour moi quand quelqu'un parle de comprendre ce qu'il va me dire. Tu sais, j'aime pas faire semblant de comprendre.

Je veux être à la ligne de tout le monde. Je veux parler de tout. Je veux pas être mal pris quand quelqu'un me parle de quelque chose.

Je suis capable de me défendre finalement, je me dis, c'est important.

J'ai peut-être pas fait de grandes études, mais je suis capable de parler. C'est important pour moi de me sentir au même niveau que tout le monde.

Pour moi là, c'est rien que pour le plaisir de voir. C'est pas pour lire parce que je trouve qu'y a rien là-dedans finalement. C'est l'image puis le détail de la décoration, tu veux voir. Tu sais, moi c'est mes yeux. [illegible] pour avoir assez de voir quelque chose de plus beau, de... Ça me permet de rêver, puis ça me coûte pas cher.

Moi je pense vraiment que le goût de la lecture ça se prend quand t'es jeune.

Moi comme je te dis, j'ai pas beaucoup d'instruction ça fait que bien souvent j'emploie les mêmes mots. J'en sais des mots, mais j'suis tellement habitué de parler toujours d'une façon simple que je parle toujours simplement. Comment veux-tu montrer qu'il y en a d'autres mots, toi, si tu les emploies pas? Je me dis, c'est dans la lecture finalement que tu le montres.

Comme là c'est rien que des images mais à un moment donné c'est des mots.

Faut que lire, finalement tu le fais à ton heure à toi.

C'est profond la lecture, ça peut aller loin.

Ah oui, j'avais peur là, je le dis, je suis comme là-dedans, comme si ça avait été vrai [illegible]. Faut que ça je me disais faut pas que j'en lise, faut pas que j'en lise, c'est pas bon pour moi. Ça me fait peur. Qu'est-ce que ça me donne de lire des choses qui me font peur?

C'est pas idiot mais ça me fait peur, je le sais. J'ai beau me dire: c'est pas vrai. Mais dans le fond, c'est-tu vrai que c'est pas vrai?

Ce que tu connais pas, tu en as peur, tu sais.

MICHEL

Quelqu'un m'offre un livre:

— Passe-moi le, ma femme va le lire, pas moi.

Moi ce qui arrive c'est que j'ai trop lu. J'ai toujours été forcé à lire, en ce qui me concerne. J'ai jamais aimé lire, bien lire. Ça j'ai jamais eu le goût, le plaisir de lire. Puis c'est toujours l'école qui m'a forcé à lire un tel

rien. Lu un roman, lu une pièce de théâtre. Si un m'en avait [illegible]. Puis comme j'ai fait assez d'études, fait que j'ai lu pas mal.

*

Mais vraiment là-dedans on tend à arrêter puis discuter. C'est [illegible] là une communication importante. C'est un besoin qu'on a de communiquer quelque chose d'autre que les choses journalières qu'on dit à tous les jours.

*

Puis dans ça aussi on est au même niveau, je sais pas plus avancé qu'elle puis elle non plus. Quand t'es rendu que tu parles avec quelqu'un puis c'est toujours à [illegible]. J'ai toujours en train d'enseigner quelque chose à quelqu'un, bien ça devient plate à la longue. Surtout que je fais ça à la journée longue, moi. J'arrive le soir puis il faudrait que je continue à faire ça, mais ça me tenterait pas. À ce moment-là, tu sais, on est sur le même piédestal, là, puis on part ensemble, puis on monte ensemble. C'est plus intéressant de même là.

*

C'est un échange. Quand je lis je pensais des choses, c'est un moyen pour moi.

*

Ce que je lis elle ne le lit pas, et vice et versa.

*

Tu peux pas parler de ça en disant ça n'intéresse pas tout le monde.

*

C'est de la lecture, ça me dérange pas.

*

Bien je pouvais pas parler à personne chez nous. Ça se parlait avec ta [illegible], fait que c'était mon moyen à moi là, de m'exprimer.

*

Berthe et Michel demeuraient en 1981 en banlieue de Québec. Ils avaient trois enfants, une fille de quatre ans, une autre fille de deux ans et un gars d'un an.

Berthe, qui avait alors vingt-cinq ans, demeurait à la maison et prenait soin de ses trois petits. Elle avait connu Michel quelques années auparavant alors qu'elle fréquentait encore l'école. Avec sa dixième année, cours commercial, elle se considérait comme une personne n'ayant pas beaucoup d'instruction.

Un léger problème de dyslexie ne l'empêchait pas pour autant d'être une lectrice avide et elle établissait un lien entre son goût pour la lecture pour la lecture et le milieu familial dans lequel elle avait baigné et qu'elle continuait de fréquenter : une maison où il y a régulièrement une pile de journaux sur la table, un livre dans le salon, et où tout le monde lit : le père surtout des petits journaux, de l'information, mais pas de livres ; les garçons peut-être moins ; les deux autres filles des romans policiers, Agatha Christie ou autres, Guy des Cars, accumulés avec les ans pour former une bonne bibliothèque ; la mère, un peu de tout, comme Berthe.

Adolescente elle avait lu beaucoup, choisissant des livres toutes les semaines à la bibliothèque. Elle était à l'époque « forte sur les histoires », avait parcouru beaucoup de vies de saints en images, saint Dominique, saint François d'Assise et ainsi de suite, n'avait pas tellement apprécié les bandes dessinées du genre Tintin, mais s'était intéressée à la série

[illegible] et avait emprunté à l'occasion les livres de sa mère, laquelle exerçait cependant une censure sur ce qu'elle prêtait à sa fille. Elle se rappelait aussi la série des *Sylvie* et la série des *Martine*, basée sur le principe de « Martine fait telle affaire », qui lui avait donné le goût de certaines activités : « Martine était championne », elle [illegible]. À l'époque où elle avait rencontré Michel, elle avait aussi tenu un journal personnel pendant six ans. Elle l'avait relu plusieurs fois depuis et s'était toujours étonnée de la profondeur de ses propos.

Ses goûts avaient évolué avec le temps et elle se retrouvait à vingt-cinq ans avec un intérêt marqué pour la littérature d'information. Elle était attirée par l'actualité, le domaine médical et le domaine scientifique, lisait des articles du *Soleil* sur des projets de loi, des événements et cherchait à se former une opinion documentée, ce qu'un journal comme *Le Journal de Québec*, qu'elle ne recevait plus, ne lui permettait pas de faire. « C'était pas encore assez, c'était pas complet pour moi. Y avait rien, c'était tout des petits articles, trop général, tu sais. [illegible] aller en détail. » Elle recevait également la revue *Protégez-vous* et [illegible] le *Reader's Digest* par exemple, les leçons qu'elle pouvait [illegible] ces revues. Elle ne manifestait cependant pas de goût marqué pour les genres « littéraires » dont le roman, qui ne la satisfaisait pas, même si à l'occasion, même un très long ouvrage comme *Docteur Jivago* ne la rebutait pas. Son mari la rapportait à l'occasion de la lecture, par exemple des livres de psychologie.

Elle recevait également *L'Actualité* [illegible] mais ce dernier magazine la laissait sur ses gardes et elle [illegible] même de le lire : elle avait fait l'expérience avec [illegible] que son mari avait dû faire disparaître, de l'effet très fort que certains ouvrages pouvaient avoir sur elle et cela l'avait amenée à renoncer à certaines lectures.

Si lire était pour Berthe un plaisir et une sorte de passion qui la faisait parcourir tout ce qui lui tombait sous la main, elle insistait aussi beaucoup sur d'autres motifs liés à sa propre condition. Elle voyait dans la lecture une bonne façon à la fois de surmonter le handicap causé par des études trop courtes à son goût, et d'établir un lien avec l'extérieur, avec l'actualité. Il lui importait par exemple de montrer qu'une mère à la maison n'était pas nécessairement une « cruche » et qu'elle aussi pouvait être capable de converser et de se défendre.

Elle lisait peu durant le jour, la présence des enfants l'obligeant à entrecouper ses lectures, et attendait surtout le soir, parcourant d'abord son journal, avant ou après le souper, puis autre chose plus tard.

Michel, lui, était âgé de vingt-neuf ans. Il travaillait comme professionnel dans une école secondaire, avait donc fait « assez d'études » et expliquait d'ailleurs par un excès de lectures scolaires forcées son absence d'intérêt pour la lecture, qu'il associait à un « bourrage ».

La famille de Michel [illegible] pas été tellement stimulante là-dessus : son père, lui, « avait » une troisième année, et sa mère, une septième ou une huitième année. [illegible] savaient lire mais [illegible] intéressaient pas, le journal excepté. Ils recevaient aussi le *Reader's Digest*. Outre les livres d'[illegible], quelques *Tintin* et quelques *Martin le Malin* avaient été les seuls [illegible] qu'il avait connus enfant.

Devenu adulte il ne s'intéressait aucunement à la lecture [illegible] jusqu'à ce qu'il lui arrivât de suivre des télé-romans. Il lisait le journal d'une façon sélective : les pages sur l'économie, l'administration, les avis de décès et les sports au complet. Chasseur et pêcheur, il s'était abonné à la revue Chasse et pêche et s'en était servi à l'occasion pour documenter l'achat d'un équipement important. Il recevait également à l'école le journal La Forge, du parti communiste ouvrier, qu'il laissait en vue sur son bureau; il se disait sympathisant sans plus : «On a quand même un petit [illegible] on est pas prêts à perdre ça.»

Comme couple, Michel et Berthe avaient découvert l'usage de la lecture comme outil de dialogue. Chacun vivant dans des mondes très différents, Berthe à la maison avec ses enfants et Michel à l'école avec les élèves, il leur était difficile de communiquer en profondeur de leurs occupations. Leurs goûts de lecture leurs étaient à l'antipode sauf en ce qui concernait la question spirituelle et ils avaient trouvé le moyen de faire ensemble le soir au lit une lecture lente, approfondie et prolongée par un échange, d'un ouvrage portant à la réflexion que Berthe lisait à voix haute. [illegible] de terminer, à raison d'un chapitre par soir, un ouvrage sur la «[illegible]» [illegible]. Berthe lisait aussi à l'occasion des textes variés à Michel, soit pour l'aider à s'endormir, soit pour piquer son intérêt, pour un article du journal, par exemple.

Leurs trois petits feuilletaient régulièrement des objets de lecture : feuillets publicitaires, catalogues, petits livres en carton. Tous les deux, ils désiraient que leurs enfants apprennent à aimer la lecture. Michel avait commencé à leur accumuler des livres, entre autres en faisant venir le premier exemplaire gratuit de séries et en décommandant les suivants. Les enfants avaient déjà plusieurs livres rangés en compagnie des jouets dans une bibliothèque bien à eux. La plus vieille commençait à leur demander d'identifier des lettres ou des chiffres.

ALINE

C'est pareil que ça me gêne un peu. Parce que j'[illegible] encore des contes.

*

Je lis pas des ouvrages compliqués parce que pour moi la lecture, est une détente. [illegible] je veux pas me casser la tête, je veux te lire [illegible], c'est comme une évasion si tu veux. Puis c'est le genre de lecture à l'eau de rose peut-être, mais avec des histoires quand même que moi je trouve intéressantes.

*

Je lis devant la télé.

*

Je l'oublie pas mon histoire, je sais là que je mange mes pages, puis à un moment donné je suis rendue au bout puis... [illegible] Il y en a qui [illegible] mais qui oublient l'histoire tout de suite, [illegible]. Ça, c'est sorte visuel, [illegible] pas. Mais je retiens tout ça.

*

Parce que je suis beaucoup émotive moi [...] puis je vibre à l'histoire, [illegible] dans l'histoire.

*

Je m'imagine là. C'est moi l'héroïne.

*

— Ah, tu lis des choses comme ça! C'est [illegible]. C'est pas ça qui va te [illegible] ton intellect!

Mais moi c'est pas pour ça que je lis comme je te disais tout à l'heure, c'est pour, c'est une détente, c'est une évasion… C'est sûr que j'en ai déjà lu peut-être des [illegible], c'est-à-dire des biographies ou des choses comme ça, mais j'aime pas ça parce que pour moi c'est pas une détente. Faut trop que tu [illegible] alors j'aime pas ça, c'est trop compliqué.

*

Je me dis, d'abord on travaille, tout ça, t'as toujours toutes sortes de genres de problèmes. Quand t'arrives pour te détendre, s'il arrive avec des choses assez compliquées, c'est pas ça qui va faire que tu vas te [illegible] bien. Tu sais c'est comme après une grosse, grosse journée de travail, un homme qui travaille sur un chantier, il arrive pour se détendre, il [illegible] encore, je sais pas moi il fait de la construction à sa [illegible], c'est pas ça qui va le détendre, c'est un peu la même chose.

*

J'arrange mes oreillers, puis là je m'arrange confortablement. On dirait que ça me prédispose à mieux dormir, je [illegible].

*

Je suis pas capable de me défaire d'un livre, moi. Mais c'est la seule chose à laquelle je tiens parce que je suis pas attachée à rien. Mais un livre je suis pas capable de donner ça. Je sais pas pourquoi, je peux pas.

*

Tu l'as peut-être trouvé ça [illegible], mais quand je lis un livre, je suis portée à le [illegible].

*

Mais c'est vrai quand tu vois des images où que tu relis l'histoire puis ça te rappelle quelque chose quand t'étais jeune, on disait que tu [illegible], tu sais, on disait que tu deviendrais ça à cet âge-là puis je sais pas. C'est comme une forme de [illegible].

*

C'est drôle à dire parce que des fois les livres que je trouve pas dans les librairies, je vais les retrouver dans une [illegible]. Puis je reste tout [illegible], qu'est-ce que ça fait là ça? Dans le fond, je suis [illegible] dans une librairie pour trouver ce livre-là puis je l'ont pas ou je l'aurais trouvé plus tard. [illegible] puis je trouve ça.

*

Il a quelque chose qui est vrai dans le fond, puis à partir de ça, c'est une histoire qui se déroule.

*

Il [illegible] a jamais connu ses parents qui sont s'occuper de lui de c'te façon-là, tu sais, de faire [illegible] les contes des contes. Ça lui est jamais arrivé. [illegible]. Peut-être que pour lui c'était pas un besoin pour les enfants.

*

Avant que je le lise, elle me le conte.

*

Tu vois pas l'heure passer quand tu lis puis que t'es passionnée par ton histoire. Le temps passe tellement vite, tu dis:

— Mon dieu, déjà, il faut que j'arrête.

*

Je lis beaucoup, je devrais être capable d'écrire. Puis dans… mais ça va pas ensemble du tout, ça sort pas. Je peux avoir l'histoire là, mais je suis pas capable de la mettre sur papier puis de [illegible] pensé.

*

Née en 1951, Aline a pratiquement toujours résidé à Lévis. Elle a complété une douzième année commerciale, puis a obtenu un premier emploi comme secrétaire en 1971. S'est mariée à un bibliotechnicien en 1976, a arrêté de travailler dix-huit mois puis s'est retrouvée à nouveau de l'emploi. Elle était enceinte d'un premier enfant au moment de l'entrevue, et se considérait comme une lectrice avide.

Le milieu dans lequel on a été éduqué semblait avoir beaucoup d'importance pour elle dans le développement du goût de lire. Elle s'en promettait avec l'enfant à venir et elle avait détecté ses ascendances à ce sujet. Sa mère semblait avoir joué un rôle déterminant: elle n'avait complété qu'une dixième année et pourtant elle lisait régulièrement, avait beaucoup encouragé sa fille à lire, notamment en lui procurant des livres; elle avait aussi apporté et lu beaucoup d'histoires à ses enfants quand ceux-ci étaient petits.

Cette mère provenait d'une famille peu argentée de treize personnes, mais dont le père et la mère savaient lire. Le père d'Aline qui, comme lisait moins, seulement les journaux en fait, et avec sa neuvième année il n'avançait pas aisément dans *Le Soleil* ou *Le Journal de Québec* comme elle avait pu le constater en l'écoutant lire des extraits à haute voix; ses parents à lui ne s'étaient d'ailleurs pas occupés de développer des intérêts pour la lecture.

Ses deux frères lisaient: le plus vieux s'intéressait surtout au journal et le plus jeune aux ouvrages sur la religion et la science-fiction. Elle a aussi retracé l'histoire de ses premières lectures.

Son premier intérêt semble avoir été pour les contes et elle a cité notamment des contes mis en images par Walt Disney: *Cendrillon*, *Blanche-Neige*, *Alice aux pays des merveilles*, *Le Petit Chaperon Rouge*. À dix ans elle fréquentait régulièrement la bibliothèque scolaire et rapportait toujours au moins deux ou trois livres le vendredi pour la fin de semaine. À cette époque elle aimait beaucoup la Comtesse de Ségur, les Martine, puis les Sylvie, et avait découvert, vers treize ou quatorze ans les Bob Morane de son frère, qu'elle avait lus et relus. Par la suite elle s'était «embarquée» dans les [illegible] des Cars, qui faisaient un peu plus mystérieux et à la frange de la science-fiction comme dans *Les Sept* [illegible]. Puis elle s'était mise à lire des romans «qui tombent plus dans la réalité»: «ça a été l'époque des petits romans à l'eau de rose comme tout le monde appelle». Elle avait lu des Harlequin, des photos-romans pendant une courte période, mais a évolué vers des ouvrages un peu plus sophistiqués se déroulant en contexte historique par exemple. À l'époque de l'entrevue, Barbara Cartland et Kathleen Woodiwiss étaient ses auteures, et elle établissait la distinction entre celles(-ci) et le style Harlequin de la façon suivante:

> C'est parce que je trouve que comme auteur, [illegible] d'habitude ça finissait [illegible]. Mais [illegible] ça finit toujours par le mariage, [illegible] d'habitude ça coupe court, mais elle [illegible] la vie toujours après. [illegible] des complications, même pas après. En tout cas, je peux dire c'est plus [illegible] que les petits romans comme les Harlequin. Je sais pas si t'en déjà vu ça [illegible] à toutes les semaines, je pense, [illegible]. Mais ça j'aime moins ça, parce que c'est petit, c'est pas long à lire, ça a à peu près quoi, peut-être pas deux cents pages [illegible], puis c'est toujours [illegible] la même histoire. Y a [illegible] auteurs mais je sais pas si [illegible] en tout cas

ça se ressemble [illegible], puis ça coupe tout, c'est pour moi. J'aime mieux des histoires qui sont plus longues.

Elle partageait ses lectures avec des amies et des cousines et procédait avec elles à des échanges de livres quoiqu'elle en achetait aussi régulièrement dans des librairies ou chez des [illegible]. Par contre, elle n'échangeait pas tellement avec son mari, peu [illegible] et possédant d'autres goûts. Aline pouvait lire de deux à trois livres de trois cent à quatre cents pages par semaine et évaluait qu'elle lisait assez rapidement, un avant-midi pour un volume de trois cents à quatre cents pages.

À ce rythme la lecture entrait un peu en compétition avec ses autres activités: elle feuilletait déjà un ouvrage en déjeunant, prenait un livre dès qu'elle avait une minute et pouvait passer beaucoup de temps installée dans son lit le soir avant de s'endormir, son genre de lecture prédisposant selon elle au sommeil. Elle ne rêvait pas aux histoires qu'elle lisait cependant, et elle ne se fiait pas non plus aux livres, trop différents de la réalité, pour réfléchir sa vie.

En plus de ces romans, très importants pour elle, elle lisait *Le Soleil*, des revues comme *Châtelaine* et *Madame*, consultait à l'occasion le dictionnaire et apprenait à cuisiner à partir de l'encyclopédie de Jehane Benoit ou des fascicules de Pol Martin. Malgré un certain embargo placé sur les lectures compliquées, une biographie étant considérée comme telle, elle s'était mise à lire et à relire la biographie d'Édith Piaf.

Contrairement aux films qu'elle suivait difficilement, elle était rarement déçue par ses lectures notamment parce qu'elle mettait du soin à les choisir et à lire les résumés avant de les acheter. Elle prenait, entre autres, plaisir à bouquiner en librairie et procédait alors de la façon suivante: «premièrement le rayon qui lui plaisait puis je regarde des fois à côté pour voir s'il y a d'autres auteurs que je peux essayer, que l'histoire se ressemble, parce qu'au fond ça m'intéresse pas de changer d'histoire, de contexte, puis tout ça. Comme je te disais, j'aime mieux lire les histoires d'époque».

Quand j'ai recommuniqué avec elle deux ans plus tard, pour obtenir des renseignements nécessaires à ce portrait, après avoir lu la transcription de l'entrevue, Aline a précisé qu'elle avait encore évolué dans ses intérêts de lecture vers des ouvrages plus réalistes, moins romantiques peut-être, du genre sagas familiales, comme *Dynastie de la mort* et *Voyage d'une vie*. On peut imaginer en lectrice avide qu'elle demeure, que ses goûts évolueront encore.

PLUS «L'HOMME CET INCONNU», «L'ÉCUME DES JOURS», «MA MÈRE, MON MIROIR», «LE QUATUOR D'ALEXANDRIE», ETC.

À la variété littéraire déjà assez étendue cumulée dans ces quatre témoignages on pourrait ajouter bien d'autres œuvres: des ouvrages d'Alexis Carrel et de Martin Gray appréciés par Josette, *L'écume des jours* et *Ma mère, mon miroir* mentionnés par Anne, *Le quatuor d'Alexandrie*, vraie passion de Lucie[11].

11. Tous les pseudonymes, ainsi que tous les [illegible], sont mentionnés dans cette section.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

> [illegible]

> [illegible]

[illegible]

s'intéresser à ce qu'elle lisait, question de psychologie disait-elle, alors qu'elle disposait d'un réseau féminin d'affinités et d'échanges. Quoi qu'il en soit l'environnement interpersonnel autour des lectures semble assez riche : on en parle, on les échange, on construit même un dialogue approfondi. Les enfants des témoins arrivent ainsi dans un milieu où on voit lire et où on entend conter ou discuter les lectures et ils auront droit tout naturellement aux objets de lecture dès leur plus jeune âge car on entend de façon quasi unanime développer chez eux le goût de lire. L'alphabétisation et son idéologie est ici devenue une donnée naturelle du contexte familial et social.

Parlant de contexte social, quel métier faisaient-ils ces témoins ? Institutrice, représentant de ventes, dactylo, intervenant scolaire, graphiste, photographe ; les conjoints étaient avocat, peintre, bibliotechnicien, ingénieur, historien d'art. Pas de collets bleus, mais des « collets blancs » : techniciens, cléricaux ou professionnels.

Pendant les entrevues, peut-être en raison d'une matière plus abondante, la conversation s'est orientée plus sur les lectures que sur la vie. Cet aspect contraste avec les entrevues du groupe précédent, où les références à la lecture étaient solidement enracinées aux objets, aux espaces et aux événements de la vie collective.

Un des traits les plus partagés par ce groupe de témoins ayant franchi la barrière de l'alphabétisation pourrait passer inaperçu tellement il est anodin. Tout de même, qu'ont-ils donc tous à lire au lit le soir ? Pas seulement Aline, Albert, Michel et Berthe mais aussi Georges, Anne et la liste est ouverte à tous ceux que nous connaissons qui font de même y compris nous. Et que dire de cet usage constant du livre comme façon de préparer le sommeil, sinon carrément comme somnifère ?

On a souvent fait l'éloge de la lecture en terme d'ouverture de la conscience humaine, mais c'est plutôt à des questions d'états de conscience physiques, d'incidences proprement physiologiques qu'une telle observation nous mène. Quel lien y a-t-il entre la lecture et les divers états de conscience, entre la lecture et le sommeil ? Antichambre du rêve ou encore en soi forme de rêve ? Car certains ont précisé qu'ils ne rêvaient pas pendant leur sommeil aux histoires qu'ils avaient lues. Avant de reporter toute la question deux essais plus loin, on voudra bien faire le parallèle avec les techniques de mémorisation de plusieurs conteurs populaires d'expérience, lesquelles ont consisté elles aussi à repasser mentalement juste avant le sommeil un conte qu'ils venaient d'entendre et qu'ils voulaient mémoriser ; une fois endormis ces mêmes conteurs d'ailleurs n'auront pas eu conscience de rêver au conte ainsi parcouru[16].

Chose certaine dans ce contexte où on se passionne, rêve, s'évade et s'endort sur un livre, l'univers des f[illegible]laires à signer, des étiquettes et des signalisations routières est définitivement gommé du champ de la conscience, tout machinal qu'il est dans son omniprésence. Le focus est ailleurs.

16. Voir Vivian Labrie, *La tradition du conte populaire*, p. 119-122.

DEVENIR UN LECTEUR SAVANT

Passé certains seuils, l'apprentissage de la lecture peut être spécialisé et devenir une pratique d'expert. Cette spécialisation est orientée dans plusieurs directions : le caissier qui vérifie à toute vitesse la validité d'une carte de crédit sur une liste en caractères fins, la secrétaire qui fait de la correction d'épreuves à longueur de jour, l'ingénieur qui épluche des rapports techniques exercent tous à leur façon une fonction de lecture spécialisée. Nous allons examiner ici le genre de spécialisation qui implique une formation universitaire de type lettres et sciences humaines et son effet sur l'ensemble du comportement de lecture, au travers des témoignages d'Hélène, Lise, Marc, Jean, Paul[17]. Rappelons-nous toutefois que ces entrevues ont eu lieu en 1980 et 1981. En 1987, elles intégreraient presque à coup sûr la dimension informatique, qui était encore peu développée à cette époque dans les disciplines en question.

HÉLÈNE ET LISE

HÉLÈNE La lecture c'est devenu plus que juste un loisir.

•

Tu fais des périodes de quarantaines. Moi je fais ça. À un moment donné je lis rien du tout, pendant une semaine je me vide l'esprit, je lis pas du tout, rien, même pas le journal.

•

C'est pareil quand je tombe en lecture.

•

Moi ça vient par rages, c'est bien cyclique. À un moment donné je pars sur une rage. Un peu avant Noël c'était effrayant. Je lisais toute la journée pour mon emploi, j'arrivais chez nous puis je lisais encore, puis je sortais pas puis je lisais. Je lisais toutes sortes de choses, j'alternais. Je pouvais me payer des romans [illegible] comme ça, là.

Comme San Antonio? [dont il avait été question plus tôt]

Comme San Antonio, puis d'autres livres. J'avais entrepris la lecture de tout ce qui est paru en ethnologie que j'ai pas eu le temps de lire. J'achetais les volumes puis je disais, ah, plus tard! Finalement là j'ai tout un rayon de bibliothèque qui est pas lu. J'ai une idée de ce que ça contient parce que j'en ai jasé avec les auteurs mais je les ai pas lus comme tels. Alors j'ai entrepris cette lecture-là, là. Bien c'est des choses qui se lisent vite. C'étaient les bouquins de Jean-Claude, ou bien quelques-uns du Boréal Express, ça se lit assez vite. Alors j'entreprenais ça puis deux jours c'est fini. Ça vient par rages.

•

C'était vivant dans ma tête.

•

Moi chus pas physique dans ça, je suis juste en esprit [...] tu sais, selon l'expression, je suis un petit oiseau dans cette histoire-là.

•

Ça reste imprimé.

•

Les San-Antonio, je les ai tous là. Tu me donnes un titre, puis je peux te raconter l'histoire avec des détails puis des couleurs.

•

Tu vois pas ça quand il descend avec la jeune caissière blonde en bas du coffret, puis qu'il surveille l'heure puis...?

•

17. Lise est un pseudonyme.

C'était moi qui les faisais les aventures, je les lisais pas, je les vivais.

*

Tu dis pas à [*l'enfant* [illegible]] que tu lis [illegible].

*

LISE

Je lis beaucoup par le travail mais y a comme au départ un espèce de besoin minimum de lectures. Comme tu vois, des journées par exemple où je travaillerai pas, où dans mon travail je lirai pas, je vais arriver chez nous puis je vais lire autre chose, mais c'est comme un besoin minimum de lectures, pas nécessairement par jour mais presque.

*

Tu vois la lecture, je pense, vient en opposition avec un petit peu le contact avec les autres individus.

*

Y a des époques de ma vie où j'ai pas lu absolument rien, mais habituellement, non, faut je lise absolument tous les jours; à un moment donné faut que je me trouve quelque chose à lire.

*

Toi, t'es au neutre un petit peu dans ton affaire, dans ta vie [quand tu lis].

*

Lise, je le vois, mais c'est parce que je le sens aussi.

*

Non parce que c'est trop absorbant.

*

Il me parle, là, deux minutes, puis ça m'énerve, là, ça me dérange, ça m'empêche de lire.

*

Notre conversation d'une couple d'heures autour d'un lunch n'a pas épuisé les mille et un aspects de l'expérience de lecture de Hélène et de Lise. J'en ai même oublié de leur demander les informations biographiques les plus classiques, le monde de la lecture avait pris toute la place.

Toutes deux universitaires diplômées en sciences humaines, Hélène et Lise poursuivaient alors, comme beaucoup de jeunes chercheurs, des études graduées entrecoupées par des contrats de recherche à court ou moyen terme portant sur des sujets connexes. Leurs activités quotidiennes que ce soit pour les études ou pour le travail comportaient donc plusieurs tâches intellectuelles liées à la fabrication de fichiers, à la lecture d'ouvrages ou d'articles, à des annotations, à la rédaction de thèses et de rapports, etc. Cette présence obligatoire d'activités lettrées studieuses et spécialisées dans leur emploi du temps constituait en quelque sorte la part « savante » de leur culture écrite, une part placée à l'horaire, à laquelle s'ajoutaient d'autres lectures, situées en dehors des heures de travail, et considérées cette fois comme « de loisir ».

Au cours de cette entrevue, nous avons très peu parlé de leurs lectures de « routine », beaucoup de leurs lectures de « loisir » et de leurs lectures « savantes » et surtout de leur façon de lire. Et elles ont tracé d'elles-mêmes un portrait très contrasté, appuyant beaucoup sur les différences, et illustrant ainsi deux façons d'arriver aux lettres et de les intégrer au quotidien. À commencer par l'enfance, où l'une aura mis sa mère au désespoir parce qu'elle ne quittait pas ses livres alors que l'autre aura mis la sienne dans un semblable état parce qu'elle ne leur prêtait aucune attention.

Lise en effet a commencé à lire régulièrement vers l'âge de dix ans, et plus encore dans les années qui ont suivi, alors qu'un problème physique important l'empêchait de pratiquer des sports et de marcher de grandes distances. Comme elle était alors incapable de faire autre chose, la lecture a pris toute la place, « en dînant, en soupant, en déjeunant », et s'est imposée comme un plaisir. De dix ans à treize ans, elle s'est intéressée beaucoup aux « livres à série », les « Sylvie fait ci » entre autres, puis de quinze à dix-sept ans à des romans différents, des histoires de familles, à Troyat et à d'autres auteurs français; de dix-sept à vingt et un ans elle a lu tout ce qu'elle devait lire pour remplir les exigences scolaires; depuis, elle lisait beaucoup pour son travail, ainsi que des revues de toutes sortes, de petits articles, « un peu de n'importe quoi », et de temps en temps des romans « très, très choisis » étant donné sa charge de lecture déjà importante. Dans sa famille elle se considérait comme un cas isolé de lectrice avide; enfant, elle avait vu sa mère lire un peu et fouiller dans des livres pour son travail, sans plus; elle l'avait entendue raconter des contes. Elle gardait peu de souvenirs de son père à ce sujet.

La mère d'Hélène, quant à elle, était une dévoreuse de livres du genre à terminer *Les oiseaux se cachent pour mourir* en vingt-quatre heures en passant une nuit blanche s'il le fallait, et à s'intéresser à toutes sortes d'ouvrages, alors que son père, ingénieur civil, rapportait régulièrement à la maison comme lecture de « détente » des traités d'électricité et d'archéologie préhistorique qu'il parcourait « avec passion ». Une de ses tantes possédait une bibliothèque de cinq mille volumes fichés. Pendant son enfance, Hélène a eu en plus l'occasion de côtoyer plusieurs intellectuels, érudits, amis de ses parents, dont elle disait avoir bu les paroles. Mais de livres pas. Ils n'avaient aucun intérêt pour elle, qui trouvait bien plus excitant de vivre dehors des aventures de groupe. Toujours partie « c'était moi qui les faisais les aventures, je les lisais pas, je les vivais ». À part la « bibliothèque rose », un peu, vers la fin du primaire, c'est à la fin de son cours secondaire qu'elle s'est éveillée en même temps à la littérature et à l'histoire, « trucs sur la civilisation », Cléopâtre, Marie Stuart, *Les rois maudits*; les romans à teneur historique lui ont plu beaucoup. Ensuite le programme d'études du cégep a impliqué la lecture d'au moins trois livres par semaine, plus le travail correspondant : romans, poètes, théâtre, philosophie, psychologie, civilisations anciennes, le tout « un peu par plaisir et un peu beaucoup aussi pour les cours ». Rendue à l'université elle a commencé à lire pour son plaisir. Ce plaisir s'était accru depuis et Hélène pouvait différencier ce qu'elle lisait par intérêt de ce qu'elle lisait pour le travail ou pour la détente, encore qu'en dehors de son travail elle estimait lire relativement peu, prenant d'ailleurs d'autres moyens de s'informer, les séries télévisées d'information scientifique, par exemple.

Les différences marquées dans l'histoire des lectures d'Hélène et de Lise se sont aussi retrouvées au sujet de leurs manières de lire. Ainsi Lise a décrit ses habitudes : elle lisait régulièrement le soir une demi-heure avant de se coucher et risquait de s'endormir si l'ouvrage était difficile, mais elle ne lisait pas en mangeant et devait même attendre de une demi-heure à trois quarts d'heure après un repas avant de le faire, sinon la lecture risquait de lui donner mal au cœur; elle éprouvait une nécessité forte de poursuivre un roman intéressant et ne se laissait alors déranger que par les obligations de la vie ou la fatigue, mais elle abandonnait des ouvrages qui ne lui plaisaient pas; elle avait relu certains livres plusieurs fois, *Kamouraska* détenant le record des relectures, au

nombre de sept ou huit ; pour lire elle s'assoyait au lit ou dans un fauteuil confortable, prenait une position, confortable également, qu'elle tenait tout au long ; installée tranquillement devant un livre, elle se concentrait totalement et elle devenait alors imperméable au monde qui l'entourait, qu'il s'agisse d'une intervention de son conjoint ou d'un poste de télévision ouvert ; elle comparait l'expérience imaginaire de la lecture à celle du rêve et dans les deux cas elle conservait avant tout le souvenir du ton, des tonalités du livre et des sensations qu'elle avait éprouvées, entre autres des impressions tactiles, et elle retenait ce qui concernait la psychologie des personnages et de leurs rapports ; par contre les descriptions l'embêtaient et elle les « passait vite ».

Le témoignage d'Hélène a été quasi inverse : lire la réveillait et elle lisait en mangeant ; elle parcourait ses livres petit à petit et ne les relisait à peu près pas ; elle bougeait beaucoup pendant qu'elle lisait et pouvait changer plusieurs fois de position au cours d'une même séance ; la réalité ambiante devenait alors floue et elle avait fait l'expérience d'associations durables entre une lecture et la musique qui jouait au même moment ; comparant elle aussi lecture et rêve, elle s'attachait énormément aux descriptions, aux aspects visuels, à l'apparence des personnages, des lieux, et goûtait particulièrement les scènes qui se déroulaient dans un lieu qu'elle avait déjà visité.

Elles partageaient néanmoins toutes deux un certain nombre de caractéristiques : lecture en prenant un bain mais non aux toilettes, peu d'échanges avec l'entourage, un certain recul devant le prix des livres qui les amenait à des stratégies d'achat limité, de prêt et d'emprunt — et malgré cela la bibliothèque d'Hélène était déjà trop petite. De même toutes deux avaient fait l'apprentissage à la longue de l'influence que pouvaient avoir les livres sur leur propre vie privée et de la nécessité de faire appel à leur jugement et à leur sens critique pour filtrer et faire la part des choses parmi les informations et les thèses avec lesquelles elles étaient ainsi mises en contact. Tout en remarquant qu'elles lisaient de plus en plus facilement dans leurs temps de loisirs des ouvrages qu'elles auraient qualifiés autrefois de scolaires et de difficiles, elles étaient unanimes à décrier un certain snobisme de l'écriture universitaire difficile — elles oeuvraient principalement dans un milieu d'anthropologues, d'ethnologues et d'historiens — qui rendaient leurs tâches de documentation inutilement rebutantes. Les sémiologues en particulier ont reçu des tomates. Toute cette relation au « difficile » était néanmoins en évolution et la portion d'entrevue suivante — qui les a saisies en cours de maîtrise — en donnera la mesure et la perspective :

> *Par exemple si vous faisiez pas le travail que vous faites, est-ce que vous liriez des livres que vous lisez pendant votre travail par intérêt personnel ou est-ce que... ou est-ce que ça se passerait ?*
>
> **Hélène :** Bien l'intérêt y est mais moi je suis trop paresseuse. Bien, je sais pas. Quand j'étais petite ça a toujours été une corvée pour moi, lire. Puis si quelqu'un voulait me faire un cadeau ennuyant c'était de m'offrir un livre ; c'était évident que je ne le lirais pas. J'ai commencé tard à m'intéresser à la lecture. Aujourd'hui oui, ça va me faire plaisir de recevoir un livre mais c'est pas la première chose que je vas demander. Pourtant j'aime les livres, puis je leur porte un soin bien particulier mais, c'est pas... Tu sais j'ai encore un arrière-goût là, parfois qui revient, de corvée.

De variété par rapport à sa. Toi Lise ?

Lise : Euh, moi aussi c'est un petit peu comme ça. Je pense que y en aurait une partie que je lirais, les livres… Pour moi y a dans les livres de travail une espèce de snobisme de l'écriture difficile puis moi ça me tombe énormément sur les nerfs. Faut vraiment que je fasse un effort puis c'est vraiment parce que je sais que, bon, il peut y avoir des choses intéressantes mais même à ça, je suis pas nécessairement toujours très convaincue que c'est très intéressant. Là c'est vraiment une corvée de lire ça. Par contre lire un livre qui est très bien écrit, qui se lit facilement que tu vois qu'ils ont fait un effort particulier pour que justement y ait pas un effort de lecture en plus de l'effort de compréhension du contenu là, je pense que je le lirais pareil. Mais ça, ça me fatigue énormément. Comme si tu viens pour lire Lévi-Strauss…

Hélène : Je pensais exactement au même auteur.

Lise : Tu sais, ça m'énerve beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup. C'est parce que pour moi c'est vraiment un snobisme. Bon quand qu'on parle de la notion de culture savante, pour moi c'est vraiment là une espèce de valeur d'une partie en tout cas du milieu français en particulier, là, d'écrire pour que le moins de gens possible te comprennent.

[…]

Lise : Mais même à ça il peut y avoir des choses extrêmement théoriques, où qu'y a pas de recours au concret puis que l'écriture va être très coulante, très facile. Mais en tout cas moi, je sens vraiment une valeur d'écriture difficile qui est associée à « si c'est difficile à lire donc c'est scientifique ». Je sens ça un petit peu comme ça puis je viens d'un milieu où j'ai fait mon bac en communication, où c'était l'inverse, hein? Si tu rendais pas compréhensible et accessible ce que tu faisais, t'avais raté ton coup, tu vois. Fait que c'est un peu…

Y a une différence entre les deux.

Lise : Oui, puis je suis restée avec la valeur des gens qui sont en communication. Pour moi un peu comme Hélène disait, si c'est pas facile à lire t'as raté ton coup, en tout cas pour une bonne partie… Tu sais pour moi, un livre, scientifique en tout cas, c'est d'abord pour communiquer ce que t'as découvert ou ce que t'as pensé. C'est vraiment pour le communiquer, c'est pas pour le garder pour toi si tu l'écris. Puis en étant un acte de communication pour moi, c'est un non-sens de vouloir réinventer des mots comme les sémiologues, là, inventer des nouveaux mots pour décrire la réalité de façon scientifique.

[…]

Lise : J'apprends le vocabulaire aussi. Comme tu vois, bon, je vas lire maintenant des sémiologues puis c'est déjà un peu moins difficile parce que je commence à connaître les termes puis aussi comme l'espèce de… Y a comme une espèce de code par-dessus la grammaire, tu vois. Puis plus tu lis, bien, plus tu commences à connaître le code puis être capable justement de comprendre parce que tu connais le code.

[…]

Lise : Moi aussi c'est un peu comme ça depuis un an, là, je me suis surpris à un moment donné à aller chercher un livre de sociologie pour passer le temps, puis le soir j'avais le goût de lire, juste comme ça. Mais on dirait que c'est comme si le niveau de concentration pour le lire, à mesure que tu lis, tu connais le code, puis un peu les mots, les termes, c'est comme si ton niveau de concentration devait être moins élevé pour comprendre, tu vois. Puis à ce moment-là tu peux lire pour te…

détendre parce que t'as pas à dépenser une énergie terrible pour le faire. T'as juste à dépenser l'énergie de lire pour comprendre.

[...]

Lise : Moi quand je lis quelque chose de difficile, il faut que je m'arrête à tous les dix minutes, aller prendre une marche, sinon je pars dans la lune, je peux lire des dix pages sans avoir absolument rien compris, sans avoir lu vraiment là, juste en tournant les pages. Quand j'ai commencé à lire l'anglais, c'était exactement le même phénomène. Je pouvais pas lire beaucoup à la fois, puis y a un moment donné où je m'apercevais que, woups, ça faisait trois pages que je savais plus ce que je lisais, là.

Hélène : T'allais pas assez vite.

Lise : C'est ça où je peux pas recomm... Encore maintenant je peux pas lire l'anglais le soir, impossible, tu vois. La journée, pour le travail, ça va, je peux lire des choses en anglais, mais pas pour la détente. Pourtant y a des livres que j'aimerais lire en anglais plutôt qu'en français parce que c'est moins cher! Mais, non, je peux pas.

[rire]

MARC

... toutes sortes de choses, pas juste un genre de lecture.

*

... pour vraiment digérer il faut tout lire.

*

Moi j'aime mieux prendre mon temps, le lire, l'absorber comme il faut, d'un bout à l'autre, à moins qu'il soye plate, mais vraiment lire toutes les lignes, tous les mots puis tout ça!

*

Puis je trouve que c'est toujours des survols, ce qu'on a à faire pour l'université.

*

Quand je lis pour l'université, je procède logiquement, de façon plus cérébrale ou plus rationnelle, mais quand c'est des lectures personnelles, d'abord c'est des sujets souvent qui sont pas conventionnels. Je vas te donner un exemple. Par exemple, certains livres d'ésotérisme, que je pourrais jamais lire dans un cadre d'un cours, puis là bien je le choisis parce que ça me tente, puis je vas vraiment d'un bout à l'autre puis même pour moi-même des fois prendre des notes mais habituellement, j'y vais tellement lentement que ça me reste vraiment imprimé dans la tête. Tandis que les livres que je lis à l'université, même si ils sont intéressants, je vas trop vite, il faut vraiment que je prenne des notes, sinon au bout d'une session, c'est quasiment perdu dans la b...ume.

*

Parce que quand t'as fini de les lire, on peut les méditer. Pour moi la lecture c'est une phase, mais tout ce qui suit après, y a comme une saveur qui vient de ça, puis à l'université je peux pas du tout... Fait que y a la lenteur, mais aussi la profondeur qui manque.

*

On dirait que ça se fraye un chemin dans ma tête.

*

Un peu comme si je jasais avec ces gens-là.

*

Mais ce qui était plus particulier à une culture, comme les comics, ça j'ai pas lu l'équivalent des comics francophones. Même quand j'étais au secondaire, on allait à la bibliothèque, une période d'étude par semaine, pis tout le monde lisait des *Pilote*, mais moi je pouvais pas

> lire ça parce que je comprenais pas le sens du mot français. J'avais un sens du mot plus américain. Puis ça m'intéressait pas ces choses-là. Je faisais d'autre chose, je regardais les images. Eux-autres ils trouvaient ça drôle, mais moi j'étais pas sur cette longueur d'onde-là.

*

> C'est pas une évasion mais ça me met en contact avec des époques reculées, des époques qui vont venir, des gens qui ont vécu dans toutes sortes de pays avec toutes sortes de mentalités puis qui ont fait toutes sortes de choses puis qui ont toutes sortes de conceptions de la vie.

*

Dès le début de la conversation, Marc a lui aussi établi une distinction entre ses lectures universitaires — il était alors étu[illegible] histoire — et ses lectures de loisir. Seulement son critère n'a [illegible] difficulté des livres comme telle, mais plutôt la contrainte exe[illegible] l'obligation scolaire de lire telle chose de telle façon. C'est d[illegible] rythmes de lecture qu'il a opposés, le sien, un rythme lent, [illegible] associatif, goûteur, qui chemine avec précaution sur toute la [illegible] d'un ouvrage, et celui de l'université, rapide, superficiel, logique, pa[illegible] et par sauts.

Son horaire aussi était composé en fonction de l'université. Pendant l'année scolaire, le jour de semaine, de neuf heures à dix-sept heures, était réservé à l'école et aux lectures qui s'y rapportaient, avec éventuellement un petit débordement en soirée; les autres lectures passaient alors en second lieu et elles s'inséraient en dehors de ce bloc là où c'était possible.

L'été, par contre, alors qu'il était libéré de ses obligations de lectures universitaires, il compensait toute cette retenue de ses goûts personnels et il dévorait des quantités de livres sur toutes sortes de sujets et à tous moments de la journée. Toujours pendant l'année scolaire, il évaluait à de deux à trois heures par jour le temps consacré aux lectures obligatoires, comparativement à peut-être une heure pour des lectures selon son goût à lui, encore que ce chiffre lui paraissait plus une indication qu'une donnée réelle:

> ... parce que y a la méditation comme je te dis, ou bien l'espèce de réflexion sur les choses que j'ai lues qui... Souvent, j'ai pas le livre en main mais je sais de quoi il parle parce que je l'ai assez bien retenu. La lecture en tant que telle, je dirais peut-être une heure par jour, là, de choses que j'aime beaucoup, ou des fois un peu moins, ou des journées pas du tout.

Il effectuait la plus grande partie de son travail scolaire à la bibliothèque de l'université et il a décrit comment il y rencontrait ses limites:

> D'ailleurs j'ai une concentration qui est assez limitée. Bien je sais pas si en comparant à d'autres elle est limitée, mais vraiment quatre heures, cinq heures de lecture, puis de travail vraiment intellectuel, mais là, je dis de la qualité quand même, je peux pas vraiment faire plus dans une journée. Quand même que je me forcerais, je vas faire de quoi mais ça me satisfait pas. Puis quand je respecte vraiment mes capacités puis que j'ai pas trop de travaux, justement pour pouvoir observer ça, je produis vraiment bien à ce moment-là, ça va bien, pis ces quatre heures-là, elles donnent un rendement maximal. Mais des fois on a tellement d'affaires à lire que je continue à lire pareil, puis je viens comme saturé. Puis à moins de lire des choses vraiment captivantes, quand

je lis, puis je lis, puis je lis, à un moment donné je viens comme vraiment dans un autre monde. Surtout ici à la bibliothèque, hein, on a des petites boîtes grises qui nous entourent de trois côtés. Ça fait que à un moment donné on est... Puis comme tout est concentré... Si je suis chez nous puis j'ai le temps, bien quand je suis tanné je laisse le livre là puis je fais autre chose, quand même que ça prendrait une semaine avant que je le reprenne. Tandis que là, je sais qu'avant telle date il faut que j'aie lu tant de chapitres, telle affaire, ça fait que je me force un peu à aller à un rythme que je suis pas habitué. Puis là, l'effet que ça a, c'est que à un moment donné, je suis comme sonné, c'est quasiment comme si j'aurais bu du vin ou... C'est pas le même effet mais c'est vraiment un peu dans le même genre d'affaires. Là, je sors, des fois y a des gens qui me voient, puis ils trouvent j'ai de l'air dans un drôle d'état. Je suis un peu perdu, parti, puis des fois même, je vas voir des gens, quand j'ai pas mes lunettes, ils vont passer à côté de moi, puis je les vois pas, parce que je suis absorbé dans toutes sortes d'affaires puis je m'en vas. Ça m'arrive souvent. C'est pour ça des fois que je vas sortir de la bibliothèque. Je me promène un peu, puis je vas à nulle part. Des fois je regarde sur le tableau, les faits divers, puis après ça quand je sens que ça va, là je retourne. Mais il faut ça à un moment donné, parce que sinon tu sais je lis effectivement, mais mon cerveau il retient plus rien.

Également amateur de bibliothèques municipales, où il se procurait une partie de ses lectures de détente, Marc observait certains rituels destinés encore une fois à l'aider à « s'absorber » : ainsi diminuait-il la lumière ambiante pour ne conserver que l'éclairage d'une petite lampe de chevet formant un îlot de clarté, et préférait-il lire dans le silence, tolérant un fond sonore de bruits naturels, mais non de paroles ou de musique, qui le dérangeaient. Il appréciait lire dehors l'été mais n'aimait pas lire en mangeant ou aux toilettes : « Une chose à la fois ». Il affirmait ne pas s'endormir en lisant, mais les dernières phrases lues avant qu'il s'interrompe pour dormir lui paraissaient orienter ses rêves.

Il jugeait l'expérience imaginaire procurée par les livres plus riche qu'un film « parce que j'y mettais du mien aussi, puis y avait pas de limites » et cette visualisation intérieure de l'histoire surgissait surtout aux passages « forts » d'un ouvrage. Il évaluait cependant qu'il ne se faisait plus autant d'images que lorsqu'il était plus jeune, les pics s'étant situés autour de la onzième année scolaire alors qu'il lisait beaucoup de littérature fantastique. C'est aussi en termes visuels qu'il conservait son plus ancien souvenir relatif aux livres, à propos d'une encyclopédie sur le moyen âge :

J'avais peut-être trois ans, c'était plutôt les images, mais ça me fascinait, je regardais toujours ça, puis c'était comme si j'étais branché sur cette époque-là. Je regardais les gens comment qu'ils vivaient, les vassaux, tout ça, les rois, puis ça stimulait mon imagination beaucoup.

De cette époque, il s'est aussi souvenu avec précision d'un livre sur la Deuxième Guerre mondiale et de celui d'un caricaturiste québécois. Mentionnant à peine ses lectures d'enfance et d'adolescence — comics en anglais et littérature fantastique, Poe, Lovecraft, à l'époque du secondaire — c'est surtout sur ses lectures du temps présent qu'il a insisté et il a montré de l'intérêt pour deux registres différents : l'actualité, *Newsweek*, *Express*, journaux, mais sans tenir absolument à ce que les nouvelles soient fraîches du jour ; et la recherche spirituelle, philosophique et ésotérique, le genre important peu. Il a cité des romans comme *Zorba le grec*, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, des biographies, celle de *Mahomet*

par Gheorghiu, des essais, Lanza del Vasto ou Louis Pauwels, et des recueils comme le I *Ching* et un livre sur le tarot.

Côté parents, sa mère, bilingue et de souche irlandaise, avait beaucoup lu à une période de sa vie où elle était isolée à Matane loin de Montréal, son milieu natal — Marc a parlé de caisses de livres dévorées avidement, dont beaucoup de biographies — puis elle avait diminué son rythme une fois de retour à Montréal. Son père, francophone, ne lisait « pas du tout », sauf le journal et les emballages de boîtes de céréales dans lesquels il pouvait vraiment s'absorber! Son frère et sa sœur ne lisaient pas tellement.

Ayant vécu jusqu'à l'âge de dix-neuf ans dans un quartier populaire anglophone de Montréal, Marc avait noué des contacts avec les deux communautés linguistiques et il avait fait l'expérience des fréquentes rivalités entre les jeunes des deux groupes. Ensuite il avait commencé un cours collégial en français pour abandonner par la suite et quitter en même temps sa famille. Il a connu alors une vie plus itinérante : du travail un peu partout, dans un laboratoire de photo par exemple, des voyages en Europe, au Maroc, en Algérie et en Israël, puis l'expérience de Katimavik pendant neuf mois. C'est à cette époque qu'il a développé un goût pour l'actualité. Ensuite, sentant le besoin de vivre une vie plus quotidienne et de se retrouver dans une culture en particulier, il s'était installé à Québec, avait entrepris des études universitaires en histoire et c'est à ce moment-là que je l'ai rencontré.

JEAN

En général ma femme me dit que je fais des lectures toujours très sérieuses.

•

L'imagination est déjà remplie au moment où on a lu un livre et qu'on vient voir un film. On a déjà en quelque sorte un préjugé, une affection, on a déjà une attente, on a déjà un jugement qui est déjà tout prêt quasiment.

•

Comme on est noyé dans un livre, on peut être noyé dans un film, et même au point d'en oublier la source livresque.

•

Le livre c'est pour moi une bibliothèque. J'ai été élevé un peu comme ça. 71

•

Mon père chérissait un livre comme on chérit un bijou très précieux.

•

J'ai dit la dernière fois que j'aurais pas détesté parler un moment de la poésie, parce que c'est une expérience qui déroge tout à fait à ça. D'une façon générale, je dirais que le livre est pour moi un outil. Tandis que la poésie, que je ne lis pas souvent, c'est un trip. J'ai une joie immense à lire de la poésie, mais il me faut bien du temps avant de commencer à en lire. [...] C'est physique, je n'ai qu'à ouvrir un livre de poésie. Moi ma censure est avant de l'ouvrir parce que je sais très bien qu'une fois que je l'aurai ouvert, je serai happé par la poésie. Ma censure c'est de choisir le moment où j'en lis.

•

... comme le caractère un peu sacré d'un livre. Le livre dans ma famille c'était comme le pain. On ne jette pas une miette de pain. On fait un pouding au pain, on fait quelque chose, on mange le pain sec, mais

on ne jette pas le pain. Aujourd'hui c'est bien différent mais le livre c'est comme ça.

*

... comme besoin d'avoir un traité d'électricité, un traité de la soudure oxyacétilénique, un traité d'histoire des niveaux d'eau, ou la géologie de l'eau, enfin pas géologie, mais la géographie de l'eau, ou, c'est un prétexte, ça devient un prétexte pour faire une incursion dans un domaine que je ne possède pas. Alors ça c'est une grande joie pour moi tout à coup d'avoir une raison d'acheter un livre. Comme je peux pas dépenser des fortunes tous les jours, si tout à coup j'ai une raison d'acheter un volume, alors ça c'est une grande joie.

*

C'est devenu un prétexte et c'est fébrile. Je dois me contenir pour ne pas acheter des volumes.

*

La véritable propriété, la véritable richesse, c'est quasiment la bibliothèque.

*

Je suis rendu à faire ça quasiment comme un rituel : en descendant de la chambre en bas, je choisis le livre que je vais aller chercher, et puis ensuite je le transporte s'il peut être transporté. Et alors si je suis près d'une fenêtre, je pourrai le garder plus loin, si y a pas assez de lumi ce faut que je le rapproche. Ça veut dire qu'y a une grande [illegible] du livre qui est drôlement importante.

*

L'horizon d'une bibliothèque générale c'est l'horizon de l'éducation de notre enfant et de notre éducation. J'ai l'impression d'avoir de plus en plus un grand plaisir à réapprendre des choses.

*

Faut prévoir un avenir à l'effort du savoir.

*

Ce n'est pas une palette de chocolat qu'on avale et qui disparaît, c'est un bien durable.

*

Jean. Quarante-quatre ans au moment de l'entrevue. Directeur général d'une boîte de recherche. Médiéviste. Philosophe des sciences. Avait été prof d'université. Marié. Père d'un petit gars bientôt adolescent. Né à Montréal.

Et fils d'un père avocat qui refusait de plaider parce qu'il ne croyait pas dans la justice des cours de justice. Nous n'épuiserons pas le curriculum, passé d'ailleurs au second plan et même à l'arrière-plan dans la conversation. Et comme tout semble avoir germé comme d'habitude à la maison, au sein d'une famille cette fois très vorace de livres, allons-y voir.

On peut se replacer dans le contexte de l'alphabétisation de Jean en imaginant une mère femme de lettres, un père professionnel, intellectuel et un peu fantaisiste qui prenait plaisir à lire le *De civitate Dei* en latin sur un lutrin, qui collectionnait des livres rares, qui possédait dans sa bibliothèque une réédition critique du *Gargantua* de Rabelais, une *Histoire de l'île d'Orléans*, une édition latine du Cicéron, et un *Don Quichotte* de luxe, qui mijotait l'achat d'un livre au point d'en faire un événement, et qui enseignait à ses enfants que le vrai héritage était celui de l'esprit.

Les enfants, au nombre de huit, lisaient beaucoup et les cadeaux étaient souvent des livres.

Un jour la famille a découvert que le voisin avait chez lui une édition princeps de tout Jules Verne : 110 volumes. Alors chacun s'est mis à lire un livre par jour jusqu'à ce que la collection soit épuisée. Jean, lui, s'est rappelé les avoir lus à une cadence moins rapide, un livre par trois jours. De ce marathon de lecture, il lui est resté entres autres le souvenir du *Château des Carpathes* et de *Michel Strogoff*, ouvrages plus longs. Moins liseur que les autres, que son jumeau entre autres, c'est passé le cap des études collégiales et de leurs lectures « par obligation », au seuil des études supérieures, c'est-à-dire entre dix-sept et vingt ans, que le goût lui est vraiment venu. Parmi ses lectures de cette époque, il a cité Camus, *Les noyers de l'Altenburg*, Malraux, la littérature d'actualité, philosophique, et philosophico-littéraire. A suivi une période où il a « dévoré pendant dix ans », un volume et un article, ou deux volumes spécialisés sur chaque nouvelle question. De longues années à apprendre l'hébreu. En devenant professeur à l'université, il a fréquenté un milieu qui ne jurait que par le livre et l'érudition. De 1955 à 1968, il estimait avoir passé une grande partie de son temps à la bibliothèque. Depuis quelques années, son travail l'en retenait et ne lui laissait plus assez de temps pour effectuer les recherches nécessaires à la préparation d'un article et il le regrettait. Ce qui ne veut pas dire qu'il lisait moins une fois devenu plus administrateur que chercheur.

En fait j'ai eu l'impression que Jean ne faisait que cela, lire, du matin jusqu'au soir, et qu'encore là, les livres s'empilaient plus vite autour de lui qu'il n'avait de temps pour les parcourir. Aussi a-t-il été question de plusieurs façons de lire, et d'une bibliothèque personnelle sans cesse croissante, comme en témoignait chaque nouveau déménagement!

Forcément, quand le temps presse, la nécessité impose des rythmes et accélère les cadences. Ainsi Jean lisait-il très rapidement, quoique sans avoir développé de méthode particulière, tout texte qui était pour lui un outil de travail, alors qu'il lisait très lentement s'il voulait méditer des notions, des mots, des opinions. De même sélectionnait-il ses lectures, et le rythme convenant à celles qu'il retenait, quitte à revenir sur un mode méditatif après un premier survol à toute vitesse. Plus encore qu'une distinction travail/maison, ou difficile/facile, c'est cette notion de cadence rapide/lent, qui a paru articuler le plus son expérience de lecture, parfois, souvent même, à l'intérieur d'un même ouvrage. Ainsi il a évoqué un livre de Moscovici sur l'histoire humaine de la nature, qu'il avait commencé sans savoir s'il irait rapidement ou non, mais avec un intérêt vif pour les idées qui y étaient amenées et qu'il s'était mis à lire très, très lentement dès la deuxième page : « Voilà un exemple de livre qui a une valeur, une valeur telle que je ne peux pas lire ça rapidement ». À l'inverse *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, de Gilbert Durant, a impliqué pour la première partie, théorique, une lecture lente, crayon en main, et pour la deuxième partie, qui décrivait des contenus qui l'intéressaient moins, une lecture plutôt cursive.

La sélection des lectures a semblé aussi très importante d'autant plus que le temps de lecture entrait facilement en compétition avec le temps de vie. Jean a situé là quelques dilemmes. Dilemme entre lire et

lire : allait-il passer cette heure et demie libre qu'il avait dans sa soirée à lire pour cet article qu'il voulait écrire ou à entreprendre cet ouvrage qu'il voulait lire depuis trois ans et qu'il n'avait pas encore eu le temps d'aborder ? Comment choisir l'ouvrage qui l'accompagnerait pendant un voyage ? Dilemme aussi entre vivre et vivre : il a donné l'exemple de *Shogun* lu justement pendant un récent voyage en Afrique.

Il s'était en effet laissé suggérer ce volumineux roman par son épouse, à la librairie de l'aéroport et l'avait commencé sans grande conviction, étant d'avance réticent aux romans dont un grand nombre lui paraissaient une perte de temps : insignifiants et inutiles. Il lui avait fallu un bon tiers du volume avant de le trouver passionnant, mais alors cet accrochage était devenu existentiel — il n'avait pu terminer l'ouvrage pendant les quatorze heures du vol et avait dû le poursuivre pendant son séjour en Afrique — au point de lui occasionner un conflit dans l'espace et dans le temps, vie pour vie, Asie contre Afrique.

> D'ailleurs ça a été troublant parce que ça faisait une découverte d'une autre civilisation. Alors que je vivais intensément la découverte de l'Afrique, me voilà pris par le roman dans les rapports Europe-Asie. Ça a été très pénible.
>
> C'est-à-dire qu'il y avait finalement beaucoup d'intérêt à cette découverte dans le volume et beaucoup d'intérêt dans le voyage lui-même que j'ai fait, mais un conflit extrêmement troublant. Extrêmement troublant. J'avais l'impression de faire deux voyages en même temps. J'avais pas hâte de finir le volume parce qu'il était vraiment intéressant mais j'avais hâte de le finir parce que c'est insupportable de vivre ainsi dans deux lieux, écartelé dans deux espaces et deux temps. Donc c'est très prenant de lire un livre. Ça a rien à voir avec une théorie. Alors la vie du voyage qui est très imagée, avec la vie d'une lecture très imagée, c'est un conflit que je souhaite à personne parce qu'il est pénible.

Objet d'une dialectique entre un récit et un voyage, entre lui et sa femme, entre un livre et la série télévisée qui est venue ensuite — « l'imagination est déjà remplie au moment où on a lu un livre et qu'on vient voir un film, on a déjà en quelque sorte un préjugé, une affection, on a déjà une attente, on a déjà un jugement qui est déjà tout prêt quasiment », « comme on est noyé dans un livre, on peut être noyé dans un film, et même au point d'en oublier la source livresque » — ce livre pourrait aussi être considéré comme le signe d'une certaine incarnation de l'écriture au cœur même de la manière de vivre. Ce qui a d'ailleurs été exprimé clairement par cet homme pour lequel pas une journée ne se passait sans qu'il ait à lire ou sans qu'il ressente le besoin de lire et qui, d'une façon, ne pouvait pas vivre sans lire, pas travailler sans lire : « Y a une certaine intimité, une connaturalité avec la lecture très certainement. » « La lecture est une seconde nature. »

De même l'ensemble de ses activités se trouvait-il reflété dans sa bibliothèque constituée en bonne partie par un réflexe de documenter par l'écrit toute nouvelle préoccupation, tout nouveau centre d'intérêt : Husserl, les maths non euclidiennes, la plongée et la photo sous-marine, la Chine, les maisons de bois, les échecs ou les clavicordes. À cela s'ajoutait une préoccupation de culture générale, un goût de pouvoir, un peu comme son père dans sa propre famille, se lever à toute heure du jour et trouver dans la bibliothèque la réponse à une question.

[Son fils] fait une cage à [illegible], à oiseaux et veut savoir quelle sorte d'oiseaux vont pouvoir venir dans cette cage. Je veux être capable de trouver une anthologie quelconque sur les habitats d'oiseaux.

Comparant la valeur du livre à celle du pain, Jean lui conférait une certaine dimension sacrée; et il a aligné d'autres avantages au fait de réunir une bibliothèque importante: la possibilité d'annoter les ouvrages dont il usait largement, celle de reconsulter, de redécouvrir, de prêter et donc d'éduquer. Entre autres il voyait sa bibliothèque comme un outil de transmission de savoir entre lui et son fils.

Nous avons abordé aussi la question des supports de l'écriture autres que le livre. Entre autres celle des ordinateurs domestiques qu'il n'entrevoyait pas nécessairement comme une suite à la bibliothèque même s'il appréciait le gadget, et les accès neufs qu'un tel outil pouvait fournir.

Y a une distance entre le regard sur un écran et le regard sur un livre qu'on tient en plus. La communication avec le livre est pas seulement visuelle; elle est tactile et elle est mobile. On peut se rapprocher, approcher le livre, changer d'éclairage. Tandis que dans la lecture d'un écran, y a cette espèce de stabilité des conditions qui fait que ça devient irritant au possible. [...] Un des intérêts très grand du livre, c'est certainement sa préhension, de pouvoir le prendre, de pouvoir le mettre dans sa poche, de pouvoir le changer de salle, de pouvoir, enfin, y a une couverture, y a une épaisseur, y a une profondeur, on voit quand on achève, on voit où on est rendu. Je pense qu'y a une quantité incroyable de conditions de lecture qui n'existent pas de la même façon dans une autre sorte de lecture.

Parmi les « autres sortes de lecture » figuraient aussi le microfilm, inévitable lorsqu'il s'agit d'étudier d'anciens manuscrits, mais « épouvantable comme esclavage ». Dans un autre ordre d'idées, il a expliqué la valeur particulière de livres dédicacés dont il avait hérité: on retrouvait ainsi toute l'histoire des rapports personnels entre l'auteur et la personne qui lui avait légué le livre, comme si la dédicace incarnait l'auteur et lui donnait un temps, un espace, une personnalité: par exemple l'écriture d'un de ces auteurs l'avait beaucoup étonné car elle lui paraissait légère « et je me disais comment un homme savant peut-il avoir une écriture aussi légère? »

Au cours de ces deux entrevues nous avons aussi abordé la question des liens entre le texte et l'image. Images extérieures au texte, comme dans les livres illustrés:

Le texte anime l'image. L'image est statique alors que le texte qui a été fait normalement par un spécialiste vient faire bouger l'image, me permet de voir l'outil à l'oeuvre, ce que la photo ne me montre pas.

Images intrinsèques au texte, également inhérentes à l'acte de lire. Et c'est alors qu'il a été question de couleur des mots, de poudre d'escampette, « c'est un mot qui est très agité » et de palimpseste, lequel mot a donné lieu à l'échange suivant où la linguistique devient une expérience:

Bon prenons un autre mot, le mot « palimpseste », qui est un mot rare. Si je vois ce mot-là pour la première fois, il ne me dit rien. Ce sont des signes qui ne me disent strictement rien. Je disais tantôt que si [illegible]

prompt à aller chercher un dictionnaire, à aller chercher un livre pour me informer. Il est bien sûr que si je trouve un dictionnaire, d'abord le mot n'est pas dans tous les dictionnaires, mais si j'en trouve un, ou quelqu'un qui m'informe sur palimpseste, je vais me faire une image. Ce qui a quand même été le plus intéressant, c'est d'en voir. C'est à partir du moment où j'ai vu un palimpseste que ce mot-là redevient un signe. C'est là qu'est le paradoxe. Tant que je n'ai pas l'image, il n'est qu'un signe; il me conduit à une image, mais à partir du moment où j'ai l'image, il peut redevenir signe, mais il est signe au sens où quand je pense palimpseste, je pense l'image; je ne pense plus le mot écrit.

De toute façon il y a certainement un [illegible] à ce niveau-là. Ça me fait penser aux textes pour enfants où quelques mots sont écrits et parfois, au lieu de mettre un mot, on met l'image. Je sais pas si dans une certaine mesure, ça représente pas quelque chose d'assez réel ça, au niveau de la lecture.

Je me suis jamais arrêté à ça, mais c'est tout à fait possible qu'il y ait un passage continuel d'image à signe dans la lecture. C'est la conversation qui m'amène à m'arrêter à ça, mais ça pourrait être intéressant de trouver un moyen de vérifier ça, l'alternance des images et des signes.

Oui, j'ai pu très bien le voir quand vous parliez de palimpseste. Moi je peux tout vous dire ce qui m'est arrivé par rapport à ça, là. La première chose que j'ai vue, c'est les couleurs du mot. Parce que, je le sais pas pour vous, ça serait intéressant de le voir aussi, mais j'ai des couleurs associées aux différentes lettres. Ce qui fait que, par exemple, rendu à [illegible] que je suis là, je vois ça jaune et beige, et puis avant même de savoir le sens du mot, palimpseste c'est jaune, rouge, blanc, etc., puis jaune et beige.

Bien moi aujourd'hui, le mot palimpseste il n'a qu'une couleur, c'est la couleur de l'objet. Un palimpseste c'est un manuscrit que l'on a gratté pour écrire un nouveau texte dessus. Alors comme les manuscrits en parchemin sont jaunes, beige, brunâtre. Bon, le mot palimpseste il a essentiellement cette couleur-là, il a la couleur de son objet.

Mais ça a une coloration.

Assurément.

PAUL

J'aurais pu faire une petite thèse aussi mais on suit les conseils de son patron et puis alors... Ça m'a tendu je crois pendant dix ans. Ah ça a été la priorité vraiment. Depuis, ça va quand même mieux. Parce que ça encombre. Et la famille, et tout ça. Parce qu'on était cinq.

Je vais te demander si tu lis beaucoup.

Oui [rire]. Mais je suis obligé. On est obligés, je pense de lire tout le temps. Enfin ne disons pas les travaux d'étudiants, mais c'est de la lecture aussi. Comme travail matériel. Ça abîme les yeux, ça fatigue. Mais comme articles, livres, enfin moi je lis tout le temps, et c'est ça surtout que je lis, des choses, donc, plus ou moins savantes. Ou de vulgarisation aussi, oui. Pour des cours ou pour la recherche. Mais enfin pour la recherche c'est quand même différent. On peut lire assez vite peut-être pour les cours, ou simplement parce que ça environne les sujets qui nous intéressent. Pour la recherche, alors c'est quasiment de l'étude à ce moment-là. Puisqu'il s'agit d'aller vraiment comprendre le fin du fin dans des articles ou des livres très, très approfondis. C'est une lecture qui est beaucoup plus lente, enfin je sais pas. J'ai jamais réfléchi à la différence mais ça doit être ça. Et puis si c'est dans toutes sortes de langues, il faut vraiment lire ça comme je disais. Pour faire l'antiquité, les Allemands ont dominé toute la science depuis le XIXe siècle sûrement jusqu'à la Deuxième Guerre. Toute la première moitié du vingtième. Alors en droit

grec, par exemple, c'est en allemand. Toutes les grosses études, les grosses encyclopédies aussi en antiquité sont en allemand. Et c'est de l'allemand difficile. On publie tellement en anglais maintenant. Ah oui même les Allemands publient en anglais parfois. Et tous les autres, les Danois, les Suédois, les Hollandais, les Tchèques, qui publiaient en allemand autrefois, ou en français, comme les Hollandais. Ils publient maintenant en anglais. Alors qu'ils connaissent très bien le français. Mais ça c'est surtout pour la recherche évidemment. Je crois que mon temps de lecture est pris presque entièrement par ces lectures-là. Le soir, je prends autre chose, enfin si j'ai le goût, si j'ai le temps ou si je n'ai pas... le sentiment d'avoir perdu du temps, là. Je me dis :

— Bon, ben, j'ai quand même assez lu aujourd'hui.

Alors je lis autre chose pour mon plaisir. Mais j'en lis pas beaucoup. Non, malheureusement!

Non? *Qu'est-ce que c'est la lecture pour ton plaisir?*

C'est des livres qu'on m'offre, ou bien, je ne sais pas moi, ça peut... Ça tient au hasard. Quelqu'un me dit, ma femme dit :

— Tiens! Lis ça.

Elle, elle lit beaucoup. Parce qu'elle prend son temps pour lire. Faudrait que tu lui demandes, tiens, justement... Parce qu'elle lit, vraiment, elle connaît, elle a lu beaucoup. Tous les jours, je lis *Le Devoir*, enfin le matin je le parcours. Mais ça, ça se lit très, très, très vite.

Est-ce qu'une lecture difficile pour toi peut être une lecture plaisante aussi?

Oui. J'aime bien, enfin ça dépend des moments de la journée, parfois c'est dur et c'est embêtant mais si ça m'intéresse ou si ça m'apporte des choses que je cherche, pour une recherche ou pour mon information de prof, quoi, de chercheur, ça m'apporte beaucoup de plaisir. Ça m'absorbe alors, vraiment. Oui c'est vrai que ça peut produire un plaisir aussi, mais c'est un autre genre. C'est pas une évasion en quelque sorte. Une autre lecture, un roman policier, on lit dix lignes et ouf, on est parti complètement ailleurs! Dans l'autre on est dans un sujet mais on est quand même présent, je crois, à ce qu'on fait à ce moment-là. Il me semble que c'est pas une évasion. C'est un plaisir quand même, mais c'est pas toujours drôle, lire ces choses-là.

•

Alors ça c'est un peu par plaisir aussi au fond. Ou quelqu'un qu'on connaît. On dit :

— Bon, tiens, qu'est-ce qu'il a écrit?

•

Ou Homère alors. Ah là évidemment ça c'est l'un des plus grands plaisirs qui existent, et je les ai lus les deux, l'*Odyssée* et l'*Iliade*, en traduction, parce que Homère en grec c'est vraiment très difficile.

•

Comme on regarde l'*Odyssée* à la télévision. Tout le monde a vu ça quasiment. C'était bien fait, c'est différent mais c'est quand même, c'est peut-être le même genre d'évasion.

•

Mais j'y suis vraiment, si je suis pris en tout cas, et il suffit de dix minutes, et puis si je reviens à la réalité, il s'est passé une éternité. C'est vraiment l'évasion à ce moment-là.

•

Pour Paul, si j'ai bien compris, il y a lire et lire. D'un côté il a affirmé être un piètre lecteur : « Mais ça se réduit finalement à peu de choses ». De l'autre il s'est décrit comme une personne lisant pratiquement

tout le temps. Ses propos n'étaient pas contradictoires et à reparcourir cette entrevue, j'ai fini par apercevoir ces deux lecteurs qu'il pouvait être, celui de l'héritage familial, peu liseur, et celui de l'héritage scolaire, littéralement plongé dans une lecture perpétuelle.

Côté familial, son histoire a été à peu près la suivante. Il est né en Belgique juste avant la Deuxième Guerre mondiale, de parents paysans. Son père ne lisait pratiquement pas. Sa mère aimait regarder le journal et les feuilletons, mais avec huit enfants à entretenir, c'était là tout le loisir qu'elle avait. Il n'y avait pratiquement pas de livres à la maison et il a attribué à cette absence de livres et d'intérêt le côté « non-lecteur » de sa personnalité.

> C'est ça aussi qui explique que je ne sois pas un lecteur, parce que je n'ai pas pris le goût à la maison, et je ne l'ai donc jamais vraiment pris. C'est étant étudiant que j'ai commencé à avoir des livres à moi qu'on m'offre ou que j'achète.

De même, il a expliqué comment sa femme, « c'est elle qui est la lectrice », avait développé son goût dans sa famille à elle :

> Alors que ma femme vient d'Autriche, et du même milieu que moi, très, très humble au fond, mais là on lit. Et c'est étonnant, mais son père qui était un ouvrier, je l'ai vu lire Boris Pasternak. C'est extraordinaire ça. Et vraiment, il avait lu tout Shakespeare, d'après ce qu'elle me dit. Et ses tantes, ses vieilles tantes qui vivent encore dans la maison, où j'ai été, le soir elles lisent. Elles lisent toutes sortes de choses, parfois difficiles.

Parmi les lectures « familiales » de Paul figuraient des journaux, *Le Devoir*, *Le Soleil*, des revues, *L'Actualité*, *Géo*, des romans policiers, les *Maigret* en particulier, et des ouvrages « plutôt anthropologiques » comme *Les derniers rois de Thulé*. Il se laissait aussi suggérer des ouvrages par sa femme.

Leurs trois enfants, deux filles, un gars, adolescents, lisaient et avaient lu. Une des filles, seize ans et demi, aimait les romans, et elle lisait des « choses bien », des livres choisis parmi tous ceux qu'ils avaient à la maison. Le gars alors âgé de onze ans et demi préférait les livres d'aventures, les bandes dessinées, les pages de sport. Sans passion cependant, ce qui étonnait tout de même Paul, « puisqu'on a des livres et qu'y a au moins une personne qui lit beaucoup, mais ils n'ont pas acquis tellement malgré tout ».

Côté scolaire, il a progressé par étapes. La mention la plus ancienne qu'il ait faite touche le collège. Il était alors interne, et on lui imposait une demi-heure de lecture après dîner. Les classes avaient leur propre bibliothèque et le stock changeait d'une année à l'autre.

> Enfin tu commences par Jules Verne mais on finit quand même par toutes sortes de livres.

En rhétorique le prof avait une bibliothèque extraordinaire « et c'était chez lui qu'on se servait ». Il a apporté une restriction à ce temps de genèse :

> Mais j'étais pas un dévoreur, enfin ça me prenait quand même du temps. J'aimais bien.

À dix-sept ans, il est passé à l'université. Pendant la première année il a décidé de lire des classiques « déjà confirmés », Malraux, Camus, Mauriac, et il a cité *La condition humaine* et de *La voie royale* comme des ouvrages dont il se souvenait bien.

> Pourtant ça m'est passé en partie par-dessus la tête. Mais Malraux, Camus, je me souviens bien. Ça a été vraiment une décision qui m'a occupé quelques années je pense, une ou deux. Après je me suis mis à découvrir la [illegible].

Il a qualifié ses lectures étudiantes de passives même s'il faisait les lectures conseillées pour chaque cours. L'amorce d'une lecture savante était là, mais c'est plus tard quand il s'est mis à enseigner et à travailler, que les choses se sont vraiment concrétisées.

D'abord recruté pour enseigner le latin et le grec dans un collège classique près de Montréal, il est devenu après quelques années professeur d'université en histoire grecque, sa vraie spécialité. C'est alors qu'il a inscrit un sujet de thèse dans une université française, et pendant dix ans il a mené de façon concomitante enseignement et recherche doctorale. Celle-ci lui a valu plusieurs séjours en France, et une année en Grèce. Années austères pendant lesquelles une transformation s'est opérée :

> C'est ça que je voulais faire. Des choses plus ouvertes que la voie étroite. Ça paraît très étroit la recherche, quand on est étudiant. Alors qu'enseigner au secondaire, c'est quelque chose de plus large et on se sent plus utile aussi. Parce qu'il faut faire un peu de tout quand même : du français, enseigner toutes sortes de choses. Et puis c'est après ça que j'ai eu l'idée de faire un doctorat. Ça m'a pris des années, quand même, pour prendre le goût. Pas seulement prendre la décision, mais le faire, travailler. Prendre le goût de le faire par plaisir. Je crois que ça ça vient à partir du moment où on a commencé à faire ses preuves. Quand on a côtoyé des gens avancés, par exemple à Paris, des gens dans des couloirs qui ont des doctorats, des gens très avancés, et qu'on peut se comparer à eux, et qu'on se dit : « Ça marche, hein, je suis capable ». Je pense bien que c'est à ce moment-là que j'y ai pris goût, que c'était moins une obligation, une sorte de plan à réaliser qu'une satisfaction.
>
> Oui, je crois que ça vient en le faisant. Quand les étudiants du premier cycle viennent et disent « moi je veux faire de la recherche, j'aime ça », je dis « c'est magnifique ». Mais ils ne savent pas ce que c'est. Ils le découvrent dans leur maîtrise. Et c'est souvent une découverte pénible, parce que c'est très dur. C'est austère, c'est harassant, si on veut le faire convenablement. Mais il y prennent goût en général. Enfin certains abandonnent mais... Alors ils s'y mettent, ils dépassent le... Y a tellement à apprendre. Surtout dans les sciences comme nous, où on accumule depuis la Renaissance. Y a des bibliographies monstrueuses. On a tellement écrit, publié énormément. Ce n'est pas un champ neuf. Y a des champs neufs à explorer, mais il reste que c'est un monde vaste.

Comment arriver à se tenir à jour dans toute cette documentation à laquelle s'ajoutaient d'ailleurs les mille et une lectures liées à la vie universitaire, travaux d'étudiants, paperasse? Paul a longuement décrit les « trucs du métier », sa façon de prendre des notes crayon en main ou par la photocopie, soulagement important par rapport à la méthode manuelle de ses maîtres, et il a insisté en même temps sur l'usage combiné

de différents rythmes de lecture et sur l'importance des lieux et des conditions associées à la lecture. Encore une fois la bibliothèque universitaire en a pris pour son rhume:

> Bon, d'abord je préfère lire à la maison, parce que le plus souvent à la bibliothèque, enfin moi et beaucoup de gens, on y va quand on a une heure ou deux et je ne m'attarde pas là. J'essaye de faire le tour d'un certain nombre de choses, je dis:
>
> — Bon, voilà des livres.
>
> Je cherche, je passe en revue des revues, des périodiques. S'ils ne peuvent pas sortir comme c'est le cas pour les périodiques de l'année, [illegible] si ça m'intéresse, bon, je jette un coup d'œil. Et parfois, si je me [illegible] je prends le temps de le lire, mais c'est quand même [illegible] que je fais, je prends connaissance de ça en diagonale [illegible] on parle, en une espèce de lecture rapide quoi, qui [illegible]. Moi j'ai pas appris à en faire. Je pense qu'y a [illegible] apprendre, on développe des trucs, on voit les parties [illegible]. Selon que c'est en français ou dans une autre langue [illegible] se fait plus vite ou moins vite évidemment. Mais si c'est possible je me dis:
>
> — Tiens, voilà des choses que je devrais au moins regarder ou lire.
>
> Je le sors, je l'emporte et puis je le garde un certain temps mais dès que j'ai du temps, là... J'ai toujours des piles, deux piles sur mon bureau de choses à lire, du genre lecture disons savante enfin. Et je déblaye petit à petit [rire] et je ramène à la bibliothèque. J'aime mieux lire chez moi, à mon aise, quand j'ai le goût ou si j'ai le temps ou bien pour me changer d'autre chose, parce qu'on peut être tanné de telle lecture et se reposer en lisant simplement en français à un moment donné. Et en changeant, en se mettant dans le fauteuil, plutôt que de rester assis à la table ou quoi. Bien qu'on se concentre mieux si on est assis à la table.

Outre le latin et le grec classiques, Paul pouvait lire en français, en anglais, langue de plus en plus utilisée pour la communication scientifique, en italien, et en allemand. Parmi les lectures savantes, il distinguait les lectures abordables pour des étudiants de premier cycle, déjà semi-vulgarisées, des études très savantes auxquelles ils n'auraient rien compris. Dans cette dernière catégorie, plus ésotérique, il plaçait les thèses, les articles très spécialisés demandant une connaissance approfondie du grec pour comprendre les discussions sur les termes, les points de traduction, ce genre d'érudition qui est concentré chez quelques personnes vraiment intéressées:

> Y en aura peut-être vingt ou cinquante dans le monde entier, je ne sais pas. Ceux qui lisent tel article en particulier. Alors ça c'est peut-être plus mystérieux, c'est ça qui est le plus aride, mais c'est peut-être aussi ce qui est parfois le plus intéressant. Parce que si ça touche directement on voit vraiment tous les tenants. « Oui, c'est ça, mais... » Et on entre dans le jeu, disons.

Curieusement, au-delà des ouvrages de chercheurs contemporains et des auteurs grecs, Platon, Thucydide, Xénophon, Plutarque, Hérodote, le cœur même de la recherche de Paul, ses sources premières comme on dit, ressemblait étrangement dans son contexte grec, aux documents auxquels se heurtent les gens peu alphabétisés dans leur vie quotidienne.

Oui les documents épigraphiques, les inscriptions, c'est des formulaires qui reviennent, alors ça prend deux minutes. Oh on voit au moins quasiment tout l'essentiel du premier coup. Peut-être un mot ou deux qui peut échapper, c'est tout.

Nous avons aussi parlé d'images mentales. À propos de Maigret, par exemple :

Enfin tout ce qui est écrit pour moi prend image, prend forme. On décrit son chapeau, sa moustache, enfin je ne sais pas, peu importe, ses habits. Oui alors ça devient réel, mentalement réel, avec les couleurs aussi je suppose, ou sûrement, le temps qu'il fait. Oui. Et c'est pour les paysages que c'est peut-être le plus curieux, parce qu'un imperméable, c'est un imperméable, mais un paysage, ça peut être très différent : s'il y a un canal, mettons, ou la mer, alors toujours je la réimagine à partir de canaux et de mers que j'ai vus. C'est plus ou moins exact mais c'est à partir de ça.

À ma demande, il s'est situé comme lecteur imaginant par rapport à ce paysage livresque :

D'où est-ce que je les observe? [*Silence*] Je suis à l'extérieur. Peut-être comme devant un écran de cinéma. Mais plus près alors, quand même l'écran a des bords [*rire*], et je pense pas que mon écran en a [*rire*]! Donc je suis quand même dedans, mais je suis pas mêlé, évidemment, à l'action. Alors je la vois... Mais ça dépend, je crois. L'angle peut changer. C'est difficile à dire. Ça peut varier beaucoup probablement. Mais là moi je pense surtout à mes *Maigret* parce que, comme y a toujours de l'action, en chemin de fer, n'importe quoi, je l'imagine très bien, mais sous quel angle... Je ne sais pas vraiment [*silence*]. Mais oui, c'est à peu près comme j'ai dit.

La référence au cinéma est reparue à quelques reprises. Paul a dit aussi son goût pour le cinéma, notamment pour les classiques qu'il a vus au moment où il était étudiant, mais c'est plutôt la similarité entre les deux formes d'expérience mentale, de représentation, exprimée par le « comme » qui a retenu mon attention :

Et les choses dont je me souviens le plus, c'est peut-être les choses que j'ai lues y a le plus longtemps. Ah oui, comme les films vraiment des classiques que j'ai vus et que je n'oublierai jamais.

La lecture d'un texte abstrait, elle, entraînait-elle des images?

Ah oui, dans mes lectures, une discussion savante? [*Réfléchit*] Si je lis... Non, non je pense pas, non. Je me demande bien ce que ça évoque. C'est des idées à ce moment-là. Non, y a pas de décor à ce moment-là, enfin je ne pense pas. Non. Non ça serait difficile de mettre un décor à ça. Un décor abstrait. [*Rire*]

Et alors, insensiblement, la conversation a glissé du texte abstrait écrit, au discours abstrait oral, et nous a amenés à constater alors, moi comme lui, que même notre expérience de la parole orale était conditionnée par notre connaissance de l'écriture :

Quand j'écoute quelqu'un, je vois les mots, je vois l'orthographe, je fais pas de faute, enfin, pas beaucoup je pense, et je connais bien mon orthographe! [*rire*]

Si j'écoute quelqu'un faire un discours par exemple, communiquer quelque chose d'abstrait, à ce moment-là, je pense que je vois les mots, je vois les phrases écrites en quelque sorte. Plus ou moins en tout cas. C'est bizarre, hein? [*rires*]

•

Là je faisais attention à ça [*à ce que je disais*] et je voyais les mots défiler comme sur un petit écran, les mots qui passent, ce qu'on dit. Mais ce n'est pas systématique au fond, parce qu'on peut avoir l'esprit occupé à d'autres images à ce moment-là, évidemment.

L'ESCALADE DU MONT OLYMPE, OU DU MONT SINAÏ, OU DU MONT EVEREST, OU DU MONT FUJI... OU DE LA TOUR D'IVOIRE

Il y a quelque chose dans le fait de devenir un lecteur savant qui tient de l'escalade, et quelque chose dans la poursuite d'une carrière universitaire qui tient de l'alpinisme. On apprend à gravir, à surmonter progressivement des textes plus difficiles, jusqu'au jour où on se retrouve soi-même sur un sommet. Il n'y a pas que ça, mais dans le contexte où se forme notre psychologie collective, il y a de cela. Nous sommes habitués à concevoir la progression dans une habileté selon un principe d'ascension, qu'il s'agisse de la devise du « toujours plus haut », des notions très répandues d'échelle, de grades, d'échelons, ou du mythe à succès de *Jonathan Livingston le goéland*, et ces images viennent facilement quand on se met à vouloir réunir des témoignages et à dépeindre un cheminement type de lecteur savant.

Par exemple, et contrairement aux deux autres groupes, les jeunes lecteurs et les lecteurs plus âgés ne se sont pas situés au même endroit : les uns étaient placés au pied d'une montagne, pourrait-on dire, et les autres pas mal plus haut. On a parlé de la même chose mais pas de la même manière, pas du même point de vue : pour les jeunes l'apprentissage du difficile était à faire, ou en voie de se faire, pour les plus âgés il était fait, on était de l'autre côté de quelque chose, un peu comme précédemment les lecteurs dits « ordinaires » se sont trouvés de l'autre côté de la clôture de l'alphabétisation par rapport aux lecteurs analphabètes. Seulement cette fois il ne s'agissait pas d'accéder à la clé que constitue l'alphabet pour sortir d'une sorte de ghetto et pour pouvoir circuler dans la ville tout entière. Cet apprentissage se situait plutôt hors de la ville et de sa vie — tous les témoins ont isolé leurs lectures savantes de leurs lectures ordinaires, familiales ou privées —, dans cette partie de la grille-horaire qu'on appelle « heures de travail ». Cette habileté ne se développe d'ailleurs probablement pas par la famille, mais par l'école, de la petite école de quartier jusqu'au campus universitaire souvent isolé en bordure de la ville. La poursuite d'études implique fréquemment pour l'étudiant de sortir de son habitat. C'est fort courant en Amérique du Nord anglophone dès le collège ; ça l'est aussi au Québec, à un moindre degré si on habite Québec ou Montréal, mais de façon radicale par exemple si on habite la Gaspésie : on a peut-être quitté Grande-Vallée au secondaire, sûrement au cégep et alors on n'y revient pas. Au surplus la tradition universitaire encourage la mobilité : elle voudrait entre autres qu'on ne fasse pas son doctorat dans la même université où on a fait sa maîtrise.

On se déplace donc, parfois de corps, toujours d'esprit, et on affronte, non plus les vingt-six lettres de l'alphabet, mais une matière

immense, imposante, toute en introductions, préalables et concomitances dont l'apprentissage fait que peu à peu ce qui paraissait difficile est devenu plus facile, et qu'une fois une étape surmontée, on peut en aborder une autre. D'où l'intérêt de l'image de la montagne et de l'alpinisme, le professeur pouvant être vu comme le guide.

Aussi pourrait-on regrouper avec assez de cohérence certains traits de ces témoignages de lecteurs savants dans une image « par monts et par vaux » du mont Olympe — au syndrome de la tour d'ivoire, quitte à tenter par la suite un autre regard.

Sous la bannière du mont Olympe, on retrouverait... l'olympisme, l'idée d'élite intellectuelle, d'intelligentsia, la rencontre avec les dieux, et bien sûr un bon fond de culture gréco-latine sous-jacent à la notion de culture savante et présent, moins aujourd'hui qu'hier toutefois, dans ce qu'on pourrait appeler l'instruction scolaire supérieure, c'est-à-dire celle qui mène à l'université et qui enfante la lecture savante. Nous sommes habitués à parler d'olympisme en référence aux sports physiques. On pourrait transposer cette notion du côté des sports « intellectuels », d'ailleurs considérés dans la Grèce antique. Tout est en place pour établir la comparaison : l'entraînement assidu, pénible, « coaché », noté ; la compétition par discipline entre les pairs ; le resserrement des critères de qualité du rendement individuel, jusqu'aux cercles inter-universitaires et internationaux de la « crème des crèmes » où on fait périodiquement la démonstration de ses talents lors de jeux, disons de congrès, lesquels voyagent d'ailleurs de ville en ville, ou encore par la voie des presses, dans des revues ou dans des livres. La suprême médaille de l'athlète complet serait le prix Nobel. D'ailleurs les sports physiques et l'université de tradition anglo-saxonne vont traditionnellement ensemble et gymnase a les deux sens d'école et de salle de gymnastique. Sans doute Claude aurait-il vu juste en identifiant d'abord l'Université Laval à son PEPS.

Dans ce contexte olympique se forme une élite intellectuelle. Le libre accès au réseau scolaire n'empêche pas le jeu de la sélection au rendement et à l'intelligence et plus précisément, à l'intelligence de la matière scolaire. Beaucoup entrent à l'université, peu en ressortent avec un doctorat en poche. Entretemps, les facultés intellectuelles se seront raffinées, on aura appris à lire de toutes sortes de façon et on aura commencé à rencontrer les dieux... du stade, ce qui, au niveau de la lecture pourrait se traduire par la rencontre d'auteurs de livres. Tout à coup, le livre n'est plus cet ouvrage occulte écrit par une vedette lointaine, il devient la production d'un individu qu'on a rencontré en personne ; cela n'empêche pas, oh non, le vedettariat et la starmania de fonctionner dans les sphères savantes, mais la manœuvre se fait aussi dans le stade et non plus uniquement dans les gradins.

Le lecteur savant va développer, en connaissance de cause, une relation de pair avec des auteurs ; qu'on pense à Hélène parlant des bouquins de « Jean-Claude », ou à Paul qui a mentionné le plaisir qu'on a à lire quelqu'un qu'on connaît. Et le lecteur se hissant à la hauteur du « dieu », peut-être le livre perd-il alors un peu de ses connotations occultes.

Que donnerait maintenant l'image du mont Sinaï transposée à la lecture savante ? Retrouvons Moïse dans un passage célèbre :

> Yahvé dit à Moïse :
> 'Monte vers moi sur la montagne et demeures-y, que je te remette les

tables de pierre — la Loi et les commandements — que j'ai écrites pour leur instruction.
Moïse se leva ainsi que Josué, son serviteur, et ils gravirent la montagne de Dieu. Il avait dit aux anciens :
— Attendez-nous ici jusqu'à notre retour. Vous avez avec vous Aaron et Hur. Que celui qui a un différend à régler s'adresse à eux.
Puis Moïse gravit la montagne.

La nuée couvrit la montagne, et la gloire de Yahvé s'établit sur le mont Sinaï que, pendant six jours, la nuée recouvrit. Le septième jour, Yahvé appela Moïse du milieu de la nuée. Cette gloire de Yahvé revêtait, aux yeux des enfants d'Israël, l'aspect d'une flamme dévorante couronnant la montagne. Moïse pénétra dans la nuée. Il gravit la montagne, sur laquelle il demeura quarante jours et quarante nuits[18].

Suit tout un entretien entre Yahvé et Moïse qui se termine par la remise à Moïse des « deux tables du Témoignage, tables de pierre écrites du doigt de Dieu ». Vient ensuite l'épisode du veau d'or, des tables brisées. Moïse remonte sur la montagne, et dans cette nouvelle version, c'est Moïse, le scribe :

Moïse demeura en ce lieu, avec Yahvé, quarante jours et quarante nuits, sans manger et sans boire. Et il écrivit sur les tables les paroles de l'alliance — les dix Paroles[19].

Gravir des degrés, traverser un brouillard, faire longtemps quelque chose qui relève de l'entretien, de la parole, de la pensée, pendant que les autres n'y voient que du feu, et revenir avec une brique d'écriture, transformé, il y a dans l'image du mont Sinaï de quoi faire un parallèle avec cette longue période des études graduées où on prépare une thèse[20]. La différence entre les témoignages savants de Jean et de Paul et les témoignages « pré-savants » de Lise, d'Hélène, de Marc, est probablement beaucoup contenue dans la réalisation même de la thèse de doctorat, faite dans un cas, à faire dans l'autre et qui suppose de pouvoir tolérer une étape-nuée où tout se mêle et s'embrouille dans un certain aveuglement, aride, apparemment stérile, et où la personne s'immerge dans son sujet et se démarque de l'entourage. La transformation est de taille d'ailleurs : on en ressort auteur.

On retrouve dans les traditions scolaires, des marques de cet aspect de mise en marge. En effet qu'est-ce que l'initiation des verts en début d'année sinon que la marque symbolique d'une séparation d'un ancien habitat, d'une mise en marge de la société familière et d'une entrée, d'une agrégation dans le monde des studieux ? « Vous n'êtes plus de ceux-là, vous êtes maintenant des nôtres et vous allez travailler dur », le rituel de mascarade, de barbouillage, d'obéissance forcée aux volontés des aînés, place en quelque sorte l'aspirant savant au pied de la montagne.

Plus tard, le sommet a ses ivresses et on conquiert peu à peu le plaisir du difficile que je rallierais cette fois à l'image du mont Everest. L'Everest, ce serait en quelque sorte l'érudition, la spécialisation sans cesse croissante dans des zones raréfiées de connaissances, où un imposant appareil technique est nécessaire pour arriver à avancer un tant soit peu ; l'entraînement est long, l'ascension lente, et la cordée, nécessaire. Ainsi Paul a distingué les domaines, et à l'écouter on pourrait fort bien se figurer un alpiniste expliquant les différences entre les Laurentides et l'Himalaya, et décrivant la quincaillerie de l'ascension, du camp de base aux masques à oxygène des dernières heures :

18. *Exode*, 24, p. 12-18.

19. *Idem*, 34, p. 28.

20. Ce mont a aussi quelque chose de terrible, de redoutable, d'inaccessible sinon par privilège, qui conviendrait assez à l'esprit de peur qui a longtemps entouré l'acte de lire. On a ainsi interdit bien des ascensions et nourri la peur du savoir, de la rencontre directe avec la parole.

Je pense qu'il faut distinguer les domaines. Et l'histoire grecque ancienne, ou romaine, exige tellement de pré-requis linguistiques, par exemple, et de connaissances que ça devient vite trop savant. J'imagine qu'un livre de, je sais pas, de sociologie sur le milieu [illegible] ou une histoire du Québec, peut, même s'il est très savant, [illegible]ordable pour un étudiant de premier cycle. Ça se comprend [illegible]. Plus en tout cas que quelque chose qui porte sur des choses [illegible]nes, très différentes, qui font des références continues à des [illegible] connaissance qui doivent être acquis, qu'on doit acquérir, alors que pour un domaine proche, on l'acquiert sans le savoir, parce qu'on baigne dedans. Par exemple, il y a en ce moment un plan pour l'été, des étudiants de premier cycle, y aura quatre-vingts postes, pourraient être engagés, payés par l'université dans des projets de recherche. Pour leur donner le goût de la recherche et les pousser vers les études avancées. Moi je peux pas en prendre parce qu'il faut qu'ils connaissent du grec. Ou alors je leur ferai faire des trucs inutiles ou de la bibliographie, c'est pas intéressant pour eux. Pour entrer dans un projet de recherche, il leur faut tellement de pré-requis pour la langue grecque qu'automatiquement ils sont hors course. Alors que peut-être en théologie c'est plus facile, ou en études françaises. Parce que y a moins de portes au fond, moins d'obstacles. Donc les degrés varient considérablement selon les domaines. C'est un domaine assez ésotérique, hein, disons, dans lequel je suis. Un peu comme si c'étaient des études chinoises. Le handicap est moins grave parce que c'est quand même moins difficile que le chinois ou que les études russes, par exemple, où il faut quand même avoir appris la langue pour dire qu'on fait de la recherche, de première main, comprendre des documents. Tu vois, alors ce n'est sans doute pas représentatif de la masse des études.

Y a un problème d'accès finalement.

Oui, ah oui. Et qui est assez lourd, parce que ce sont des langues complexes, anciennes, donc qui demandent plusieurs années d'apprentissage. Y a pire encore, comme faire du hittite, ou du cunéiforme, ou de l'égyptien. Y en a très peu dans le monde. Ce sont des études très ardues. Sinon, on ne peut pas étudier ces civilisations-là. On peut toujours lire, on peut faire des travaux de seconde main, mais c'est pas de la recherche, pas de la vraie recherche de pointe. C'est surtout au fond un obstacle linguistique. Mais y a aussi un ensemble de connaissances préalables pour être assez familier avec ce monde-là, avec les outils de travail aussi. Alors ça c'est des obstacles d'ordre bibliographique et technique. Hein, sinon on patauge et on fait du mauvais travail.

[...]

Moi j'en suis bien conscient, mes collègues aussi. Mais c'est très variable au fond. Un étudiant qui s'embarque dans le grec, à un moment donné il est motivé, ou il abandonne. Mais il est conscient qu'il franchit beaucoup d'obstacles lui-même. C'est très gratifiant pour lui. Mais au début ça doit être très dur. Il doit vivre ça comme moi je l'ai vécu à un moment donné.

Tel autre passage fait penser à l'escalade centimètre par centimètre d'une paroi verticale :

Alors ils auront un texte, il va d'abord falloir le déchiffrer un peu, le lire, parce qu'il faut apprendre à lire le grec — et quand ils débutent, ils lisent lentement —, et ensuite le relire, prendre le dictionnaire, le comprendre. Évidemment, pour moi, ça ne pose plus de difficultés parce que ces textes-là, j'y suis tellement habitué que je les comprends à la lecture, mais évidemment, ça fait des années et des années que je travaille, que je fais du grec. Alors ça devient familier. Ce n'est plus

un obstacle. Enfin ce n'est plus un grand obstacle. Y a quand même souvent des difficultés de langue : un mot difficile, une tournure qu'on comprend mal, que personne n'a comprise parfois. Ça arrive. Personne vraiment n'a compris [*rire*]. Alors c'est désespéré parce que si les grands savants, depuis cinquante ans, s'acharnent là-dessus, c'est pas moi qui vais résoudre ça.

Le mont Fuji, lui, on le contemplerait plutôt, sans chercher à le gravir, peut-être même de loin ou à partir d'une représentation, d'une gravure, dans le va-et-vient méditatif de la lecture lente. Chacun à sa façon, tous les témoins ont mentionné ce genre de lecture itinérante, toute en pauses et en rêveries, au cours de laquelle le texte lu est avant tout un sentier découvrant un paysage et le lecteur, un marcheur en promenade. L'errance est plaisante, attirante : on la savoure sans se hâter.

Hito shirenu	Sans que nul le sache
Omohi wo tsune ni	J'entretiens sans cesse
Suruga naru	D'amoureux pensifs du pays de Suruga
Fuji no yama koso	Le mont Fuji :
Waga mi narikeree	Voilà mon destin[21]

Ces exemples de *Michiyuki-bun* ou poèmes d'itinéraire japonais et un commentaire de Jacqueline Pigeot qui les accompagne conviendraient-ils aux témoins ? S'appliqueraient-ils à une partie de leur expérience ?

> Ce qui s'oppose au « monde » (humain), c'est la nature, et au premier chef ces « forêts de montagne » (sanrin) qui attiraient déjà les ermites chinois ; la tradition continentale ne faisait d'ailleurs, en se greffant sur elles, que renforcer d'antiques conceptions japonaises. En tout cas, au Japon comme sans doute dans tout l'Extrême-Orient, la nature est restée la médiation obligée entre l'homme et le monde spirituel, notamment ces lieux demeurés sauvages que sont les montagnes, considérées comme le séjour des dieux et des âmes, et, partant, chargées d'énergies intactes. Le désir d'une retraite au sein des montagnes constitue l'un des courants les plus profonds de la sensibilité japonaise, dont on observe la résurgence au long des siècles ; le bouddhisme ne l'a en rien altéré : on sait que le mot « montagne » (-san) peut signifier « temple »[22].

C'est cette conception que cristallise par exemple un poème de Gyôson :

Yo wo somuki	Détourné du monde
Futaki yama-jihe	Sur les chemins des profondes montagnes
Irinekeri	Me voici entré !
Shizuka ni nori wo	Pour méditer dans la paix
Omohi-toku to te	Et comprendre la loi[23]

Et voilà posé le problème du « monde », à aimer, à haïr, à quitter, à oublier, à retrouver, dans sa traditionnelle liaison avec l'expérience de la retraite. Connaissant les plaisirs et les difficultés de l'un et l'autre, comment les concilier ? Comment être à la fois alpiniste et citoyen ? Le lecteur savant connaît lui aussi des tiraillements entre les « plaisirs des cimes » et les « plaisirs de la ville »… de la vie ? — et on croirait lire dans ce poème de Saigyô — du XII[e] siècle ! — la définition d'un campus universitaire :

21. Jacqueline Pigeot, *Michiyuki-bun*, p. 110.
22. *Idem*, p. 117.
23. *Idem*, p. 118.

Ce monde
Je le rejette sans pouvoir le rejeter.
Telle est mon impression.
Près de la capitale
Je suis resté[24]

Car avec l'expérience de science, la parole de l'« étudiant » a pris l'habitude de l'altitude et du voyage. Très concrètement, le tableau des langues parlées et des pays visités par ces quatre témoins savants, est éloquent, et il comprend, seulement dans ce qui a été mentionné dans la conversation, pour les langues, le français, l'anglais, l'allemand, le grec, le latin, l'italien, l'hébreu, et des rudiments de ch[illegible], et pour les voyages, outre l'Amérique du Nord, la France, la Belgique, l'Autriche, la Grèce, le Sénégal, la Chine, l'Afrique du Nord, Israël...

Voyage de corps ou d'esprit dans des ailleurs spatiaux-temporels, la lecture comme aire agrandie de la parole est devenue irremplaçable, et à connaître plusieurs lieux, plusieurs époques, on s'attache aux lieux de ses lectures souvent au moins autant qu'à son « lieu de résidence ». Le besoin de rencontres de Marc avec de grands penseurs, le déchirement de Jean entre un « vrai » voyage et un voyage dans un roman, les délices de Léopold dans les documents quotidiens de la Grèce antique, trouvent un écho familier dans ces autres poèmes japonais que Jacqueline Pigeot a rattachés à la tradition bouddhique :

Sadame naki	Dès lors que l'on sait
Ukiyo no naka to	Que c'est un monde flottant
Shirinureba	Sans stabilité
Izuku mo tabi no	Où que l'on soit, on éprouve
Kokochi koso sure	Un sentiment de voyage[25]

*

Kusa-makura	Oreiller d'herbes
Nomi Karisome to	Pourquoi donc ai-je pensé
Omohikemu	Qu'il n'aurait qu'un temps?
Tabi koso tsui no	Finalement le voyage
Sumika narikere	Est bien ma demeure![26]

*

Je suis un moine qui ne réside pas en un lieu déterminé. M'en remettant aux circonstances, je parcours les provinces. Lieux célèbres, traces du passé : pour moi, monde de poussière, que j'ai abandonné, tout en y restant mêlé... Entre rêve et réalité, pas de distance : me voici parvenu dans les sphères où l'on circule librement[27]

Mais revenons des sphères : se pourrait-il que l'image bien connue de la tour d'ivoire intervienne aussi par hasard? Un peu à l'image de ces curieux divorces entre le pinceau et le paysage, observés par Pigeot, « mais le site reste totalement absent du quatrain : composé en chambre il n'eût pas été différent »[28], il pourrait exister un syndrome de la tour d'ivoire vu comme un effet d'aveuglement, comme une tentative de refaire le monde à côté du monde. Position d'alpiniste de salon? Montagne en béton? Les témoins analphabètes ont été particulièrement impitoyables pour l'instruction universitaire et les lecteurs savants ont mentionné à leur tour les dangers de l'hermétisme.

24. Idem, p. 317.
25. Idem, p. 332.
26. Idem, p. 333.
27. Idem, p. 341.
28. Idem, p. 86.

La question reste d'ailleurs posée des « retours d'expéditions » et des intellectuels « dans le monde ». Par exemple on peut être lecteur savant et se dire « non-lecteur », ou dire qu'on est trop occupé pour avoir le temps de lire.

Se pose aussi la question de l'accoutumance. Est-elle heureuse ou malheureuse? Elle est. J'ai rencontré dans ce groupe des personnes mentalement structurées dans l'encre et le papier, au point de visualiser intérieurement une conversation comme une écriture, au point aussi de chercher constamment à remplacer l'expérience sensible du réel par une expérience imaginaire du texte devenu une deuxième vie. Jean a posé la question dans toute sa complexité lorsque je lui ai demandé de me dire l'effet qu'aurait sur lui le fait d'être privé de lecture et d'objets de lecture du jour au lendemain.

> Moi je serais très dépourvu parce que y a pas de doute que je suis profondément dépendant maintenant de la lecture. Il m'est arrivé au moment où je lisais, là, presque mastiquer du livre à journée longue, de regretter le regard naïf de quelqu'un qui apprend sans lire. Comme aujourd'hui je me sens pas dans la même maladie, de lire pour lire, comme y a un savoir acquis par l'expérience et des objets de savoir qui sont indépendants des livres, je serais pas mal dépourvu parce que la sorte de bibliothèque que j'ai, les livres que je lis, me donnent un horizon que peut pas donner une expérience quotidienne, je ne pense pas. D'ailleurs si je ressens le besoin souvent d'aller à des livres à partir d'expériences quotidiennes, c'est soit parce que je ne vois pas l'horizon de l'expérience, soit parce que l'expérience est trop minime. Quand quelqu'un trouve un champignon dans les bois et veut identifier le champignon, ça va être un prétexte pour moi d'avoir une bibliothèque sur les champignons. Et en ce sens-là d'avoir un champignon dans les mains que je peux pas identifier c'est très frustrant. J'ai beau regarder le champignon toute la journée, trois semaines de temps, j'apprendrai pas les autres sortes de champignons parce que je vais regarder celui-là. Il n'y a qu'un livre qui peut faire le tour d'une question, approfondir une question que l'expérience quotidienne ne peut pas donner.
>
> *Là je serais bien contente de savoir qu'est-ce que vous allez répondre à ça. Prenons notre histoire de champignon. Si vous allez voir... vous avez un champignon dans le bois, vous allez voir le fermier le plus proche, mettons que c'est pas loin d'une ferme, qui vous dit le nom populaire, est-ce que ça vous suffit?*
>
> Non, non, non. Je suis contaminé irrémédiablement par la science. Irrémédiablement [*rire*].

> *Ça vous prend un nom latin?*
>
> Plus que ça, je vais avoir besoin de la sémantique du nom populaire, l'origine sémantique, je vais avoir besoin du vrai nom.
>
> *Le vrai nom!*
>
> [*rires*]
>
> Oui, oui, oui. Il me faut un effort de réflexion pour requalifier le nom populaire de vrai, parce que j'ai vécu dans un univers savant. Ayant vécu dans un univers savant, la vérité est dans la science, elle n'est pas dans la vie quotidienne. Non. C'est dans la mesure où je me pose une question de, comment on dirait, de culture, de variété de vie, d'autre vie que la mienne que les critères de la vérité vont changer. Ayant été amené à une profession où on m'a toujours enseigné que c'était la science qui était le critère de vérité, je suis très contaminé. Très contaminé.

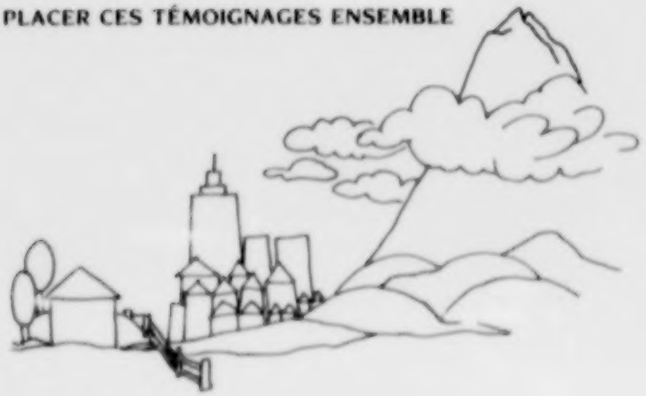
C'est important de nommer les choses?

Ah oui, si vous saviez combien j'aimerais ne jamais oublier un mot, pas seulement un nom, là, mais un nom et un mot, ça a une très grande importance pour moi, très, très grande importance.

C'est très très intéressant tout ça. C'est fondamental. C'est le fun parce que vous êtes honnête dans votre réponse. Y a beaucoup de gens qui pourraient répondre à côté juste pour... Le champignon en lui-même a aucun nom d'inscrit sur lui.

Non. Mais c'est une réflexion qui m'a amené à ça. C'est que nous ne vivons pas avec la nature. Nous ne regardons pas les étoiles, nous vivons dans une nature apprivoisée, ou comme dit Moscovici, humanisée. L'espace c'est un espace quadrillé, c'est un espace avec des habitations, avec des chemins, avec des arbres taillés, des forêts limitées, et notre genre de vie ne nous amène pas à vivre proches de la nature. Donc on n'a pas développé un savoir qui vient de l'expérience de la nature. C'est un savoir très, tout à fait hérité. Si je sais qu'Orion se déplace du sud au nord c'est parce que j'ai vu monter Orion dans le ciel, c'est parce que ayant lu qu'Orion montait dans le ciel, je l'ai reconnue dans le ciel, donc le savoir que j'ai sur les étoiles est très médiatisé. Il est médiatisé par la lecture, par l'enseignement, par une transmission de savoir et par une expérience. Je me demande si c'est même pas un critère de différence entre la culture populaire et la culture savante. La culture populaire est transmission de savoir, mais intimement liée à une expérience, me semble-t-il. Par exemple, un enfant dans mon milieu de vie, ça lui prend dix ans à apprendre à scier sans s'épuiser physiquement dans le geste. Il garroche la scie parce qu'elle ne scie pas aussi vite qu'il voudrait et il est incapable d'imiter le menuisier qui a l'air de faire ça comme on fait un [pas] et puis qui scie deux fois plus vite. J'ai l'impression que dans un milieu populaire les enfants de ces menuisiers prennent pas dix ans à apprendre à scier, deux ans, trois ans et y a transmission du geste. Y a donc transmission et du savoir et de l'expérience. Dans mon cas y a énormément de savoirs qui ne viennent pas d'expériences, qui viennent d'une expérience de lecture ou d'enseignement. Et ça aussi ajoute à la valeur du livre pour moi. Peut-être qu'une Amérindienne, non seulement peut-être mais certainement, qu'elle a pas besoin de livres pour apprendre à faire des raquettes, tandis que moi je n'apprendrai qu'à deux conditions à faire des raquettes, c'est de vivre un an avec les Amérindiens ou de lire trois volumes. Alors le livre devient une expérience du monde, une connaissance, une sorte de connaissance première. En ce sens-là c'est une seconde nature, le livre. C'est pas un savoir entièrement désincarné. D'ailleurs j'aime beaucoup lire des choses qui me permettent de reconnaître l'expérience, de savoir pourquoi la flamme de la chandelle s'éteint, de savoir pourquoi tel gaz est dangereux, de savoir pourquoi il faut ouvrir la porte quand on travaille dans un garage avec une voiture qui fonctionne. En ce sens-là le témoignage de ceux qui disent de pas faire ça parce que on s'intoxique ou qu'on s'asphyxie et le savoir que c'est du gaz carbonique. C'est comme si j'avais besoin de cette expérience-là.

PLACER CES TÉMOIGNAGES ENSEMBLE



9.
Synthèse « paysage » des lieux du savoir-lire

Comment situer maintenant les uns par rapport aux autres ces douze témoignages de Claude, Marlène, Yvonne, Lucien, Berthe et Michel, Louise, Albert, Aline, Hélène et Lise, Marc, Jean, Paul? Groupés comme ils étaient en catégories « analphabète », « ordinaire », « savant », ils ont laissé voir, je crois, leur cohérence interne, leurs dénominateurs communs, ainsi que leur individualité.

Nous les avions représentés au début de cet essai à trois moments d'une courbe du savoir-lire que nous avions dessinés sur le principe d'une courbe de fréquence « Zipf », déjà identifiée en termes de répertoire en ce qui concerne le savoir-conter, et l'avoir en livres. Ce principe voudrait, rappelons-le, qu'une fois le seuil minimal passé, de moins en moins de personnes franchissent les étapes successives de l'accroissement du savoir, de telle sorte que même si le seuil savant n'est pas très éloigné du seuil minimal, très peu de personnes passent ce seuil, et qu'une très grande partie du savoir se trouve alors détenue par un petit groupe de personnes alors qu'une grande partie de la population ensemble arrive à peine à en détenir autant.

Nous avons ensuite tout simplement donné un quart de tour à ce schéma en plaçant maintenant des degrés de savoir à partir du bas vers le haut : on conservait cette inspiration Zipf et on l'alliait en même temps à nos représentations les plus courantes de « montée dans le savoir ».

Le point de repère devenait une figure du genre de celle qui est représentée ici, avec un groupe de témoignages limitrophes au seuil de l'alphabétisation, un autre groupe au savoir ordinaire pratiqué par le plus grand nombre dans la partie basse de la courbe, et un autre groupe, identifiable à la partie de la courbe où on retrouve le petit nombre qui en sait beaucoup.

Chacun des informateurs a témoigné ensuite de sa position, dégageant ainsi ses perspectives et livrant des aspects de son expérience et de son regard de lecteur. Ils ont habillé en quelque sorte la courbe, que nous pourrions voir maintenant plus comme un paysage se construisant à partir d'une maison jusqu'à une ville jusqu'à une montagne : la maison

10.
Des attitudes variées de savoir-lire

étant séparée de la ville par une barrière, la barrière de l'alphabétisation et le sommet de la montagne étant [illegible] caché de sa base et de la ville par un nuage, identifiable [illegible] aux temps de mûrissement des thèses.

Il ne s'agit bien sûr que d'une image, mais elle va nous permettre de rassembler les témoignages, que nous pourrions considérer comme autant de points de vue sur un même paysage qu'on perçoit différemment selon l'endroit où on se situe.

Il me semble que toute cette aventure commence à la maison, dans la vie privée, dans le quotidien et le combat pour la survie. Claude, Marlène, Lucien, Yvonne ont beaucoup parlé de cet aspect-là : les papiers, les annuaires, les lettres, les contrats, les étiquettes. Rencontrés dans un cours d'alphabétisation, ils travaillaient dur pour apprendre le fonctionnement de l'alphabet, de cette clé qui ouvre les portes, les barrières, et qui permet de « parler à tout le monde ». Ils se sont décrits comme une catégorie de personnes confinées, privées de multiples accès, et ils ont tracé les frontières du ghetto que constitue leur analphabétisme dans la ville moderne, frontières autant spatiales que cognitives : par exemple Yvonne avait vécu toute sa vie dans le même quartier, la ville de Claude se limitait aux trajets connus et mémorisés, et si Lucien semblait plus mobile, Marlène hésitait à faire l'épicerie sans son mari. Ils ont raconté les injustices et la médiocrité de leur situation, les petits moyens et les longues heures de travail, mais leur discours anecdotique et terre à terre, distinguant éducation et instruction avait des accents de sagesse, notamment lorsqu'il s'est agi de faire des liens entre la lecture et la vie. Les deux pieds solidement posés sur la terre, c'est en les écoutant que j'ai eu le plus l'impression d'arriver au cœur de la question.

Avec Louise, Albert, Aline, Michel et Berthe, il n'a presque plus été question des nécessités « lettrées » de la vie quotidienne, mais de livres, de revues, de loisirs et d'expériences imaginaires. Les problèmes d'accès se sont faits moins criants et lire est devenu beaucoup une expérience qui meuble le temps, qui prend du temps, un entretemps. Cette fois la notion de difficulté, de barrière, n'était pas prédominante : on circulait à son goût et à son aise dans un univers connu qui arrivait peu

à peu à s'agrandir d'un degré, où on rencontrait beaucoup « le pareil au même ». Pour caractériser ce groupe, l'image de la ville, partiellement interdites aux analphabètes, permet d'imaginer là la grande majorité des gens et de les saisir logés en quartiers, non dépaysés, libres de circuler parmi les objets de lecture « de masse » au gré de leurs préférences.

Jean, Paul, Marc, Lise et Hélène ont ajouté à cette expérience « urbaine » de la lecture, qu'ils connaissaient [illegible] des degrés divers, la dimension « sportive », liée à la pratique, en dehors du quotidien privé, d'une discipline du savoir-lire. Ce savoir, peu à peu entraîné, permettait à des pros comme Jean et Paul d'abattre des montagnes de documents difficiles alors que des juniors comme Marc, Lise et Hélène, bien qu'isolés quotidiennement dans un environnement studieux — la bibliothèque universitaire faisant figure de terrible gymnase — poursuivaient encore leur apprentissage. La distance entre seniors et juniors, sorte de zone nébuleuse, a été notamment bien décrite par Paul comme une période austère, difficile, où on a peine à tenir le coup, malgré la perspective intéressante d'en voir le bout. Séparée du quotidien privé dans l'espace et dans l'horaire, la matière à lire a semblé difficile, quasi écrasante et le plaisir de lire a paru grand malgré les difficultés : difficulté à se passer de lecture, à maintenir le lien avec la vie, à revenir en ville ; lire des auteurs anciens et ne pas réussir à s'orienter dans un édifice en serait un exemple. La notion de « déformation professionnelle » serait pertinente ici : à force de lire, on en vient à porter des lunettes[29].

La fiche cumulative des lectures par condition est aussi assez révélatrice. Dans le tableau qui conclut cet essai, on trouvera une compilation pour chacun des groupes de l'ensemble des objets de lecture mentionnés dans la conversation : ceux de la génération précédente, ceux de l'enfance, ceux de la vie adulte. La liste n'équivaut bien sûr pas à toutes les lectures, et tous les objets mentionnés n'ont pas nécessairement été lus, mais l'ensemble dessine un univers de référence assez éclairant. Outre la répartition « col bleu », « col blanc », « col gris » des métiers parallèles à la condition analphabète, ordinaire ou savante, on y découvre l'influence des lectures des parents sur le statut de lecteur des enfants, son caractère transmis en quelque sorte et on peut voir la préparation fondamentale que donnent les lectures d'enfance. Cette énumération, trop restreinte cependant pour avoir une valeur statistique, nous donne tout de même une idée du rôle de la lecture comme fenêtre sur le monde et des intérêts variés qui ont pu être rencontrés, et superposés en cours de route.

Douze rencontres plus loin, ces images valent ce qu'elles valent, et chaque témoignage reste unique. Tout de même, qui sait si cette petite errance dans le paysage alphabétique ne nous a pas mis en contact avec des besoins humains de base, que pour ma part je n'avais jamais visualisés sous cet angle : une maison, une ville, une montagne. Indissociables et complémentaires plutôt que uniquement successifs, ils seraient à équilibrer entre eux et en chacun? Deux obstacles : la barrière et la nuée. Une phrase d'Edgar Morin prend ici tout son poids :

> Parler c'est d'abord sortir de soi, rencontrer autrui, et non pas fabriquer de la grammaire ; se marier, c'est d'abord aimer, faire l'amour, et non pas appliquer des règles de parenté ; penser, c'est d'abord désirer savoir, agir sur le monde, et non pas déclencher la machinerie logique, etc. Les phénomènes sociaux ne sont ni partiaux ou totaux, ni structurels

29. Il semble en effet que l'alphabétisation soit directement reliée à l'augmentation des problèmes de vision, comme Everet A. Betts l'a montré dans les années 1940.

à peu à s'agrandir d'un degré, et on rencontrait beaucoup « le pareil au même ». Pour caractériser ce groupe, l'image de la ville, partiellement interdites aux analphabètes, permet d'imaginer là la grande majorité des gens et de les saisir logés en quartiers, non dépaysés, libres de circuler parmi les objets de lecture « de masse » au gré de leurs préférences.

Jean, Paul, Marc, Lise et Hélène ont ajouté à cette expérience « urbaine » de la lecture, qu'ils connaissaient aussi à des degrés divers, la dimension « sportive », liée à la pratique, en dehors du quotidien privé, d'une discipline du savoir-lire. Ce savoir, peu à peu entraîné, permettait à des pros comme Jean et Paul d'abattre des montagnes de documents difficiles alors que des juniors comme Marc, Lise et Hélène, bien que mêlés quotidiennement dans un environnement studieux — la bibliothèque universitaire faisant figure de terrible gymnase —, poursuivaient encore leur apprentissage. La distance entre seniors et juniors, sorte de zone nébuleuse, a été notamment bien décrite par Paul comme une période austère, difficile, où on a peine à tenir le coup, malgré la perspective intéressante d'en voir le bout. Séparée du quotidien privé dans l'espace et dans l'horaire, la matière à lire a semblé difficile, quasi écrasante et le plaisir de lire a paru grand malgré les difficultés : difficulté à se passer de lecture, à maintenir le lien avec sa vie, à revenir en ville ; lire des auteurs anciens et ne pas réussir à s'orienter dans un édifice en serait un exemple. La notion de « déformation professionnelle » serait pertinente ici : à force de lire, on en vient à porter des lunettes[29].

La fiche cumulative des lectures par condition est aussi assez révélatrice. Dans le tableau qui conclut cet essai, on trouvera une compilation pour chacun des groupes de l'ensemble des objets de lecture mentionnés dans la conversation : ceux de la génération précédente, ceux de l'enfance, ceux de la vie adulte. La liste n'équivaut bien sûr pas à toutes les lectures, et tous les objets mentionnés n'ont pas nécessairement été lus, mais l'ensemble dessine un univers de référence assez éclairant. Outre la répartition « col bleu », « col blanc », « col gris » des métiers parallèles à la condition analphabète, ordinaire ou savante, on y découvre l'influence des lectures des parents sur le statut de lecteur des enfants, son caractère transmis en quelque sorte et on peut voir la préparation fondamentale que donnent les lectures d'enfance. Cette énumération, trop restreinte cependant pour avoir une valeur statistique, nous donne tout de même une idée du rôle de la lecture comme fenêtre sur le monde et des intérêts variés qui ont pu être rencontrés, et superposés en cours de route.

Douze rencontres plus loin, ces images valent ce qu'elles valent, et chaque témoignage reste unique. Tout de même, qui sait si cette petite errance dans le paysage alphabétique ne nous a pas mis en contact avec des besoins humains de base, que pour ma part je n'avais jamais visualisés sous cet angle : une maison, une ville, une montagne. Indissociables et complémentaires plutôt que uniquement successifs, ils seraient à équilibrer entre eux et en chacun ? Deux obstacles : la barrière et la nuée. Une phrase d'Edgar Morin prend ici tout son poids :

> Parler c'est d'abord sortir de soi, rencontrer autrui, et non pas fabriquer de la grammaire ; se marier, c'est d'abord aimer, faire l'amour, et non pas appliquer des règles de parenté ; penser, c'est d'abord désirer savoir, agir sur le monde, et non pas déclencher la machinerie logique, etc. Les phénomènes sociaux ne sont ni partiaux ou totaux, ni structurels

29. Il semble en effet que l'alphabétisation soit directement reliée à l'augmentation des problèmes de vision, comme Everett A. Betts l'a montré dans les années 1940.

ou dialectiques, ni signifiants ou signifiés, ils sont surtout morts ou vivants, dans les choses ou dans les hommes, hors de nous ou en nous[10].

Alors quoi ? Lever la quarantaine ? Et franchir le ghetto dans l'autre sens comme on rentre chez-soi, pique-niquer sur l'Acropole dans une atmosphère de sermon sur la montagne, et profiter de la vie de la cité, sans qu'une chose empêche l'autre.

Le long chemin des lointaines provinces
Sous des cieux distants
Me languissant j'ai parcouru
Voici que de la passe d'Akashi
Les abords de ma maison sont en vue[11]

•

Teru tsuki ha
Obasute-yama mo
Koto furinu
Kno yado nite zo
Mirubkankeru

Clarté de la lune
Même le mont Obasute
Est bien désuet
C'est vraiment de ce logis
Qu'il fallait le contempler[12]

Tableau 1

OBJETS DE LECTURE MENTIONNÉS PAR LES TÉMOINS PENDANT L'ENTREVUE

Métier		
Lecteurs analphabètes	***Lecteurs ordinaires***	***Lecteurs savants***
journalier laveur de vaisselle	dactylo	professeur d'université directeur d'institution
ouvrier dans l'imprimerie ouvrier dans la chaussure manœuvre dans un chantier maritime manœuvre dans la construction	représentant des ventes	professeur de collège professeur d'université
mécanicien ouvrière dans la chaussure garde d'enfants lavages pour handicapés ménages aide à l'hôpital	institutrice	étudiant à l'université
ménages des maisons privées buanderie travail dans un restaurant (vaisselle, travail aux tables)	à la maison cours commercial intervenant scolaire	étudiante à l'université assistante de recherche
		étudiante à l'université assistante de recherche

30. Edgar Morin dans Centre Royaumont pour une science de l'homme, *L'unité de l'homme, 3. Pour une anthropologie fondamentale*, p. 301.
31. *Michiyuki-bun*, p. 36.
32. *Idem*, p. 146.

Objets de lecture de la génération précédente

Lecteurs analphabètes

[illegible]
Allô Police
lettres

Lecteurs ordinaires

Soleil
Journal [illegible]
[illegible]
livres
correspondance
livres de cuisine manuscrits
Annales Sainte-Anne
journal
petits journaux

Lecteurs savants

De Civitate Dei
Don Quichotte
L'Histoire de l'Île
Boris Pasternak
Shakespeare
caisses de livres
biographies
boîtes de céréales
contes pour enfants
romans
épopée
toutes sortes de choses
Les oiseaux se cachent pour mourir
livres sur l'électricité
livres sur l'archéologie
livres sur la préhistoire
bibliothèque de 5 000 livres d'une tante

Objets de lecture de l'enfance et de la jeunesse

Lecteurs analphabètes

« moins que rien »

•

supplément du *Soleil*

•

rien
livres d'écoles
livres de ses sœurs

•

Soleil jeté dans le poêle
pas de livres

•

pas beaucoup à la maison
juste les choses d'école
Le Soleil et *Allô Police* de la mère

Lecteurs ordinaires

Martine
Sylvie
Petit Chaperon rouge
Comtesse de Ségur
histoires de Walt Disney
Cendrillon
Blanche Neige
Alice au pays des merveilles
Bob Morane
Guy Des Cars
Les sept femmes
photos-romans

•

peu jusque 12-13 ans
livres
Patrie
Jeune Canada
Daudet
Dumas
Les trois mousquetaires

•

calendriers
catalogues
livres de cuisine manuscrits
images
Almanach Beauchemin
romans de chez Beauchemin
Colette
Bible
le roman de Tarzan

Lecteurs savants

Jules Verne
Château des Carpathes
Michel Strogoff
Camus
Les noyers de l'Altenburg
Malraux
littérature d'actualité philosophique et philosophico-littéraire

•

Jules Verne
bibliothèque de classe du prof de rhétorique
Malraux
Camus
Mauriac
La condition humaine
La voie royale

•

Time-Life sur le Moyen Âge
livre sur la Deuxième Guerre mondiale
livre d'un caricaturiste québécois
romans fantastiques
comics français
comics anglais
Pilote
Poe
Lovecraft
« *Sylvie fait ci* »

Lecteurs analphabètes	*Lecteurs ordinaires*	*Lecteurs savants*
	L'Événement feuilletons collés dans les Annales Sainte-Anne livres empruntés livres de prix • Salut Mystère je suis content livres empruntés à la bibliothèque Tintin Vies de saints Saint Dominique Saint François d'Assise • pas de livres [illegible] Maria le Malte	livres à rabais romans Proust histoires de famille style épopée lecture pour le travail la Bibliothèque Rose articles de journaux articles de revues pas de livres littérature et histoire Cléopâtre Marie Stuart lectures semi-historiques romans historiques [illegible] Maudit

Objets de lecture de la vie adulte

Lecteurs analphabètes	*Lecteurs ordinaires*	*Lecteurs savants*	
tableau noir boîtes de conserve panneaux de signalisation livres d'école directory [photo-roman] lettre chèque comptes cartes à jouer Échos Vedettes Soleil [les dessins du bon Dieu] • journaux *Le Soleil* *La Terre* *Le Journal de Québec* livres livres sur les maladies du dos *Dimanche-Matin* histoires vécues biographies livres usagés livres sur l'électricité livres sur la menuiserie ouvrages socialistes *Le Parrain* Sélection Digest histoires de gouvernements et de partis *Kramer contre Kramer*	Barbara Cartland Harlequin biographies Kathleen Woodywise biographie d'Édith Piaf Soleil *Châtelaine* McLean dictionnaire encyclopédie de Jehane Benoit fascicules de Pol Martin *L'espace d'une vie* *Dynastie de la mort* sagas familiales • choses instructives non fictives fiction tout ce qui porte sur l'informatique *Micro-Millénium* articles, par exemple sur la navette américaine *Les Misérables* livres revues *National Geographic* *Times* *Sports Illustrated* *Gazette* livres et revues sur le golf article sur Maurice Richard	journaux rapports scientifiques articles livres un volume et un article ou 2 volumes spécialisés sur chaque question Moscovici : *Histoire de la nature* *National Geographic Magazine* Gilbert Durand : *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* livres sur les armures *Le livre de l'œil* tout ce qu'il pouvait lire sur le Sénégal *L'origine de la géométrie* de Husserl tous les documents constitutionnels sur l'histoire du Québec et du Canada romans histoires documents historiques Shogun en traduction livres sur les clavicordes et les clavecins *Le trésaire des Albès* de Tartarinet *L'aventure aux Albès* *Les fins de partie* livres sur les maisons de bois	sur la photo et la plongée sous-marine sur la Chine et les Chinois sur les artistes qu'il ne connaît pas assez traités du XVIII[e] siècle sur microfilms récits de Champlain ou de Jacques Cartier 8 éditions du manuscrit de Béziers livres délicates 2[e] éd. de [Leonardo] volume du XVII[e] siècle *Traité d'optique* de [Descartes] livres en hébreu dictionnaires grammaires tout sur Husserl volumes sur les mathématiques non euclidiennes Whitehead au complet Traités de soudure d'histoire des niveaux d'eau de géologie de l'eau de géographie

Lecteurs analphabètes	Lecteurs ordinaires	Lecteurs savants	
Tour infernale • cartes de travail livres de mécanique plans menus «presque pas de livres» Soleil Gazette code de la route dictionnaire 4-5 livres pour l'école livres de poste assurances contrats livres d'histoires des enfants La Malédiction [illegible] Sélection du Reader's Digest [illegible] 6-16 horoscope de l'année pour son signe recettes recopiées à la machine romans sciences cosmiques Journal de Québec Allô Police Soleil TV Hebdo • lettres d'assurance (chômage, d'accidents du travail) carnet de numéros de téléphone «allumettes» deux livres de recettes Journal de Québec Allô Police lettres romans livres de René Simard livres d'école	Le défi mondial de Jean-Jacques Servan-Schreiber Club Book of the Month Soleil Rich Man Poor Man The Drifter • La [illegible] Marie Curie livres du mari livres de la fille romans sur Balzac journal • Soleil journal revue Reader's Digest livres apportés par le mari La presse faits vécus Protégez-vous point de vue médical scientifique Journal de Québec information histoires vécues Docteur [illegible] [illegible] La [illegible] Exercice revues Chasse et Pêche journal Almanach 81 La Forge	thèses études livres articles en allemand, anglais, grec, français, italien travaux d'étudiants droit grec [illegible] romans policiers Maigret choses plutôt anthropologiques Les Derniers rois de Thulé journal magazines Le Devoir Le Soleil Actualité [illegible] Geographical Magazine tout des revues Platon Thucydide Xénophon [Anabase] Vies Parallèles Plutarque Hérodote L'Odyssée Iliade d'Homère documents épigraphiques inscriptions • romans revues sur l'actualité biographies atlas lectures spirituelles ésotériques biographie de Mahomet (Gheorghiu) Lanza del Vasto Nikos Kazantzakis Zorba le Grec Time Newsweek Express journaux livres plus philosophiques [illegible] livre sur le tarot I Ching roman de Gustave [Meyrink] [Golem] Michel Tournier Vendredi ou les limbes du Pacifique Louis Pauwels, Matin des magiciens	L'Apprentissage de la [illegible] Ce que je crois • [illegible] beaucoup de revues petits articles variés romans très choisis articles style Châtelaine Tremblay Sea Horse Kamouraska Thérèse ou Pierrette à l'école des petits Saints-Anges Lévi-Strauss sémiologues rapport Hite livres sur la fin du monde catalogues Seigneur des anneaux • [illegible] romans fous Le prophète de Khalil Gibran tout ce qui a paru en ethnologie J.-C. Dupont livres de gens qu'elle connaît Boréal Express La [illegible] chez l'enfant Introduction à l'ordinateur Pensées de Pascal Bible Sea Horse Jalna Dynastie des Forsyte Hobbit en anglais Seigneur des Anneaux Les Rois Maudits Textes de cours de Cégep Fernand Séguin Sémiologues Agatha Christie Harlequin Prévert

DIS-MOI CE QUE TU LIS ET JE TE DIRAI QUI TU ES:

La vie et les livres

Où une personne a tenu un carnet de ses lectures pendant dix ans.

Où sans plus d'explications on commence par prendre connaissance de ce carnet.

Où ensuite on le triture dans tous les sens en le rejouant plusieurs fois.

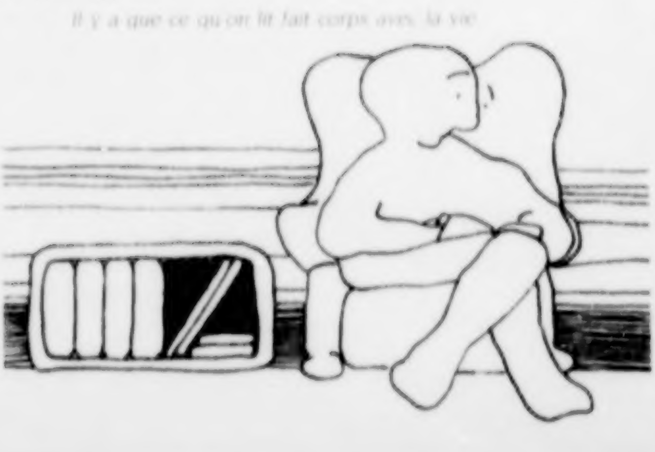
Premièrement, le lecteur, la lectrice sont invités s'ils le désirent à deviner la personne qui en est l'auteure.

Deuxièmement, on examine en détail, mais alors là, en détail, comment une dizaine de personnes à qui cette même tâche a été proposée ont réussi ensemble à très bien deviner une personne par ses livres. Le carnet laisse alors voir des sous-carnets.

Troisièmement, la personne elle-même parle de sa vie et de ses livres. Les liens chronologiques se confirment, le carnet rappelle des états d'âme et on lui découvre des rythmes.

Quatrièmement, on se pose la question de la poule ou de l'œuf, à savoir si c'est la vie qui influence les livres ou si ce sont les livres qui influencent la vie, ce qui, à défaut de nous amener à trancher l'intranchable, nous conduit à nous souvenir que les institutions considèrent elles aussi que les livres peuvent influencer les individus et qu'elles agissent en conséquence.

Il y a que ce qu'on lit fait corps avec la vie.



Cet essai sera littéralement « volumineux », puisque nous abordons maintenant la question de la bibliothèque personnelle, ou si on veut la question de la suite dans le temps des lectures d'une même personne et des liens à faire entre ces lectures et la suite dans le temps des événements de la vie de cette même personne. Dans l'essai précédent de courts portraits ont mis en évidence la variété des expériences individuelles et certains aspects communs à diverses classes de savoir-lire. Cette fois nous allons sérier les lectures dans le temps et approcher, mais seulement approcher, les liens subtils qui peuvent exister entre celles-ci et la personnalité. Nous testerons ainsi l'adage qui affirme: « Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es ».

Pour ce faire nous allons nous centrer sur une seule histoire, sur une seule vie. Le hasard a voulu en effet que parmi les informateurs et informatrices rencontrés, une personne ait tenu un carnet dans lequel elle avait enregistré toutes ses lectures pendant dix ans, et que cette personne accepte d'être mise à contribution dans cette recherche. Il devenait intéressant alors de voir si, à partir des lectures, on pourrait reconstituer cette tranche de dix années de sa vie, et cerner quelques traits de sa position sociale et de son tempérament. J'ai proposé la tâche à mes collègues de l'IQRC en juin 1982. Ils ont bien deviné.

Mais peut-être la lectrice ou le lecteur de cet ouvrage seraient-ils intéressés à vérifier leur propre perspicacité, et aussi, cela se pourrait, à agrémenter leur lecture d'un exercice un peu plus actif? En voici la possibilité, pour ceux et celles qui le désirent.

En effet, immédiatement après cette courte introduction suivra le même questionnaire qui a été proposé aux collègues. Ceux qui voudraient tenter l'expérience s'arrêteront là, et tâcheront d'y répondre en suivant les directives.

Ensuite nous confronterons le regard externe et aveugle des répondants initiaux à la vision de l'intérieur de la personne auteure du carnet. On trouvera d'abord une analyse des diagnostics établis par ces répondants initiaux; ces diagnostics seront confrontés au degré de familiarité des répondants avec les ouvrages du carnet. Dans la deuxième partie, la biographie de cette personne auteure du carnet de lectures, telle que nous l'aurons établie conjointement, sera mise en parallèle avec son discours sur ses livres et son carnet de lectures, lequel, à ce stade, aura été compilé sous toutes ses coutures.

Après cet examen attentif de la bio-bibliothèque d'une personne quelques considérations seront apportées sur les aspects sociaux et génétiques de la formation du répertoire des lectures.

Voici d'abord le jeu questionnaire.

DEVINER LA PERSONNE DERRIÈRE LES 183 LIVRES D'UN CARNET DE LECTURES: ÉNIGME PROPOSÉE À LA LECTRICE, AU LECTEUR

Les pages qui suivent reproduisent le cahier proposé aux lecteurs du bulletin d'information de l'IQRC en juin 1982. Ce cahier comprend:

1. une explication du jeu;
2. un questionnaire;
3. le carnet de lectures de la personne à deviner.

Qui le désire peut tenter d'y répondre avant d'aller plus loin.

Doc. 1

5/72 — 1. La Guerilla Tupamara
Maria Esther Giglio

5/72 — 2. Journal de Bolivie
Che Guevarra

5/72 — 3. La pensée de Che Guevarra
Michael Lowy

5/72 — 4. Les Tupamaros
Alain Labrousse

6/72 — 5. Nous les Tupamaros
Quelques tupamaros

6/72 — 6. Le meurtre de Kyralessa
C.V. Gheorghiu

6/72 — 7. L'Ange combattant
Pearl Buck

8/72 — 8. Piaf
Simone Bertaud

8/72 — 9. L'Homme invisible
H.G. Wells

8/72 — 10. Les immortels d'Agapia
C.V. Gheorghiu

8/72 — 11. Étude en rouge
A. Conan Doyle

8/72 — 12. Le Fantôme de l'Opéra
Gaston Leroux

9/72 — 13. Le Rapport Bird

9/72 — 14. L'Univers Homosexuel
Martin Hoffman

10/72 — 15. La femme Eunuque
Germaine Greer

10/72 — 16. Les enfants du rêve
Bruno Bettelheim

10/72 — 17. L'un et l'autre sexe
Margaret Mead

11/72 — 18. Le fossé des Générations
Margaret Mead

11/72 — 19. Halte à la Croissance

12/72 — 20. Le Festin empoisonné
Rapport Nader

11/12/72 — 21. Les Possédés
Dostoyevsky

17/12/72 — 22. Tant que la terre durera vol I
Henri Troyat

19/12/72 — 23. The Mind of Primitive Man
Franz Boas

24/12/72 — 24. Tant que la terre durera II
Henri Troyat

24/12/72 — 25. Manuel du trappeur québécois
Paul Provencher

9/1/73 — 26. Tant que la terre durera III
Henri Troyat

12/1/73 — 27. Le Sac et la Cendre I
Henri Troyat

13/1/73 — 28. Le Sac et la Cendre II
Henri Troyat

16/1/73 — 29. Étrangers sur la terre I
Henri Troyat

18/1/73 — 30. Étrangers sur la terre II
Henri Troyat

20/1/73 — 31. Le Manifeste du parti communiste
Karl Marx

27/1/73 — 32. Crime et Châtiment I
Dostoievsky

31/1/73 — 33. Crime & Châtiment
Dostoievsky II

10/2/73 — 34. La Seconde Chance
C.V. Gheorghiu

6/3/73 — 35. Invitation to Archaeology
James Deetz

6/3/73 — 36. L'Idiot I
Dostoievsky

14/3/73 — 37. L'Idiot II
Dostoievsky

14/3/73 — 38. Profil d'une œuvre «Crime & châtiment»
Jean Perrot

9/5/73 — 39. Les Chimpanzés et moi
Jane Goodall

23/5/73 — 40. C'ta ton tour Laura Cadieux
Michel Tremblay

25/5/73 — 41. Les belles-sœurs
Michel Tremblay

2/6/73 — 42. Les semailles & les moissons
Henri Troyat

6/6/73 — 43. Run Indian Run
Thomas P. Kelley

10/6/73 — 44. Rat River Trapper
Thomas P. Kelley

12/7/73 — 45. Amélie
Henri Troyat

17/7/73 — 46. La Grive
Henri Troyat

24/7/73 — 47. Tendre & violente Élisabeth
Henri Troyat

7/8/73 — 48. La rencontre
Henri Troyat

10/8/73 — 49. Les héritiers de l'avenir I
Henri Troyat

17/8/73 — 50. Les héritiers de l'avenir II
Henri Troyat

19/8/73 — 51. Les héritiers de l'avenir III
Henri Troyat

27/8/73 — 52. The first man
Time Life

7/9/73 — 53. Souvenirs de la maison des morts
Dostoievsky

10/9/73 — 54. Les compagnons du coquelicot
Henri Troyat

13/9/73 — 55. La Barynia
Henri Troyat

14/9/73 — 56. La gloire des vaincus
Henri Troyat

16/9/73 — 57. Une Saison dans la vie d'Emmanuel
Marie-C. Blais

20/9/73 — 58. Les dames de Sibérie
Henri Troyat

24/9/73 — 59. Sophie ou la fin des combats
Henri Troyat

16/10/73 — 60. Le Pavillon des Cancéreux
A. Soljenitsyne

24/10/73 — 61. Les exploits de Sherlock Holmes
A. Conan Doyle

31/10/73 — 62. Les Souvenirs de Sherlock Holmes
A. Conan Doyle

4/11/73 — 63. La Résurrection de Sherlock Holmes
A. Conan Doyle

5/11/73 — 64. La Vallée de la Peur
A. Conan Doyle

24.11.73 65. Une journée d'Ivan Denissovitch
A. Soljénitsyne

8.12.73 66. Archives sur Sherlock Holmes
Sir A. Conan Doyle

15.12.73 67. Le chien des Baskerville
Sir A. Conan Doyle

22/12.73 68. Son dernier coup d'archet
Conan Doyle

29.12/73 69. La maison de Matriona
Soljénitsyne

5.1.74 70. La petite patrie
Claude Jasmin

10.1.74 71. Le Rapt
Frison-Roche

14.1.74 72. La Sagouine
Antonine Maillet

2.3.74 73. La dernière Migration
Frison-Roche

9.3.74 74. Le Joueur
Dostoïevski

3.3.74 75. L'éternel mari
Dostoïevski

7.6.74 76. La puissance & la gloire
Graham Greene

15.9.74 77. Les réactions sexuelles
Masters & Johnson

25.9.74 78. The Joy of Sex
Alex Comfort

15.6.74 79. The Happy Hooker
Xaviera Hollander

7.10.74 80. Manouche
Roger Peyrefitte

22.10.74 81. Les Amitiés Particulières
Roger Peyrefitte

27.10.74 82. Toulouse-Lautrec
Jean Bouret

12/10/75 83. Les trois Mousquetaires
Alexandre Dumas

27/10/75 84. Vingt ans après (I & II)
Alexandre Dumas

1975 85. ABC contre Poirot
Agatha Christie

1975 86. Destination inconnue
Agatha Christie

1975 87. Le train de 16 h 50
Agatha Christie

1975 88. Le Noël d'Hercule Poirot
Agatha Christie

1975 89. Miss Marple au Club du Mardi
Agatha Christie

1975 90. La plume empoisonnée
Agatha Christie

1975 91. Les pendules
Agatha Christie

1975 92. Les travaux d'Hercule
Agatha Christie

1975 93. Le Club du mardi continue
Agatha Christie

27/11/75 94. Le Vicomte de Bragelonne (4 tomes)
Alexandre Dumas

13/4/76 95. Le dossier confidentiel de l'euthanasie
Lalou & Barrère

22/4/76 96. Annapurna Premier 8 000
Maurice Herzog

10/5/76 97. L'Archipel du Goulag – tome I
A. Soljénitsyne

1976 98. Les Mille et Une Nuits
Anonyme

1976 99. Frankenstein
Mary Shelley

10/1/77 100. La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était
Simone Signoret

11/1/77 101. Le Procès de Nuremberg
Heydecker & Leeb

18/1/77 102. Pour une naissance sans violence
F. Leboyer

3/77 103. Les animaux dénaturés
Vercors

4/77 104. En attendant notre enfant
Pratte Marchessault

6/77 105. Pour bébé le sein ou le biberon
Pratte Marchessault

13/6/77 106. Ainsi soit-elle
Benoîte Groult

6/77 107. Le fromage de l'Île
J.C. Dupont

16/7/77 108. René Lévesque ou le projet inachevé
Peter Desbarats

21/7/77 109. Le Viol
Marie-Odile Fargier

12/8/77 110. La grande crevasse
R. Frison-Roche

8/77 111. Retour à la montagne
R. Frison-Roche

21/11/77 112. Cette nuit la liberté
Lapierre & Collins

16/1/78 113. La Nona
Ella McKenzie

23/1/78 114. Le livre de l'allaitement maternel
Colette Clark

26/1/78 115. Québec: James Patrick Cockburn
Cameron & Trudel

1/78 116. Comment nourrir son enfant
L. Lambert-Lagacé

25/2/78 117. L'Art de l'Allaitement maternel
La Leche

6/3/78 118. Parole de femmes
Annie Leclerc

18/3/78 119. Allegro
Françoise Mallet-Joris

14/3/78 120. Bigame
Pauline Cadieux

3/4/78 121. La Société québécoise face à l'avortement
Ligue des droits de l'Homme

7/6/78 122. Bien naître
Michel Odent

8/6/78 123. L'inventaire du capital nature
Jardant et al

10/78 124. Les enfants de ma vie
Gabrielle Roy

10/79 125. Rites & croyances de la naissance à Charlevoix
P. Gagnon

10/79 126. La grosse femme d'à côté est enceinte
Michel Tremblay

11/79 127. Livre blanc sur le mouvement associatif

12/79 128. Pélagie-la-Charrette
Ant. Maillet

12/79 129. Une vie pour deux
Marie Cardinal

1/80 130. La peau & le toucher
Ashley Montagu

1/80 131. Les voyages de Gulliver
Jonathan Swift

1/80 132. La clé sur la porte
Marie Cardinal

1/80 133. La mule de corbillard
Marie Cardinal

1/80 134. Le défi de l'enfant
Rudolf Dreikurs

2/80	135. Écoutez la mer	Marie Cardinal
5/80	136. La vie devant soi	Emile Ajar
6/80	137. La Parole aux Négresses	Awa Thiam
7/80	138. Et nous aurons beaucoup d'enfants	Jacqueline Dana
7/80	139. Le cœur battant	Suzanne Chantal
7/80	140. Le trust de la foi	Denis Monière
8/80	141. L'irrégulière — coco chanel	E. Charles-Roux
8/80	142. L'enfant & la vie familiale sous l'Ancien Régime	Ph. Ariès
8/80	143. Mortimer comment osez-vous?	Exbrayat
9/80	144. Psychanalyse des contes de fées	Bruno Bettelheim
10/80	145. Les douze coups de mes nuits	Jean Daunais
10/80	146. Thérèse & Pierrette à l'école des S. Anges	Michel Tremblay
10/80	147. Encore vous Imogène?	C. Exbrayat
11/80	148. Voyage au Centre de la Terre	Jules Verne
11/80	149. Pot-Bouille	E. Zola
12/80	150. Paris brûle-t-il?	Lapierre-Collins
1/81	151. Malraux	Plusieurs auteurs
1/81	152. Banco	Henri Charrière
1/81	153. Papillon	Henri Charrière
2/81	154. La dérobade	Jeanne Cordelier
3/81	155. Vie de Zola	Bertrand de Jouvenel
6/81	156. La Virginienne	Barbara Chase Ribon
7/81	157. Le cinquième cavalier	Lappierre-Collins
7/81	158. Paris	Time-Life (Les grandes cités)
8/81	159. L'Iceberg	A. de Borchgrave & R. Moss
8/81	160. Toilettes pour femmes	Marylin French
8/81	161. La chambre des dames	Jeanne Bourin
9/8	162. Le jeu de la tentation	Jeanne Bourin
9/81	163. Victoria Woodhull	N. Blondeau
9/81	164. L'astragale	Albertine Sarazin
9/81	165. Rio De Janeiro	Time-Life
10/81	166. Rome	Time-Life
10/81	167. Ou tu porteras mon deuil	Lapierre-Collins
11/81	168. Très sage Héloïse	Jeanne Bourin
12/81	169. Louisiane	M. Denuzière
12/81	170. Fausse-Rivière	M. Denuzière
12/81	171. Les lilas fleurissent à Varsovie	Alice Parizeau
12/81	172. Bagatelle	M. Denuzière
1/82	173. La Réforme	Time-Life
1/82	174. La naissance de l'Europe	Time-Life
1/82	175. L'âge de la foi	Time-Life
2/82	176. Héloïse et Abélard	Regine Pernoud
2/82	177. L'aube de l'Islam	Time-Life
2/82	178. L'âge du progrès	Time-Life
3/82	179. Au fond de l'abîme avec Rolling Stones	T. Sanchez
3/82	180. Le roman de François Villon	Francis Carco
4/82	181. Au fur & à mesure	James de Preist
5/82	182. Offenbach roi du second Empire	Alain Decaux
5/82	183. Anna Soror	Marguerite Yourcenar

STOP

Si vous désirez vérifier votre propre perspicacité, ne lisez pas la suite avant d'avoir rempli vous-même le questionnaire.

C'est fait? Bien, allez-y.

Vous n'essayez pas?

Bien sur, alors la remarque précédente ne s'applique pas. Les pages suivantes vous attendent.

ONZE RÉPONSES POUR UN PORTRAIT : LA PERSONNE A ÉTÉ CERNÉE COLLECTIVEMENT

De ce jeu questionnaire, onze formulaires complétés sont revenus, sur une possibilité d'une cinquantaine environ. C'était la veille des vacances, le délai de retour était très court. Cela a été suffisant cependant pour tirer du sens de l'affaire. Et autre avantage, ce même petit nombre nous permettra maintenant de faire carrément le tour de la question.

Comme on l'a vu, le questionnaire était à double volet : chaque répondant donnait quelques renseignements sur lui ou elle-même, notamment sur sa familiarité avec les ouvrages et les auteurs cités dans le carnet ; ensuite il ou elle établissait le portrait de la « personne-mystère » tel qu'il ou elle l'imaginait d'après ses lectures. Nous maintiendrons ce double aspect dans l'analyse des réponses, mais en l'inversant. Voyons d'abord en en effet quel portrait a pu être dressé et avec quel niveau d'exactitude. Ensuite nous nous demanderons en quoi les variables personnelles des répondants ont pu avoir quelque relation avec la qualité de leurs réponses.

LA PERSONNE IMAGINÉE RESSEMBLE À LA VRAIE

Comment a-t-on imaginé cette personne lectrice ? Le plus simple sera ici de reproduire section après section les réponses obtenues et de confronter ensuite ces réponses à la réalité. Les répondants seront identifiés de 1 à 11 de telle sorte qu'on pourra aussi effectuer une lecture d'ensemble par répondant en reprenant par exemple pour le répondant 3 toutes les réponses « 3 » à chacune des sections. Viendra ensuite pour chaque rubrique un commentaire d'ensemble.

On pourrait discuter le bien-fondé d'être aussi exhaustive avec un si petit nombre de répondants. Il s'agit carrément d'un parti pris de ma part. Nous nous situons avec cette façon de procéder tout à fait à l'opposé des enquêtes où on recherche le grand nombre, la réponse significative, et où jamais on n'individualise les résultats, le questionnaire lui-même étant au mieux placé en annexe. Cette fois, il s'agit de chercher à comprendre une situation restreinte où onze personnes ont tenté et réussi à rejoindre une autre personne par les seuls indices que pouvaient fournir ses lectures. Il s'agit en quelque sorte d'un événement de parole particulier où des personnes isolées (une personne lectrice, une chercheure, des répondants) sont reliées entre elles uniquement par des documents écrits formels (un carnet de lectures, un questionnaire, des réponses individuelles au questionnaire) et où, par la médiation de la chercheure qui a imaginé cette situation, les deux termes arrivent quand même à faire connaissance et à interagir.

Les répondants ont lu et réagi au carnet de lectures. La personne auteure du carnet a lu et réagi aux réponses des répondants. La chercheure a fait circuler les papiers. Et il en est résulté pour chacun une certaine connaissance de l'autre et une meilleure connaissance de soi. C'est tout ce surplus de sens né de cette petite expérience qui nous intéresse ici ou, si on veut, la naissance de quelque chose d'interpersonnel. Et seulement cela. Si chaque élément est significatif en regard de cette

situation, l'ensemble ne pourrait servir à énoncer une conclusion statistique sur la connaissance des autres par leurs livres.

Dans une telle façon de concevoir l'analyse, les morceaux de parole ainsi mis en relation — carnet, questionnaire, réponses — prennent beaucoup d'importance et il a semblé normal de leur laisser cette importance dans la mise en forme du chapitre, d'autant plus que pour une fois, le petit nombre rend possible la transparence de l'analyse — laquelle reste seconde —, des données obtenues jusqu'à la conclusion qu'on peut s'en faire. Au surplus cela permet de conserver l'aspect ludique amorcé par l'offre de refaire pour soi-même le jeu-questionnaire : tout étant reproduit, on a ainsi la possibilité de jouer avec les matériaux de la recherche, de suivre pas à pas l'analyse, ou d'en tenter une autre.

Le sexe

Verbatim des réponses (les précisions données dans la case « indices » sont indiquées à droite)[1]

1.	Femme	Volumes sur l'allaitement et les enfants 102-104-105-114-116-117
2.	Femme	15-17-58-59-77-79-102-104-105-106-109-114-116-118-120-122-129-137-141-144
3.	Femme	le nombre d'ouvrages sur les femmes et ... les bébés
4.	Femme	13-109-114 à 117, 160-163-137-8-100-106-15
5.	Femme	Beaucoup de lectures dites « féministes »
6.	Femme	intérêt pour la sexualité féminine, l'allaitement, le viol, etc.
7.	Femme	1) Lectures sur les femmes 2) Lectures sur l'allaitement, etc. 3) Romans d'A. Christie
8.	Femme	Beaucoup de livres par ou sur femmes, en particulier accouchement et allaitement
9.	Femme	8-15-16-17-18-39-40-45-54-59-71-77-80-81-99-106-114-129-132-133-134-160
10.	Femme	15-17-102-104-105-106-109-114-116-117-118-121-122-137-160-161-162-176
11.	Femme	Livres sur l'allaitement et la grossesse. Pas de préoccupations avec le monde de la technique, de la guerre, de la politique active et de la pornographie

Tous ont identifié une femme. C'est une femme. Appelons-la Madeleine[2]. Comment s'est réalisée cette unanimité ? Il semble que le carnet de lecture ait contenu des ouvrages nettement « féminins ». On a mentionné les livres sur l'allaitement, les bébés et les enfants, sur les femmes, sur la sexualité féminine, le viol, l'accouchement, la grossesse, autrement dit des livres touchant des aspects spécifiques du corps sexué féminin, ainsi que la présence d'ouvrages féministes ou d'auteures. Une personne s'est appuyée sur la présence d'ouvrages d'Agatha Christie et une autre sur l'absence d'ouvrages qu'elle identifiait au masculin, enfin, au non féminin : la technique, la guerre, la politique active et la pornographie.

En cumulant les numéros du carnet mentionnés comme indices, on obtient un sous-carnet, à connotation féminine ou du moins identifié comme tel (voir Tableau 2).

1. Les documents (feuilles de réponse et carnet de lectures) qui sont cités sont reproduits tels quels, sans correction relative à l'orthographe et à l'exactitude des titres. Dans le cas des feuilles de réponse, certains éléments de ponctuation et de mise en page ont été standardisés pour faciliter la lecture.
2. Par pudeur, et pour mettre une distance entre sa vie à elle et cet ouvrage, Madeleine et moi nous sommes entendues pour lui donner ce nom d'emprunt, et pour en donner un aux proches qu'elle mentionne. Ceux qui la connaissent la reconnaîtront sans doute. Pour les autres son témoignage demeurera ainsi anonyme. De même nous avons travaillé ensemble les transcriptions d'entrevue, jusqu'à ce qu'elle s'y sente à l'aise. Il n'y a pas eu vraiment de réécriture mais plutôt un certain resserrement de la parole orale.

Tableau 2

SOUS-CARNET « FEMME » DU CARNET DE LECTURES

8. *Piaf*, Simone Berteaut
11. *Le Rapport Hite*
15. *La femme eunuque*, Germaine Greer
16. *Les enfants du rêve*, Bruno Bettelheim
17. *L'un et l'autre sexe*, Margaret Mead
39. *Les Chimpanzés et moi*, Jane Goodall
40. *C't'à ton tour Laura Cadieux*, Michel Tremblay
45. *Amélie*, Henri Troyat
54. *Les compagnons du coquelicot*, Henri Troyat
58. *Les dames de Sibérie*, Henri Troyat
59. *Sophie ou la fin des combats*, Henri Troyat
71. *Le sapr*, Frison-Roche
72. *La Sagouine*, Antonine Maillet
77. *Les réactions sexuelles*, Masters & Johnson
79. *The Happy Hooker*, Xaviera Hollander
80. *Manouche*, Roger Peyrefitte
81. *Les Amitiés Particulières*, Roger Peyrefitte
99. *Frankenstein*, Mary Shelley
100. *La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, Simone Signoret
102. *Pour une naissance sans violence*, F. Leboyer
104. *En attendant notre enfant*, Pratte Marchessault
105. *Pour bébé le sein ou le biberon*, Pratte Marchessault
106. *Ainsi soit-elle*, Benoîte Groult
109. *Le Viol*, Marie-Odile Fargier
114. *Le livre de l'allaitement maternel*, Colette Clark
115. *Charles: James Patrick Cockburn*, Cameron & Trudel
116. *Comment nourrir son enfant*, T. Lambert-Lagacé
117. *L'Art de l'Allaitement maternel*, La Leche
118. *Parole de femmes*, Annie Leclerc
120. *Bianca*, Pauline Cadieux
121. *La Société québécoise face à l'avortement*, Ligue des droits de l'Homme
122. *Bien naître*, Michel Odent
129. *Une vie pour deux*, Marie Cardinal
137. *La Parole aux Négresses*, Awa Thiam
141. *L'infertilité — une douleur*, T. Charlesbois
144. *Psychanalyse des contes de fées*, Bruno Bettelheim
160. *Toilettes pour femmes*, Marilyn French
161. *La chambre des dames*, Jeanne Bourin
162. *Le jeu de la tentation*, Jeanne Bourin
163. *Victoria Woodhull*, N. Blondeau
176. *Héloïse et Abélard*, Régine Pernoud

* nombre de mentions

Verbatim des réponses:

L'âge

1. 30 ans	Hypothèse sur l'idée que je me fais de cette personne.
2. 29	Ça me ressemble et j'ai 29 ans 7-8-15-17. Dostoyevsky, Troyat, Exbrayat, Agatha, Che Guevara, etc.
3. 35	L'âge et le genre des livres.
4. 29	7-8-9, 104.
5. 30	Possiblement mariée en 1975 à cause des lectures « d'éducation sexuelle » 80, 81.
6. 35	Termine ses études vers les 20 ans. Intérêt pour des publications récentes. Découverte tardive de vieux classiques policiers.

7. 30 ans	1) Les lectures de 72 sont de niveau collégial. 2) Premier enfant 1977.
8. moins de 35	Plusieurs livres sur enfant, accouchement et allaitement.
9. ?	?
10. 32 ans	L'enfant en 78 (28 ans). Lisait 2 fois plus en 72-73 qu'en 81-82, études universitaires, lectures modernes.
11. 35 ans	Question de génération. Le lecteur a vécu la Révolution Tranquille quand même. Absence des motifs religieux et moraux qui caractérisent la génération précédente.

Le pronostic pour l'âge a varié de 29 à 35, avec, si on fait la moyenne des neuf répondants qui ont indiqué un chiffre précis, 31,7 ans d'âge moyen. Madeleine avait 32 ans au moment du test.

Ces réponses démontrent à nouveau une relative unanimité si on tient compte de la largeur de l'échelle des âges. Cette fois cependant les critères de choix ont varié et on semble avoir plus procédé par déduction logique en examinant la date où ont été effectuées certaines lectures. Deux repères semblent avoir aidé le calcul de l'âge : la nature des lectures de 1972, et la date, 1977-1978, des ouvrages sur l'accouchement et les enfants. Du premier on aura déduit le moment des études et du second, l'arrivée du premier enfant. L'un équilibrant l'autre, on pouvait arriver à supposer une jeune trentaine à la lectrice, le tout étant confirmé par la modernité des lectures.

Cette section 1972 du carnet mentionnée explicitement dans un sens ou dans l'autre par au moins 4 répondants est reprise dans le Tableau 3.

TABLEAU 3

SOUS-CARNET « 1972 » DU CARNET DE LECTURES

1. *La Guérilla Tupamara*, Maria Esther Gilio.
2. *Journal de Bolivie*, Che Guevara.
3. *La pensée de Che Guevara*, Michael Lowy.
4. *Les Tupamaros*, Alain Labrousse.
5. *Nous les Tupamaros*, Quelques tupamaros.
6. *Le meurtre de Kyralessa*, C.V. Gheorghiu.
7. *L'Ange combattant*, Pearl Buck.
8. *Piaf*, Simone Berteaut.
9. *L'Homme invisible*, H.G. Wells.
10. *Les immortels d'Agapia*, C.V. Gheorghiu.
11. *Étude en rouge*, A. Conan Doyle.
12. *Le Fantôme de l'Opéra*, Gaston Leroux.
13. *Le Rapport Bird*.
14. *L'Univers Homosexuel*, Martin Hoffman.
15. *La femme Eunuque*, Germaine Greer.
16. *Les enfants du rêve*, Bruno Bettelheim.
17. *L'un et l'autre sexe*, Margaret Mead.
18. *Le fossé des Générations*, Margaret Mead.
19. *Halte à la Croissance*.
20. *Le Festin empoisonné*, Rapport Nader.
21. *Les Possédés*, Dostoyevsky.
22. *Tant que la terre durera*, vol.I, Henri Troyat.
23. *The Mind of Primitive Man*, Franz Boas.
24. *Tant que la terre durera II*, Henri Troyat.
25. *Manuel du trappeur québécois*, Paul Provencher.

Par contraste, les 25 livres relevés (un par deux semaines en moyenne) « de niveau collégial », auront situé dans le temps des intérêts et un point de vue de jeune sur des questions adultes. Il est intéressant de noter la variété de ces lectures de 1972, comme si chacune avait contribué à explorer des préoccupations idéologiques dans des secteurs variés — politique, social, psychologique, anthropologique — de l'activité humaine.

Les études

Les réponses quant au niveau d'études ont varié du collégial (1 répondant) au doctorat (1 répondant) avec une nette insistance sur les niveaux premier cycle (5 répondants) et maîtrise (4 répondants). Madeleine avait alors terminé son premier cycle et elle avait entrepris d'autres cours complémentaires. Nous allons voir maintenant dans les précisions apportées qu'elle a été devinée jusque dans les plus petits détails de sa formation.

Verbatim des réponses:

1. Ibid. (c'est-à-dire hypothèse sur l'idée que je me fais de cette personne)	
2. Diplômée des sciences humaines. Politique ou anthropologie. Histoire, psychologie.	Margaret Mead, Aka Thant, [illegible] intérêt pour questions étrangères.
3.	[Je suppose plus tôt [illegible]]
4.	140-142-144-53. [Je suppose plus tôt formée dans le domaine des sciences sociales, possiblement en anthropologie]
5. Probablement en histoire du patrimoine ou en folklore à Laval.	Lecture du volume sur Québec, le fromage de l'île d'Orléans et les volumes de [illegible] Beaure.
6.	Intérêt marqué en sociologie. Peu ou pas en psychologie, philosophie, sciences.
7. Bibliotechnique ou DEC.	Éveil à divers problèmes, mais de façon superficielle. N'a sûrement aucune profession. Dernier trimestre CEGEP — Print. 1973.
8.	Pas de concentration thématique pouvant faire croire à lectures pour préparation d'un travail universitaire de 2^{e} ou 3^{e} cycles.
9.	Choix général de lectures.
10. Sciences sociales et humaines (anthropologie-ethnologie).	23-25-31-35-39-43-44-101-107-115-123-125-142-144 (16).
11.	Il manque à cette liste ceux des manuels de classe qui auraient éclairé toute l'affaire. C'est sans doute le sens de liste de lecture que de ne compter que des lectures « gratuites ». Je crois que le lecteur a au moins des études de 1er cycle, la variété des livres lus l'indique et leur ampleur et le fait qu'il y ait une certaine mode intellectuelle.

On a identifié les sciences humaines, et plus précisément les sciences sociales. Plusieurs disciplines ont été mentionnées : politique, histoire, psychologie, histoire du patrimoine, folklore, bibliotechnique, sociologie. On a cité quatre fois l'anthropologie ou l'ethnologie. C'était la bonne discipline : Madeleine a étudié en anthropologie. La concentration « his-

toire, histoire du patrimoine, folklore » n'était pas mal devinée : elle correspondra à l'orientation de cours entrepris au début des années 1980. Même « bibliotechnique » trouvera son parallèle dans l'activité professionnelle de Madeleine, celle-ci ayant travaillé ensuite comme archiviste ; seulement la formation aura été acquise dans le milieu de travail et à l'université plutôt qu'au collégial comme on l'a supposé. Lorsqu'on connaît l'éventail étendu des disciplines offertes sur un campus universitaire on peut conclure qu'il s'agit d'un pronostic assez bien cerné.

La variété des livres semble avoir été un critère utile pour déterminer le niveau des études : assez large pour suggérer des études collégiales ou universitaires, mais pas assez spécialisé pour laisser supposer des études graduées. L'orientation scolaire, elle, semble avoir été devinée au travers des sujets de livres ou du statut ou de l'orientation de certains auteurs. Quoique non expliquée, l'idée de mode intellectuelle serait aussi à retenir. Le sous-carnet « sciences sociales » apparaît grosso modo au Tableau 4 et on remarquera entre autres que plusieurs livres et indices apparaissent après la période réelle des études.

TABLEAU 4

SOUS-CARNET « SCIENCES SOCIALES » DU CARNET DE LECTURES

5/72	1	*La Guérilla Tupamara*, Maria Esther Gilio
5/72	4	*Les Tupamaros*, Alain Labrousse
6/72	8	*Nous les Tupamaros*, Quelques tupamaros
10/72	13	*L'un et l'autre sexe*, Margaret Mead
11/72	16	*Le fossé des Générations*, Margaret Mead
19/12/72	23	*The Mind of Primitive Man*, Franz Boas
24/12/72	25	*Manuel du [illegible]*, Paul Provencher
20/1/73	31	*Le Manifeste du parti communiste*, Karl Marx
6/3/73	35	*Invitation à l'archéologie*, James Deetz
9/5/73	39	*Les chimpanzés et moi*, Jane Goodall
6/6/73	43	*Run Indian Run*, Thomas P. Kelley
10/6/73	44	*Rat River Trapper*, Thomas P. Kelley
7/9/75	53	*Souvenirs de la maison des morts*, Dostoïevsky [erreur de numéro? Le volume 52 s'intitule *The first man* Time-Life]
13/1/75	101	*Le Procès de Nuremberg*, Heydecker & Leeb
6/77	107	*Le Bonhomme de l'île*, J.C. Dupont
28/1/78	113	*Québec : Some Patterns [illegible]*, Cameron & Trudel
8/6/78	123	*L'inventaire du capital-nature*, Jurdant et al.
10/79	125	*Rites & croyances de la naissance à Charlevoix*, P. Gagnon
6/80	137	*La Parole aux Négresses*, Awa Thiam
7/80	140	*Le tract de la foi*, Denis Monière
8/80	142	*L'enfant & la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Ph. Ariès
9/80	144	*Psychanalyse des contes de fées*, Bruno Bettelheim
8/81	161	*La chambre des dames*, Jeanne Bourin
9/81	162	*Le jeu de la tentation*, Jeanne Bourin
11/81	168	*Très sage Héloïse*, Jeanne Bourin

109

Le métier **Verbatim des réponses**

1. Anthropologue
2. Conclusionaire
3. Ethnologue

107 59 53 (161)

Time-Life

en particulier le nombre d'ouvrages relevant de cette discipline.

4. (Fonctionnaire) psychologue, sociologue ou anthropologue. Avec sa formation en sciences humaines (plus précisément dans le domaine des sciences sociales — possiblement en anthropologie —), cette personne accomplit un travail [illegible] de recherche et un peu d'administration dans la fonction publique. Elle peut aussi être simplement à la maison et s'occuper de son enfant. Il y a des spéculations d'interprétation. Le travail de jeune femme n'influence pas beaucoup ses lectures [illegible] le temps de ses études.	16.17.85 à 93
5. Employée d'un centre de recherche ou de documentation genre C.E.A.T.	7. Mon petit doigt.
6. Recherchiste fonctionnaire, femme à la maison.	10. Lectrice des livres à succès et des romans policiers.
7. Bibliothécaire ou travail de bureau en bibliothèque.	11. A un contact régulier avec les livres.
8. Mère de famille sans profession, à contrat.	
9. ?	
10. [illegible] (fonctionnaire).	[illegible] abonnement à « Québec Loisirs » et à « Time-Life », achète les best-sellers une fois qu'ils sont publiés en livres de poche; lit beaucoup de livres de poche.
11. Employée [illegible] mais fonctionnaire dans un secteur touchant la gestion de la société.	Le lecteur est conservateur. Si ce qui est à la mode du jour [illegible], un peu [illegible] de [illegible] une pensée originale ou [illegible].

Comparons maintenant ces réponses à la réalité. Madeleine a d'abord travaillé dans un musée fédéral d'anthropologie comme archiviste, puis à Québec, pour le gouvernement fédéral, comme anthropologue-documentaliste. À l'époque de ce test, elle s'occupait à temps plein de ses enfants depuis quelques années. Ajoutons qu'elle avait déjà quitté un emploi parce que celui-ci était trop stressant. Ce qui fait que l'ensemble des réponses peut être considéré comme exact.

Les indicateurs de cette matérialisation des acquis d'une formation en sciences humaines dans un travail de fonctionnaire qu'on peut songer à quitter pendant un certain temps pour voir au soin des enfants? Outre les ouvrages disciplinaires, il semble bien que l'association Time-Life/best sellers/romans policiers ait été révélatrice pour les répondants, ce qui, à première vue, étonne un peu. Par exemple, la réponse pour le moins perspicace du répondant 4 aura été motivée par les ouvrages apparaissant au Tableau 5.

Tableau 5

SOUS-CARNET « MÉTIER » DU CARNET DE LECTURES

79. *Les enfants du rêve*, Bruno Bettelheim
77. *L'un et l'autre sexe*, Margaret Mead
85. *Allô, [illegible]*, Agatha Christie
86. *[illegible]*, Agatha Christie
87. *Le train de 16 h 50*, Agatha Christie
88. *Le Noël d'Hercule Poirot*, Agatha Christie
89. *Miss Marple au Club du Mardi*, Agatha Christie
90. *La plume empoisonnée*, Agatha Christie
91. *Les [illegible]*, Agatha Christie
92. *Les travaux d'Hercule*, Agatha Christie
93. *Le Club du mardi continue*, Agatha Christie

[illegible]

Les discussions de lecture

Verbatim des réponses

[illegible]

L'histoire de vie

Verbatim des réponses

[illegible]

[illegible]

L'histoire de vie d'une personne est tellement riche et complexe qu'on ne pouvait espérer obtenir ici autre chose qu'un aperçu. Cumulons tout de même ces réponses en un seul itinéraire, parfois à choix multiples, ce qui donne la description suivante, en trois temps : temps des parents et des origines, temps des études, temps du mariage et de la maternité.

> Le temps des parents. Québécoise de classe moyenne habitant une ville de province (comme Québec). D'origine petite bourgeoise, rurale, ouvrière. D'une famille canadienne, gens simples, de bonne éducation, la mère étant instruite pour son temps, le père et la mère n'ayant pas atteint le niveau universitaire. Ses parents auraient quatre enfants; elle serait venue en ville pour faire ses études. [illegible] de 1972 à 1978 [illegible]

ries se situant vers 1972-1973. L'université ayant été abandonnée au 1er cycle (ou vers 1975-1976, si elle a poursuivi jusqu'au diplôme de maîtrise en lettres (histoire ou folklore). Pendant ce temps, elle aura été préoccupée par des questions de justice sociale, par les mouvements révolutionnaires; elle se sera impliquée dans son milieu et aura milité (Amnistie internationale, comité de citoyens). Quelques voyages (Amérique du Sud, Europe) quoique pas beaucoup en dehors du monde francophone. Le temps du mariage: de 1975-1976 à 1982. Après le études (légères ou universitaires), elle aura travaillé, comme fonctionnaire, pas dans son secteur d'activité. Une vie alors assez tranquille avec des rêves de voyages et des lectures de [illegible] après le travail genre romans policiers et succès de librairie. Elle aura pris conjoint vers 1975-1976, par mariage ou union de fait, peut-être pas heureusement. Elle fondera maison, désirera un enfant, né entre 1976 et 1978, qu'elle allaitera. Elle travaillera et s'occupera de l'enfant en même temps. Aura peu le temps de lire. Elle réfléchira pendant cette période sur sa vie de femme, sa [illegible]. En 1982, le revenu sera plus élevé et elle disposera à nouveau de temps libre.

On trouvera un itinéraire biographique détaillé de Madeleine un peu plus loin. Contentons-nous pour le moment de vérifier, temps par temps, les suppositions des répondants.

Les suppositions d'apparence contradictoire qui ont été faites sur les origines sociales et familiales s'éclairent quand on sait que les parents de Madeleine sont originaires d'un milieu rural, d'un village de la région de Montmagny en fait, que la mère était institutrice et le père avocat-fonctionnaire dans un ministère, que peu après leur mariage le couple est venu s'établir à Québec dans un quartier populaire puis en banlieue, qu'ils n'ont eu qu'une seule enfant, mais que celle-ci a passé son enfance en partie à Québec avec ses parents et en partie à la campagne où elle était [illegible] dans les familles nombreuses de ses tantes. Cette transition [illegible] entre la campagne et la ville aurait été pressentie.

Quant aux études, le pronostic est assez exact, jusqu'au petit détail du passage dans un couvent de religieuses. Rectifions tout simplement les dates. Madeleine a fait ses études secondaires de 1962 à 1968 dans un collège privé pour filles de la ville de Québec, puis des études collégiales de 1968 à 1970 dans un collège privé mixte, puis des études universitaires à l'Université Laval de 1970 à 1973 date où elle obtient un baccalauréat en anthropologie. Quelques années plus tard, 1981, 1982, elle suivra à nouveau quelques cours universitaires à la pièce.

Les préoccupations sociales ont été bien devinées, seulement il se sera agi de bénévolat de la Marche des Jeunes et du Rallye Tiers-Monde, plutôt que d'Amnistie internationale et de comités de citoyens. Quelques voyages ont été effectués, en effet, non en Amérique du Sud mais au Mexique (1971), en Europe, quelques fois, et dans le nord canadien.

Le mariage, lui, a eu lieu en 1973 et non en 1975 ou 1976, et il coïncide avec un départ pour Ottawa où Madeleine travaille quelques années comme fonctionnaire; une grande partie des loisirs de cette époque passe en effet en lectures. Puis c'est le retour à Québec en 1976, l'achat d'une maison en 1977 et la naissance à la fin de cette même année du premier enfant, un garçon, qu'elle allaite. Suit un court retour au travail, puis la naissance au milieu de 1979 d'une deuxième enfant, [illegible] fille, qu'elle allaite également. Cette seconde naissance [illegible] dans les pronostics. Deux ans suivent où Madeleine [illegible]

temps des petits et d'une maison qu'il faut rénover. À partir de 1981 elle obtient des contrats et revient en 1982 sur le marché du travail à temps plein comme archiviste. Comme le conjoint, lui, n'a cessé de travailler pendant toute cette période, ce retour au travail correspond forcément à un revenu plus élevé.

Les deux échappées majeures du diagnostic auront été la date exacte du mariage et la non-perception de la deuxième naissance, le reste demeurant très près de la réalité. Comment le carnet de lectures aurait-il fourni des indices? Par les auteurs et les sujets de lecture encore une fois, et aussi par l'examen des fréquences de lecture: beaucoup de lectures auront correspondu à beaucoup de disponibilité et à ce qui s'ensuit dans une histoire de vie; peu de lectures auront correspondu à moins de disponibilité. Ensuite le ton général des lectures aura aidé à situer le milieu.

Une partie du carnet de lectures a déterminé l'identité québécoise. On la retrouve au Tableau 6.

TABLEAU 6

SOUS-CARNET «IDENTITÉ QUÉBÉCOISE» DU CARNET DE LECTURES

[illegible] C't'à ton tour, Laura Cadieux, Michel Tremblay
[illegible] [illegible], Michel Tremblay
[illegible] La petite patrie, Claude Jasmin
[illegible] La Sagouine, Antonine Maillet
[illegible] Ces enfants de [illegible], Gabrielle Roy
[illegible] Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges, Michel Tremblay

Verbatim des réponses

[illegible]

La personnalité

C'est délicat. C'est qualitatif. Disons qu'il est difficile de décrire objectivement une personnalité et encore plus difficile d'évaluer un portrait psychologique. Disons que Madeleine s'est reconnue dans le portrait qu'on a fait d'elle, qu'elle l'a trouvé flatteur. Puisque la question était sans aucune prétention peut-être sera-t-il suffisant ici de reclasser les réponses sans plus de commentaires.

Les répondants ont dressé une liste des *goûts*: goût du mystère, des divertissements simples, d'univers variés, d'histoires, de la psychologie, des lettres, des arts, des voyages, de la géographie, de la lecture, de la nature, de la montagne, des biographies et plus récemment de la musique.

Sur le plan *cognitif* on a insisté sur la curiosité, l'ouverture et le besoin de comprendre; on a parlé d'intelligence pratique, de patience, de ténacité, de minutie.

Les remarques touchant plus à l'*affectivité* ont laissé entrevoir une personne équilibrée, relativement heureuse, sans problèmes majeurs, changeante, sensible aux questions de sentiments, et peu angoissée ou du moins peu intéressée à vivre de façon stressée.

On a entrevu un *mode de vie aisé*: une vie rangée, un peu « tripeuse », confortable, bourgeoise, où on sait se garder du temps pour soi et se détendre.

En même temps plusieurs personnes ont souligné une préoccupation pour la *condition de femme*: on a vu la lectrice en recherche sur ce plan avec un intérêt, sans implication directe cependant pour le féminisme.

Côté *relations humaines* on a décrit une personne sociable, généreuse, aimant échanger avec les autres, ayant à cœur l'éducation de son enfant et n'aimant pas les personnes agressives.

Sur le plan *idéologique* on a perçu une personne ayant conscience des problèmes actuels, et une préoccupation pour le sort des autres, un intérêt pour des questions sociales, écologiques, féministes, internationales, péquiste, à gauche.

Une partie des réponses touchait aux *pratiques de lecture*: on a perçu que Madeleine lisait pour décompresser, pour se distraire, pour échanger avec d'autres, avec une préférence pour les lectures faciles; on l'a imaginée abonnée à un club de livres, lisant les journaux, dont l'*Express*, et les chroniques littéraires.

Si on recomposait maintenant un sous-carnet de lectures « personnalité » on obtiendrait le Tableau 7. Il peut être intéressant de souligner que 5 répondants sur les 9 qui ont répondu à cette question ont cité le roman policier comme indice d'un trait de personnalité.

TABLEAU 7

SOUS-CARNET « PERSONNALITÉ » DU CARNET DE LECTURES

7. *La Guerilla Tupamara*, Maria Esther Gilio
8. *Les Tupamaros*, Alain Labrousse
9. *Nous les Tupamaros*, Quelques tupamaros
9. *Le meurtre de Kyralessa*, C.V. Gheorghiu
10. *Les immortels d'Agapia*, C.V. Gheorghiu
11. *Étude en rouge*, A. Conan Doyle
12. *Le Fantôme de l'Opéra*, Gaston Leroux
13. *Le Rapport Hite*
15. *La femme Eunuque*, Germaine Greer

71. Les Possédés. Dostoïevski
72. Crime et Châtiment I. Dostoïevski
73. Crime et Châtiment II. Dostoïevski
74. [illegible]. C.V. Gheorghiu
76. L'Idiot I. Dostoïevski
77. L'Idiot II. Dostoïevski
78. Profil d'une œuvre « Crime et Châtiment ». [illegible]
80. C't à ton tour Laura Cadieux. Michel Tremblay
81. Les Belles-sœurs. Michel Tremblay
82. [illegible]. Time-Life
83. Souvenirs de la maison des morts. Dostoïevski
61. Les Aventures de Sherlock Holmes. A. Conan Doyle
62. Les Souvenirs de Sherlock Holmes. A. Conan Doyle
63. La Résurrection de Sherlock Holmes. A. Conan Doyle
64. La Vallée de la Peur. A. Conan Doyle
66. Archives sur Sherlock Holmes. Sir A. Conan Doyle
67. Le chien des Baskerville. Sir A. Conan Doyle
68. Son dernier coup d'archet. Conan Doyle
72. Le rapt. Frison-Roche
73. Le dernier [illegible]. Frison-Roche
74. Le Joueur. Dostoïevski
75. L'Éternel mari. Dostoïevski
83. Les trois Mousquetaires. Alexandre Dumas
84. Vingt ans après (t. I et II). Alexandre Dumas
85. [illegible]. Agatha Christie
86. Destination inconnue. Agatha Christie
87. Le train de 16 h 50. Agatha Christie
88. Le Noël d'Hercule Poirot. Agatha Christie
89. Miss Marple au Club du Mardi. Agatha Christie
90. [illegible]. Agatha Christie
91. [illegible]. Agatha Christie
92. Les Travaux d'Hercule. Agatha Christie
93. Le Club du mardi continue. Agatha Christie
94. Le Vicomte de Bragelonne (t. I et II). Alexandre Dumas
98. Les Mille et Une Nuits
100. Les animaux dénaturés. Vercors
101. [illegible]. [illegible]
108. Le Viol. [illegible]
110. La grande crevasse. R. Frison-Roche
111. Retour à la montagne. R. Frison-Roche
114. Le Livre de l'allaitement maternel. Colette Clark
115. L'Art de l'Allaitement maternel. La Leche
129. [illegible]. Marie Cardinal
130. [illegible]. Ashley Montagu
131. Les voyages de Gulliver. Jonathan Swift
133. [illegible]
145. [illegible]
146. Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges. Michel Tremblay
147. [illegible]. C. [illegible]
158. Paris. Time-Life
160. Toilettes pour femmes. Marilyn French
161. La chambre des dames. Jeanne Bourin
162. Le jeu de la tentation. Jeanne Bourin
163. [illegible]
165. Rio De Janeiro. Time-Life
166. Rome. Time-Life
168. Très sage Héloïse. Jeanne Bourin
173. [illegible]. Time-Life
174. [illegible] de l'Europe. Time-Life
176. Héloïse et Abélard. Régine Pernoud
177. L'aube de l'Islam. Time-Life
178. L'âge du progrès. Time-Life
179. [illegible] avec Rolling Stones. T. Sanchez
181. [illegible]
182. Offenbach roi du second Empire. Alain Decaux
183. Anna, Soror. Marguerite Yourcenar

Verbatim des réponses		Autres détails
1		
2		
3		
4. Elle aime aussi le romanesque (les voyages) (1); elle vit beaucoup dans son temps (2). Enfin la politique l'intéresse [illegible] (3).	(1) L'ensemble des romans qu'elle lit [illegible] [illegible] Pour les voyages : [illegible] (3) Cependant elle ne [illegible] pas [illegible] [illegible]	
5		
6. Dans l'ensemble, elle est assez [illegible] dans le choix de ses lectures.	Beaucoup de [illegible] Agatha Christie et [illegible]	
7		
8		
9		
10. [illegible] La petite vie tranquille [illegible] la guerre?		
11. Les romans qu'elle lit [illegible] hypothèse d'intellectuelle [illegible] je le sais d'expérience!		

Cette dernière note « je le sais d'expérience » soulève une question bien intéressante : est-ce plus susceptible de deviner un autre qui nous ressemble ? C'est ce que nous tenterons maintenant d'examiner.

LES RÉPONDANTS PARTAGEAIENT AVEC CETTE PERSONNE UNE CULTURE LIVRESQUE COMMUNE

Pour que ces répondants puissent deviner une personne inconnue par son seul carnet de lectures, il fallait aussi que celui-ci ait du sens pour eux.

Nous allons d'abord nous arrêter à la valeur d'indice de ce carnet de lectures. Puis nous tenterons de préciser comment la cumulation des différents diagnostics est meilleure que les diagnostics individuels. Enfin nous verrons qui étaient les répondants : quels livres et quels auteurs ils connaissaient et ne connaissaient pas.

La valeur d'indice du carnet de lectures

On a considéré ce carnet comme « un ensemble à l'intérieur duquel les répondants ont taillé des sous-ensembles leur permettant de justifier leur pronostic pour chacun des items du questionnaire. Ainsi nous avons pu recomposer un sous-carnet « femmes » ou un sous-carnet « personnalité ». Si maintenant on cumulait dans une même compilation toutes les fois qu'un livre a été mentionné, on obtiendrait en quelque sorte un tableau de la valeur d'indice des ouvrages en question, de leur influence sur le

diagnostic en quelque sorte. C'est ce qui on retrouve dans le tableau suivant (Tableau 8) où les ouvrages mentionnés 5 fois et plus ont été regroupés selon le nombre de mentions de l'auteur ou du titre qui ont été faites.

Tableau 8

OUVRAGES MENTIONNÉS 5 FOIS ET PLUS COMME INDICES

8 mentions

- 85 ABC contre Poirot, Agatha Christie
- 86 [illegible], Agatha Christie

7 mentions

- 17 L'un et l'autre [illegible], Marguerite [illegible]
- 87 Le train de 16 h 50, Agatha Christie
- 88 Le Noël d'Hercule Poirot, Agatha Christie
- 89 Miss Marple au Club du Mardi, Agatha Christie
- 90 La plume empoisonnée, Agatha Christie
- 91 [illegible], Agatha Christie
- 92 Les travaux d'Hercule, Agatha Christie
- 93 Le Club du mardi continue, Agatha Christie

6 mentions

- 1 La famille [illegible], [illegible]
- 13 [illegible], [illegible]
- 117 L'Art de l'Allaitement maternel, La Leche

5 mentions

- 4 [illegible]
- 8 [illegible]
- 17 [illegible]
- 104 [illegible]
- 114 [illegible]
- 127 [illegible]
- 130 [illegible]
- 141 [illegible]
- 153 [illegible]
- 166 [illegible]

Comment comprendre ce tableau? Du point de vue des répondants il s'agit de livres révélateurs. Du point de vue de la personne à découvrir, l'action combinée des répondants a-t-elle défini un type, un profil, un stéréotype, c'est-à-dire un portrait d'après les conventions sociales, un archétype, un portrait cherchant l'essence de la lectrice?

Pour le contraste relevons aussi les ouvrages qui n'ont pas été spécifiquement mentionnés. On obtient la liste apparaissant au Tableau 9.

Ainsi une trentaine de titres [illegible] n'ont pas servi [illegible] au diagnostic, soit seulement [illegible] environ de l'ensemble des ouvrages du carnet de lectures. Parmi eux, des séries assez importantes, soit 3 Denuzière, 4 Lapierre-Collins, ont été échappées. On peut remarquer aussi que plusieurs de ces livres sont des best-sellers, aspect qui pourtant a été relevé dans les commentaires: les répondants n'auront pas spécifié davantage cette catégorie? Curieusement plusieurs de ces livres ont été commentés spontanément par Madeleine lors d'une entrevue (96, Lapierre-Collins, Marie Cardinal, 148, Zola, Charrière). Comment comprendre cela? Nous ne pouvons guère ici que constater.

La cumulation des diagnostics en un dénominateur commun

On aura remarqué aussi que même si cette tâche avait été présentée aux répondants comme un «jeu-mystère scientifique» avec l'idée de déterminer un gagnant — nous y reviendrons — les réponses obtenues ont été traitées non pas de façon mutuellement exclusive mais selon un principe cumulatif. Alors qu'aucune réponse individuelle n'était suffisante pour identifier la personne, l'addition de ces réponses individuel-

TABLEAU 9

OUVRAGES NON MENTIONNÉS COMME INDICES

[illegible]

[illegible]

législative. La cumulation de plusieurs paroles est aussi un principe sous-jacent à la notion très ancienne d'« assemblée ». Elle s'opposerait — ou compléterait — en quelque sorte un fonctionnement manichéiste où les idéologies sont conçues comme étant mutuellement exclusives de telle sorte qu'on se prive de profiter du « bon » inscrit dans l'apparente « mauvaise » idée de l'autre.

On utilise cependant très peu un tel principe de cumulation en sciences humaines, sauf en folklore, qui pourrait bien être la discipline la plus collectiviste. Les folkloristes, eux, se sont vite rendus compte qu'en matière de savoir populaire, lorsque la mémoire est impliquée, ou une quelconque transmission du geste, des habitudes, de la parole, la collection de versions vaut toujours plus que la version individuelle, et que tous les détails, même contradictoires, sont « corrects ». On profite ainsi à la fois de la force de la répétition du même chez plusieurs individus et de l'intuition plus particulièrement aiguisée de certains[3].

De même, c'est probablement non pas leur mémoire cette fois mais leur culture commune avec Madeleine qui aura permis aux répondants d'arriver ensemble à la deviner, comme c'est par l'existence d'un fond commun inscrit dans la personne de chacun qu'on peut arriver à justifier des notions comme celles de mémoire collective, d'imaginaire collectif, d'inconscient collectif. C'est ainsi aussi qu'on pourrait justifier la technique d'analyse par cumulation de versions individuelles utilisée ici et dont on pourrait décomposer les règles implicites comme suit :

- On est à la quête d'un objet inaccessible en lui-même (ici la personne de Madeleine à identifier, d'après les règles d'une culture commune).
- les personnes qui fournissent une version (ici un diagnostic) connaissent individuellement cet objet, seraient par une médiation (ici le carnet de lectures éclairé par leurs propres lectures et elles-mêmes) [illegible] connaissance dans leur version.
- chaque personne occupe une position qui lui est propre par rapport à l'objet commun (ici par exemple en fonction de ses propres lectures et expériences) et en conséquence chaque version fournit un éclairage, un point de vue particulier ;
- chaque version est « vraie » et suspecte : vraie en ce qu'elle traduit une connaissance réelle de l'objet commun, suspecte en ce que ses traits de vérité sont exprimés avec un degré de justesse variable et que la version dépend aussi de la position de la personne et de l'éclairage ;
- en conséquence toutes les réponses sont à considérer, même les plus fragmentaires et les plus contradictoires et aucun élément de réponse n'est à écarter a priori ;
- la cumulation des versions individuelles pondère les versions individuelles et cerne l'objet commun d'autant plus que les positions individuelles sont variées ; autrement dit elle les centre, les ajuste, fournit un dénominateur commun, une approximation sinon exhaustive du moins juste et un éventail de variations possibles.

Une telle façon de voir n'exclut pas que certaines versions soient plus justes, plus complètes proportionnellement que d'autres : les répondants de ce « jeu scientifique » ont posé des diagnostics diversement élaborés ; par exemple, l'un d'eux s'est exclamé qu'il faudrait être devin pour répondre à certaines questions, et une autre fournissait une approximation très valable pour les mêmes questions. Seulement dans une optique cumulative, une version, un diagnostic très fidèle ne recouvre ni

3. [illegible] exemple [illegible] *La tradition du conte populaire au Canada français : [illegible] de la cumulation [illegible] de la [illegible]* [illegible]

n'éclipse une autre version plus fragmentaire ou moins juste : ces versions ne s'ordonnent pas les unes par rapport aux autres pour finalement être contenues dans « la version la meilleure », elle s'additionnent ce qui permet de conserver le petit détail qui, pris isolément, semble insignifiant et erroné, mais qui, pris en même temps qu'un autre détail, prendra tout son sens dans un ensemble plus vaste.

Qu'est-ce qui ferait la différence alors entre une version plus fidèle et une version fragmentaire, ou ici entre un diagnostic plus centré et un autre moins élaboré ? Les variables personnelles semblent nombreuses et onze répondants semble un bien petit nombre pour dégager des variables. Tout de même, il sera utile maintenant de regarder de plus près qui étaient les répondants, et quelle était leur culture livresque commune avec celle de Madeleine.

Caractéristiques des répondants

Notons tout de suite, on pourra le vérifier en relisant les réponses, que les diagnostics des répondants 10 et 4 se sont avérés à la fois les plus justes et les plus élaborés et que, d'une façon indépendante et après avoir lu toutes les réponses, Madeleine a également sélectionné ces deux réponses comme étant les plus rapprochées de sa propre perception d'elle-même. Notons aussi le cas des répondants 9 et 3 qui ont déclaré forfait, l'un dès le 2[e] item — « il faut être devin » — et l'autre définitivement à partir de l'item 5. Ces deux-là fournissaient ainsi les réponses les plus fragmentaires.

Qui, maintenant, étaient-ils ? Consultons le Tableau 10.

TABLEAU 10
LES RÉPONDANTS DU JEU-ÉNIGME

Sexe	Âge Scolarité	Métier	Temps pris pour faire la tâche
1 homme	20-29 maîtrise	chercheur-historien	10 minutes
2 femme	20-29 maîtrise	socio-démographe chercheure	45 minutes
3 homme	50-59 doctorat	professeur de sociologie	—
4 femme	30-39 maîtrise	chercheure, domaine du livre et des journaux	2 heures
5 homme	30-39 maîtrise	chercheur en sciences sociales	1 heure
6 femme	40-49 secondaire	réceptionniste-dactylo	2 heures et plus
7 femme	30-39 doctorat	chercheure en sociologie	3 heures
8 homme	40-49 maîtrise	praticien de statistique	1 heure
9 homme	60-69 doctorat	médiéviste	5 heures
10 femme	20-29 maîtrise	chercheure en communication	1 heure 30 minutes
11 homme	30-39 doctorat	chercheur	1 heure

La plupart donc étaient des intellectuels de niveau universitaire post-gradué avec une orientation professionnelle en recherche. Ils ont pris entre 30 minutes et 5 heures pour faire la tâche. La division au niveau des variables sexe et âge était bien balancée comme on le voit dans le Tableau 11.

TABLEAU 11

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS SELON L'ÂGE ET LE SEXE

Répondants	**femmes**	**hommes**
moins de 40 ans	3 (répondants 2, 4, 10)	3 (répondants 1, 5, 11)
40 ans et plus	2 (répondants 6, 7)	3 (répondants 3, 8, 9)

Quand on replace les répondants dans la case à laquelle ils correspondent, les remarques précédentes s'éclairent : les diagnostics 4 et 10, vus comme les plus complets, sont ceux de deux jeunes femmes de niveau maîtrise, de la même catégorie, donc, que celle où on aurait classifié Madeleine, et les diagnostics 3 et 9, les plus fragmentaires, sont ceux d'hommes de plus de 40 ans de niveau doctorat, donc différents sur ces trois variables de celles où se situe Madeleine. Le critère d'une plus grande culture commune pourrait-il expliquer ici la plus grande qualité du diagnostic des répondants 4 et 10? Avec un si petit nombre de répondants, plusieurs facteurs pourraient intervenir pour expliquer cette sagacité, dont des variables très individualisées sans lien avec l'âge, le sexe ou le degré universitaire. Par exemple 4 et 10 ont toutes les deux une certaine formation en littérature. Constatons néanmoins la coïncidence de ce repérage des deux versions les plus complètes et les moins complètes au niveau des variables âge et sexe ; il suffira d'accepter ici que nous avons l'indication d'une piste valable qu'il serait intéressant de vérifier sur un plus grand nombre.

Une autre piste pour établir le degré de culture commune des répondants consiste en la compilation des livres et des auteurs du carnet de lectures lus par les répondants. En effet pour chaque ouvrage de ce carnet, ceux-ci ont dû indiquer s'ils avaient lu le livre en tout ou en partie / entendu parler du livre sans l'avoir lu / jamais entendu parler du livre et s'ils avaient lu cet auteur / entendu parler de cet auteur sans le lire / jamais entendu parler de cet auteur. Reprenons maintenant ces réponses. Nous en ferons deux approches, celle des livres lus, qui définit une pratique commune et celle des livres inconnus, qui équivaut par soustraction à une approche de l'ensemble des livres connus, qu'ils aient été lus ou non, et qui définit un monde de référence commun. Ces données sont compilées par répondant, et ensuite par ouvrage dans la même optique de cumulation déjà mentionnée.

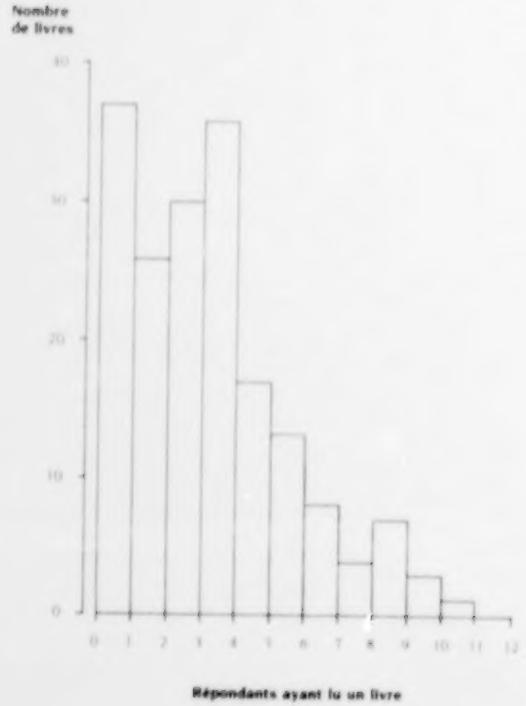
Les livres et auteurs lus

En reprenant le tableau en quatre cases de tout à l'heure, en additionnant le nombre de livres lus par chaque répondant et en le divisant par le nombre de répondants de la case, on obtient le Tableau 12, qui nous donne une indication du nombre moyens de livres et d'auteurs lus selon l'âge et le sexe.

Tableau 12 NOMBRE MOYEN DE LIVRES ET D'AUTEURS DU CARNET DE LECTURES LUS PAR LES RÉPONDANTS				
	Livres lus		**Auteurs lus**	
	femmes	*hommes*	*femmes*	*hommes*
moins de 40 ans	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
40 ans et plus	[illegible]	41.7	22.5	[illegible]

On peut constater que les femmes de moins de 40 ans ont lu environ deux fois plus de livres du carnet de lecture que les autres répondants. La constatation est la même pour les auteurs lus.

En compilant maintenant les réponses par ouvrage obtient un autre résultat intéressant : une indication du degré de communauté ou de concordance des lectures de Madeleine avec celles des répondants. La Figure 11 et le Tableau 13 nous montrent qu'une petite partie du carnet de lectures est propre à plus de la moitié des répondants et qu'une bonne partie des lectures de Madeleine lui sont particulières, enfin, si on prend ce groupe comme univers de référence.



11.
Répartition des livres du carnet de lectures selon le nombre de répondants qui les ont lus

TABLEAU 13

LIVRES LUS PAR LES RÉPONDANTS

Livres lus communs

aux 11 répondants : 0

à 10 répondants : 1

41 *Les belles-sœurs*. Michel Tremblay

à 9 répondants : 4

32 *Crime et Châtiment* I. Dostoievsky
33 *Crime & Châtiment* II. Dostoievsky
60 *Le Pavillon des Cancéreux*. A. Soljenitsyne
128 *Pélagie-la-Charette*. Ant. Maillet

à 8 répondants : 7

31 *Le Manifeste du parti communiste*. Karl Marx
37 *L'Idiot* II. Dostoievsky
72 *La Sagouine*. Antonine Maillet
76 *La puissance & la gloire*. Graham Greene
81 *Les trois Mousquetaires*. Alexandre Dumas
127 *Livre blanc sur la souveraineté-association*
148 *Voyage au Centre de la Terre*. Jules Verne

à 7 répondants : 4

36 *L'Idiot* I*. Dostoievsky
57 *Une Saison de la vie d'Emmanuel*. Marie-C. Blais
129 *Une vie pour deux*. Marie Cardinal
164 *L'astragale*. Albertine Sarazin

à 6 répondants : 8

9 *L'Homme invisible*. H.G. Wells
65 *Une journée d'Yvan Denissovitch*. A. Soljenitsyne
74 *Le joueur*. Dostoievsky
97 *L'Archipel du Goulag — tome* I. A. Soljenitsyne
98 *Les Mille et Une Nuits*. Anonyme
106 *Ainsi soit-elle*. Benoîte Groult
131 *Les voyages de Gulliver*. Jonathan Swift
133 *Papillon*. Henri Charrière

à 5 répondants : 13

12 *Le Fantôme de l'Opéra*. Gaston Leroux
15 *La femme Eunuque*. Germaine Greer
22 *Tant que la terre durera* vol. I. Henri Troyat
24 *Tant que la terre durera* vol. II. Henri Troyat
67 *Le chien des Baskerville*. Sir A. Conan Doyle
84 *Vingt ans après* (I & II). Alexandre Dumas
88 *Le Noël d'Hercule Poirot*. Agatha Christie
90 *La plume empoisonnée*. Agatha Christie
92 *Les travaux d'Hercule*. Agatha Christie
126 *La grosse femme d'à côté est enceinte*. Michel Tremblay
132 *La clé sur la porte*. Marie Cardinal
146 *Thérèse & Pierrette à l'école des S. Anges*. Michel Tremblay
160 *Toilettes pour femmes*. Marylin French

à 4 répondants : 17

à 3 répondants : 16

à 2 répondants : 30

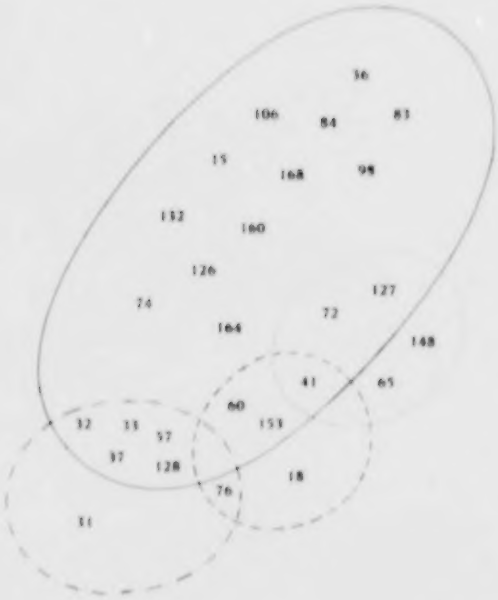
à 1 répondant : 26

à aucun répondant : 17

* Dédoublement dû à une erreur de pointage

On peut aussi pousser cette recherche de la culture commune plus loin en compilant quels sont les livres communs à tous les répondants d'un même sous-groupe. Cela a donné le système d'ensembles et de sous-ensembles suivant, où on retrouve des ouvrages partagés par plusieurs ensembles de répondants et d'autres qui semblent plus propres à un ensemble de répondants (Figure 12).

12.
Ensembles des livres lus par tous les membres d'un groupe de répondants



Livres lus par toutes les répondantes de moins de 40 ans

Livres lus par toutes les répondantes de 40 ans et plus

Livres lus par tous les répondants de moins de 40 ans

Livres lus par tous les répondants de 40 ans et plus

Si maintenant nous ne retenons que les ouvrages plus particuliers à une classe de répondants — lus par tous ces répondants mais non par tous les répondants d'une autre classe —, nous obtenons le Tableau 14.

Est-ce un hasard? Outre le fait que la liste des jeunes femmes se démarque clairement des trois autres, les titres ainsi obtenus évoquent des stéréotypes: la famille et les générations du côté des femmes mûres, la politique du côté des hommes mûrs, la vie pour soi-même chez les jeunes hommes, et la recherche d'un nouveau rôle chez les jeunes femmes? Voilà qui est à la frontière de la rêverie.

Tableau 14

OUVRAGES LUS PAR TOUS LES SUJETS D'UN GROUPE DE RÉPONDANTS MAIS NON PAR TOUS LES SUJETS D'UN AUTRE GROUPE

Femmes	Hommes
moins de 40 ans	
13. *La femme Eunuque* 74. *Le Joueur* 83. *Les trois Mousquetaires* 84. *Vingt ans après* 98. *Les Mille et Une Nuits* 106. *Ainsi soit-elle* 118. *Paroles de femmes* 126. *La grosse femme d'à côté est enceinte* 129. *Une vie pour deux* 132. *La clé sur la porte* 160. *Toilettes pour femmes* 164. *L'astragale*	65. *Une journée d'Ivan Denissovitch*
40 ans et plus	
18. *Le [illegible] des Générations*	11. *Le Manifeste du parti communiste*

Les livres et auteurs inconnus

Parler d'ouvrages inconnus c'est parler d'ouvrages auxquels on est étrangers, qui ne font pas partie de notre monde de référence. Ici encore les résultats sont restés cohérents. Par exemple, ce sont les jeunes femmes qui sont le moins étrangères aux livres de Madeleine, et les jeunes gens se démarquent des plus de 40 ans en ce qui concerne leur degré de familiarité avec les auteurs (Tableau 15).

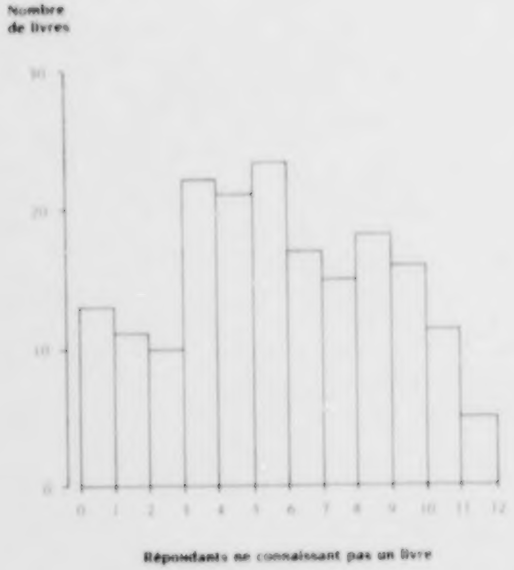
Tableau 15

NOMBRE MOYEN DE LIVRES ET D'AUTEURS ÉTRANGERS AUX RÉPONDANTS

	Livres inconnus		Auteurs inconnus	
Répondants	***femmes***	***hommes***	***femmes***	***hommes***
moins de 40 ans	60.7	105.1	33.3	19
40 ans et plus	100.5	88	50	50.7

On peut être étranger à des livres parce qu'ils sont moins connus, parce que leur thème ne nous préoccupe pas ou parce qu'ils sont nombreux à couvrir le même thème. La recomposition du carnet de lectures par nombre de répondants pour qui le livre est inconnu semble nous

orienter en effet vers ces possibilités. Tout d'abord la figure des fréquences (Figure 17), plus uniforme que la précédente indique des proportions assez semblables de livres plus ou moins connus. La lecture des titres donne quant à elle à penser que les livres les plus inconnus sont dans plusieurs cas des ouvrages qui ont été lus plutôt en fonction du thème ou de la série qu'en fonction de la popularité d'un titre ou d'un auteur. On retrouvera ainsi plusieurs ouvrages à tendance politico-ethnologique, un groupe d'ouvrages sur la sexualité, un autre sur la naissance, des oeuvres mineures d'un auteur connu, et des commentaires sur des livres ou personnages connus.



18.
Répartition des livres du carnet de lecture selon le nombre de répondants desquels ils sont inconnus.

Les livres inconnus d'aucun répondant, donc connus de tous, auront été aussi des livres lus si on s'en rapporte aux listes précédentes.

Le Tableau 16 indique les ouvrages étrangers à un groupe de répondants mais non aux autres. Encore une fois le groupe des jeunes femmes se démarque: un seul livre leur aura été plus particulièrement étranger alors que ces sous-ensembles sont plus imposants pour les trois autres groupes. Les jeunes hommes auront été plus étrangers à Henri Troyat et à Margaret Mead, et les femmes d'âge mûrs à Agatha Christie.

Tableau 16

OUVRAGES INCONNUS DE TOUS LES SUJETS D'UN GROUPE DE RÉPONDANTS MAIS CONNUS PAR D'AUTRES RÉPONDANTS

<table>
<tr><th>Femmes</th><th>Hommes</th></tr>
<tr><td colspan="2">moins de 40 ans</td></tr>
<tr><td colspan="2">55. La Barynia.
Henri Troyat
180. Le Roman de François Villon.
Francis Carco</td></tr>
<tr><td>155. Vie de Zola.
Bertrand de Jouvenel</td><td>3. La pensée de Che Guevara.
Michael Lowy
4. Les Tupamaros.
Alain Labrousse
12. Le Fantôme de l'Opéra.
Gaston Leroux
17. L'un et l'autre sexe.
Margaret Mead
18. Le fossé des Générations.
Margaret Mead
19. Halte à la Croissance.
20. Le Festin empoisonné.
Rapport Nader
27. Le Sac et la Cendre I.
Henri Troyat
28. Le Sac et la Cendre II.
Henri Troyat
29. Étrangers sur la Terre I.
Henri Troyat
30. Étrangers sur la Terre II.
Henri Troyat
45. Amélie.
Henri Troyat
46. La Grive.
Henri Troyat
47. Tendre & violente Elisabeth.
Henri Troyat
48. La rencontre.
Henri Troyat
54. Les compagnons du coquelicot.
Henri Troyat
56. La gloire des vaincus.
Henri Troyat
58. Les dames de Sibérie.
Henri Troyat
59. Sophie ou la fin des combats.
Henri Troyat
64. La Vallée de la Peur.
A. Conan Doyle
95. Le dossier confidentiel de l'euthanasie.
Lalou & Barrère</td></tr>
<tr><td colspan="2">40 ans et plus</td></tr>
<tr><td>11. Étude en rouge.
A. Conan Doyle
23. The Mind of Primitive Man.
Franz Boas
52. The first men.
Time Life
53. Souvenirs de la maison des morts.
Dostoievsky
67. Le chien des Baskerville.
Sir A. Conan Doyle
90. La plume empoisonnée.
Agatha Christie
91. Les pendules.
Agatha Christie
92. Les travaux d'Hercule.
Agatha Christie
93. Le Club du mardi continue.
Agatha Christie
99. Frankenstein.
Mary Shelley</td><td>1. La Guerilla Tupamara.
Maria Esther Gilio
8. Piaf.
Simone Berteaut
66. Archives sur Sherlock Holmes.
Sir A. Conan Doyle
78. The Joy of Sex.
Alex Comfort
80. Manouche.
Roger Peyrefitte
102. Pour une naissance sans violence.
F. Leboyer
169. Louisiane.
M. Denuzière
172. Bagatelle.
M. Denuzière</td></tr>
</table>

129

Cet examen plus attentif des ouvrages lus et inconnus maintient sans doute l'intérêt d'un critère de culture commune dans la vérification de l'adage « Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es ». Il y a quelque chose de juste dans le proverbe. Par les livres on peut connaître la personne, ou du moins par ses livres, onze personnes, pour la plupart de formation universitaire graduée en sciences humaines, ont pu cerner assez clairement l'identité de l'auteure d'un carnet de lectures, aussi de formation universitaire graduée en sciences humaines. Parmi ces onze répondants, les jeunes femmes l'ont devinée plus complètement. En même temps ce sont elles qui partageaient le plus dans leur pratique et leur expérience les caractéristiques de l'auteure du carnet de lectures étudié. On peut se demander si des répondants moins apparentés auraient pu deviner aussi bien. À ce stade-ci il serait imprudent de généraliser ces résultats: comment distinguer les nombreuses variables qui sont en jeu? Tout au plus avons-nous pu poser les jalons du mode d'analyse choisi. Trituré dans tous les sens le carnet de lectures a livré ce qu'on attendait de lui. Il offre de bonnes possibilités de connaissance de soi et de l'autre. Et encore, il ne s'est agi que d'une nomenclature des titres, des auteurs, des dates des lectures: au cours de cet exercice nous n'avons même pas ouvert les livres.

Il serait peut-être temps maintenant de répondre à une autre question déjà soulevée dans ce chapitre, soit celle de la double vie de la personne alphabétisée, équipée à la fois pour évoluer dans le monde sensible et dans le monde des signes. En continuant d'utiliser le carnet de lectures, nous nous adressons maintenant à Madeleine elle-même.

PETIT EXERCICE DE BIOLOGIE CULTURELLE: MADELEINE, SA VIE ET SES LIVRES

> Si j'ai pu grâce à vos plumes
> M'envoler
> Vers la clarté vers la brume
> M'évader
> Je vous dois tant de voyages
> Tant de soleils tant d'orages
> Que ma vie sera trop brève
> Pour vous les changer en rêves
>
> Anne Sylvestre

Si une personne se devine par ses livres, c'est dire que les livres rencontrent la vie et qu'ils se mêlent puissamment à elle puisqu'ils en prennent la teinte! Ou est-ce la vie qui prend la teinte des livres? Autrement dit, choisissons-nous les livres en fonction de ce que nous sommes ou changeons-nous au fur et à mesure que nous lisons? Il y a ici une question d'œuf et de poule, où les deux réponses sont possiblement valables. La bibliothèque d'une personne la reflète et elle reflète aussi la société qui pénètre ainsi dans l'espace privé et qui tend alors à influencer la personne.

C'est ce que nous allons tenter d'apercevoir dans les deux dernières sections de cet essai, en examinant tout d'abord la place des

livres dans la vie de Madeleine et en abordant ensuite le rôle des institutions dans le choix des livres. En un sens, il nous reste à faire un exercice de biologie, puis un exercice d'écologie.

Abordons tout de suite l'exercice de biologie. Madeleine est en effet une personne vivante ; nous avons conclu que nous pouvions la connaître un peu en voyant ce qu'elle lisait, autrement dit que ses livres constituaient une trace d'elle-même. Mais comment cela se fait-il? Comment se fait cette prise de sens des livres dans la vie? Comment la lecture est-elle une activité vivante prise en charge par un organisme vivant?

Pour répondre à une telle question, la trace, le carnet de lectures étaient insuffisants. C'était à Madeleine même qu'il fallait s'adresser. Nous avons ainsi travaillé ensemble cette question du lien entre la vie et les livres. Hors son carnet de lectures, nous nous sommes donné deux instruments : d'abord une entrevue, puis une chronologie de sa vie.

Je connais Madeleine depuis plusieurs années. Grande liseuse et amatrice de livres, elle s'est intéressée à cette recherche dès les débuts et moi, à son expérience de lecture. Alors très vite, nous avons organisé une « séance de magnétophone ».

Je suis arrivée la veille. Nous avons parlé bouquins. Le lendemain pendant une heure tranquille où trois petits s'étaient résignés à faire la sieste nous avons sorti le magnétophone. Les piles étaient trop faibles, les enfants n'ont pas dormi longtemps, tout de même nous avons parlé beaucoup et ce sont des extraits de cette conversation qui seront cités plus loin.

Par la suite Madeleine m'a refilé son carnet de lectures. Avec son accord j'ai « patenté » le jeu-questionnaire que nous venons d'analyser. Mais il manquait encore quelque chose : était-il possible d'aligner une trace de la vie parallèle à la trace des livres? Il manquait la chronologie de sa vie. Nous l'avons établie, cette méthode étant toute indiquée puisque son carnet de lectures était déjà organisé de façon chronologique.

Mais comment reconstitue-t-on le fil d'une vie?

Pour l'établir nous avons utilisé un procédé graphique. Je me suis amenée un bon dimanche matin chez Madeleine avec deux larges bandes de papier, juste à temps pour le café et les croissants. Après le petit-déjeuner et une séance d'essai du Commodore-64 nouvellement arrivé, nous avons desservi la longue table de la salle à manger et nous nous sommes mises à la tâche. J'ai déroulé mes bandes, tracé une longue ligne entrecoupée de trente-cinq points équidistants (pour les années) et proposé à Madeleine de reconstituer sans plus de règles l'histoire de sa vie sur cette ligne — « rien que ça! » — comme ça lui viendrait.

Quelques heures plus tard nous nous sommes retrouvées devant une sorte de « ligne de vie » chargée d'écritures qui a servi de brouillon à l'encart que l'on retrouvera plus loin dans ces pages.

Tous ces matériaux étant disponibles, comment rendre compte maintenant de ce fameux lien organique entre la personne et ses livres? On le sent, on le perçoit : comment l'exprimer clairement? Après quelques

essais infructueux, je suis revenue à l'entrevue initiale en essayant d'identifier ce dont elle parlait : il était question de petite enfance, du plaisir de lire, de la bibliothèque, du choix de livres, du souvenir des livres, des périodes de lecture, etc. Ces différents sujets se regroupaient assez naturellement selon quatre dimensions qui pourraient bien être quatre piliers d'une pratique culturelle vivante :

1. quelque part il se fait un branchement aux autres ;

2. lire est un en-soi : une expérience organique, existentielle ;

3. dans le cours de la lecture il y a des moments de dissolution du livre et de l'identité personnelle ou si on veut des moments de symbiose ;

4. la vie et les lectures croissent, se déplacent et laissent des traces.

Branchement, expérience, symbiose, évolution. C'est en ces termes que nous allons maintenant relier la vie aux livres, le bios au logos, à l'aide du témoignage de Madeleine. Remarquons en même temps que ces termes pourraient aussi s'appliquer à d'autres témoignages de lecteurs.

LE BRANCHEMENT AUX LIVRES ET AUX AUTRES

Arbre, toujours au milieu
De tout ce qui t'entoure
Arbre qui savoure
La voûte entière des cieux

Rilke

Puisqu'il est qu... ation de biologie, si nous prenions l'image d'un arbre comme point de repère ? Un arbre : bien campé, solide sur son axe, vivant. Cet arbre est planté en terre, il a germé d'une graine, il en produit d'autres, il est habité par d'autres êtres vivants, il reçoit soleil, eau, air, et fournit de l'oxygène en échange. Il est branché.

De même il y a du branchement dans la relation de Madeleine aux livres. Le choix des livres va avec le choix des autres. Il y a là des liens de lecture qui vont des autres à elle et d'elle aux autres. Elle a parlé notamment du rôle crucial de son père et de deux professeurs, de ses interactions avec son conjoint et avec son fils, et de sa façon de choisir les livres qu'elle lit.

Le père et une ou deux profs

L'entrevue a commencé par un retour sur la petite enfance. Parmi les premières images sont venues celle de la mère qui lit peu sinon le journal et celle d'un père qui lit tout le temps, qui avait toujours un livre commencé et qui achetait les ouvrages par piles de dix à douze à la fois. « ça me fascinait » : du roman, des livres sur l'histoire, histoire de France, histoire d'Allemagne, des biographies, la vie d'Hitler, la vie de Jésus, puis vers la fin de sa vie des romans de la littérature française. Ce père, avocat de formation, n'avait jamais pratiqué le droit et avait travaillé plutôt comme fonctionnaire du gouvernement provincial. C'est dans sa relation avec son père que Madeleine a situé son premier branchement à la lecture.

Je pense qu'en grande partie, si j'ai appris à aimer la lecture, c'est grâce à mon père. C'est d'abord à cause de lui que j'ai appris à lire tôt. Petite je lui demandais toujours de me lire les « Philomène » dans L'*Action Catholique*, et comme ça l'ennuyait il a demandé à maman de me montrer à lire. J'avais quatre ans.

*

Mais le goût de la lecture, ça c'est papa. Il aimait lire et il avait une excellente mémoire. Il avait une mémoire au-dessus de la moyenne, je crois, et puis il adorait l'histoire. Il connaissait très bien l'histoire du Québec. En histoire européenne aussi, il s'y connaissait assez bien et puis il en était très fier. Moi ça me fascinait lorsqu'il arrivait à la maison avec des tas de livres. J'ai toujours aimé les livres, pas seulement ce qu'il y a dedans, mais aussi le contact tactile avec le livre. Je regardais les livres, je les feuilletais, puis finalement je les lisais... pas tous, mais plusieurs.

Ainsi elle a su lire avant d'aller à l'école.

J'avais un petit tableau noir, je m'en souviens très bien, je prenais des alphabets en nouilles et je faisais des mots avec. C'est comme ça que j'ai appris à lire. C'est maman qui m'a fait faire ma première année à la maison.

L'année suivante elle est entrée à l'école directement en 2ᵉ année et s'est classée pour la suite parmi les premières de classe.

Plus tard, elle a lu des livres que son père achetait et s'est souvenu d'une razzia sur Émile Zola : elle ne connaissait pas cet auteur, il est arrivé avec une pile de livres de poche, elle a commencé à les lire, elle les a tous lus.

À cette relation première s'est greffée ensuite sa relation à une autre personne transmettrice du goût de lire :

Au collège aussi, j'ai eu un professeur de littérature qui m'a vraiment donné le goût de la lecture. De la littérature française en particulier. Elle m'a également donné le goût du théâtre.

Madeleine a identifié ces deux exemples comme étant à la source de ses propres habitudes de lecture.

Si tu me demandais de nommer les deux personnes qui m'ont le plus influencée, je dirais que ce sont celles-là : papa d'abord, par son exemple. Le fait de voir toujours quelqu'un qui lit, il me semble que ça incite à lire... Également le fait qu'il y ait des livres dans la maison, qu'il y en ait de disponibles et qu'il en rentre régulièrement, ça pique la curiosité.

Le conjoint et le fils

Madeleine a aussi parlé de ses interactions littéraires avec son conjoint, devinées précédemment par les répondants du jeu-questionnaire. Elle a situé la lecture comme une pratique assez centrale de leur vie commune, marquée d'échanges de livres, chacun dans sa différence, lui capable de lire dans le bruit et devant la télé, et rapidement, et elle, préférant prendre son temps dans le silence.

Il parcourt un livre, regarde la table des matières puis le lit en diagonale pour avoir l'idée principale. Ça lui arrive très souvent de faire ça. Il lit

> d'abord, je pense, pour s'informer, plus encore que pour le simple plaisir de lire. Il a une façon différente de moi de lire. Il n'a pas le même genre d'attachement sentimental au livre que moi. Mais il aime beaucoup les livres, il trouve ça très important et il veut que les enfants lisent aussi. Il a même commencé une collection de livres anciens.

Il nous faut considérer que dans leur vie à deux, la lecture est devenue un sujet de conversation privilégié, un plaisir commun, donc une occasion d'entrer en contact. « Au départ, on a une formation littéraire commune parce qu'on a fait tous les deux les mêmes études ». De même la lecture est devenue un loisir ordinaire, faisant partie intégrante du quotidien, contrairement aux sorties, plus exceptionnelles.

Autre exemple de ce que les livres peuvent faire partie non seulement de la vie personnelle mais aussi de la vie du couple. Madeleine et son conjoint avaient un projet de bibliothèque commune qui est devenu une réalité depuis.

> On aura toujours dans notre maison, en tout cas tant qu'on pourra avoir une grande maison, une pièce qui sera une bibliothèque et dont la principale fonction sera d'être une pièce de lecture. Ce sera une pièce chaude, agréable, dans laquelle on aura des fauteuils confortables, un bon éclairage et puis des livres partout.

Les enfants aussi avaient leur place dans ce projet, dont un coin bien à eux parmi les étagères.

> Si on fait du livre un bibelot qu'ils ne peuvent jamais toucher, ça risque peut-être de les dégoûter de la lecture. Ça me fend un peu le cœur de voir les enfants déchirer leurs beaux livres mais, quand ils vont vieillir, à un moment donné, ils vont s'apercevoir qu'un livre c'est pas fait pour être déchiré. Par exemple, on leur raconte beaucoup d'histoires mais c'est souvent à l'aide d'un livre.

Le petit garçon avait d'ailleurs bien compris cette fonction de « branchement » du livre.

> Souvent, on dirait qu'il se sert du livre comme moyen d'avoir notre attention exclusive.

Les institutions sociales

Il est à peu près impossible aussi de lire sans se brancher à des institutions, que ce soit dans la manière dont on se procure les livres, ou dans les ouvrages eux-mêmes qu'on accueille ou qu'on rejette.

Par exemple, Madeleine a mentionné pendant la conversation qu'elle lisait des chroniques des livres, qu'elle reçevait des listes de parutions de maisons d'édition et qu'elle trouvait les livres chers. Ceux-ci tardaient d'ailleurs à arriver dans les bibliothèques publiques. Elle a dit aussi qu'elle allait souvent bouquiner et qu'alors elle regardait toujours l'étalage des nouveaux livres, se laissait un peu tenter par l'emballage, examinait la table des matières et parfois les titres des chapitres. Elle suivait notamment des thèmes ou des auteurs qu'elle connaissait bien, ne lisait pas énormément les best-sellers, se méfiant un peu de l'eau de rose et du roman-savon. Elle a parlé aussi de journaux, *Le Devoir*, *Le Soleil*

et de revues qu'elle n'achetait pas tellement parce qu'il y avait trop d'annonces.

Plutôt que de tout acheter elle essayait aussi d'autres stratégies : aller à la bibliothèque publique, lire les ouvrages non lus de leur propre bibliothèque, entre autres ceux que son conjoint rapportait lors de ses visites dans les boutiques de livres usagés. Ainsi avait-elle essayé Jules Verne et apprécié *Le voyage au centre de la terre*. Et elle voulait lire *De la terre à la lune* et *2 000 lieues sous les mers*, mais non *Robur le conquérant* qui était une œuvre secondaire, selon elle.

Des livres qu'elle n'aurait pas voulu lire ? Les Harlequin avec l'impression qu'ils constitueraient une vraie perte de temps.

De même, il a été question des idéologies associées aux lectures : à *Sélection du Reader's Digest*, par exemple, ou aux Harlequin, chargés des stéréotypes féminins, « la pauvre bergère qui marie le prince ».

Un livre doit nous apprendre quelque chose. Lire la *Chine en l'an 2000* ou *Guerilla Tupamaros* l'avaient fait, les romans historiques aussi, dont *Germinal* de Zola était pour elle l'illustration par excellence. Après plusieurs « Zola », Madeleine avait même reconstitué sur papier la généalogie de la série.

Quoique bilingue, elle lisait presque exclusivement en français, l'anglais lui demandant un effort supplémentaire qui la rebutait même si elle savait la littérature américaine très riche. D'autre part, elle aimait beaucoup la littérature française et aussi la littérature québécoise et se trouvait heureuse du nombre de plus en plus grand d'auteurs québécois. « Tu sais, on s'y retrouve, c'est important de se retrouver ».

De même il a été question de son abonnement à la bibliothèque municipale, de livres qu'elle aimait beaucoup donner ou recevoir en cadeau, des jeunes dont elle trouvait qu'ils ne lisaient pas beaucoup à l'école.

ÊTRE LISANT

... l'oiseau est dans l'œuf
l'œuf est dans le nid
le nid est sur la branche
la branche est dans l'arbre
l'arbre est dans ses feuilles...

Chanson traditionnelle

Que se passe-t-il lorsqu'on est en train de vivre quelque chose ? On sent, on ressent, on aime, on déteste, on bouge, on est globalement placé dans une expérience. Voilà un aspect du fait d'être vivant qui peut difficilement être exprimé autrement que par celui ou celle qui vit. Si nous revenions à l'image de l'arbre nous serions bien embêtés : comment exprimer le fait d'être en train d'être un arbre ? Il faudrait être arbre soi-même... Heureusement Madeleine a pu parler pour elle-même et, comme nous-mêmes nous lisons, ses paroles peuvent éveiller en nous des sensations communes qui nous les font reconnaître.

Par exemple elle s'est exprimée elle aussi sur la facilité et la difficulté de lire, sur ce genre de sensation que procure la confrontation avec un texte. Ainsi *Cette nuit la liberté* de Lapierre-Collins racontait une histoire sérieuse, la partition de l'Inde et du Pakistan, mais avec une verve tellement extraordinaire que cela se lisait très bien. D'autres fois, le sujet était assez léger mais l'écriture difficile. En général cependant, elle trouvait le roman, la biographie, le témoignage faciles à lire.

> Quelqu'un qui raconte sa vie, ses aventures, c'est quelque chose qui se lit très bien. Par contre, un essai, une étude, ça, c'est plus difficile. Le genre de bouquin si dense que tu dois relire le même paragraphe plusieurs fois pour être sûre d'avoir bien compris et qui te fournit de la matière à réfléchir pendant une semaine de temps, c'est ça que j'appelle un livre difficile.

Et elle a fait, elle aussi, la différence entre la lecture de travail et celle qu'on lit en vacances ou chez soi pour se reposer.

> C'est une lecture gratuite, je n'ai pas à me casser la tête, ça va de soi, j'y prends plaisir. Moi je fais une bonne différence entre ce type de lecture et lire par exemple un rapport pour le bureau que je devrai ensuite résumer ou analyser. Il y a là une question de tâche qui y est reliée.

Puis elle a précisé qu'elle ne tenait pas à terminer un livre qu'elle n'aurait pas aimé, ce qui venait justement de lui arriver avec *Ô Jérusalem*.

Par contre, elle était en train de lire *Banco*, histoire très facile à lire d'un truand qui se raconte, et elle y prenait plaisir à la différence d'un livre impliquant une tâche comme celle de faire un résumé.

> À l'école, quand on avait à lire des livres, c'était une tâche souvent peu agréable, justement parce que c'était un travail et qu'on était obligé de le faire.

Bien que pouvant soulever intérêt et plaisir, un essai n'aurait pas pu la prendre de la même manière qu'un roman ou une biographie:

> C'est des idées, ce n'est pas la vie, il n'y a pas d'action. On ne se demande pas ce qui va arriver à tel ou tel personnage. C'est autre chose.

Il a aussi été question, longuement, du plaisir qu'on a au contact de l'écriture et en lisant les prochaines lignes on peut commencer à soupçonner que les livres du carnet de lectures ont bien été lus et qu'il y a eu dans leur lecture, une expérience.

> Il y a aussi des livres qui sont merveilleusement écrits et que je lis simplement pour jouir de l'écriture, de la langue écrite. Ça, c'est différent. Je ne lirai pas de la même façon un roman policier comme un Agatha Christie par exemple, qui, elle, en fait à la tonne, des romans policiers. Ce genre de livre, ça se lit en quelques heures, on a hâte de voir la suite, il y a une intrigue, ça se déroule bien, il y a un bon rythme, mais ce n'est pas de la très belle littérature, on ne jouit pas de la littérature, alors que je ne sais pas moi, un Émile Zola, c'est aussi prenant mais c'est bien écrit, c'est bien dit. Il m'arrive de relire deux ou trois fois la même phrase, pour le plaisir.
>
> *Il y a beaucoup de plaisir dans la lecture comme ça.*

Ah oui! je comprends. Il y a beaucoup de plaisir et puis il y a beaucoup d'émotion. Certains livres m'ont fait rire aux éclats. Il y a des livres qui m'ont fait pleurer aussi.

Comme quoi, par exemple?

Ah mon dieu! *Les dossiers confidentiels de l'euthanasie*, par exemple.

Madeleine a insisté beaucoup sur la qualité de l'expérience à vivre. Aussi était-elle peu intéressée par la lecture rapide :

Gilles a essayé ça. Mais moi je me dis que la lecture rapide est à la lecture lente ce que le fast-food est à la bonne cuisine. C'est une technique. Bien sûr, il est pratique de savoir lire rapidement, par exemple pour passer à travers des piles de rapports. Mais je ne me verrais pas prendre des cours de lecture rapide pour être capable de lire plus de livres durant mes loisirs. Je ne vois pas l'intérêt dans ce cas-là.

Cette sensibilité l'a amenée aussi à faire à l'occasion des liens instantanés entre des paroles de sources diverses. À cet effet, elle a rapporté ce genre d'expérience de rencontre des mots qui laissent souvent pantois :

La radio est ouverte, ou la télévision, il y a quelqu'un qui dit un certain mot, j'ouvre une page, le mot est là. Ou encore quelqu'un me parle. Au moment où il dit un mot, moi je suis en train de lire un livre et je lis ce même mot en même temps. Ce sont des choses qui m'arrivent parfois et que je trouve assez surprenantes.

En fait, on peut difficilement être plus dans l'expérience et dans l'existence que dans de tels moments.

LA SYMBIOSE DES LIVRES ET DE LA VIE : LE LIVRE ASSIMILÉ

Je pense que ça fait partie de ma vie comme un certain nombre d'autres choses et puis ça fait partie de moi, lire. Je ne m'en passerais certainement pas volontairement.

Un des aspects les plus intrigants peut-être de cette exploration existentielle de la lecture c'est cette zone franche décrite par Madeleine — et que nous apercevrons aussi en nous interrogeant — où la personne n'est plus la personne et où le livre n'est plus le livre. Un peu comme l'arbre a ses zones d'échanges avec le sol où il n'y a plus ni arbre ni sol mais échange, la lecture aussi semble créer de tels *no man's land*, où il n'y a plus des choses qui sont mais des choses qui se font.

Dans l'extrait suivant nous sommes encore dans la sensation, dans l'expérience, en plus, Madeleine commence à exprimer l'action et l'interaction qui se produisent avec la matière du livre :

Je trouve que le lecteur apporte beaucoup au livre. C'est-à-dire que le livre nous fournit une certaine matière, mais qu'on y met beaucoup de soi aussi. Ce n'est pas comme un film par exemple. Lorsqu'on va voir un film, on n'ajoute pas beaucoup au film. Il nous écrase, le film, on est envahi, agressé pratiquement de toutes parts par le film. Le livre, lui, on y met beaucoup de soi, de sorte que chaque livre produit une

impression différente, pour chaque personne. C'est qu'il n'y a pas d'image dans un livre, tous les personnages, on les crée dans sa tête, mais on les crée à partir de son vécu, à partir de ses expériences, de ses sentiments, de sa personnalité. On se crée des personnages et puis ça devient un monde à soi. Quand je lis un livre, j'ai l'impression que j'entre dans un monde auquel je n'aurais pas accès autrement. Ça me fait accéder à toutes sortes de mondes différents. Ça me permet de voyager en pensée, de vivre des expériences que je ne pourrais pas vivre dans ma vie ordinaire. C'est une certaine évasion, sans doute. Ça me permet de rêver. Et une fois que j'ai lu un livre, je ne le relis jamais. Il y a des livres qui m'ont impressionnée très fortement, qui me laissent des impressions tellement violentes, là, que parfois il faut que je m'arrête, je ferme le livre, je n'en peux plus, je ne peux pas continuer. Je m'arrête, je passe deux, trois jours sans y retoucher, c'est trop fort comme impression. Alors ces livres-là, en général, je ne les relis pas, parce qu'une fois que le livre est lu, je continue à y repenser après. Je continue à vivre dans l'atmosphère que j'ai créée grâce au livre. En tout cas, il y a vraiment interaction entre les deux. Je continue à vivre dans cette atmosphère-là, puis, plus le temps passe, plus, à force d'y penser ça finit par se transformer. Ça finit par devenir de plus en plus quelque chose qui est à moi. Si je relisais ce livre, j'ai l'impression que je serais très déçue. Ça ne serait pas pareil. Je ne relirai jamais *Le grand Meaulnes*, parce que ça briserait mon rêve. *Le grand Meaulnes* a été un des livres qui m'ont le plus bouleversée. Je le vois, le grand Meaulnes, je l'ai créé dans ma tête, j'ai créé son monde, son château, la fête, la forêt, tout. Je suis certaine que je serais déçue si je le relisais parce que j'ai créé beaucoup, moi, à partir de ce livre-là. Je retrouverais juste le canevas original. Et puis de toute façon, il y a tellement de livres à lire que je ne veux pas perdre mon temps à relire les mêmes.

Il y a donc un moment où la matière du livre impressionne, puis laisse place à une nouvelle construction dont la lectrice ou le lecteur est premièrement responsable. Le livre fournit la matière. Ensuite la matière entre dans la vie. Ce *Grand Meaulnes*, Madeleine a estimé qu'elle l'avait lu dans l'espace d'une couple de jours. Il a ensuite laissé une impression ineffaçable, organiquement liée à sa mémoire.

Ah oui, c'est ineffaçable. *La princesse de Clèves*, j'en ai rêvé pendant des années de la princesse de Clèves. Il faut dire que j'étais très rêveuse. Mais oui, ça dure. Je pourrais t'en nommer plusieurs livres, là, à différentes époques de ma vie. *La petite sirène* d'Andersen, par exemple. J'ai lu ça en septième année, et ça m'a fait rêver jusqu'à mon adolescence. Je l'ai souvent dessinée. Je retrouve encore dans les couverts de boite de mes anciens casse-tête des dessins de la petite sirène. C'est un personnage qui m'a bien impressionnée. *Le rouge et le noir* de Stendhal m'a bien impressionnée aussi. Je pense que c'est surtout de ça dont je me souviens, des climats. Ne me demande pas de raconter l'histoire du *Rouge et le noir* de Stendhal, je ne m'en rappelle pas. Vraiment, je ne me souviens pas du tout de l'histoire, mais je garde une impression, un climat, une atmosphère.

Le grand Meaulnes, t'en rappelles-tu?

Oui, mais j'ai vu le film. J'ai bien hésité avant d'aller voir le film. C'est le seul film que j'ai vu tiré d'un livre. Ça non plus je ne le fais pas parce que j'ai trop peur d'être déçue.

Je suis allée le voir *Le Grand Meaulnes* parce que j'avais lu une entrevue avec la sœur d'Alain Fournier.

C'est elle qui avait supervisé le film. Elle se méfiait beaucoup des gens qui font des films à partir des livres, puis elle voulait à tout prix que

> ça respecte l'œuvre de son frère. Et elle était très satisfaite. Alors je me suis dit: c'est une bonne référence, et comme de fait, oui ça allait.
>
> *Bon. On va essayer de démêler ça un petit peu. Je te demande si tu te rappelles de l'histoire, tu me dis tout de suite: « Bien j'ai vu le film ». Est-ce que ça veut dire que ce dont tu te rappelles de l'histoire ça te semble plus imprimé par le film que par la lecture?*
>
> C'est-à-dire que, non. Dans ce cas-là précis, c'est parce que le film a ramené à ma mémoire certains détails que j'avais oubliés. Non, *Le Grand Meaulnes*, je m'en souviens très bien.

En quelque sorte on prend le livre, ensuite on est pris par lui, mais on est tellement pris qu'en fait le livre reste plus mince que le rêve — un rêve c'est une histoire qu'on a à soi — et le rêve s'étend même à l'espace temps vécu entre les périodes de lectures. C'est sans doute cela, la symbiose: une situation d'échanges entre deux milieux signifiants. Madeleine en a donné un autre exemple:

> Je vais te donner un autre exemple. À un moment donné je suis tombée dans *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. C'est fou parce que Gilles avait lu ça quand il était adolescent, et puis il me disait: « Tu devrais lire *Les Trois Mousquetaires* ». Je lui répondais toujours: « Voyons donc, *Les Trois Mousquetaires*, c'est de la littérature pour jeune adolescent. Penses-tu que je vais lire ça, des histoires de cape et d'épée? » J'adore l'histoire pourtant, l'histoire de France en particulier. Et puis, un jour, je me suis décidée à lire *Les Trois Mousquetaires*. Je lisais continuellement. Quand j'étais au bureau, j'y pensais. En arrivant à la maison, j'ôtais mon manteau, je prenais le livre, je lisais en mangeant, je lisais quatre, cinq, six heures d'affilée, je me couchais, je me levais le lendemain matin, je me dépêchais en me levant de lire trois, quatre pages, je lisais dans l'autobus. C'est quelque chose comme sept volumes, mais j'ai lu ça en un temps record. Je vivais continuellement avec ça. Tout le temps. Ça me remplissait. Quand je lis un livre qui est passionnant, j'ai bien de la misère à le laisser, même si je fais autre chose, je le traîne avec moi, je l'ouvre de temps en temps, j'en lis deux ou trois pages, j'ai hâte de me débarrasser de ma journée pour enfin être tranquille le soir et pouvoir lire. C'est très prenant.

« Je vivais continuellement avec ça. » Si nous reprenions l'image de l'arbre c'est cette partie souterraine où les radicelles sont en contact avec le sol décomposé qu'il nous faudrait nous figurer comme image symbiotique, ou osmotique. L'histoire imaginée par un auteur, indigeste si elle est prise intégralement, se décompose progressivement sous l'action de la lecture et s'intègre peu à peu à un nouvel organisme; dès qu'elle a changé de camp, elle n'est plus elle-même, elle est une matière nouvelle, re-imaginée, recréée. N'en déplaise à l'auteur, le lecteur dit: « Ceci est mon corps ». On a souvent parlé de l'écriture comme aliment de l'esprit; cette image alimentaire — élémentaire? — est signifiante à plus d'un niveau[4], en voilà un autre. Et plus que l'écriture comme telle, c'est probablement plutôt la parole elle-même qui est mastiquée et avalée. Malgré la distance dans le sujet d'étude, cette remarque de Marcel Jousse dans *La manducation de la parole* fait du sens dans le sujet qui nous occupe:

> « Prenez et mangez! » C'est, devant le manger visible et mystérieux, une invitation parallèle à celle que Iéshoua avait fait devant le manger invisible et également mystérieux: « Apprenez et comprenez! » N'oublions jamais que dans les actes comme dans les paroles, nous sommes en plein milieu ethnique de l'Énigme et de la Transsubstantiation. Les preneurs sont à la fois des appreneurs. Le Manducation est aussi Mémorisation.

4. Voir Vivian Labrie, « La faim de lire littéralement », *Études littéraires*, août 1987, p. 243-264.

Nous nous trouvons là en face des grands mécanismes gestuels traditionnellement transmis et traditionnellement signifiants. C'est la pédagogie universelle par les deux gestes [illegible] : recevoir, transmettre[1].

Nous reverrons ces questions de réception et de transmission d'une façon plus approfondie dans les deux prochains essais. Je me contenterai pour le moment de citer un long extrait de notre conversation où Madeleine a parlé de la façon dont sa mémoire s'imprégnait d'une histoire. Elle y a clairement expliqué cette étape vitale de la lecture qui aboutit au livre « approprié », devenu propre à soi-même et elle a décrit ses techniques d'appropriation. Toute cette explication est venue en réponse à une simple question sur ses images mentales : pouvait-elle dire de quelle source d'images connue se rapprochait sa figuration ?

> Du film. Tout à fait. C'est très mobile. Ça n'est pas statique. C'est la réalité. Ça veut dire que je vois les personnages comme je te vois. Ils sont en trois dimensions, en couleur, ils bougent [illegible]. Ça ne change pas. Ça reste plus. Une fois que je me suis fait une image mentale à partir d'un livre, ça peut être quinze ans après, c'est toujours la même. Certaines images restent là fixées à tout jamais. Elles [illegible] ment de ma tête ces images-là parce que je les ai créées [illegible] mais tu sais, elles deviennent tellement réelles [illegible] les rêves, lorsqu'on se demande si c'était un rêve ou la réalité. Ça fait partie de ma vie, pratiquement comme les vraies expériences que j'ai vécues.
>
> *Donc presque comme si on était là.*
>
> Oui, mais ce ne sont pas tous les livres qui ont ce pouvoir-là. Je pense que c'est peut-être là qu'on reconnaît le vrai talent d'un écrivain. Il y a vraiment des écrivains qui réussissent à nous transporter d'une façon extraordinaire, à créer des images extrêmement fortes. Je ne sais pas si ça tient à l'écriture comme telle, au talent de l'écrivain. Cela tient peut-être aussi à la nature du sujet qui nous prend particulièrement, qui nous rejoint.
>
> *C'est variable en tout cas. Puis est-ce que ça va par exemple jusqu'à figurer assez précisément un bonhomme, un personnage, dans les traits du visage, tout ça ?*
>
> Pour ce qui est du visage, j'ai un peu de difficulté, mais la physionomie, oui. Ça m'arrive parfois d'essayer d'imaginer, de voir vraiment le visage d'un personnage. On dirait que c'est un peu flou, mais l'allure du corps, oui, ça, je la vois assez bien.

140 Et là Madeleine a amené quelque chose de bien intéressant à propos de sa façon d'intégrer un livre à son propre imaginaire, de le faire sien. Voici un assez long extrait :

> Sais-tu ce qui arrive souvent ? Même si un personnage est décrit dans le moindre détail, moi par ailleurs je m'en crée une image qui peut être complètement différente. Il n'y a rien à faire : même si c'est écrit noir sur blanc que cette fille-là a les cheveux bruns, moi, je la vois blonde. Même si c'est écrit qu'elle est grosse, je la vois mince.
>
> *Ça t'arrive souvent ?*
>
> Assez souvent. Et le même phénomène se produit aussi quand j'écoute la radio. J'imagine la tête de l'animateur, son allure générale à partir de sa voix. Je m'en crée une image mentale. Et même s'il m'arrive plus tard de le voir en photo ou autrement, lorsque je l'écoute à nouveau, je continue à le voir dans ma tête comme je me l'étais imaginé et non comme il est réellement.

1. Marcel Jousse, *La manducation de la parole*, p. 33-35 [illegible] Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, p. 1 : « Le poète ne me confère pas le passé de son image et cependant son image prend tout de suite racine en moi. [illegible] »

C'est bien intéressant. Quand tu as parlé de radio, je me suis dit que tu réagis comme si la voix de la radio t'appartenait dans le fond.

Oui.

C'est comme si ça devenait ton univers, tes choses. Dans un cas comme ça, est-ce que c'est aller trop loin de dire que l'auteur, c'est presque un service... pas un service, mais je cherchais une façon d'exprimer le fait que dans le fond il est un stimulus, mais qu'il semble comme y avoir une grande part qui vraiment te revient. En tout cas, tu me sembles très active dans le processus.

Je ne sais pas si c'est particulier à moi, je ne pense pas. J'ai l'impression que tous ceux qui aiment lire mettent beaucoup d'eux-mêmes dans le livre. Souvent aussi certains livres prennent une signification particulière pour moi parce qu'ils sont reliés à un événement que j'ai vécu, à un état d'âme que j'avais au moment où je lisais tel ou tel livre. Je m'attache beaucoup au livre parce que j'y investis, que j'y mets beaucoup de moi-même. Il devient d'une certaine façon ma propre création. Le livre laisse tellement de place à l'imagination. Les mots m'aident à créer quelque chose. Je pars d'un livre, en papier, avec des mots dedans, puis tout à coup, je me crée une espèce de bulle, un monde imaginaire, qui est en partie dû à l'auteur et en grande partie à moi. Cette affaire-là, c'est différent du livre. Il y a beaucoup du livre dedans mais il y a aussi beaucoup de moi. C'est une création. Je ne sais pas si c'est exagéré de dire que je crée en lisant mais, je crois que, oui, je crée d'une certaine façon: je me crée des images mentales, des personnages, un univers[6].

Autrement dit quand le livre est retiré de la lecture, quand la période de lecture est terminée, il y a un reste qui t'appartient.

Ah oui! J'aime beaucoup, par exemple, les auteurs qui écrivent des séries. J'en ai lu plusieurs. Bien souvent ce sont des auteurs prolifiques. J'aime retrouver les personnages que j'ai aimés d'un livre à l'autre. Je m'y attache et je trouve très triste de les laisser.

Bon il y a plus que le livre, il y a l'auteur. Il y a plus que le pouvoir du livre comme tel, il y a le pouvoir de l'auteur aussi.

Mmmoui...

Prenons-le comme ça: pourquoi ne pas relire un livre tout simplement, pour réobtenir les mêmes impressions?

Bien c'est ça que je disais tantôt. Une fois que le livre est lu, pour moi, il y a plus que le livre maintenant, il y a autre chose, et puis cette autre chose-là au fond c'est mieux encore que livre parce que c'est le livre plus ce que j'en ai fait, plus tout l'imaginaire que j'y ai mis autour, alors c'est plus que le livre. Et puis ce que j'ai rajouté au livre c'est encore plus intéressant que ce que le livre m'a offert d'une certaine façon parce que, c'est vraiment ma création. Relire un livre tout de suite, ça manquerait d'intérêt; après plusieurs mois ou plusieurs années, je suis certaine que ça briserait tout... Parce que je l'ai embelli le livre, je l'ai transformé à ma façon, puis là je retournerais au texte original. J'ai l'impression que je serais déçue. Ça m'est déjà arrivé de le faire quelques fois. À partir d'un livre j'avais créé un monde tellement extraordinaire, tellement fantastique, qu'à un moment donné je me suis dit: «Il faut que je le relise pour revivre ça». Bien non, je l'ai trouvé bien ordinaire dans le fond, ce livre.

Et lire un autre livre d'un même auteur?

Non. D'abord tu n'as jamais deux livres qui sont pareils. Tu aimes le style d'un auteur ou le monde qu'il décrit. Émile Zola c'est ça. Émile Zola c'est le peintre d'une époque. Alors moi j'aime beaucoup les livres qui sont romancés mais qui sont historiques en même temps, qui décrivent une certaine époque. J'aime bien m'imaginer aussi que les

6. En relisant la transcription, Madeleine a réagi à plusieurs reprises à ses propos en disant: «Mon dieu que c'est prétentieux ce que je dis là!» Cette «crainte d'orgueil» rejoint une remarque de Bachelard (op. cit., p. 8-9) qui la salue affectueusement: «Dès lors, il nous semble que la simple référence à des puissances phénoménologiques de lecture, qui font du lecteur un poète au niveau de l'image lue, est déjà touchée d'une nuance d'orgueil. [...] Mais, précisément cette *pointe d'orgueil*, cet orgueil mineur, cet orgueil de simple lecture, cet orgueil qui se nourrit dans la solitude de la lecture, porte une marque phénoménologique indéniable si l'on en maintient la simplicité.»

faits historiques qui sont rapportés sont réels, authentiques. Ça n'empê-che pas d'être romancé un petit peu. *Les Trois Mousquetaires* c'est ça, c'est l'époque de Louis XIII, de Louis XIV, toutes les légendes qui existent autour de cette époque-là. Emile Zola c'est le second empire, c'est la société française de cette époque-là. Il nous fait découvrir toutes les classes sociales avec sa grande famille des Rougon-Macquart. Là, alors tous les métiers à peu près sont couverts. Mais ça lasse un petit peu à la longue. Je ne lirai pas tout ce qu'Emile Zola a écrit. J'en ai lu quelques-uns que j'ai abandonnés en cours de route. Un auteur ne peut pas pondre que des œuvres géniales; à un moment donné, il se répète et puis ça devient un peu ennuyant ». Pour d'autres auteurs ça va être le même personnage qu'on retrouve d'un livre à l'autre. Mais en général quand je commence un livre d'un auteur que j'aime, j'en lis plusieurs de suite. J'ai lu Marie Cardinal à un moment donné et puis ça m'a plu. J'ai eu envie de continuer. J'en ai lu quatre ou cinq de suite, jusqu'à ce que j'aie l'impression qu'elle se répétait. Là j'ai arrêté. J'avais l'impression de connaître assez Marie Cardinal.

[...]

On a quand même un espèce de quelque chose qui n'aime pas se faire redire exactement les mêmes choses.

C'est ça. Certains auteurs par exemple, se répètent beaucoup à l'intérieur d'un même livre, redisent en d'autres mots ce qu'ils ont déjà dit. Ça c'est un petit peu agaçant. Je me souviens d'avoir eu cette impression-là en lisant *Le choc du futur* d'Alvin Toffler. [...] Mais je pense que c'est impossible qu'un auteur écrive uniquement des chefs-d'œuvre. La plupart des auteurs qui atteignent une certaine notoriété ont publié quelques chefs-d'œuvre puis le reste c'est moins bon. Hemingway a écrit des choses extraordinaires, par contre *Les neiges du Kilimandjaro*, là vraiment j'ai trouvé ça ennuyant à mourir.

Il a le droit de commettre ses...

Il a commis ses erreurs! [*rire*]

[...]

Voyager dans le temps. Ça c'est un de mes grands rêves. Même que Gilles et moi on essayait de faire des plans de machines à voyager dans le temps. C'est très évident pour moi. Ah oui! Ça me fait revivre à une époque où je ne pourrais jamais vivre; ça me fait me plonger dans une atmosphère, dans la vie d'une autre époque. Le film le fait aussi mais c'est encore mieux avec le livre.

Plus que le film encore pour toi.

Oui. Bien un film ce n'est pas long, ça dure deux heures à peine.

Plus loin nous avons abordé plus précisément la question des liens entre les lectures et la vie. Ses lectures s'inséraient-elles dans un contexte de vie particulier?

Oui, sais-tu, c'est à deux sens. Bon, pendant une période x je vais être dans un certain état d'âme pour différentes raisons, je vais être portée à lire certains auteurs. Peut-être que ça correspondait plus à mes états d'âme. Ça va dans ce sens-là, mais surtout dans l'autre sens. C'est-à-dire que si je lis un livre à une certaine période, le souvenir de ce livre-là ne me ramène pas seulement le livre, mais il me ramène également toute la période autour.

Avant la naissance de Claude à l'hôpital, Gilles m'avait apporté un livre. Naïvement je croyais que je pourrais lire pendant le travail. J'en ai lu

à peu près une page et puis le reste je l'ai lu en revenant à la maison pendant les mois qui ont suivi. Ce livre-là, juste à y repenser ça me ramène à cette époque-là de ma vie. D'autres livres aussi me ramènent à l'adolescence. Ce sont plutôt des livres qui me ramènent à des états d'âme que l'état d'âme qui m'amène au livre. Il n'y a pas nécessairement de corrélation directe entre « je me sens déprimée » et « je lis un livre qui est supposé me remonter », ou « je me sens toute heureuse » et « je lis des livres comiques ». Pas nécessairement. Il y a certaines périodes où j'ai le goût de lire des livres comiques et d'autres, où je me pose des questions, où j'ai envie un peu plus de creuser, où je lis des livres de réflexion mais c'est vraiment davantage dans l'autre sens que cela joue.

D'autres objets de culture lui faisaient aussi cet effet de ramener des vagues de souvenirs : les parfums, la musique. Peter, Paul et Mary, ou *Pourquoi bon Dieu?* de Gilles Dreu lui rappelaient son premier camp avec un groupe de jeunes. Et écoutant elle s'y revoyait, se ressentait là. Partant de là pouvait-on parler de l'état d'âme comme une sorte d'odeur mentale? « C'est fait de mille choses un état d'âme. » De fait, comme les livres, certaines odeurs rappelaient automatiquement une époque à Madeleine.

Plus loin je lui ai demandé si elle avait l'impression que le fait de lire beaucoup avait changé sa personnalité :

Oui, dans le sens que ça m'a apporté des connaissances. Ça m'a permis de développer certains goûts, de me créer de nouveaux intérêts... J'ai certaines amies avec lesquelles je parle de mes lectures. Ça nous rapproche, le fait de lire les mêmes choses ou de s'intéresser aux mêmes lectures. Puis ça forme la pensée aussi. Je pense qu'il y a des livres qui nous marquent, qui nous font réfléchir, qui nous font même changer d'opinion sur certaines choses, quoique on a souvent tendance, je pense, à essayer de conformer, de confirmer nos propres opinions avec un livre. Oui, je suis sûre que le livre forme beaucoup.

VIEILLIR: LA CHRONIQUE DES LIVRES ET DE LA VIE DANS UNE TRANCHE DE DIX ANS

J'[illegible] quelques notes dans un cahier.

Anne Sylvestre

C'est dans le cours de cette conversation que Madeleine a d'abord parlé de son carnet de lectures. Elle l'a situé : c'était le deuxième, le premier était égaré ; l'habitude avait été prise tôt.

C'est une institutrice qui t'as donné cette habitude-là?

Non, c'est mon père.

C'est ton père.

Il en avait un carnet comme ça.

L'as-tu gardé son carnet à lui?

Maman doit l'avoir dans la bibliothèque. Maintenant je pense que lui ne faisait pas ça aussi systématiquement que moi. Il prenait plutôt en note les livres qui l'avaient intéressé un peu plus. Mais il avait un carnet. C'était un petit carnet noir comme le mien. Il me semble l'avoir vu, son petit carnet, puis de m'être dit que c'était une bonne idée. Papa était très systématique, très méthodique, très ordonné, ça va très bien avec

son caractère ça, d'avoir pris scrupuleusement des notes à la plume bien écrites.

Comme ça il ne t'a pas juste légué le goût de la lecture, il t'a légué des habitudes de lecture.

... le goût de la lecture systématique. Oui. Qu'on le veuille ou non, nos parents nous influencent beaucoup. En vieillissant, on réalise de plus en plus à quel point on leur ressemble.

Tu n'as pas rencontré beaucoup de monde qui faisait ça, tenir un carnet de lectures, j'imagine.

Non, c'est vrai. Remarque que je n'ai jamais tellement posé la question. Non, je ne connais personne. À part papa, je ne connais personne.

Plus tôt dans la conversation Madeleine avait mentionné que la lecture prenait une place variable dans sa vie selon les époques.

Ça dépend des périodes. Justement je te disais que je tenais depuis plusieurs années un petit carnet de lecture. Je l'ai relu avant-hier, et puis je me suis rendu compte qu'il y a vraiment des périodes, des années où je n'ai presque pas lu, il y a d'autres années où j'ai lu beaucoup. En général j'aime lire mais il m'arrive qu'il y ait des périodes de temps où ça me le dit moins. J'ai été par exemple durant certaines périodes plusieurs mois sans ouvrir un livre, ou je commençais un livre et puis je le laissais. Ce qui me faisait repartir, c'était de lire un livre facile. Souvent ce qui arrivait pendant ces périodes-là où je me disais qu'il faudrait bien que je lise davantage, c'est que je prenais un livre trop difficile et je n'arrivais pas à m'y mettre puis je le laissais de côté. Et puis à un moment donné je tombais sur un petit roman bien facile, un roman policier, n'importe quoi. Là je commençais à lire, et on dirait que l'engrenage se mettait en marche et ça me donnait le goût de continuer. J'ai très souvent lu deux ou trois livres en même temps. Je trouve que lire un livre facile, ça huile l'engrenage, ça donne le goût d'être dans la lecture. Après ça, j'assimile plus facilement un livre un peu plus difficile, une fois que j'ai recommencé à lire.

[...]

Mais il y a des périodes de temps où je ne pouvais pas lire et j'en souffrais beaucoup. Par exemple quand je travaillais à l'extérieur, je n'avais pas le temps de lire, absolument pas, et je n'ai pas ouvert un livre dans ce temps-là, je veux dire en dehors du travail et ça me manquait. À d'autres périodes aussi, après la naissance des enfants par exemple, j'étais un peu plus accaparée et je lisais moins. Je remarque qu'il y a certaines années où je n'ai à peu près pas lu. Tu vois en '74, j'ai lu douze livres. En '75, j'en ai lu cinq! Mais ça c'était vraiment une pauvre année. Par contre en '73, j'en ai lu au moins une trentaine. On voit très bien que lorsque je commence un auteur, je lis plusieurs de ses œuvres d'affilée, ou d'un même genre. Tu vas voir, en 1972 je m'étais intéressée aux Tupamaros, un groupe de guerrilleros urbains du Paraguay. J'ai lu plusieurs ouvrages à leur sujet.

Puis après ça change complètement de ...

Ouais, après ça j'ai lu des trucs complètement différents.

Te rappelles-tu très bien de chaque livre?

Oui, assez bien.

[...]

Henri Troyat, c'était toute une série, ça. J'en ai lu plusieurs. *Souvenirs de la maison des morts*, de Dostoievsky, ça c'est horrible, macabre. Après

> ça, je suis revenue à Henri Troyat. Henri Troyat c'est un auteur français d'origine russe, et qui parle de la Russie. Après, ça m'a donné le goût de continuer dans ce domaine-là. J'ai lu *Le Pavillon des cancéreux* de Soljenitsyne. Puis, je suis tombée dans Conan Doyle. J'en ai lu plusieurs et oups! encore Soljenitsyne. Là je faisais une combinaison de Soljenitsyne, qui est un peu plus dur à avaler, avec Conan Doyle.
>
> *Ce que tu disais hier, là, les combinaisons de lecture facile et difficile. T'es méthodique, quoi… Penses-tu que c'est une chose que tu vas continuer longtemps, de tenir ça?*
>
> Ah oui!
>
> *L'habitude est prise?*
>
> Oui, je le fais toujours. À chaque fois que je lis un livre, je l'inscris. Je vais continuer jusqu'à mes vieux jours quoi. Ça va être drôle quand je vais avoir quatre-vingts ans, je vais reprendre mon carnet et le relire, en me rappelant ma jeunesse.

Il était difficile d'aller plus loin dans une seule conversation. C'est pourquoi plus tard nous avons ajouté la chronologie sur papier de la vie de Madeleine. De mon côté j'ai fait des compilations à partir du carnet dans le but de mieux connaître ces périodes dont parlait Madeleine et dans le but aussi de raccorder sur dix ans la chronique des lectures et celles de la vie.

En revenant à l'image de l'arbre, il s'agira ici de chercher à mieux comprendre l'histoire de l'arbre à partir du dessin des anneaux qui marquent son tronc du cœur jusqu'à l'écorce : vieillir, croître et s'accroître. C'est ainsi que toute vie a son histoire, sa chronique possible. Celle de l'arbre s'enroule, celle des êtres humains se déroule. Le carnet de lectures de Madeleine nous a fourni une de ces chroniques, la chronologie que nous avons constituée aussi. Ensemble les deux nous représenteront un autre aspect de la lecture vivante abordé plus tôt par Madeleine lorsqu'elle disait que le rappel d'un livre dans sa mémoire ramenait en même temps une grande vague de souvenirs de l'époque où il avait été lu et que nous cernions là des « états d'âme » : inscrit dans la vie, le livre agit comme marqueur de l'histoire personnelle et il est marqué par elle.

Donnons d'abord une brève idée de l'ensemble de la chronologie de Madeleine. La Figure 14 en présente les grandes lignes : des changements de lieu, la suite des études, des événements de la vie privée, mariage, naissances, des voyages, du travail salarié, des plaques tournantes, des dates historiques marquantes. Quand nous avons établi cette chronologie, Madeleine a souvent procédé par allers et retours à partir d'une date centrale. Par exemple pour les voyages, qui ont pris une place de choix dans cette chronologie, elle a situé un voyage « premier » à l'été 1968, ensuite elle a situé tous ceux qui venaient après, puis ceux qui étaient venus avant. Plusieurs de ces dates fondatrices ont été placées dans les années 1968-1972 dont on pourrait dire que c'est une époque charnière, celle que les folkloristes appellent la vie de jeunesse, entre la vie d'enfant et la vie d'adulte. Nous la retrouverons donc en 1972 peu après cette époque charnière.

Si on fait se rencontrer le carnet et l'histoire de vie de part et d'autre d'une même ligne défilant de mai 1972 à mai 1982, on obtient la Figure 15 dans laquelle les titres prennent tout à coup une nouvelle signification reliée au moment où ils ont été lus. On voit par exemple

apparaître des trous : de longues périodes où rien n'a été lu et d'autres périodes de lectures plus denses. À y regarder de plus près on voit que lorsque beaucoup de livres ont été lus en un mois, souvent il s'agit d'une série : les Troyat, les Sherlock Holmes, Agatha Christie, les Tupamaros. On retrouve les alternances lecture plus facile/lecture plus difficile mentionnées par Madeleine : Doyle-Soljenitsyne. Puis si on se met à chercher des correspondances entre les différents contextes de l'histoire de vie et les livres qui ont été lus à la même période, on en trouve.

Comme nous l'avons vu plus tôt, plusieurs lectures des premiers cinq ans semblent faire partie d'une sorte de champ d'influence des études en anthropologie. On retrouve aussi en 1973 et 1974 un bloc russe : Troyat, Soljenitsyne, Dostoievsky. S'agissait-il en fait d'un bloc nordique ? Ces lectures semblent coïncider plus particulièrement avec deux camps d'hiver, un voyage en Alaska, un autre sur la côte nord du Québec et la préparation par le conjoint d'une expéditon en canot dans l'Ungava. La lecture du *Manuel du Trappeur québécois* précède quant à elle directement un camp d'hiver, alors que plus loin *Run Indian Run* et *Rat River Trapper* seront lus pendant le voyage en Alaska.

De même on remarquera que la série d'Agatha Christie — neuf en un mois — survient peu après un voyage de trois semaines en Angleterre et en Écosse : histoire de se rappeler, de rejouer, de revivre des paysages et des atmosphères ?

La plupart des ouvrages sur la maternité, l'allaitement, la petite enfance sont concentrés dans une période qui va de la grossesse jusqu'à six mois après la naissance du premier enfant. Un livre, *Pour une naissance sans violence* de Frédérick Leboyer précède même de peu le moment de la conception. En fait une grande partie des livres lus pendant cette période touchent d'une façon ou de l'autre au corps et à la condition féminine. Même un ouvrage comme les *Animaux dénaturés* de Vercors aborde le thème de la grossesse et de la reproduction. Par contraste, aucune lecture n'a été faite pendant la seconde grossesse : pas le temps avec un enfant en bas âge ? Peut-être l'inquiétude « métaphysique » qui accompagne souvent les « premières fois » de la vie a-t-elle été soulagée et remplacée par l'expérience concrète, vécue d'une naissance ; il n'était plus utile ou nécessaire de lire sur cette question ? Quatre mois après la naissance de la deuxième enfant, les lectures reprennent et suivent quelques mois préoccupés de condition féminine.

Puis une période de lectures variées. Le carnet se termine en « musique » — 181-182 — ce qui correspond à l'entrée du conjoint dans un nouvel emploi lié de fait à la musique.

Si par la suite, en matière de liens entre la vie et les livres, Madeleine a surtout retenu le pouvoir d'évocation des livres, le souvenir d'un livre ramenant avec lui comme une vague les émotions et les états d'âme rattachés à la période pendant laquelle il a été lu, il semble aussi après ce bref survol que ces livres ont été lus en conjonction implicite ou explicite avec des événements et des préoccupations bien situés dans le temps. Et le pouvoir de cristallisation du livre — comme de bien d'autres éléments de la culture commune, le disque par exemple — qui peut conserver dans son aura toute la vie dans laquelle il a baigné est frappant. Ainsi pour Madeleine, peu importe dans ce cas le sujet du livre, *Cette nuit la liberté* de Lapierre-Collins sera irrémédiablement lié à la naissance du premier

enfant parce que c'était ce livre-là qu'elle lisait dans les jours entourant l'accouchement.

Ce n'est pas tout. Il semble aussi que les lectures de Madeleine aient eu un rythme propre. Ainsi si on reporte sur une ligne continue la fréquence mensuelle des lectures on retrouve le schéma apparaissant à la figure 16, sorte de graphique de l'activité lectrice. À première vue, il semble se détacher comme trois blocs « actifs » de plus de 30 mois entrecoupés chacun par deux périodes « passives », sans aucune lecture.

14.
[illegible]

15.
Correspondance entre la vie et les listes de la personne auteure du carnet de lectures

1. La Guérilla Tupamara (Gilio) 2. Journal de Bolivie (Guevara) 3. La pensée de Che Guevara (Lowy) 4. Les Tupamaros (Labrousse)

5. Nous les Tupamaros ([illegible]) 6. Le mystère de [illegible] (Gheorghiu) 7. L'Ange combattant (Buck)

8. [illegible] 9. L'Homme [illegible] 10. Les [illegible] (Gheorghiu) 11. Etude en rouge (Doyle) 12. Le Fantôme de l'Opéra (Leroux)

13. Le Rapport [illegible] 14. L'[illegible] (Hoffman)

15. La [illegible] 16. Les enfants du rêve (Bettelheim) 17. [illegible] (Mead)

18. Le fossé des Générations (Mead) 19. [illegible]

20. La Petite [illegible] 21. Les [illegible] (Dostoïevsky) 22. Tant que la terre [illegible] (Troyat) 23. The Mind of Primitive Man (Boas) 24. Tant que la terre durera II (Troyat) 25. [illegible] (Bruno Bettelheim)

26. Tant que la terre durera III (Troyat) 27. Le Sac et la Cendre I (Troyat) 28. Le Sac et la Cendre II (Troyat) 29. Etrangers sur la terre I (Troyat) 30. Etrangers sur la terre II (Troyat) 31. Le Manifeste du parti communiste (Marx) 32. Crime et Châtiment I (Dostoïevsky) 33. Crime & Châtiment II (Dostoïevsky)

34. La Seconde Chance (Gheorghiu)

35. Initiation to Archaeology (Droit) 36. L'Idiot I (Dostoïevsky) 37. L'Idiot II (Dostoïevsky) 38. Profil d'une œuvre « Crime & Châtiment » ([illegible])

39. Les [illegible] et moi ([illegible]) 40. [illegible] Cadieux (Tremblay) 41. Les belles-sœurs (Tremblay)

42. Les semailles & les moissons (Troyat) 43. [illegible] (Kelley) 44. [illegible] (Kelley)

45. Amélie (Troyat) 46. La Grive (Troyat) 47. Tendre [illegible] Elisabeth (Troyat) [illegible] (Time Life)

48. La rencontre (Troyat) 49. Les héritiers de l'avenir I (Troyat) 50. Les héritiers de l'avenir II (Troyat) 51. Les héritiers de l'avenir III (Troyat) 52. The first [illegible]

53. Souvenirs de la maison des morts (Dostoïevsky) 54. Les compagnons du coquelicot (Troyat) 55. La Barynia (Troyat) 56. La gloire des vaincus (Troyat) 57. Une Saison de la vie d'Emmanuel (Blais) 58. Les dames de Sibérie (Troyat) 59. Sophie ou la fin des combats (Troyat)

60. Le Pavillon des Cancéreux (Soljenitsyne) 61. Les exploits de Sherlock Holmes (Doyle) 62. Les Souvenirs de Sherlock Holmes (Doyle)

63. La Résurrection de Sherlock Holmes (Doyle) 64. La Vallée de la Peur (Doyle) 65. Une journée d'Ivan Denissovitch (Soljenitsyne)

66. Archives sur Sherlock Holmes (Doyle) 67. Le chien des Baskerville (Doyle) 68. Son dernier coup d'archet (Doyle) 69. La maison de Matriona (Soljenitsyne)

70. La petite patrie ([illegible]) 71. Le [illegible] 72. Le Survenant ([illegible])

73. La dernière Migration ([illegible]) 74. Le joueur (Dostoïevsky) 75. L'éternel mari (Dostoïevsky)

76. La puissance & la gloire (Greene)

77. Les réactions sexuelles (Masters & Johnson) 78. The Joy of Sex (Comfort) 79. The Happy Hooker (Hollander)

80. Marouche ([illegible]) 81. Les Années [illegible] ([illegible]) 82. [illegible]

83. Les trois Mousquetaires (Dumas) 84. Vingt ans après I & II (Dumas)

85. ABC contre Poirot (Christie) 86. [illegible] (Christie) 87. Le train de 16 h 50 (Christie) 88. Le Noël d'Hercule Poirot (Christie) 89. Miss Marple au Club du Mardi (Christie) 90. La dame [illegible] (Christie) 91. Les [illegible] (Christie) 92. Les travaux d'Hercule (Christie) 93. Le Club du mardi continue (Christie) 94. Le Vicomte de Bragelonne (4 tomes) (Dumas)

95. Le dossier confidentiel de l'euthanasie ([illegible]) 96. Autoportrait, Pionnier 8.000 ([illegible])

97. L'Archipel du Goulag — tome I (Soljenitsyne)

[98. Les Mille et Une Nuits (Anonyme) 99. Frankenstein (Shelley)]

100. La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était (Signoret) 101. Le Procès de Nuremberg ([illegible]) 102. Pour une naissance sans violence (Leboyer)

103. Les animaux dénaturés (Vercors)

104. En attendant notre enfant ([illegible])

Actualité	Plaques tournantes	Famille	Travail	Voyages	Études	Résidence	
							06
							07
							08
	3ᵉ plaque tournante					même banlieue, maison (propriétaire)	09
							10
							11
		allaitement					12
							1978
							02
							03
							04
		mariée un enfant					05
							06
			anthropologue agent de recherche sociale				07
							08
		grossesse					09
							10
							11
							12
● 1 question nationale							**1979**
							02 03 04 05
							06
		allaitement					07
							08
							09
							10
							11
							12
							1980
							02
							03
							04
							05
		mariée deux enfants					06
							07
							08
					cours en géographie humaine		09
							10
							11
							12
					un cours en histoire de l'art		**1981**
							02
							03
							04
							05
							06
							07
							08
							09
	4ᵉ plaque tournante						10
							11
							12
							1982
							02
							03
							04
							05

105. [illegible] (Marchessault) 106. [illegible] 107. [illegible] (Duguay)
108. René Lévesque ou le projet inachevé (Desbarats) 109. [illegible]
110. La grande crevasse (Frison-Roche) 111. Retour à la montagne (Frison-Roche)

112. Cette nuit la liberté (Lapierre & Collins)

113. La Storia (Morante) 114. Le livre de l'allaitement maternel (Clark) 115. [illegible] 116. Comment nourrir son enfant (Lambert-Lagacé)
117. L'Art de l'Allaitement maternel (La Leche)
118. Parole de femme (Leclerc) 119. [illegible] 120. [illegible] (Cardinal)
121. [illegible]

122. [illegible] 123. [illegible]

124. Les enfants de [illegible]

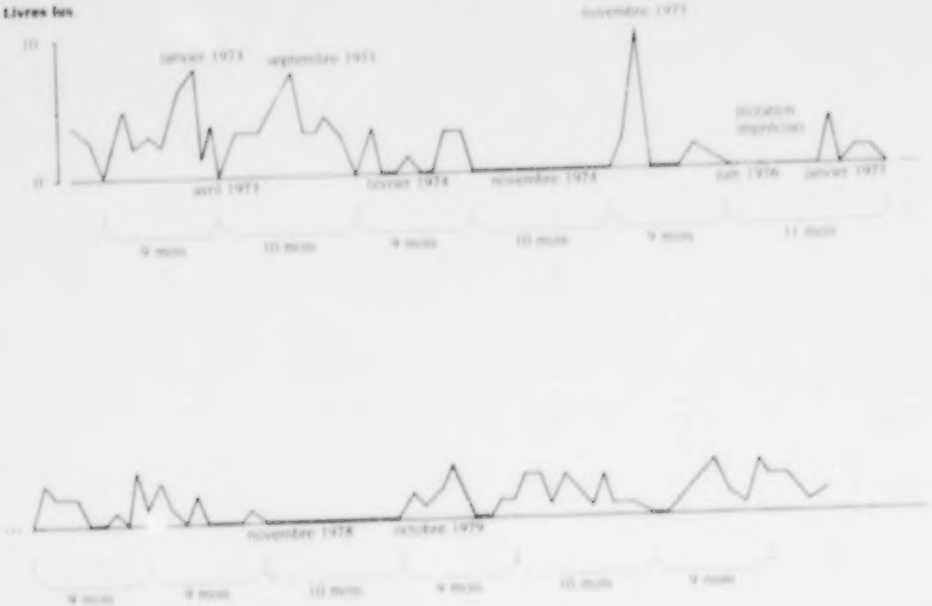
125. [illegible] de la naissance à [illegible] 126. La grosse femme d'à côté est enceinte (Tremblay)
127. [illegible]
128. Pélagie-la-Charrette (Maillet) 129. Une vie pour deux (Cardinal)
130. La peau & le toucher (Montagu) 131. Les voyages de Gulliver (Swift) 132. La clé sur la porte (Cardinal) 133. La mort du [illegible] (Cardinal)
134. Le défi de l'enfant (Dreikurs) 135. [illegible] (Cardinal)

136. La vie devant soi (Ajar)
137. [illegible]
138. Et nous aurons beaucoup d'enfants [illegible] 139. [illegible] 140. Le [illegible] de la foi [illegible]
141. [illegible] 142. L'enfant & la vie familiale sous l'Ancien Régime (Ariès) 143. Monsieur, comment vont-ils? (Exbrayat)
144. Psychanalyse des contes de fées (Bettelheim)
145. Les douze coups de mes nuits [illegible] 146. Thérèse & Pierrette à l'école des S-Anges (Tremblay) 147. Encore vous Imogène? (Exbrayat)
148. Voyage au Centre de la Terre (Verne) 149. [illegible]
150. Paris brûle-t-il? (Lapierre-Collins)
151. Malraux (Plusieurs auteurs) 152. Banco (Charrière) 153. Papillon (Charrière)
154. La dérobade (Cordelier)
155. Vie de Zola [illegible]

156. La Virginienne [illegible]
157. Le cinquième cavalier (Lapierre-Collins) 158. Paris (Time-Life)
159. L'iceberg (Borchgrave & Moss) 160. Toilettes pour femmes (French) 161. La chambre des dames (Bourin)
162. Le jeu de la tentation (Bourin) 163. Victoria Woodhull [illegible] 164. L'astragale (Sarrazin) 165. Rio De Janeiro (Time-Life)
166. Rome (Time-Life) 167. Ô Jérusalem (Lapierre-Collins)
168. Très sage Héloïse (Bourin)
169. Louisiane (Denuzière) 170. Fausse-Rivière (Denuzière) 171. Les lilas fleurissent à Varsovie (Alice Parizeau) 172. Bagatelle (Denuzière)
173. La Réforme (Time-Life) 174. La naissance de l'Europe (Time-Life) 175. L'âge de la foi (Time-Life)
176. Héloïse et Abélard (Pernoud) 177. L'aube de l'Islam (Time-Life) 178. L'âge du progrès (Time-Life)
179. Au fond de l'abîme avec Rolling Stones (Sanchez) 180. Le roman de François Villon (Carco)
181. Au fur & à mesure (Proust)
182. Offenbach roi du second Empire (Decaux) 183. Anna, Soror (Yourcenar)

d'une durée de 10 mois chacune. À y regarder de plus près, on retrouve aussi une périodicité aux 9-10 mois : elle est exacte, régulière, avec quelques « sauts » d'une période et elle semble se caractériser par le fait que tous les 9 mois une fois, et 10 mois l'autre fois, survient un mois où aucune lecture ne se fait, peu importe l'activité lectrice qui s'est exercée entre temps. Les 5 premières périodes sont très évidentes et caractérisées par des chutes et des reprises marquées des lectures, les suivantes le sont moins quoique les 10 mois sans lire de novembre 1978 à octobre 1979 correspondent exactement à la périodicité qu'on pourrait calculer à partir des 5 premières périodes et que 2 périodes plus loin on retrouve à nouveau cette chute. Interrogée là-dessus Madeleine n'a pas repéré de raison qui aurait pu expliquer un tel rythme. Alors avec quoi cela rime-t-il? D'autres personnes ont-elles elles aussi des rythmes de lecture? C'est d'autant plus intrigant qu'un rythme de dix mois n'est pas un rythme annuel : le dixième mois suivant prend place dans une autre saison.

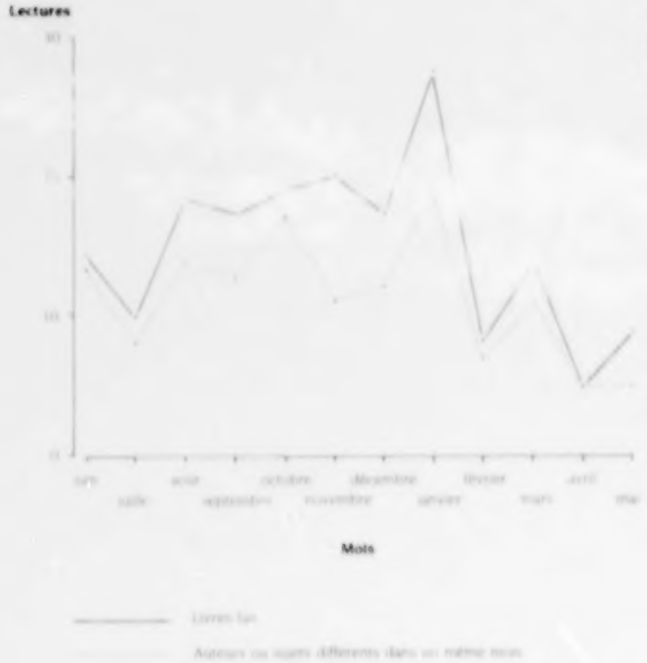
16.
Évolution de 1973 à 1982 de l'activité lectrice de la personne auteure du carnet de lectures.



Lorsque la compilation est faite par année, on obtient la Figure 17, où on observe une chute des lectures de 1974 à 1979 avec reprise en 1980 à un niveau semblable à celui de 1973, si on excepte le phénomène de lectures de séries qui semble plus marqué en 1973. Dans l'histoire de vie cette chute correspond aux premières années de mariage et à la constitution de la famille.

17.
Fréquence annuelle des lectures de la personne auteure du carnet de lectures

La figure des lectures cumulées par mois (Figure 18) donne quant à elle une idée de l'évolution « saisonnière » des lectures. On remarquera en particulier l'importance des lectures de janvier, même une fois éliminés les livres d'un même auteur ou sur un même sujet lus dans un même mois, et la chute importante en février ensuite. Les mois creux : avril, février, juillet. Le graphique fait ressortir aussi une plus grande importance des lectures en série d'août à janvier inclusivement.



18.
Répartition mensuelle de 1972 à 1982 des lectures de la personne auteure du carnet de lectures.

Ces différents rythmes même s'ils ne sont pas facilement explicables, ajoutent au constat fait précédemment comme quoi le carnet de lectures dans lequel sont notées et *datées* les lectures faites peut constituer un bon outil de connaissance de soi. Il est biographique dans le sens qu'il peut contenir suffisamment de traces de la vie dans laquelle il s'inscrit pour permettre d'en reconstituer des segments. Il prend une valeur significative lorsqu'il est mis en parallèle avec une chronologie des événements et changements dans la vie personnelle. Enfin il est susceptible de révéler des rythmes si on en fait des compilations.

Ce fut notre plus grande surprise, à Madeleine et à moi, de constater à quel point ce simple carnet était révélateur de la personne. «C'est une vraie psychanalyse!» s'est-elle écriée à un moment donné.

Où en serait-il avec un autre lecteur ou une autre lectrice? Les rythmes constatés sont-ils communs à plusieurs personnes ou particuliers à un individu?

Nous allons nous arrêter ici et prendre congé de Madeleine. Nous avons déjà beaucoup décortiqué ce carnet. Poussons plutôt une pointe au-delà du monde personnel qu'il nous a révélé et allons du côté du monde institutionnel dans lequel évolue le lecteur. Nous y verrons que la lecture n'est pas une activité strictement privée.

AU-DELÀ D'UN CARNET DE LECTURES: L'ÉCOLOGIE COMPLEXE DE LA LECTURE

Si maintenant nous changions l'ajustement de notre lunette, nous pourrions prendre au moins deux directions. Dans un premier cas nous pourrions nous orienter vers un examen plus social de la bibliothèque comme lieu de culture commune alors que dans le second cas celle-ci nous apparaîtrait plutôt comme un transporteur offrant plusieurs destinations vers des régions imaginaires. Nous allons aborder la première possibilité et nous servir de la seconde comme tremplin vers le prochain essai.

Il n'est pas rare qu'un auteur ou une maison d'édition décide qu'il serait opportun de publier un ouvrage qui serait un inventaire de tout ce qui devrait être su ou lu sur un sujet donné. À la différence d'une bibliographie ces ouvrages ne proposent pas au lecteur des pistes d'explorations mais une base d'ouvrages ou de connaissances qu'on se devrait de posséder si on désire couvrir un domaine donné.

La bibliothèque de l'homme cultivé est un de ces ouvrages. Publié en 1964 par Henry Baron dans le cadre d'un périodique français, *Le Particulier*, s'adressant visiblement à des personnes de classe « moyenne », ni riches, ni pauvres, plutôt à l'aise, et ayant une quelconque expérience de la vie de col blanc, il indique une liste des quelques milliers d'ouvrages qui devraient apparaître dans la bibliothèque d'une personne cultivée, la culture étant définie comme:

> ... la recherche des connaissances scientifiques, intellectuelles, artistiques ou spirituelles qui permettent, par un travail personnel d'assimilation et de re-création tendu vers le Vrai, le Beau, le Bien, d'assumer avec efficience ses responsabilités dans l'ordre familial, professionnel, social, civique et spirituel[7].

On y situe quatre fonctions fondamentales de la culture : agir comme rempart de la liberté des personnes et de la société démocratique, « faire de la science et de l'efficacité matérielle, des bienfaits sociaux », conduire à la tolérance et la garantir, et assurer la qualité des responsables d'une société. La quatrième fonction est explicitée comme suit:

> Les familles, les entreprises, les professions, les organisations régionales, nationales, européennes ou mondiales, sur le plan social et civique, dépendent, à une époque déterminée, de la valeur culturelle de leurs responsables.
>
> La culture des responsables est la sève nécessaire au dégagement et à l'accomplissement du bien commun, au sein des familles, des collectivités et des sociétés[8].

Le livre est présenté comme la « source première » de toute cette cultuture et la bibliothèque proposée a été bâtie selon le raisonnement suivant:

> A. Le nombre des livres écrits à ce jour en français est à peu près incommensurable.
>
> B. Le développement quotidien des connaissances humaines est proprement étouffant.
>
> C. Une sélection des « œuvres majeures » s'impose donc absolument.

7. Henry Baron, *La bibliothèque de l'homme cultivé*, p. 6/814.

8. *Idem*, p. 8/816.

D. Des «œuvres majeures» seulement.

E. Quelles que soient ses connaissances, nul ne peut faire une pareille sélection tout seul.

F. *Le Particulier* a tenté cette sélection, pour vous permettre le meilleur rendement de lecture.

G. Naturellement cette sélection est imparfaite.

H. Nous l'avons tentée quand même.

I. Nous sollicitons de vous indulgence, suggestions et corrections[9].

Hormis la tendance dans une telle approche à assimiler la lecture à toute la culture, on se retrouve ici devant une dynamique différente de celle qui nous a intéressée, où les livres se greffaient carrément sur la voie individuelle : on demande à un individu désireux d'élargir ses horizons de se greffer sur un fonds de lectures communes typiques d'une culture standard. D'après les rubriques du répertoire proposé cette culture encyclopédique implique des vues sur les domaines suivants :

littérature française;	expéditions — voyages — aventures;
littératures anciennes;	sciences;
littératures étrangères;	sciences juridiques, économiques et sociales;
beaux-arts;	philosophie;
histoire;	psychologie appliquée et pédagogie;
géographie;	religions;
	revues.

Le hasard a voulu que je glisse un mot de cet ouvrage au conjoint de Madeleine, très intéressé à développer rationnellement la bibliothèque familiale. Il a sauté sur l'occasion de vérifier où il en était dans sa bibliothèque et a fait le décompte des ouvrages recommandés par la *Bibliothèque de l'homme cultivé* qui apparaissaient déjà dans sa bibliothèque. Sur les 2300 titres qui étaient recommandés en 1964, il en possédait 162 — même ouvrage, ou ouvrage très apparenté et de nombreux autres de même nature. Cette démarche était complètement à l'inverse des compilations qui ont précédé : au lieu d'examiner la proportion des ouvrages qu'on a lus qui soit commune à d'autres personnes, on tentait de vérifier quelle partie d'une bibliothèque personnelle recoupe une bibliothèque idéale, et ce faisant on gagnait des indications sur ce qui pourrait la rendre plus conforme. C'était un peu comme s'exposer au magnétisme d'une sorte de norme standard. L'institution fait sa marque sur la bibliothèque privée.

Cette tension entre une culture individualisée où les choix se font de connivence avec les accidents de parcours de l'histoire de vie, représentée dans cet essai par le carnet de lectures, et une sorte de culture canonique où il est demandé au lecteur de s'adapter à un répertoire jugé bon pour lui, semble particulièrement évidente dans le cas de la lecture et il est probable qu'aucune bibliothèque privée ne saurait être analysée convenablement sans tenir compte des deux, d'où l'intérêt d'une approche écologique des lectures. Mais nous n'en toucherons vraiment qu'un mot.

Même si nous avons très peu fait allusion à la pression institutionnelle, l'histoire nous montre qu'elle a exercé de tout temps un pouvoir énorme sur les choix de lecture individuels. Parmi la multitude d'itiné-

9. *Idem*, p. 11/819, p. 13/821.

raires de lecture possibles, on a élu des parcours devenus autoroutes, stéréotypes; on a fermé des chemins au nom de toutes sortes de raisonnements et à coup de sanctions allant jusqu'à l'emprisonnement et l'autodafé.

Parmi différentes institutions ou pouvoirs ainsi intéressés par cette sorte de direction spirituelle ou morale des rencontres livresques, on pourrait mentionner l'école, l'Église, le gouvernement, les médias. Nous nous contenterons ici d'exemples mais cette question mériterait une étude à elle seule.

Ainsi il est clair pour chacun que l'école a joué un rôle essentiel dans la formation de répertoires de lecture qui étaient à la fois communs et obligatoires. Le fait de fonctionner avec un même manuel, un même livre de lecture, d'apprendre les mêmes fables, d'analyser les mêmes textes, de suivre le même programme a sûrement exercé une sorte de conditionnement culturel sur des générations d'élèves. Madeleine et son conjoint ont trouvé dans cette formation commune une base mutuelle pour leurs loisirs livresques. André Mareuil, lui, a abordé cette question d'une façon très minutieuse dans *Jeunesse et littérature d'aujourd'hui* à propos de l'école française. Il a insisté notamment sur la persistance des idées pédagogiques sur la lecture à travers les siècles, parlant de « formules presque aussi vieilles que notre monde occidental »[10]. On réalise à travers son examen chronologique des programmes et des manuels la stabilité d'une certaine institution littéraire. Un manuel de Mironneau destiné au cours primaire, d'abord paru en 1909, tirait en 1937 à 1 600 000 exemplaires : combien d'élèves pendant toutes ces années auront emmagasiné dans leur mémoire individuelle les mêmes pages de « Perrault, Voltaire, Victor Hugo, Lamartine, Gautier, Dickens, Erckmann-Chatrian, Anatole France... »[11] ? Virgile, étudié dans les écoles de son vivant, s'est inscrit dans la mémoire des jeunes latinistes jusqu'à aujourd'hui[12]. Il y a de ces lectures dont la portée se mesure en termes de millénaires. C'est impressionnant quand on y songe ! En même temps Mareuil a dépouillé plusieurs enquêtes de lecture au travers desquelles on peut mesurer l'écart entre la matière des programmes officiels et centenaires et les lectures spontanées. Citant une enquête de Altmeyer auprès de jeunes de niveau secondaire où les dix auteurs préférés des élèves s'avèrent être A. de Saint-Exupéry, Leslie Charteris — série « le Saint » —, Jean-Charles — *La foire aux cancres* —, Roger Frison-Roche, A. MacLean — récits historiques à suspense —, Margaret Mitchell — *Autant en emporte le vent* —, Agatha Christie, A.J. Cronin, Alexandre Dumas, Victor Hugo, il commente :

> On voit que dans cette liste, deux noms seulement, le premier et le dernier, sont traditionnellement rangés parmi les « grands écrivains ». Les autres noms ne se retrouvent pas dans le choix des lycéens. On est passé d'une sorte de littérature à une autre[13].

Dans sa conclusion il reprend l'idée courante d'un certain paternalisme de l'institution sur des personnalités individuelles qui devraient être mises au pas :

> *Notre enquête personnelle* a confirmé un fait déjà bien établi, le divorce entre l'apport littéraire scolaire et les goûts réels des élèves. Différence admissible certes, nécessaire même, car toute éducation doit infléchir un élan initial. Mais l'échec est patent lorsque l'institution ne réussit pas à inculquer (même au bout de douze années!) le goût de lire. Ne cesse de croître de façon grave le pourcentage des « piètres lecteurs », alors que

10. André Mareuil, *Littérature et jeunesse d'aujourd'hui*, p. 11.
11. *Idem*, p. 37.
12. *Idem*, p. 90.
13. *Idem*, p. 121.

les sélections successives auraient dû réduire cette proportion. Finalement je suis plus pessimiste quant à l'avenir du livre que plusieurs auteurs d'enquêtes antérieures. Certes la majorité des jeunes déclare aimer la lecture, et dit la mettre aux premières places de leurs loisirs. En fait ils lisent mal. Alors où se situe la vérité? Dans les déclarations d'intention, dans les pratiques réelles? Après quelques autres, je répéterai que le système scolaire, malmenant notre jeunesse, porte une responsabilité énorme.

> Oui, ils lisent **mal**. Les suffrages des enfants et des jeunes se rassemblent rarement sur des héros littéraires de prédilection. Les voix s'éparpillent: beaucoup de jeunes ne se souviennent même plus d'AUCUN personnage! Autre résultat, la démonstration de ce qu'affirmait Georges Friedmann: « l'apport scolaire est bien faible comparé à celui de la presse, de la radio, de la télévision. Mais les « héros » fournis par ces moyens de masse sont promis, eux aussi, à un oubli rapide. N'en résultera-t-il pas, finalement, des personnalités insuffisamment structurées? »[14]

Insuffisamment structurées ou insuffisamment conformes?

Quant à elle, la tactique de l'Église à travers les siècles a consisté bien sûr à dicter des programmes de lecture, mais beaucoup aussi à censurer et à interdire de temps à autres. La *Bible*, elle-même n'a pas échappé à cette prohibition de l'écriture, meurtrière à ses heures les plus inquisitoires, et génératrice d'un marché noir de dessous de comptoir et de subterfuges de collège qui n'a pas été sans créer son lot de plaisirs interdits d'une époque à l'autre. Avec le oui d'un côté sous la forme des imprimatur, nihil obstat, imprimi potest, et le non de l'autre aux jours noirs de l'*Index* combien de lecteurs ont été contraints à l'orthodoxie ou condamnés du péché de « libre-penseur »? Et combien de lecteurs ont été convaincus de la faiblesse de leur sens critique et de la bienfaisance des œillères spirituelles qui leur étaient imposées? À titre d'exemple, voici comment dans un quotidien québécois de 1925 on a annoncé une bibliothèque à vendre:

> Bibliothèque à vendre
>
> Une magnifique bibliothèque de 100 romans tout neufs, choisis spécialement d'après les indications favorables de Romans à lire et Romans à proscrire par Monsieur l'abbé Bethléem, parfaite aux points de vue littéraire et moral, reliure très solide, demi-basane, veau marbré, couture sur nerfs, plats marbrés, tranche jaspée.
>
> Prix: 32.50
> Le Secrétariat des Oeuvres
> 105, rue Ste-Anne, Québec[15]

De tous temps aussi, des États ont contrôlé les lectures de leurs citoyens, souvent en contrôlant les auteurs! Ne remontons pas aux exemples toujours cités des grands classiques persécutés et emprisonnés par le roi d'alors. Soyons actuels et citons de récents bulletins d'Amnistie Internationale:

> ISMAIL BESIKCI (Turquie)
>
> *Sociologue, condamné en décembre 1979 à Istanbul à trois ans de prison pour propagande en faveur des Kurdes et pour outrage à la mémoire de Kemal Atatürk, fondateur de la Turquie moderne; emprisonné depuis septembre 1979; selon des informations récentes il aurait été torturé.*

14. **Idem**, p. 208.
15. **L'Action catholique**, jeudi 5 novembre 1925.

Ismail BESIKCI avait déjà été emprisonné en 1971, condamné en 1972 à 13 ans de prison pour propagande pro-kurde et procommuniste. Il fut remis en liberté en vertu de l'amnistie générale de 1974, après avoir purgé trois ans de sa peine.

Depuis la création de la République turque en 1923, les Kurdes n'ont cessé d'être harcelés et persécutés en vue de leur assimilation forcée. L'usage de la langue kurde est illégal, ainsi que les publications ou l'enseignement en langue kurde dans les écoles; le port du costume national kurde est aussi prohibé.

Ismail Besikci n'est pas kurde lui-même, mais, comme il l'écrivait de sa prison au ministre de la justice en 1981, il est convaincu que « l'existence du peuple kurde, possédant une structure culturelle et une langue distincte, est une réalité objective en Turquie... La politique gouvernementale envers le peuple kurde est incompatible avec les concepts des droits de l'homme et de la suprématie du droit... » [...][16]

HENRIKAS [illegible] (URSS)

Âgé de 53 ans, Lituanien. Il purge une peine de [illegible] et il est [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de la censure.

[illegible] a été arrêté après la découverte dans la cave d'un [illegible] de [illegible] 1976, [illegible] par un groupe [illegible] « [illegible] pour la paix et la libération nationale des peuples de l'URSS » [illegible], un document réclamant l'organisation d'un référendum sur la sécession pacifique des minorités nationales de l'URSS. Le droit à la sécession est reconnu aux Républiques de l'Union par la Constitution soviétique.

Henrikas [illegible] a été déclaré coupable d'« agitation et propagande antisoviétiques » en 1977. Il est actuellement détenu dans le secteur à régime spécial d'une colonie de travail correctif [illegible] dans la région de Perm. Ce régime est la forme la plus stricte des camps de travail correctif prévus par la loi soviétique. Il est destiné aux « récidivistes particulièrement dangereux » [...][17]

LI PEI-LIN (Taiwan)

Propriétaire d'une librairie. Il purge actuellement une peine de prison de huit ans prononcée par un tribunal militaire en 1976 pour possession et diffusion d'ouvrages de théorie politique.

Li Pei-lin, âgé de 61 ans, a été arrêté en juillet 1976 à Taipei après une perquisition de sa librairie et la confiscation d'une liste de ses clients.

Il a été jugé avec sept autres personnes en novembre 1976. Les accusés avaient tous été tenus au secret depuis leur arrestation en juillet et août 1976.

Li Pei-lin a été inculpé en vertu du *Statute for the Punishment of Sedition* pour avoir « fait usage d'écrits à des fins de propagande pour les communistes (continentaux) chinois ». Selon un communiqué du gouvernement, les chefs d'inculpation retenus contre lui avaient trait à la possession et à la diffusion d'ouvrages consacrés aux théories politiques chinoises. Ces ouvrages en question auraient été des livres en langue japonaise consacrés à la Chine continentale; le Kuomintang, parti au pouvoir à Taiwan en avait commandé lui-même quelques exemplaires à la librairie.

Li Pei-lin en aurait commandé des exemplaires supplémentaires qu'il aurait vendus à des individus jugés intéressés par la Chine [...][18]

16. Communications Amnesty international, [illegible] décembre 1984, p. [illegible]
17. Idem, 4, 7 juillet 1983, p. [illegible]
18. Idem, 5, [illegible] mai 1983, p. [illegible]

Dans un autre ordre d'idées, les médias de masse ont aussi leur mot à dire. À l'époque des industries culturelles, le moyen par excellence de trier les livres et d'influencer les lectures ne serait-il pas la critique et la publicité? Ici, c'est un pouvoir encore qui incite à un choix par toute une panoplie de moyens : chroniques, annonces, listes hebdomadaires ou mensuelles des meilleurs vendeurs, prix. Pourquoi veut-on ainsi que des individus désignent les lecteurs de tel ou tel ouvrage? Toute cette question de la critique est un sable mouvant. Plutôt que de nous y enfoncer, restons au bord et contentons-nous d'en visualiser la vigueur : Jean-Benoît Puech a réussi le tour de force de faire un livre intitulé *La bibliothèque d'un amateur* constitué uniquement de critiques d'ouvrages imaginaires. Comprenons-nous bien. L'extrait suivant commente un ouvrage qui n'existe pas!

> Le nouveau roman de l'auteur d'[illegible] surprendra les lecteurs persuadés que Charles Morney avait renoncé pour toujours à revenir sur l'un ou l'autre des thèmes que développent ses premiers récits, des *Nouvelles* à la fameuse trilogie.
>
> *Le Noir*, histoire ambiguë contée dans le style très classique des textes qui révélèrent au public l'un des auteurs les plus retors de sa génération, se présente comme un retour aux sources de l'inspiration, une réconciliation avec une première manière sinon reniée, du moins abandonnée pour des recherches formelles moins traditionnelles, dont la stérilité aura vite déçu le créateur, etc., etc.[19]

Bienfaisantes ou néfastes, ces pratiques qui consistent à conduire les personnes vers une lecture et à les écarter d'une autre, nous rappellent que lorsqu'il s'agit de livres, plusieurs vouloirs s'en mêlent et que la bibliothèque est autant un terrain commun qu'un terrain privé.

Le livre aurait donc de l'efficacité pour qu'on s'en préoccupe tant? Mais qu'est-ce que lire?

Nous pourrions nous rappeler que le carnet de lectures de Madeleine implique que cent quatre-vingt-trois fois elle s'est plongée pendant quelques heures dans un univers de paroles laborieusement construit par un auteur pour occasionner à d'autres personnes une expérience mentale particulière et pour imprimer un tant soit peu leur mémoire. Autant de voyages.

Et on se rappellera à quel point les lecteurs ont insisté dans leurs témoignages sur cette question de voyage et d'évasion : il s'ouvre quand s'ouvre le livre un monde propre, dégagé de la réalité sensible, autonome, dans lequel on se transporte, s'évade et s'absorbe. Mais on en revient, chargé d'une nouvelle mémoire, qui se laisse savourer quand on la rappelle, qui se dissout aussi, se ramifie, se reconnecte aux autres expériences déjà mémorisées et refait surface, dans la réalité sensible cette fois, en temps et lieu. Ce sera le sujet du prochain essai.

Nous avons examiné jusqu'ici des lectures d'adultes. Les souvenirs de lectures des adultes ne remontent pas d'habitude jusqu'à la toute petite enfance. Pourtant, c'est souvent dès les premières années de la vie que se forme l'habitude du livre, ou si on veut de l'accès à l'histoire par le livre, et ce, avant même l'alphabétisation. J'ai retrouvé dans mon journal une note sur un fait divers qui aurait bien pu ouvrir une section sur la façon dont les tout-petits font la rencontre de l'écriture. Mémoire

19. Jean-Benoît Puech, *La bibliothèque d'un amateur*, p. 19.

prise en flagrant délit de formation, elle conduit elle aussi au prochain chapitre et suggère qu'en plus de regards statistiques, logiques, écologiques, il serait peut-être utile de tenter sur les lectures des regards encore plus archéologiques que les quelques éléments qui ont pu être proposés ici.

> J'ai apporté à Gabrielle *Petit Jean va dans la lune* de la bibliothèque, cette semaine. On l'a regardé ensemble quelques fois. Hier elle s'est mise à le raconter à ses deux gardiennes avec une volubilité surprenante. J'ai vu, là, tout ce qu'elle peut assimiler en peu de temps.
>
> Ce matin, en sortant il y avait une échelle à côté de l'appartement. Je lui explique que c'est une échelle, sans plus. Elle raconte:
>
> — Comme le Jean dans le livre à Gabrielle.
>
> Effectivement, l'histoire se centre autour d'une échelle.
>
> À deux ans et quelques mois, elle passe aisément des livres à la réalité.
>
> Le concept «échelle» dans la tête de Gabrielle serait-il dorénavant obscurément lié au concept «lune», au concept «appartement», à la couleur «fleur-verte» qui domine le petit livre, etc.?
> (8/6/81)

Au moment de réviser ces lignes, Gabrielle, huit ans et quelques mois, passe près de la table de travail. Je lui demande à tout hasard de fermer les yeux et de me dire les images qui lui passent dans la tête quand je lui dis le mot «échelle».

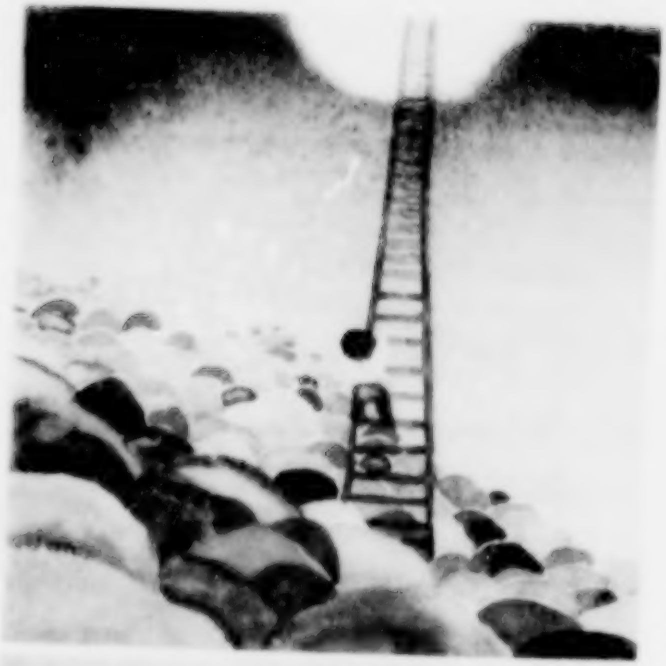
> Quelqu'un en train de peinturer.
>
> Une échelle très très haute qui va jusqu'au ciel.
>
> *Va-t-elle quelque part en particulier?*
>
> Elle va dans un nuage.
>
> Une échelle qui balance, qui est en train de tomber.
>
> *Où était-elle placée cette échelle?*
>
> Accotée à une maison sur le mur de la façade avant.

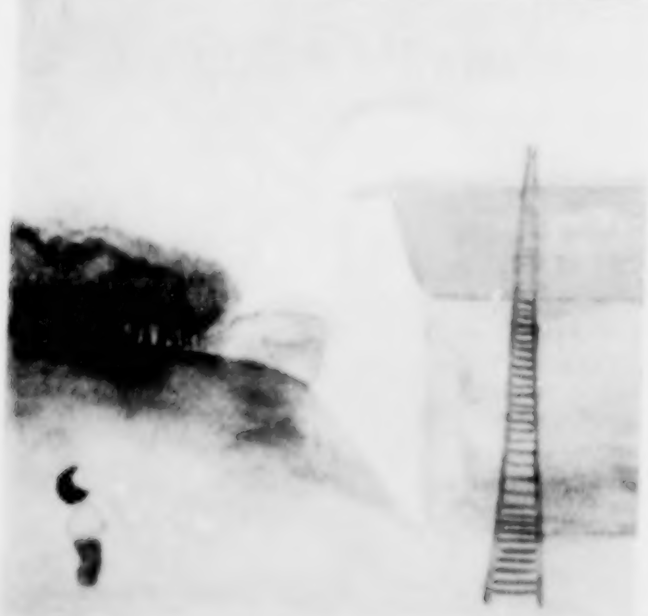
À tout hasard nous allons à la bibliothèque municipale, où nous retrouvons *Petit Jean va dans la lune*. Il y a bel et bien «une échelle très très haute qui va jusqu'au ciel», jusqu'à une masse blanche.

Qui sait?

Arbre qui peut-être
Pense au-dedans
Arbre qui se domine
Se donnant lentement
La forme qui élimine
Les hasards du vent!

Rilke





Dec. 2

LE LECTEUR ABSENT

ou l'entrée dans les mondes seconds

Où on s'interroge du mieux qu'on peut sur ce qui se passe physiquement quand on lit, et plus précisément sur ce qui se passe quand on lit de la fiction.

Une première constatation rejoint par l'observation de « liseurs en pleine inaction » celle de Jaccard dans son wagon-restaurant : le lecteur est absent, présent de corps mais absent d'esprit. Tout comme Bachelard (lequel nous accompagnera en contrepoint dans les notes) mais habituellement sans le dire, il rêve, il imagine. Il est passé de la réalité sensible, d'un monde premier, vers une réalité imaginaire, un monde second, pour reprendre l'expression chère à Tolkien.

Nous partons à sa suite, ce qui nous mène au passage entre ces deux mondes, que nous abordons à notre tour par l'imaginaire, en recourant à un conte de la tradition orale et aux ***Philémon*** *de Fred, le bédéiste, qui nous offrent toutes sortes d'images pour réfléchir à ce qui arrive à l'image du corps quand on se met à imaginer.*

Une fois passé-e-s, nous retrouvons Hélène (déjà rencontrée dans le premier essai de cet ouvrage), qui, à partir de la relecture qu'elle a faite du ***Roi se meurt*** *d'Ionesco et du* ***Colonel Chabert*** *de Balzac, explique comment elle visualise quand elle lit. Nous pénétrons ainsi dans un monde aux propriétés physiques particulières où un endroit peut avoir deux envers, et où la lectrice a toute liberté de se promener dans l'histoire une fois celle-ci animée par l'auteur.*

Sa lecture terminée, le lecteur absent repasse vers la réalité sensible. À sa suite nous refaisons le passage, toujours à l'aide du conte et des ***Philémon***, *juste à temps pour voir un lecteur observé à la bibliothèque quitter son livre, se lever et sortir.*

Ce lecteur que nous sommes tous à nos heures vit un rapport intrinsèque à la parole, celui du réel à l'imaginaire, dont le vingtième siècle semble vouloir amplifier le deuxième terme. Cet essai, qui n'est vraiment qu'un collage montage, tenté à partir de plusieurs morceaux d'observation et de réalité, s'aventure dans l'univers agrandi de l'ici et là, au seuil d'une physique de l'imaginaire.

Géographie
La rivière est dans son lit
Tout est mis dans un grand livre
Du doigt nous pouvons le suivre
Notre monde est là-dedans
Nous sommes ses enfants

Anne Sylvestre

Quelle expérience fait un lecteur en lisant? On pourrait dire qu'il passe d'un monde à un autre, du monde des sens au monde imaginaire. Comment quitte-t-il le monde des sens? Comment ce lecteur passe-t-il dans le monde imaginaire? Comment fonctionne-t-il dans ce monde imaginaire? Puis plus tard, comment transmet-il à d'autres les données fondamentales de son expérience imaginaire? C'est encore une fois le problème de la communication qui se pose mais nous le situerons ici cette fois-ci en intégrant la dimension de l'imaginaire, et en soumettant l'écriture à cette question de mise en contact des imaginaires.

En examinant l'expérience de la lecture dans ses rapports avec la vie, nous avons glané dans les essais précédents un certain nombre d'allusions à cette expérience imaginaire: nous avons saisi que la lecture plongeait le lecteur dans un état de conscience différent de son état de veille normal, que la continuité propre à cette vie imaginaire était parallèle à la continuité de sa vie réelle. En même temps, plusieurs témoignages ont fait ressortir que la lecture se fait en association avec des circonstances et avec un contexte sensoriel: le souvenir global qui est ancré dans le souvenir de la lecture comprend le souvenir du moment lui-même qui a été accaparé par la lecture; ainsi une lecture faite au moment où telle musique était jouée peut englober cette musique dans le souvenir du livre. Nous avons également entendu que le souvenir du livre ressemble beaucoup au souvenir du film, au point que les deux peuvent être confondus dans la mémoire; et le fait que les enfants prennent plaisir aux livres d'histoires bien avant leur alphabétisation nous rappelle que la fiction est bien l'amande au coeur de la pêche, image antérieure à la parole[1]?

Avec le témoignage de Madeleine, nous sommes passés dans l'essai précédent du regard extérieur à l'intériorité. Cette fois nous nous aventurons du côté du moi intérieur, dans ce coin de soi-même peu exprimé où on imagine librement, tranquillement pour soi. C'est à cette matière préconsciente, habituellement non verbalisée, que nous nous intéresserons[2]. Elle est cruciale car elle contient le germe de la mémorisation qui fait que la matière écrite est transmise et donc que la lecture est faite.

Seulement comment l'exposer quand on est soi-même fort loin d'avoir construit une pensée systématique sur les questions qui seront abordées? Tout au plus ai-je eu l'occasion d'explorer quelques pistes, de me rendre compte, de soupçonner la cohérence qui repose au creux même du fouillis apparent de nos productions imaginaires. Peut-être s'agira-t-il un jour de reconnaître le caractère éminemment naturel des réalités imaginaires, des mondes seconds comme les ont appelés d'autres auteurs, et d'en arriver à étudier et à explorer les mondes de nos histoires tout comme nous étudions et explorons l'univers extérieur de cette planète jusqu'aux espaces intersidéraux. Aussi on voudra bien accepter qu'il ne s'agira ici que de présenter ces pistes, d'exposer les questions

1. [illegible] **La poétique de l'espace** [illegible]

2. [illegible]

qui se posent et les hypothèses qui surgissent, quitte à ce qu'elles fournissent à d'autres un point de départ pour aller plus loin[3].

Compte tenu de ces limites, je poserais le problème ainsi : il s'agit de suivre les déplacements du champ de la conscience dans le présent et de considérer que la conscience est toujours dans le présent même si elle se déplace. En effet nous sommes habitués à considérer le temps et l'espace en fonction du temps et des espaces communs qui nous sont donnés à connaître par l'intermédiaire de notre système perceptuel : n'existe vraiment pour nous que ce que nous voyons, sentons, entendons, touchons, goûtons. Et nous aurions tendance à placer l'essentiel de l'expérience humaine dans cette expérience perceptuelle du monde. Mais ce serait oublier que nous passons une grande partie de notre temps « dans la lune », c'est-à-dire en dehors de la « terre ». Car si nous suivions seconde après seconde le cheminement de la conscience d'une personne pendant vingt-quatre heures, nous nous apercevrions vite que cette conscience se déplace fréquemment de l'expérience perceptuelle au rêve sans nécessairement que son unité propre en soit affectée[4]. Les matériaux de cet essai ont montré justement que l'action de lire opère de façon caractéristique cette transition de la conscience d'un monde premier vers un monde second, et nous supposerons que l'espace mental est bel et bien un espace, tout aussi physique que l'univers extérieur en trois dimensions dont nous faisons objet de science[5].

Une image pourrait nous aider ici : nous avons tous entendu parler de l'électroencéphalogramme, ou EEG, qui permet d'enregistrer les ondes cérébrales au moyen d'électrodes. On a ainsi découvert que les ondes variaient selon les états de conscience, qu'une personne émettait des ondes de 10 à 14 cycles par seconde en état de veille, des ondes lentes de 2 à 7 cps pendant le sommeil sans rêve, des ondes lentes accompagnées de mouvement rapides des yeux pendant les rêves, et ainsi de suite. Ceci dit, si cette personne est branchée à l'appareil de mesure, peu importe ce qu'elle fait, qu'elle lise, dorme, parle, rêve, travaille, l'appareil fournira une lecture en continu du présent de cette personne et indiquera par diverses altérations des ondes, le type de « lieu » où cette personne se trouvait en esprit à différents moments. Nous allons procéder un peu semblablement : plutôt que de dire que l'ici et maintenant, qui est une définition courante du présent, est nécessairement situé dans l'état de contact perceptuel entre une personne et le monde extérieur, monde social, monde physique, nous allons considérer que l'ici et maintenant se situe là où la conscience se trouve et que la conscience, elle, se déplace dans divers mondes, dont un monde premier, le monde commun, celui qu'on connaît par les sens, et des mondes seconds, dérivés du monde premier mais situés eux dans des espaces mentaux qu'il nous est proposé de connaître[6].

Le plus simple serait peut-être d'examiner étape par étape les conditions du passage de la conscience de l'espace perceptuel à l'espace stimulé par le livre.

On verra ainsi que le lecteur :

1. s'absente du monde perceptuel ;
2. passe dans le monde du livre ;
3. explore ce monde aux propriétés particulières ;
4. retransite vers le monde perceptuel ;
5. réintègre le monde perceptuel.

3. On trouvera dans Mike Samuels et Nancy Samuels, **Seeing with the mind's eye**, un ouvrage absolument passionnant et multidisciplinaire de commentaires sur les techniques de visualisation. **The Dictionary of Imaginary Places** de Albert Manguel et Gianni Guadalupi, tout incomplet qu'il soit, est quant à lui un livre qu'on lira pour qui aurait des velléités de se lancer dans la géographie de l'imaginaire.

4. « On fait passer au rang d'absolu la dialectique de l'ici et du **là**. On donne à ces pauvres adverbes de lieu des puissances de détermination ontologique mal surveillées. Bien des métaphysiques demanderaient une cartographie. Mais en philosophie, toutes les facilités se paient et le savoir philosophique s'engage mal à partir d'expériences schématisées » (Bachelard, *op. cit.*, p. 193).

5. Les folkloristes ont commencé à s'intéresser à ce genre de problèmes. À propos de la notion de temps, et juste pour donner un exemple, voir la communication de W.F.H. Nicolaisen, « The Structure of Narrated Time in the Folk Tale » dans **Le conte. Pourquoi? Comment?**, p. 417-436. Quant à lui, J.R.R. Tolkien a été un véritable précurseur de toutes ces questions.

6. « Le temps et l'espace sont ici sous la domination de l'image. L'ailleurs et le jadis sont plus forts que le ***hic et nunc***. L'***être-là*** est soutenu par un être de l'ailleurs. L'espace, le grand espace, est l'ami de l'être » (Bachelard, *op. cit.*, p. 186).

C'est cette même séquence que nous reprendrons dans les pages qui suivent. J'essaierai de fournir à chaque fois des matériaux glanés pendant la recherche qui pourraient aider à illustrer et à jalonner cette réflexion dont je voudrais rappeler le caractère fragmentaire, insistant même pour qu'on s'attache plus aux exemples eux-mêmes qu'à la façon primitive de les interpréter qui sera la mienne. Il ne faudrait surtout rien couler dans le [illegible] : constater [illegible] était amplement suffisant.

LE LECTEUR EST ABSENT : QUELQUES CROQUIS DE CORPS ENGOURDIS

Alors, que se passe-t-il quand une personne entre ou « tombe en lecture » pour reprendre l'expression d'un des témoins cité précédemment? Quels changements observe-t-on dans le comportement d'une personne qui entre ou « tombe » en lecture? Il ne serait pas inutile ici d'aider notre tentative d'ethnologie d'un peu d'éthologie ou si on veut d'observation directe et systématique des comportements d'individus comme on l'a beaucoup fait dans les recherches en psychologie animale.

J'ai tenté cela à quelques reprises pendant la recherche, cherchant à mieux saisir l'inscription de cette activité dans le corps. En ce cas, il n'était pas question d'observations quantifiées, mesurées : il s'agissait tout simplement d'apprendre à observer des gens lire. Aussi vais-je me contenter de proposer quelques croquis. Il y aurait plus à faire, mais je crois que ce qui suivra suffira à nous rappeler qu'un lecteur en action est une personne qui s'absente en esprit pendant sa lecture du lieu physique où elle se trouve : présence de corps, absence d'esprit.

Il semble en effet que lorsqu'il s'agit d'effectuer une lecture d'assez longue haleine de type revue ou livre, il soit de mise que le corps s'engourdisse quelque peu... comme le montre ce petit extrait du journal d'enquête qui donne presque dans la facétie[1] :

> 6 mai 1981
>
> lundi PM en allant au siège social avec [...], j'ai rencontré un homme qui lisait en marchant, le thermos dans l'autre main; il a failli se faire frapper en traversant la rue (autoroute Dufferin).

Les croquis suivants ont été faits dans l'autobus, en attendant l'autobus, dehors ou dans une gare, dans un bureau, à la maison, dans un centre commercial, au restaurant et bien sûr, dans une bibliothèque publique.

Où sont-ils tous? Quels sont les éléments déterminants de ces croquis? Le corps presque toujours en position assise, plus ou moins tendu ou détendu, la tête, la direction du regard, braqué sur l'objet de lecture, la position des bras ou des mains qui tiennent le plus souvent l'objet de lecture — dans une séquence animée, on verrait ces mains tourner de temps en temps des pages —, l'emplacement de l'objet de lecture, le siège et l'environnement, l'inaction du bas du corps abandonné à ses tics, à ses positions de routine, les « accessoires » à proximité. Toute l'activité, invisible pour nos yeux, semble se situer dans cet espace d'air qui s'établit entre les yeux du lecteur et l'objet de lecture.

19
Lecteurs à la bibliothèque

20.
Lecteur dans un bureau

21.
Lecteurs à la maison

22.
Lecteur au restaurant

23.
Lecteur au centre commercial

24.
Lecteurs à la gare d'autobus

25.
Lecteurs dans l'autobus

Cet espace forme avec le corps une sorte de triangle dont les deux côtés seraient solides, l'un allant des yeux au coude en passant par le dos, et l'autre du coude à l'objet de lecture. Toute l'énergie du corps semble absorbée dans ce couloir et soutenue par la posture de la colonne et la position des bras. Ce qui fait que, pour une personne qui ne lit pas et qui observe, le spectacle des gens dans une bibliothèque ressemble un peu à ce qu'a pu voir le prince en arrivant au château de la belle au bois dormant : plusieurs personnes immobilisées dans diverses positions, sans aucun contact visible, observable, entre elles-mêmes ou avec le lieu en question. Le moi pensant est ailleurs.

26.
La posture,
le regard et le livre

Les jeunes enfants sont d'ailleurs d'excellents baromètres de ces dissociations de l'esprit de l'ici et maintenant du corps, ou si on préfère de l'ici et maintenant commun. Et ils les tolèrent difficilement. Plusieurs reconnaîtront dans leur propre expérience des exemples de manifestations de cette inquiétude des petits qui rend si difficile la poursuite d'un travail intellectuel ou d'un échange de paroles en dehors d'eux et en leur présence. Alors que l'exécution d'un travail manuel, d'une activité concrète les laisse absorbés dans leurs propres occupations sans difficulté. Pour ma part je relève cette note dans le journal d'enquête :

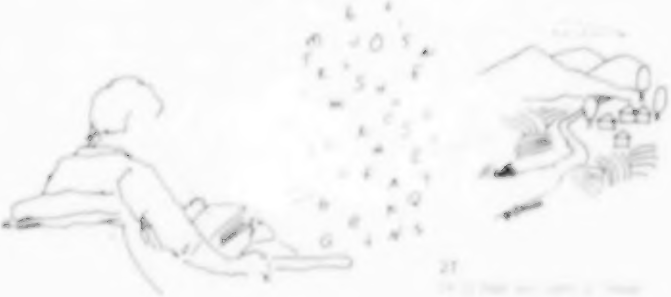
8/6/81 Gabrielle [*un peu plus de deux ans et demi à l'époque*] a me saute dessus à chaque fois qu'elle est éveillée et que je dors, lis, mange, écris.

i.e. quand ma masse physique est au repos
(absence physique insécurisante?)
sécurité = *mouvement*

En effet, cette absence n'est pas propre à la lecture. Dans L'Exil *intérieur*, Roland Jaccard raconte ce qu'il a perçu un jour dans un wagon-restaurant :

> Dans le train qui me ramenait de Zurich à Lausanne, durant l'été 1974, j'observais dans le wagon-restaurant la soixantaine de dîneurs solitaires, pour la plupart des hommes, répartis par tables de quatre. Ils mangeaient en silence, sans lever les yeux ou alors le regard absent, perdu. Personne ne voyait personne. Personne ne parlait à personne. La campagne helvétique, éclaboussée de soleil, avec ses maisonnettes propres et ses champs ondoyants, était aussi abstraite que la nourriture que l'on me servait, que ce wagon silencieux.
>
> Le repas terminé, mon voisin, un solide Helvète d'une cinquantaine d'années, au visage franc et buriné, commanda un kirsch. Il plongea un sucre dans son verre et, de satisfaction, me sourit. Je réponds à son sourire par un sourire. Il plongea alors un second sucre dans son kirsch et, l'espace de quelques secondes, tendit imperceptiblement sa main dans ma direction : vraisemblablement, il souhaitait que je goûte le *canard* qu'il avait préparé à mon intention. Mais entre nous, entre nos corps, il y avait un mur. Un mur infranchissable. Son geste avorta.
>
> Ces hommes dans ce wagon-restaurant vivaient avec l'idée que chacun est un îlot, un îlot à respecter. Et qu'on n'entre pas impunément en contact avec ses semblables.
>
> Aussi ne s'adressaient-ils pas la parole. Mais dans leur silence, que de dialogues angoissés, souriants ou exaltés! Dialogues avec un fils, une mère, une maîtresse, un patron *intériorisés*. Dans notre imaginaire, que d'êtres réels et inventés nous construisons et reconstruisons, modelons et remodelons sans fin! Nous ne parlons plus à autrui, nous dialoguons avec autrui en nous. Cela m'apparut alors clairement.

LES VOIES DE PHILÉMON



21

— Ma fille, c'est chez vous qu'elle est?

— Il a dit: [illegible]

— [illegible] Bonnet [illegible]

— Oui.

— J'ai jamais entendu parler de [illegible] [illegible] Bonnet Vert.

[illegible] Bonnet Rouge [illegible] Bonnet Rouge [illegible] Elle a dit:

— Bonnet Rouge, [illegible] Bonnet Vert [illegible]

— [illegible]

— Elle dit [illegible]

— Sept cents lieues, il dit, [illegible]

— [illegible]

Le héros n'en sait pas plus, et son frère plus vieux, mais chez ce dernier les oiseaux se rassemblent. Arrive enfin un vieil aigle, en retard seulement parce qu'il se trouvait au-dessus du château de Bonnet Vert. Passage des signes, matériels au sens, alors? Bonnet Vert habite de l'autre côté de la Mer Bleue et ce n'est pas aisé de traverser.

— Bon, il dit, faut tu traverses la Mer Bleue. Faut tu traverses la Mer Bleue. [illegible]

172 Mais le vieil aigle pourra la traverser, à condition d'être constamment nourri pendant le vol. Le héros lui donne des quartiers de mouton. Dans certaines versions les provisions manquent et il doit donner sa propre chair. Lorsqu'on lit aussi, [illegible] au sens, il faut nourrir constamment le sens si on veut atteindre les rivages, quitte à fournir des éléments de soi.

Qui sait aussi [illegible] qui ont tant de gens de manger pendant qu'ils [illegible] symboliques? Manière concrète de restaurer l'unité de l'esprit et du corps.

Voici un exemple d'un autre ordre. Nous avons sans doute tous vu une fois ou l'autre ces dessins animés — Walt Disney aimait bien cet artifice — où on voit un livre qui s'ouvre sur le début d'une histoire dont on lit le commencement pour se voir aussitôt transporté dans le monde de l'histoire, où le texte lui-même est absent dorénavant.

Mais ce sont les aventures de Philémon qui nous serviront le mieux à nous figurer le fonctionnement de ce passage souvent illustré très lapidairement ailleurs. En effet, dans cette bande dessinée, Fred fait circuler sans cesse son héros du monde sensible à un monde plus fantaisiste qui pourrait fort bien correspondre à l'expérience imaginaire du rêve que procure la lecture. En outre, il a accordé beaucoup d'importance aux portes entre les deux mondes, et son univers «féerique» pour reprendre l'expression de Tolkien est nettement identifié aux lettres[9].

Situons d'abord le contexte de ces Philémon.

Les histoires se passent en milieu paysan. Le personnage central, Philémon, est un jeune gars un peu rêveur, un peu naïf, qui ne s'étonne de rien. Le père de Philémon par contre est un rude paysan, pragmatique, intolérant au rêve, entièrement tourné vers le concret de sa vie de terrien. Il doute de l'équilibre mental de son fils qui lui raconte des aventures dont il ne comprend rien et quand il lui arrive de vivre une aventure semblable par accident il y reste complètement étranger et refoule le tout dès son retour. Philémon est en relation avec son oncle Félicien, un homme sensible, savant, passant un peu pour son ex-cel poul détraqué, dont la maison est remplie de livres, de grimoires, et d'objets étranges. Félicien connaît entre autres les passages pour entrer dans le monde des lettres. En effet parallèlement au monde paysan de Philémon existe un autre monde, le monde de lettres de l'Atlantique dans lequel Philémon aura l'occasion de voyager : il s'agit essentiellement d'un monde étrange situé dans l'océan Atlantique, mais sur un océan dans lequel les lettres A-T-L-A-N-T-I-Q-U-E, qu'on voit habituellement imprimées sur nos mappemondes, sont de véritables îles. Philémon y fait la rencontre de monsieur Barthélémy, un autre personnage clé de la série, qui habite sur un des A de l'Atlantique. Celui-ci passe lors d'une des aventures dans le monde de Philémon et il désespère par la suite de jamais retourner sur le A. La série consiste quant à elle en une merveilleuse exploration des différentes lettres de l'Atlantique dans les contextes les plus insolites et elle poursuit en filigrane une certaine critique de la culture et de la société.

Comme les lecteurs, les différents protagonistes des Philémon voyagent donc régulièrement dans le monde des lettres. Seulement, leurs passages sont soumis à une règle : on ne passe jamais plus d'une fois dans le monde des lettres par le même moyen. Toutes sortes d'artifices sont donc utilisés pour opérer ces passages. Félicien en connaît plusieurs, mais il arrive que Philémon se débrouille seul. Ainsi dans un cas, Philémon passe en entrant dans un coquillage gonflé au moyen d'une chambre à air : il se retrouve ainsi sur le point du «i» de l'océan Atlantique[10]. Dans un autre cas c'est par la bave d'un escargot venu du monde des lettres qu'il change de monde[11].

À tout coup il se produit ce phénomène bien connu des lecteurs : il y a un moment on était dans la réalité, on s'assoyait, on ouvrait le livre, on échangeait une remarque et voilà qu'on est dans l'histoire! Parfois on s'y engouffre tout de go, parfois elle s'agglutine peu à peu dans le champ de la conscience. Les premiers instants sont souvent incompréhensibles : «J'ai peur de comprendre», dit Philémon.

Nous nous attarderons ici à deux exemples en particulier : les passages de *Philémon à l'heure du second T* et de *Philémon. Le voyage de l'incrédule*.

9. J.R.R. Tolkien, l'auteur du **Seigneur des anneaux**, était lui-même philologue. Son essai **On Fairy-Stories**, donné en 1938 comme une «Andrew Lang Lecture», explore ce pouvoir [illegible] des mots sur l'imagination qui réussit à introduire la perception dans un monde de fantaisie [illegible] dans un monde de «faerie». [illegible] «Small wonder that spell means both a story told, and a formula of power over living men» (**Tree and Leaf**, p. [illegible]).

10. Fred, **Philémon et le château suspendu**, p. [illegible]

11. Fred, **L'âne en Atlantique**, p. [illegible]

NON, PHILÉMON, RESTE ICI!
FLOUTCH!

Doc. 4

PHILÉMON À L'HEURE DU SECOND T

Dans *Philémon à l'heure du second T*, Félicien n'est pas là pour organiser le passage et c'est une fumée monstrueuse que Barthélémy a aspirée dans un soufflet qui indique une clé en échange de sa libération. Les propos de cette fumée sont très « parlants » dans le cadre de ce que nous cherchons ici :

Philémon : J'entends que cela ne nous avancera à rien de savoir où se trouve Félicien. Nous ne pourrons jamais le rejoindre puisqu'il est le seul à connaître les différents passages.

La fumée : Ton raisonnement n'est pas sans une certaine logique, jeune homme... Malheureusement ou heureusement, il est faux faux faux...

Le père : Hum !

La fumée : FAUT JAMAIS PERDRE L'ESPOIR
LES PASSAGES SONT DANS LES GRIMOIRES
SUFFIT DE LIRE ENTRE LES LIGNES
PUIS QUAND LES LETTRES VOUS FONT SIGNE
VOLEZ VERS ELLES
À TIRE D'AILES
AU BON MOMENT
ÉVIDEMMENT

Philémon : Tu veux dire que nous avons une chance de passer sans le secours de Félicien ?... Simplement en feuilletant ses bouquins ?...

La fumée : Simplement... simplement... Je n'ai jamais dit simplement... J'ai simplement dit que vous aviez une chance... une petite chance...[11]

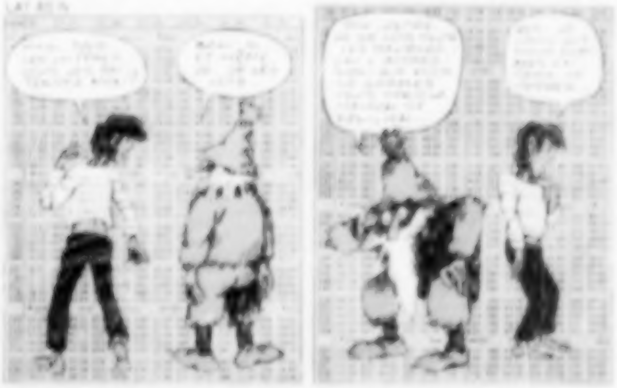
Notons aussi, et cette observation donne plus de force à l'association faite précédemment avec le conte de *Bonnet Vert, Bonnet Rouge*, que cette fois-ci c'est après une allusion aux livres et aux lettres, « quand les lettres vous font signe », soit une référence à quelque chose d'aidé, « volez vers elles et les passages sont dans les grimoires, à tire d'ailes ».

Par la suite *Philémon* trouve qu'il doit faire le point pour arriver au T en énumérant des longitudes pendant que Barthélémy énumérera des latitudes. Il se forme alors un brouillard de chiffres qui masque toute référence à la maison de Félicien. Barthélémy et Philémon se mettent à tomber dans le brouillard en question pour atterrir sur une terre rocheuse. Ils sont passés[12]. Imaginons maintenant ce qui arrive au champ visuel d'une personne qui se met à lire : d'abord il est occupé par la pièce et ses meubles, dans laquelle on repère le livre (le soufflet gonflé de fumée, de signes?), une fois le livre ouvert, il ne contient plus que des signes, des signes et des signes (« je ne vois plus les meubles... j'ai l'impression que nous ne sommes plus dans la maison de Félicien » - « Oui... je crois que nous sommes en train de passer... »), puis éventuellement on ne « voit » plus les signes, on est dans l'histoire : à partir de quoi « c'est dans la poche ».

176

11. Fred, *Philémon à l'heure du Second T*, p. 17.

12. Idem, p. 18.



NE BOUGEZ PAS!
AU SECOURS!

AIE!
BOUM!
FLOUP!

LE VOYAGE DE L'INCRÉDULE

Doc. 6

ATTENTION!

PENDANT CE TEMPS
BHOUM!
PHILÉMON!
PHILEMON!

ÎLE DES SOUFFLEURS, HEIN ?!

QU'EST-CE QUE CELA SIGNIFIE ?
OÙ EST PASSÉ LE CORPS DE CET INDIVIDU ?
DITES DONC, VOUS AVEZ FINI DE RÉPÉTER TOUT CE QUE JE DIS ?
SI JE PUIS ME PERMETTRE, EXCELLENCE, CE N'EST PAS LUI QUI RÉPÈTE CE QUE VOUS DITES, C'EST VOUS QUI DITES CE QU'IL VOUS SOUFFLE
DE QUOI ?
C'EST LE RÔLE DU SOUFFLEUR DE VOUS SOUFFLER VOTRE RÔLE !
ALLONS MES PETITS, IL EST TEMPS DE RENTRER

Je me suis demandé aussi s'il n'y avait pas un parallèle à faire entre cette scène et un dessin griffonné dans mon journal en date du 6/02/81.

28.
Le lecteur [illegible]

Ce dernier exemple présente un autre détail à retenir. Examinons bien les images où la glissière s'ouvre sur un autre monde: l'endroit et l'envers ne sont pas dans la même dimension. Vue de l'endroit si on peut dire, on devrait s'attendre à trouver de la terre dans l'envers de la fermeture, enfin un espace compact; pourtant c'est un ciel qui apparaît. Vue de l'envers la fermeture éclair ne paraît pas zipper un sol mais un ciel qui semble même se prolonger plus haut[15]. Voilà deux mondes infinis en trois dimensions qui coexistent sans difficulté et s'entrouvent l'un sur l'autre dans un envers et un endroit, où l'envers n'est pas l'envers de l'endroit et l'endroit, l'envers de l'envers. Nous allons retrouver maintenant cette même particularité dans une entrevue faite avec Hélène, une informatrice dont il a déjà été question dans le premier essai de cet ouvrage.

SE PROMENER DANS L'HISTOIRE: UNE ENTREVUE AVEC HÉLÈNE

Hélène était, on s'en souviendra, cette informatrice interrogée en même temps que Lise qui avait mentionné à quel point son expérience de visualisation de ses lectures était riche et détaillée. Je lui avais alors suggéré de tenter de préciser cette question de visualisation en relisant quelques œuvres. Ce qu'elle fit avec *Le colonel Chabert* de Balzac et *Le roi se meurt* de Ionesco. Cela nous a donné l'occasion de nous revoir et de reparler de son expérience mentale pendant et après ses lectures.

Cette seconde entrevue nous sera utile à ce stade-ci pour approfondir cet aspect de la promenade du lecteur dans le système imaginaire de l'œuvre. Dans l'essai précédent, Madeleine nous avait déjà parlé de

15. *Idem*, p. 9-12.

sa rencontre avec des œuvres, du rôle actif joué par son propre imaginaire sur la matière du livre mais nous n'avions pas encore pénétré dans une œuvre en compagnie d'une ou d'un lecteur. C'est ce que nous allons faire maintenant, un peu avec *Le colonel Chabert*, mais surtout avec *Le roi se meurt*.

Lorsque nous avons observé et dessiné les lecteurs de l'extérieur nous les avons vus s'absenter de leur environnement physique. De l'intérieur maintenant, nous allons voir une lectrice se présenter à l'œuvre. De la description faite par Hélène de son expérience, on pourrait retenir le scénario suivant :

les lumières s'éteignent ;
la lectrice devient une ombre ;
elle est d'abord placée devant l'histoire ;
puis quand l'histoire est suffisamment formée, elle entre dedans et se met à suivre les personnages ;
une fois explorée la structure de l'histoire reste et on peut jouer dedans : différentes sortes de promenades sont possibles.

LES LUMIÈRES S'ÉTEIGNENT

Aiguisée par une première entrevue, Hélène a été attentive non seulement à l'œuvre mais aussi à sa façon de fonctionner pendant la relecture. C'est probablement ce qui a fait la richesse de cette seconde entrevue. Dès le début de celle-ci elle a pris l'initiative de remettre ces relectures dans leur contexte. Voici notamment comment elle s'est aperçue qu'elle était à nouveau prise par l'histoire : certaines lumières s'étaient éteintes.

> Le premier texte que j'ai relu, c'est *Le Colonel Chabert* d'Honoré Balzac. C'est une petite nouvelle, c'est assez court. Moi j'avais lu ça quand j'étais au cégep en littérature puis j'avais fait un travail sur ce texte-là. Donc je pensais m'en souvenir assez bien. En tout cas peut-être pas pour donner les détails minimes, mais pour connaître l'histoire, pour être en pays familier à travers les mots, quand je reprends le texte, tu sais, me sentir dans un déjà vu, déjà connu, puis entourée.
>
> L'autre texte, j'ai pris un texte que je croyais ne pas me souvenir, en fait dont j'avais pas une idée très précise, c'est *Le roi se meurt* d'Ionesco. Ça c'est une pièce de théâtre. J'ai lu ce texte-là à l'automne 78, en cinquième vitesse sûrement que je l'ai lu. On cherchait à ce moment-là un texte de répertoire pour présenter un projet étudiant en théâtre. Bon ça c'est les deux œuvres. Elles sont pas très longues ni une ni l'autre.
>
> *Est-ce que tu l'as jouée, Le roi se meurt?*
>
> Non j'ai pas joué *Le roi se meurt* finalement.
>
> *Puis tu l'as pas réentendu ou... ?*
>
> Je l'avais jamais relu, je l'ai jamais revu.
>
> *OK, là si je comprends bien, y a un premier contact, dans le premier cas approfondi parce que y a un travail.*
>
> Ouais, c'est ça. Bon alors j'ai commencé par *Le colonel Chabert* pour vérifier. Tu sais c'était un espèce de test vis-à-vis moi aussi. Disons que les pages d'introduction, mettons jusqu'aux dix premières pages, je l'ai lu, puis ça me semblait familier mais c'était pas précis, c'était comme un souvenir là, puis dès que le personnage principal, c'est-à-dire l'entrée du colonel Chabert se fait dans l'histoire, ça a été automatique, là c'est

16. [illegible]

comme si on avait fermé les lumières puis que je m'étais retrouvée dans une salle de cinéma. Je lisais puis je revoyais les mêmes images.

Il semble y avoir au moment d'entrer dans l'œuvre un phénomène de fermeture à une réalité et d'ouverture à une autre, une sorte de changement subit d'univers et de contexte. C'était peut-être ce qui était symbolisé dans la fermeture-éclair des Philémon. Pour exprimer sa perception de ce moment éclair de « métamorphose », Hélène a eu recours à l'image des lumières qui s'éteignent dans un cinéma et du moment obscur qui précède le début du film, mais sans en être dupe cependant, en prenant l'image pour l'image et en notant son imperfection.

T'employais l'image du à un moment donné c'est comme si les lumières s'étaient éteintes puis que le cinéma avait commencé. Est-ce que ça exprime beaucoup ton impression cette image-là, est-ce que...

Bien je te dirai pas les lumières éteintes, mais je vas te dire que l'impression que j'ai, effectivement ce que je lis je le vois, je le vois bouger, comme quand on est assis dans une salle de cinéma puis que les événements défilent sous nos yeux. Puis c'est aussi précis que des mouvements, de la musique, des odeurs, des couleurs, des décors, là, c'est très, très précis. Je veux dire si je voulais, je pourrais d'après l'idée que j'ai de ce que je lis, je pourrais l'expliquer, puis le montrer en matériel pour que ça donne une image en trois dimensions.

Malgré ces précautions la notion de noirceur, de salle de spectacle obscurcie est néanmoins revenue plusieurs fois dans son témoignage notamment pour ce qui concernait *Le roi se meurt* de Ionesco.

Bon, précisément pour cette scène-là, cette vision de la salle du trône comme je te dis, je suis dans le noir, comme quand tu es au théâtre.

•

... à peu près la largeur de ton champ de vision, à peu près, tu passes de la lumière à la noirceur, l'obscurité, là, euh, puis c'est pas mal la fin de ton champ de vision, il se passe rien derrière moi, vu que je suis spectateur.

LA LECTRICE DEVIENT UNE OMBRE

Dans ce contexte de salle apparue soudainement, nous avons rencontré une spectatrice bien particulière. Souvenons-nous de ces lecteurs présents de corps et absents d'esprit dont nous avons parlé précédemment et écoutons maintenant comment Hélène s'est décrite dans cette salle de spectacle qui s'était formée autour d'elle.

... je vas être derrière le personnage, à sa place tout juste, tu sais. Comme son ombre.

Je lui ai mentionné alors que les conteurs traditionnels que j'avais rencontrés expliquaient que quand ils contaient il se sentaient accompagner le personnage, juste derrière lui, comme s'ils pouvaient voir pardessus son épaule et je lui ai demandé si cela correspondait à son expérience.

Ça serait un peu ça. Comme être son ombre. J'ai pas une présence physique dans l'histoire mais j'ai des yeux qui voient.[18]

Nous, nous verrons plus loin que cette ombre est mobile, mais n'est-ce pas fascinant de constater ici la cohérence entre l'observation

et l'introspection? D'une part on observe un lecteur présent de corps mais absent d'esprit, d'autre part, ce lecteur, cette lectrice se perçoit comme n'ayant « pas de présence physique », « comme une ombre », mais avec « des yeux qui voient ». On retrouve la cage du souffleur de tout à l'heure. On pourrait revenir aussi aux liens faits précédemment entre lecture et sommeil. C'est une véritable métamorphose de la lectrice qui s'est ainsi produite avec son entrée dans un nouveau monde de formes : dans cet univers c'est elle qui est devenue une ombre et son corps était ailleurs.

Et cette ombre voit, elle a des yeux. On rejoint ici le vocabulaire utilisé par Mike et Nancy Samuels dans leur livre sur l'expérience imaginaire, *Seing with the Mind's Eye*. Hélène a décrit les possibilités de cet œil intérieur :

> *Imagine ton œil intérieur, là, as-tu une vision périphérique? Je sais pas si je m'explique bien.*
>
> Euh, oui, je peux te répondre. Elle est sûrement pas périphérique. Non, je dirais pas qu'elle est périphérique. Elle est plus large que ça [*fait un geste*], sûrement. Elle est à peu près ça [*fait un autre geste*], elle a peu près un bon 180, 190. Oui, elle est restreinte à la mobilité de mes yeux, à ce que je suis capable de faire avec mes yeux à moi. Oui.
>
> OK. *Autrement dit, pour être bien sûr là, si on décrivait la physiologie de ton œil intérieur, ça serait la structure de la perception extérieure.*
>
> Oui.
>
> OK.
>
> Si on implique que ma tête ne fait pas de mouvement. La vision est comme ça.
>
> OK. *Bien sûr. Parce qu'autrement dit, tu peux bouger aussi.*
>
> Ah, bien si je bouge, alors là, oui. Quant à ça je peux aller voir en arrière, mais sans bouger là, c'est sûr que je regarde comme ça, je peux voir qu'est-ce qui se passe là et là [*fait un geste*], oui, j'y vois le bout des doigts là. OK? Mais je vois pas ce qui se passe ici [*fait un autre geste*].
>
> *C'est ça.*
>
> Derrière.
>
> Puis *dans l'image mentale c'est à peu près situé de la même manière.*
>
> Beaucoup.

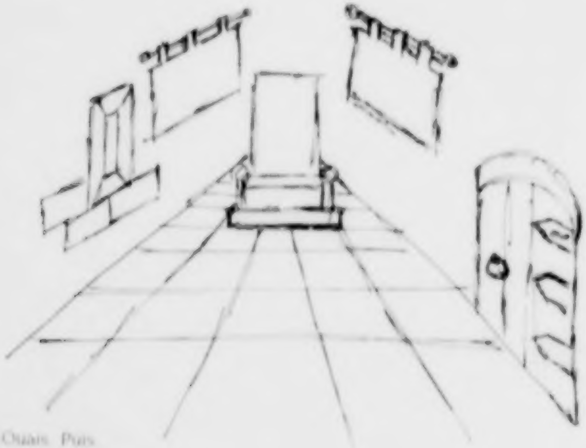
LA LECTRICE EST D'ABORD PLACÉE DEVANT L'HISTOIRE

Dans cette salle de projection imaginaire, une fois la lumière éteinte, une fois la métamorphose en ombre accomplie, ou peut-être en même temps, commence un spectacle qui prend peu à peu de l'ampleur. Mais au seuil de l'œuvre la lectrice s'est d'abord placée en salle, devant l'histoire, face à une histoire encore extérieure à elle-même. Nous allons voir dans les pages qui suivent avec quelle précision elle a campé le décor du *Roi se meurt* et la structure de l'histoire, et comment elle-même s'est située par rapport à ce décor aux alentours de la page dix de sa lecture. Et n'oublions pas qu'il ne s'agit pas du *Roi se meurt*, mais de la description par une lectrice de sa lecture du *Roi se meurt*.

À ce moment-là de l'entrevue, Hélène avait entrepris de m'expliquer le fonctionnement du *Roi se meurt*. Elle m'avait parlé d'un principe d'échiquier, de perspective fuyante, d'une salle du trône, d'un pays

dévasté. Je venais de lui demander de quoi avait l'air ce pays dévasté et j'avais suggéré que nous reconstituions en détail le tableau de ce qui lui venait à l'esprit. C'est alors qu'elle a décidé de se placer « comme quand je lis ». Le dessin qui est dans ces pages est une reproduction encrée du croquis esquissé en interaction avec elle pendant ce qui suit.

> Alors moi je vas me placer comme quand je lis. Quand je lis, je suis devant les mots, devant, physiquement là. Alors quand je lis, l'image est devant mes yeux. Je suis pas dedans, je la regarde. Alors c'est quand on parle d'une perspective en point de fuite, déjà ça explique, on regarde devant soi. Bon. Alors c'est ça. Là le plancher c'est un damier noir et blanc. Au centre du point de fuite, au point de rencontre y a un trône que je mets décoré mais enfin c'est pas très, très faste, là. C'est un trône en bois sombre. Je mettrais quelque chose comme deux meurtrières à angle avec le trône puis on voit par ces meurtrières-là un paysage dévasté, bien tu sais, des arbres rabougris, déracinés, de l'herbe brûlée, puis une espèce de lueur rougeâtre, jaune, comme quand on montre des guerres, des combats. Y a une espèce de brume qui est au-dessus de ça, genre fumée. C'est le soir. Vers cinq heures. Si tu reviens dans la face du château, les murs sont en pierre avec des espèces de tapisseries très sombres en lignes poussiéreuses là, euh, ça va de gris à marine, à noir, y a pas vraiment beaucoup de couleurs, mais y a des taches blanches qui représenteraient plutôt des fleurs ou des images. Puis Ionesco veut dans sa description une grande porte. Une grande porte à droite et une petite porte à gauche, par où les personnages entrent et sortent.
>
> *Peux-tu me décrire la porte?*
>
> La petite porte à gauche c'est une petite porte cachée dans l'ombre noire. Alors on peut pas vraiment la voir. La grande porte c'est une porte avec, genre porte d'arche, lourde avec des ferrures sur le long de la porte là.
>
> *Est-elle fermée?*
>
> Oui.
>
> *Où est-ce qu'elle s'ouvre?*
>
> Euh, bien elle s'ouvre. Quand les personnages entrent en scène, ce décor-là prend vie. Alors y a des lumières qui s'allument et puis même que je mettrais des trames sonores dépendant de l'action décrite par l'auteur. Elle s'ouvre parce que les personnages entrent sur scène par cette porte-là, puis elle reste entrouverte.
>
> OK. *Excuse-moi je voulais te demander : c'est quoi la mécanique d'ouverture de la porte?*
>
> Ah, la poignée?
>
> Oui, *où ce qu'est la poignée?*
>
> Ah, moi je la mettrais sur la droite, là.
>
> OK, *quel genre?*
>
> OK, t'as mis tes...
>
> [*Essai de reproduire la description sur papier*]
>
> [*C'est une tentative, là. On voit pas clair parce que j'ose pas trop.*]
>
> OK. Bon. J'ai dû mal m'exprimer, la porte ouvre comme ça. Les pentures devraient être ici puis la poignée... Alors c'est ça, la poignée à gauche, les pentures à...
>
> *Ça te gêne-tu de regarder l'image? J'ai pas osé te le proposer parce que ça peut, j'ai pensé que ça pouvait être gênant. Alors t'as une porte ici?*



29.
Croquis du décor du « Roi se meurt » fait pendant l'entrevue

Ouais. Puis.

Veux-tu jouer? Veux-tu le faire?

OK. Puis mettons, ici, là, bon dans tes ferrures, comme ça, y a des points puis c'est une grosse porte lourde, comme en chêne avec une ferrure ici, là, puis une espèce de grosse poignée, pas une poignée à bascule mais quelque chose plus comme pour tirer. C'est assez imprécis parce que finalement c'est un très, très petit détail. Puis alors les personnages vont se promener de droite à gauche, puis de gauche à droite. Puis ce déplacement des personnages fait un mouvement de balancier puis à un moment donné il est question d'une horloge. L'horloge pour moi est pas apparente dans le décor, c'est-à-dire qu'elle est pas par exemple au-dessus du trône, elle peut être à quelque part ici, où tu la remarques pas vraiment... Tu la remarques quand on en parle.

[...]

Puis y a la présence de deux reines, de l'astrologue-médecin-conseiller-premier ministre, enfin il a x fonctions, mais un autre homme qui est la personne logique, qui va argumenter avec le roi. Alors t'as une reine, je me souviens pas des prénoms, y en a une qui s'appelle Marie, je pense, mais pour moi y avait une reine blanche puis une reine noire. Puis la reine noire, c'est la reine qui est avec le médecin puis qui représente la logique, l'impossibilité d'aller à l'encontre des lois physiques de la vie. Puis la reine blanche, c'est le rêve, le refus de la réalité. Bon, c'est très psychologique comme contexte de personnages, c'est un petit peu toute l'attitude devant la mort. Puis le roi, lui, entre en scène, puis il est fringant, genre un homme de cœur en pleine possession de ses moyens qui est pas encore, qui a pas commencé à courber le dos, qui est pas vraiment décrépit. Puis au fur et à mesure que la pièce avance, il se détériore tellement, là, que quand la pièce finit puis qu'il meurt, c'est un vieillard, édenté, malade. Ça va aussi vite que ça, c'est facile quand c'est toi qui l'imagine. T'as pas à faire sortir le personnage puis le vieillir puis le ramener puis, c'est pas coupé.

T'as pas d'accident de scène, là, de circonstance de théâtre pour te gêner, c'est ça tu peux faire... On va essayer ça, tiens. Aussi je vais vérifier là. Les meurtrières. Tu peux-tu me faire, moi j'avais fait quelque chose comme ça, là, elles sont faites comment tes meurtrières? C'est très très mince, très étroit?

C'est un passage étroit dans l'épaisseur du mur, là, alors mettons que ça ferait une ouverture comme ça, tu sais... Ça fait une affaire en fuite.

Très, très étroite. D'accord. Et de ce que tu dis, moi, je sais pas si je me trompe mais je perçois que les seules couleurs sont dehors.

Oui.

C'est ça, hein?

Oui.

Puis un ciel orange, là.

Oui, comme si t'avais imaginé un bombardement au loin, ou une bataille avec du feu puis des canons. Tu verrais une lumière. Bon l'image que j'ai: il est cinq heures, y une espèce de... je dirais pas de coucher de soleil mais une baisse dans la lumière, là, les éclats de lumière qui jaillissent d'un combat. Ça ça se précise au fur et à mesure de la lecture. Quand tu réussis à avoir pour la première fois l'image en entier, t'es déjà rendue peut-être à la page dix, là, c'est arbitraire comme chiffre, parce que les détails se forment au fur et à mesure. Alors quand t'as l'entier de ton image, y a des choses que tu vois mais qui vont se préciser au fur et à mesure de la lecture. Ça se continue cette précision-là.

Ces dernières phrases rappellent aussi les *Philémon*.

C'est autour de cette hypothétique page dix que l'explication s'est corsée par suite d'une question naïve de ma part à propos des meurtrières: comment se faisait-il qu'elle pouvait décrire aussi précisément ce qu'elle voyait à travers les meurtrières alors que celles-ci occupaient très peu d'espace dans le décor?

Bon, moi j'ai pu te donner ces descriptions-là, maintenant, en faisant le dessin, parce que j'ai lu le livre puis que à un moment donné, tu suis les personnages.

PUIS QUAND L'HISTOIRE EST SUFFISAMMENT FORMÉE, LA LECTRICE ENTRE DEDANS ET SE MET À SUIVRE LES PERSONNAGES

Ainsi donc la lectrice quitte son siège! Hélène a donné des indications très claires à propos de ses déambulations dans l'oeuvre. Tenons-nous bien! Nous allons continuer de la suivre dans son explication à la suite de ma question sur les meurtrières et nous allons retrouver ensuite, replacée cette fois dans son contexte mouvant et mobile, son autre explication sur l'ombre.

Bon, pour reprendre l'explication, je peux savoir qu'est-ce qu'y a derrière les meurtrières d'une façon précise parce que à un moment donné dans la lecture, toi, qui vois l'image, tu suis l'action des personnages, leurs déplacements puis y a la reine noire qui s'est approchée de la fenêtre puis qui va donner une description. Alors c'est pour ça que je peux te la donner tout de suite. Effectivement je peux juste te dire que c'est une image colorée par rapport à la scène principale qui est noire et blanche, là. Ça je l'ai imaginé au début. J'avais mis la couleur parce que c'est l'extérieur du château, parce que la nature elle-même est colorée. Et j'avais mis ça dans les teintes de couchant de soleil puis de fumée parce que l'atmosphère pour moi était un peu inquiétante, donc à la tombée du jour, la lumière c'est ses dernières, derniers instants, puis y a de la fumée parce que... Tu sens une espèce de pression, déjà en partant avec le titre: *Le roi se meurt*, tu t'écrases sous un titre comme ça. Puis les premières descriptions, jusqu'à ce que tu voies l'image qui elle ne contient pas de couleur, juste des teintes noir et blanc, tout ça

te porte à une idée sombre. OK, alors la description quand je te parle des champs ravagés de guerre, c'est vraiment parce que c'est détaillé dans...

D'accord. Je vais parler de ton point de vue à toi, dans ce cas-là, par rapport à l'image. Tu dis que quand tu lis, l'image est devant toi. Bon, ça [c'est-à-dire le dessin que j'avais élaboré en l'écoutant] j'imagine que ça doit pas être agréable pour toi à regarder parce que c'est pas l'image vraiment, c'est...

Non mais ça, ça correspond pareil.

C'est un, c'est un peu la structure de l'image? C'est ça?

Oui.

OK. Alors à ce moment-là, quand tu décris par exemple les meurtrières, pour le décrire dans ta tête à toi, là, est-ce que t'es encore placée là, [devant le décor] ou si t'es placée là [dans le décor près de la meurtrière], puis que tu regardes? Je sais pas si je m'explique bien.

Eh, bon, ok.

Quand je te demande de décrire...

Quand tu me demandes la première description c'est vrai que l'image est devant moi puis je peux te dire les meurtrières regardent comme ça, puis ce qu'on voit, je peux pas te préciser.

C'est flou.

C'est flou, c'est des couleurs mais c'est flou. Ce que je te précise c'est quand je reste derrière un personnage mais que je suis ses déplacements. Comme avec une caméra finalement. Alors quand on te donne la description, moi j'ai suivi la reine noire qui s'était penchée à la meurtrière pour voir le pays. Alors là j'approche derrière elle puis là exactement j'ai le nez dans la meurtrière.

Ça veut-tu dire que pour décrire la meurtrière plus précisément il faut que tu fasses quelque chose comme, attends un petit peu, là, comme ceci, c'est-à-dire un changement de perspective dans ton affaire, là, puis que, pour pouvoir vraiment donner plus de détails dans ta tête, mettons là tu peux commencer à voir les arbres ou je sais pas quoi, là. [Voir le dessin de la meurtrière]

Oui.

Une explosion nucléaire.

Oui [rire]. Effectivement je vais avoir changé d'orientation mais je reste toujours, quand je te dis devant, c'est que je suis pas impliquée dans l'image.

Je comprends très bien. OK.

Je serais pas entre, entre le personnage puis l'extérieur, je serais pas dans la meurtrière, je vais être derrière le personnage, tu sais, à sa place tout juste. Comme son ombre par exemple.

Les conteurs décrivent souvent ça comme au bord de la tête, sur l'épaule. Tu sais au lieu d'être devant [peut-être que je placerais ici].

À peu près ici.

Oui... *de se promener puis de suivre les personnages comme ça.*

Oui, c'est ça.

Ça serait un peu ça.

Ça serait un peu ça. Comme être son ombre. J'ai pas une présence physique dans l'histoire mais j'ai des yeux qui voient.

30
Détail de la meurtrière

OK. Mais ce que je retiens c'est qu'en termes de plan si tu imagines que ton espace mental c'est un plan à plusieurs dimensions, mais un plan quand même, pour décrire cette partie de la scène, t'es pas obligée de modifier le plan. Je me figure de la manière que tu me parles, que si tu me décris ça comme ça, là, le plancher puis la salle de trône est latéral, elle est pas, c'est comme si ça avait pris tout l'espace mental.

Euh, oui, ça dépend de l'action que je lis, tu sais. Euh, ça, ça va bien, je peux t'expliquer ça comme dans une scène avec droite, gauche, puis un point de fuite, où je serais dans une vraie salle de trône. J'aurais la même impression. Mais dans l'autre roman, *Le colonel Chabert*, quand y a des déplacements en carriole ou à cheval, ou dans une grande villa, tous ces déplacements-là, je les fais avec les personnages, je les suis. Alors s'ils me disent, bon bien on est à Villeray puis on s'en va à Orléans, je vas [ ], je te dis pas que je vas me sentir dans le fiacre mais je vas les suivre, comme si j'étais une ombre par rapport au personnage que je suis dans l'histoire. Je sens facilement les déplacements.

Quand tu me parles de ça, un déplacement, [ ] c'est curieux mais moi je me vois dans la forêt ou dans... sur une hauteur qui les vois passer.

Ah. Non.

Pas toi?

Non, je suis le personnage, vraiment, là, ce que je pourrais qualifier d'être son ombre[17].

Puis peux-tu être l'ombre de plusieurs personnages en même temps?

Euh, oui, je pourrais. C'est comme quand tu joues à un grand jeu, là, le maître de jeu c'est l'auteur, si l'auteur décide en ce moment, il écrit, mettons, t'as le personnage principal puis deux personnages secondaires, là, un et deux, si momentanément il suspend l'action du personnage principal pour nous parler des actions du personnage numéro un, moi ça reste en suspens là, puis je vas suivre ce qui se passe, pas comme si j'étais le personnage principal, je vas suivre comme un spectateur, comme l'ombre de cet autre personnage-là jusqu'à ce qu'on se rejoigne, ou jusqu'à ce que réapparaisse le personnage principal. Comme dans un film où tu le fais involontairement si tu veux. Le caméraman ou le scénariste va décider pour le spectateur. En général, tu suis plusieurs personnages quand tu vas voir un film. Ça arrive quand y a trop de monde que les gens fassent exprès, délaissent le personnage principal pour regarder les actions secondaires, mais c'est un mouvement comme... Dans un livre, tu sens ça beaucoup moins parce que la question, la notion de temps peut être suspendue.

UNE FOIS EXPLORÉE, LA STRUCTURE DE L'HISTOIRE RESTE ET ON PEUT JOUER DEDANS

Si la lecture introduit en quelque sorte le lecteur au fonctionnement d'une œuvre, celui-ci garde néanmoins une certaine liberté d'errance dans cette même œuvre une fois la lecture faite. Madeleine nous avait parlé de ses rêveries dans l'histoire, de sa prise de possession de ce qui est lu et de sa crainte des relectures. Dans cette conversation, Hélène a ouvert le chemin à de possibles explorations de l'univers physique de l'histoire en dehors du canevas de l'histoire. À partir de sa vision des choses nous avons sondé les limites des décors ainsi construits et avons ainsi découvert que dans son imaginaire, une des œuvres était ouverte, suspendue dans un néant de noir alors que l'autre était fermée sur elle-même. L'une, théâtrale, *Le roi se meurt* était bâtie sur 180° d'angle, de telle sorte que si, mentalement, elle se retournait brusquement pendant qu'elle suivait un personnage, Hélène apercevait un néant au lieu d'un quatrième mur dans un décor à trois murs. L'autre, romanesque, *Le colo-*

17. Cette phrase contient tout : « Je suis » de « suivre » ou de « être » ? L'ambiguïté n'est peut-être qu'apparente : dans ce lieu imaginaire, les deux sens se rejoignent puisque la personne et le personnage occupent le même espace : on est ce qu'on suit de si près et suivre prolonge l'être dans l'espace et dans le temps. On retrouve en même temps le sens original du mot personne, qui désignait un masque de théâtre.

nel Chabert, s'est avérée bâtie sur 360°: en se retournant du personnage suivi, Hélène apercevait quand même un décor continu.

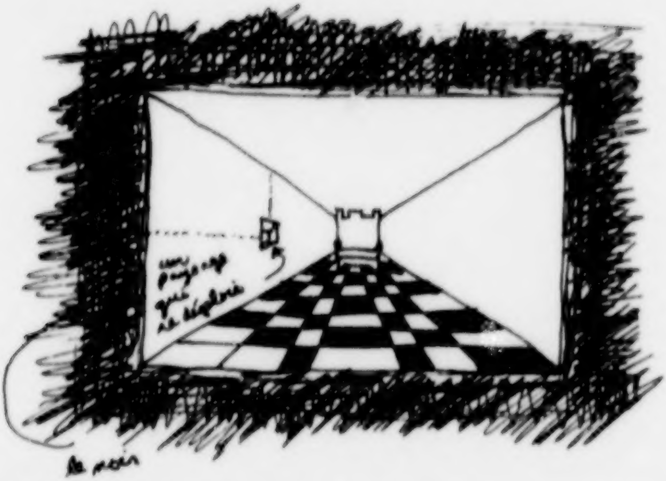
> Je t'expliquais le déplacement vers la meurtrière avec la reine noire, là, je sens la bonne passer en arrière. Je la vois pas, je veux dire, je suis capable de l'imaginer mais si tu me demandes de décrire ça en matériel, en physique je ne la vois pas, je la sens passer, marcher derrière puis être... sortir par là-bas. J'entends le dialogue aussi.
>
> *D'accord. Dans un certain cas tu peux être situé dans le milieu d'une pièce puis dans le fond: si tu tournes ta caméra, tu vois toute la pièce. Ce que je perçois dans la description de ça c'est que quand tu regardes cette scène-là, si tu tournais ton œil, tu verrais du noir, c'est ça?*
>
> Oui. Si je me retournais comme ça, ça serait noir dans cette scène-là. Quand je suis rendue dans le milieu avec la reine noire, quand je suis entrée dans la scène pour suivre les personnages dans leurs déplacements, si je me retournais, je verrais une certaine partie de la salle du trône mais je verrais pas d'encadrement. Ça c'est, c'est caractéristique à cette situation-là, à cet auteur-là, Ionesco je peux pas toujours l'encadrer. Dans *Le colonel Chabert* je te dirais que quand on rentre dans le bureau du notaire dans la villa de son ex-femme, ou dans sa petite piaule à lui, là je me sens encadrée par quatre murs puis je peux te donner la description. Si je me revire je vais voir quelque chose. C'est, je peux pas expliquer ça autrement là, tu sais.

Dans l'extrait suivant, après avoir résumé en quelque sorte sa technique imaginaire, Hélène est allée encore plus loin. Tout en soulignant que c'était là pur jeu, et non un aspect régulier de ses lectures, elle a mentionné l'existence d'espaces contradictoires dans son image du *Roi se meurt*.

> Je vais imaginer un cadre physique, matériel, qui est devant mes yeux, ce qui se passe derrière ma tête c'est... c'est le noir, c'est flou, là, ça a d'ailleurs pas d'importance. Puis je vais rentrer dans l'image, dans le décor imaginé en suivant les personnages. Je passerai jamais en avant du personnage. Je vais rester derrière comme son ombre, ce qui fait que si depuis la salle du royaume, je me penche en même temps que la reine noire pour voir à travers la meurtrière, je vais voir, le paysage se prolonge. Alors tant que je reste dans le paysage, je peux imaginer des choses. Si je reculais puis que je faisais le tour supposément du décor, normalement on arrive dans un noir mais je peux pas faire ça. C'est pas une préoccupation, c'est pas quelque chose que volontairement je vais vouloir faire, pas plus que de me détacher de l'action puis de perdre le sentiment ou l'atmosphère créée volontairement par l'auteur puis imaginée par moi, parce que là c'est bien la différence.

C'est fascinant: dans un espace à trois dimensions cette construction serait impossible. D'une part, on peut s'échapper par une meurtrière et s'envoler dans le paysage flamboyant d'un pays dévasté et en guerre: autrement dit on se trouve dans la continuité du monde ouvert par l'image primitive. D'autre part, si on retourne dans la salle et qu'on contourne le décor pour se rendre là où est cette même meurtrière, on ne rencontre que du noir. Est-on dans le décor et qu'on s'étire le cou hors de la meurtrière, on voit la muraille du château. Cherche-t-on le même point dans l'espace en sortant du décor, supposément derrière lui, point de muraille: le noir. Un endroit a deux envers: l'envers du décor et l'envers imaginaire[18]. Mais à quelle physique faut-il recourir pour expliquer pareille contradiction spatio-temporelle? On retrouve ici à nouveau

18. « Avant tout, il faut constater que les deux termes: dehors et dedans posent, en anthropologie métaphysique, des problèmes qui ne sont pas symétriques. Rendre concret le dedans et vaste le dehors sont, semble-t-il, les tâches initiales, les premiers problèmes d'une anthropologie de l'imagination » (Bachelard, *op. cit.*, p. 194). « De toute manière, le dedans et le dehors vécus par l'imagination ne peuvent plus être pris dans leur simple réciprocité; dès lors, en ne parlant plus du géométrique pour dire les premières expressions de l'être, en choisissant des départs plus concrets, plus phénoménologiquement exacts, nous nous rendrons compte que la dialectique du dedans et du dehors se multiplie et se diversifie en d'innombrables nuances » (*idem*, p. 195).



31.
L'endroit de la salle du trône à deux envers

le problème de la fermeture-éclair d'un des *Philémon* examinés plus tôt et le mystère de l'esprit humain capable d'imaginer des univers physiques inconcevables dans l'univers concret exploré par ses sens.

Il y a de cela à chaque instant dans une lecture, et sans broncher qui de nous y prend seulement garde ?

DIFFÉRENTES SORTES DE PROMENADES DANS L'HISTOIRE SONT POSSIBLES

La lecture n'est pas la seule itération possible de l'histoire et elle n'en est pas nécessairement la première. Ceux (celles) qui auront lu ce chapitre sans connaître *Le roi se meurt* et qui le liront par la suite auront d'abord pénétré dans l'histoire par un commentaire. D'autres auront vu la pièce sans la lire. Hélène a ainsi fait des distinctions entre ses différentes promenades dans une histoire : lecture, relecture, remémoration, narration. Elle a aussi défini le rôle de l'auteur : celui d'un maître de jeu.

> L'auteur est maître de jeu. Il me donne des indices mais la réalisation matérielle de la chose, c'est moi qui la fais. C'est moi qui mets les couleurs, c'est moi qui donne la physionomie aux personnages, c'est moi qui donne l'intensité des sentiments, parce que ça peut être dit la reine est triste, mais moi je vais peut-être la mettre très vague à l'âme ou bien très pleurante ou... ça c'est à moi[19].

On trouve ici à nouveau l'affirmation de la liberté du lecteur faite par Madeleine précédemment. Hélène en a plus défini le jeu des contraintes et des libertés par rapport aux images et à sa possibilité de se promener dans l'œuvre : une fois la lecture faite, le champ est libre, on peut jouer à sa guise dans le décor.

> Mmh. Pendant la lecture, le jeu se fait jusqu'à une certaine limite mais coordonné aux ordres de l'auteur. C'est pas moi qui ai décidé d'aller voir à la meurtrière, c'est l'auteur qui a fait déplacer son personnage puis moi je l'ai suivi. Seulement la description qu'il donne ce sont des

---

19. « C'est ici que doit être sensibilisé le doublet phénoménologique des résonances et du retentissement. Les résonances se dispersent sur les différents plans de notre vie dans le monde, le retentissement nous appelle à un approfondissement de notre propre existence. Dans la résonance, nous entendons le poème, dans le retentissement nous le parlons, il est nôtre. Le retentissement opère un virement d'être » (*Idem*, p. 6). « Il s'agit en effet, par le retentissement d'une seule image poétique, de déterminer un véritable réveil de la création poétique jusque dans l'âme du lecteur. Par sa nouveauté, une image poétique met en branle toute l'activité linguistique. L'image poétique nous met à l'origine de l'être parlant » (*Idem*, p. 7).

mots, puis la description que moi je vois, ce sont des images. Alors vraiment là, l'auteur agit comme un maître de jeu dans son livre, dans son oeuvre.

Manh: *Puis, autrement dit, l'auteur implique un certain niveau de différenciation. Il donne les règles de la formation de l'image, enfin il donne des règles de formation d'image, puis le lecteur agit en rapport avec ce qui lui est donné. On lui soumet une structure puis le lecteur la réalise.*

Mmh. C'est ça, il nous donne les principes de base puis toi tu te débrouilles avec ça. C'est différent pour chaque personne, puis c'est bien laissé libre. Je veux dire je suis sûre que si quelqu'un d'autre te rapportait ce qu'il a lu, lui faire lire les deux mêmes textes, t'aurais pas du tout la même conception en images.

Les deux relectures effectuées étaient d'ailleurs un peu un jeu: nous voulions voir toutes les deux comment le souvenir de l'oeuvre se confronterait avec le texte permanent et inchangé qu'est le livre. L'expérience a été différente dans les deux cas. Le souvenir du *Colonel Chabert* était précis à un détail près.

> Bien quand j'ai relu puis que le personnage principal fait son entrée, j'ai revu une image puis, à un détail près. J'avais oublié la mention précise de la cicatrice qui lui fend le crâne, mais je revoyais exactement le même personnage. Puis un peu plus loin dans l'histoire, dans un espèce d'accident burlesque, il perd sa perruque puis là on parle de la fameuse cicatrice. Alors j'ai réalisé que l'image que j'avais gardée, c'était bien l'image du colonel mais avec sa perruque. Parce que l'histoire de sa cicatrice sur le crâne, là, c'est un détail qui est important et puis pas pour l'histoire. C'est important pour comprendre l'allure physique du personnage mais pas pour le contexte de l'histoire.
>
> *
>
> Bien pour moi c'est une façon d'expliquer pourquoi je ne suis pas intéressée à relire un texte, que de garder un souvenir aussi précis. Tu sais enfin j'aime pas le mot souvenir. J'aimerais mieux dire le mot image, parce que c'est encore plus personnel qu'un souvenir. Un souvenir, tu peux devoir tenir compte d'éléments extérieurs à toi, puis une image bien c'est toi qui te la fais finalement.
>
> *
>
> Ah oui, je l'ai lu jusqu'à la fin puis avec plaisir. Je veux dire j'ai beaucoup aimé *Le colonel Chabert*, j'ai eu autant de plaisir que la première fois, là, le plaisir de la création y était plus. C'était une espèce de reconnaissance. Dans *Le roi se meurt*, bien là y a eu un certain plaisir de création parce que j'avais des repères mais j'avais pas toute l'image. Donc les détails que je lisais dont je me souvenais pas, à ce moment-là ça se reproduisait en images. C'était aussi plaisant.

Pour *Le roi se meurt* en effet le souvenir était vague; il s'est néanmoins précisé à la relecture.

> *L'impression que j'ai en écoutant ce que tu dis, c'est que ce coup-là c'est plus de l'impression qui reste avec des pics d'images plus précises et que ta nouvelle lecture reforme vraiment des images.*
>
> Oui, c'est ça.
>
> *C'est ça?*
>
> C'est ça.
>
> *Des images que tu peux pas savoir si tu les reconnais ou pas.*

Euh, oui, exactement, avec des détails que j'avais complètement oubliés, je m'en rappelais pas. C'est des détails d'arrière-scène, si tu veux. Ce qui me manquait, là, c'est ce qui tient l'histoire autour des quatre personnages qui sont très statiques dans cette salle de trône. Parce que toute l'histoire se passe autour du roi à qui il faut annoncer qu'il meurt et puis c'est la fin de son monde, c'est la fin des temps. Il peut pas aller à l'encontre du système. Mais c'est tous les détails extérieurs. Quand on lui annonce par exemple que le pays est complètement en déroute, que les guerres, les frontières ont été brisées, y a plus de jeunes, y a plus d'adolescents, les adolescents sont maintenant des vieillards édentés, là, mais ça c'est une image à laquelle je pense, ça ces choses-là, je ne m'en souvenais pas, c'était une impression vague. Je savais que le milieu était en bris, mais j'avais pas gardé de description.

Hélène a attribué cette différence de précision lors de la relecture à une première lecture plus rapide du *Roi se meurt*.

Oui, puis ça c'est très relié à la vitesse d'enregistrement. Je veux dire le fait que je me suis pas souvenue des détails, c'est que le livre je l'ai lu, mais plus que vite. Au moment où je l'ai lu je cherchais un texte, j'étais en période de recherche, je l'ai lu puis j'ai enregistré des images, mais je l'ai fait tellement vite puis j'en ai fait tellement d'autres en même temps que c'est une impression qui a resté. À ce moment-là ça me fait plaisir parce que je retombe au niveau de beaucoup d'autres gens avec qui t'as parlé de lecture puis que moi j'en ai discuté aussi. Ces gens-là gardent des impressions et non pas des images précises. Donc c'est vrai que c'est un phénomène de zoom, mais l'image quand elle arrive à un point précis, elle reste sûrement la même parce que c'est toujours moi qui regarde dans le zoom. C'est là où je te dis que j'avais un souvenir de la chose.

C'est bien intéressant ce point-là. On va préciser l'enregistrement de tes données. Au moment de la lecture, les images ont-elles eu le temps de se former quand même ?

Oui. Ah oui.

OK. Tu les auras pas laissées se faire ?

Oui, c'est ça. Les images se sont formées parce que quand je te dis que je voyais encore la salle du trône comme un échiquier, ça je l'avais vu la première fois, puis je pourrais te dire que le décor était systématiquement fait de noir et de blanc. Y avait que ça.

Est-ce que c'était un donné de la lecture ou un donné de ton imagination ?

Un donné de mon imagination. Parce que dans la lecture il est pas mentionné de couleur comme telle. Il est mentionné des détails d'attitudes psychologique puis physique, tu sais, voire des déplacements de tant de pas ou des attitudes de joie et de pleurs, de rage, de neutralité. Mais les détails précis de fond, là, je veux dire, quant à la matérialisation des images, ça c'est moi qui l'avais fait.

Cette ambivalence texte-imagination est demeurée aussi lorsqu'elle a expliqué comment à son tour elle pourrait raconter ces deux œuvres qu'elle avait relues.

Ça serait sûrement basé sur le texte parce que le texte c'est le squelette de ce que je vais raconter, là, ça implique les déplacements, dans les deux cas dans *Le colonel Chabert* puis dans *Le roi se meurt*, là, ça serait vraiment mon schéma, mais si moi je le racontais, il aurait des descriptions plus poussées de ce que je vois. Donc quand je ferais entrer en scène la reine Marie, je pourrais te dire elle est délicate, elle a les joues roses

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

elle a les cheveux blonds, elle a une petite face de poupée de porcelaine, elle est habillée en blanc, elle est très fiante, tu sais, je pourrais tout rajouter des détails comme ça que moi je vois. Je pourrais te dire que la reine, la reine noire, là, dont j'oublie le prénom, elle est grande, elle est très sèche, très maigre, elle a le teint plutôt brunâtre, les cheveux bruns vers le gris, elle se tient très, très, très droite, elle a un parler aigu, elle a des mouvements pensés. Ça je mettrais pas tout ça en file là ces descriptions-là, je la rapetisserais, je donnerais sûrement des descriptions de couleur et de maintien pour qu'on se fasse une image de la personne puis je pourrais te dire par exemple quand elle s'en va à la meurtrière puis qu'elle veut convaincre le roi qu'il faut qu'il accepte de rendre son pouvoir de mourir, je pourrais te dire qu'elle a des accents dans sa voix, qu'elle a une gestuelle saccadée. Je sais pas comment je ferais pour le conter. Parce que si j'avais à conter ça tout de suite je te ferais une synthèse avec beaucoup moins de détails. Si je me mets dans l'angle d'un conteur, ah, on en a bien pour deux, trois heures [*rire*].

Nous nous en tiendrons là. Il faudra absolument entreprendre un jour, et sérieusement, l'étude des propriétés physiques, espace et temps, des univers imaginaires, dont je poserais de plus en plus qu'ils sont de *vrais espaces*.

De même ce que Hélène a décrit est loin d'être réservé à la lecture. Ses propos sont très similaires à ceux des conteurs de tradition orale au sujet de leur expérience du conte. Les quelques exemples suivants, tirés d'un travail antérieur sur les conteurs et leurs mécanismes de mémorisation permettront de s'en convaincre[20].

> Ah bien oui, tu vois ça pareil comme tu les voirais marcher, starter [= *démarrer*] puis... On va dire dans ta pensée là. Parce que je sais bien que si vous contez une histoire faut vous pensez manière en avant quoi ce qui vient. Tu vois pareil, comme je dirais bien, je vous ai vue icitte aujourd'hui puis... Elle a venue ici. Je la vois qui starterait. Bien je voirais votre ressemblance, savez ? Je conterais une histoire bien je dirais : « Une femme a venu icitte... une femme ». Bien j'ai vu sa ressemblance, la voir pareil comme, tu sais... Elle l'est dans sa ressemblance, tu la vois, t'as vu ? Bien le conte lui c'est quasiment pareil. Tu contes un conte, bien tu vois l'image, tu vois manière comme tu dirais tu les vois. Tu contes ça, ça vient dans ton idée, savez ? C'est vrai ça.
>
> RBVL/2993

> Bien c'est quasiment pareil là. Tu le vois pas en même temps ça te donne comme tu le voirais dans ton image on va dire.
>
> RBVL/2993

> Comme j'aurais été moi-même là, dedans.
>
> RBVL/2994

Hilaire Benoit, qui s'était fait une spécialité de conter *Le Médecin des Pauvres* de Xavier de Montépin, s'était tellement promené en esprit dans cette histoire, qui se passe en Franche-Comté, qu'il était persuadé qu'il aurait reconnu cette région s'il y était allé en voyage :

> J'ai jamais été en France, puis j'ai jamais été là, on va dire en Franche-Comté. Puis je sais comment tout qu'elle est faite là. Pas la France beaucoup parce que j'ai pas entendu conter, mais la Franche-Comté, je crois que si j'irais là, je pourrais tout voir, le connaîtrais... je connais toutes les montagnes, les endroits où ce qu'ils avont été. Peut-être ... serait pas de même, mais ça-citte là, ça serait comme ça, là, les m...tagnes, le château de l'Aigle, je saurais tout où ce qu'il est... Raoul, la vallée de [ ], puis où ce que Pierre Prost a été pendu, il a été tué là, à St-Claude.
>
> RBVL/2450

20. Vivian Labrie, *La tradition orale du conte populaire au Canada français*, p. 435.

Il faudrait donc voir la lecture comme un des moyens de passage du monde des sens aux mondes imaginaires, offrant ses contraintes et ses avantages propres, par exemple la contrainte d'un certain effort, et l'avantage pour le lecteur de participer assez à la construction de l'image mentale. Hélène a conclu d'ailleurs l'entrevue dans le même sens:

> Pour moi c'est un peu la base, c'est le point de rencontre entre mon imagination, ce que j'absorbe en lecture, télévision, événement vécu, cinéma, puis le rêve. Tout ça se rejoint dans une espèce de gros mélange, là, de subconscient, mais c'est très visuel.

On pourrait néanmoins apporter une réserve. Il est beaucoup question dans ces pages d'expériences visuelles et c'est réducteur comme approche car les lecteurs et antérieurement les conteurs ont rapporté une vaste gamme d'expériences très individualisées, mobilisant tout l'ensemble des ressources corporelles tant sensorielles — ouïe, toucher, odorat — que kinesthésiques ou émotives. La question visuelle était tout simplement plus facile à aborder.

LE RE-PASSAGE VERS LE MONDE COMMUN

Pendant que la lectrice a filé dans un espace et un temps imaginaires, l'espace et le temps communs ont continué d'exister. Vient éventuellement le temps d'un retour.

Comment Bonnet Rouge revient-il dans l'histoire de Hilaire Benoit? Il revient accompagné d'une épouse, la Jarretière Verte, par un autre chemin que celui par lequel il est arrivé; au retour il passe une sorte de frontière tout simplement. Et fait intéressant, il rentre seul chez lui, oubliant après cette frontière son épouse de l'autre monde qui ne se rappelle à lui que plus tard, à la veille du mariage de Bonnet Rouge avec une autre personne. Et c'est alors que se conclut le mariage définitif. Mariage dans notre cas entre le nouveau souvenir et la vie qui continue? Voici deux extraits significatifs:

> — Asteure, on est délivrés, la femme a dit. L'Arquière Verte, elle dit, on est délivrés, mais on peut pas aller chez vous, tous les deux, là. Tu vas pas arriver chez vous avec une femme qu'ils connaissent pas. Pense donc! Ils vont me jeter dehors. Ils savent pas qui ce que je suis. T'es obligé d'aller chez vous, toi, puis leur dire que t'es marié, puis ta femme. Puis tu vas venir me qu'rir. Je m'en vas rester icite. Puis, y a une bâtisse icite, un hôtel, tu viendras me chercher là. Par exemple laisse-toi pas embrasser par personne, chez vous là. Parce si tu te laisses embrasser par quelqu'un, tu perdras la mémoire de moi, puis tout ce que t'as fait. Comprends-tu ce que je te dis là? Ils vont se [*caster*] pour t'embrasser, mais laisse-toi pas embrasser, je suis témoin.
>
> — Ah! il a dit, je te promets.
>
> — Puis, elle dit, là, quand tu auras conté ton affaire, tu viendras me chercher, puis on ira. Toi, tes parents, tu sauras s'ils sont satisfaits. S'ils sont pas satisfaits, ben on se fera une demeure nous-autres mêmes.
>
> *
>
> Bonnet Rouge, ben il a pas conté grand chose. S'en souvenait qu'il avait joué aux marbres mais après ça il avait perdu l'idée qu'il dit... Il savait pas quasiment où ce qu'il avait été.
>
> Quand ça a venu à elle, la jeune femme, là, a demandé conter son histoire. Elle a dit:

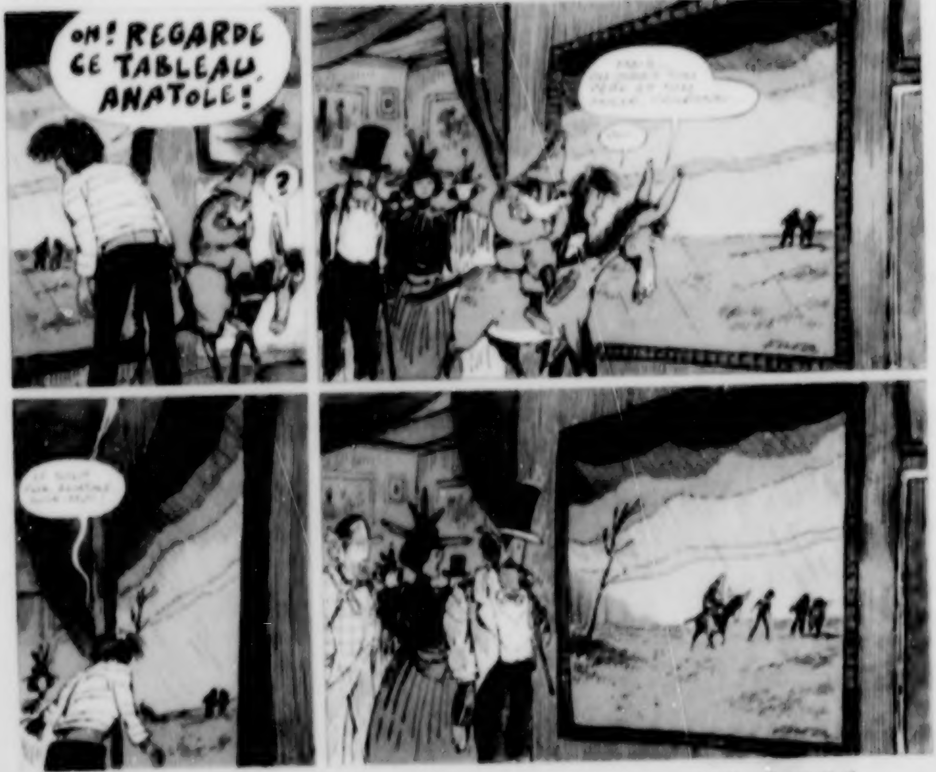
— Non, peux pas conter d'histoire moi. Mais si vous voulez me donner un petit brin de blé là, j'ai une poule puis un coq, icite. Faits en bois. Eux autres conteront leurs histoires.

[*Le coq et la poule en se disputant racontent l'histoire de Bonnet Rouge et de la lanternière Vert ou Anquière Verte et la mémoire revient progressivement à Bonnet Rouge*][21]

Comment revient-on dans les *Philémon*? Par des passages semblables à l'aller, parfois les mêmes, parfois d'autres. Fait intéressant, le père de Philémon a à chaque fois le comportement d'oblitérer l'expérience, de colmater la brèche qui s'est faite, créant l'illusion — réelle? aliénante? — qu'il ne s'est rien passé.

Examinons le retour de *L'âne en Atoll* et du *Voyage de l'incrédule*. Dans *L'âne en Atoll*, à la fin de l'histoire, Philémon, l'âne et Barthélémy, se trouvent dans une salle d'exposition de peintures. Tout à coup Philémon aperçoit un tableau où sont représentés son père et Félicien dehors dans le champ du départ. Ils entrent dans le tableau et se retrouvent au pays où ils ont à affronter immédiatement les foudres du père. On a d'ailleurs l'impression qu'il ne s'est presque pas écoulé de temps entre le départ et le retour[22].

Doc. 7



21. Hélène Bernier, op. cit.
22. Fred, *L'âne en Atoll*, p. 46-48.

Dans *Le voyage de l'incrédule*, Philémon — avec sa collerette de souffleur — et son père se précipitent vers un escalier qu'ils gravissent jusqu'à un plafond où on aperçoit une petite trappe. Philémon y pénètre en premier, puis son père. De l'autre côté de la trappe, ils se retrouvent dans la maison de Félicien ; sur la table il y a un livre et une boule de cristal (les signes et les images?). Philémon, la tête débarrassée de la cage-oeillère, refait corps avec lui-même. Hector, le père, repart de chez Félicien en maugréant « Un incrédule sera toujours un incrédule » selon Félicien. La conjointe de Hector restée devant l'âtre commençait à peine à s'inquiéter[23].

Doc. 8

23. Fred, *Le voyage de l'incrédule*, p. 34-35.

HA! HA! HA
COMME C'EST DRÔLE, CHER MONSIEUR!

Il y a dans ce retour d'un monde imaginaire vers un monde perceptuel, vers un monde commun, quelque chose comme un passage d'une réalité à une autre, et aussi quelque chose comme un réveil. Ce dernier aspect a d'ailleurs été énormément utilisé dans la littérature « d'imagination », dans la littérature pour enfants entre autres, et dans les dessins animés, pour conclure une histoire invraisemblable, comme pour dire « y a rien là, il ou elle rêvait ». Pendant un certain temps on a été tout entier absorbé dans un univers qui paraissait réel, et voilà que tout à coup on se retrouve parachuté dans un autre univers qui se prétend tout aussi réel. Il y a là la possibilité d'un choc.

Je pourrais citer en exemple une note retrouvée dans mon journal de bord et qui touche au passage d'un état de sommeil à un état de réveil justement, où pendant un moment ces deux états ont été confus, la « certitude de réalité » allant au rêve.

25/6/81 Je viens de me réveiller horriblement déçue : pour découvrir que ce n'était pas ce carnet réel que j'étais en train de nourrir abondamment, mais le carnet d'un rêve.

J'étais assise dehors au petit matin frais et je notais diverses choses relatives à une personne que je venais de voir. Entre autres, je me rappelle, ses amitiés avec une religieuse de Jésus-Marie, et ses lectures dans les toilettes publiques du couvent... Il me semble que je me voyais très bien écrire, et que je pouvais vraiment lire ce que j'écrivais. Ce qui est rare.

D'habitude quand je rêve que je lis, je peux difficilement *voir* ce que je lis.

Serait-il difficile de sortir du rêve où nous a menés le livre ? Dans la mesure où le livre est une sorte de rêve éveillé comment revient-on

au monde ambiant ? Il se pourrait que dans certains cas le sommeil fournisse d'une certaine façon l'oblitération ou l'amnésie suggérée par le conte de Hilaire Benoit ou les *Philémon*. N'oublions pas en effet que les témoins ont mentionné à plusieurs reprises qu'ils avaient l'habitude de lire avant de s'endormir : le livre pourrait offrir un passage vers le sommeil, mais le sommeil pourrait aussi faciliter la digestion ou l'oblitération du livre. Au réveil, l'histoire lue est loin du champ de la conscience.

Pour que la conscience soit libre de se rebrancher sur le temps commun, il faut probablement arriver à évacuer l'image, à la refouler en quelque sorte ou, pour employer un terme plus neutre, à la ranger à sa place, comme il faut libérer la table des reliefs d'un repas avant qu'elle puisse servir à autre chose. L'histoire de Jack qui a soin de trancher le haricot lorsqu'il revient de chez le géant, de peur que celui-ci n'envahisse son monde premier ressemble assez, somme toute, à la réaction de négation du père de Philémon. Et elle pose dans notre cas à nous la question des risques de la lecture.

Elle est difficile à poser cette question, mais je la poserai quand même, l'ayant rencontrée à plusieurs reprises au cours de cette recherche. Je crois qu'il existe, parallèlement à un désir d'exploration de l'imaginaire, une sorte de peur qui pourrait être liée à l'expérience imaginaire.

Peur ancienne. Dans *Les lettres, les sciences et les arts au Canada sous le régime français*, paru en 1930, Antoine Roy rapporte :

> S'il est exact que les romans troublent l'imagination de ceux qui les lisent, nous pouvons nous rassurer quant à l'équilibre moral des Canadiens. Car on n'a jamais fait là-bas grande consommation de ce genre de littérature. Les femmes en sont friandes, dit-on, mais il n'y avait pas au Canada de livres spéciaux pour les femmes, pas plus que pour les officiers[24].

Cette peur fut entretenue entre autres par la tradition de l'*Index* qui a posé comme dangereuse la lecture de certains livres. Peur répressive, surtout dans des contextes non alphabétisés, comme celle du père de Philémon, qui aura conduit bien des parents peu « instruits » à juger sévèrement l'inclinaison de leurs enfants, de leurs fils surtout, pour la lecture. Peur transmise donc, et peur apprise. Peur contenue aussi dans des expressions comme « il est complètement parti » ou « elle est complètement flyée » — toujours les ailes.

Peurs à apprivoiser, très certainement comme toutes les peurs. Il pourrait être sage cependant de ne pas l'écarter à la légère, non parce que l'exploration de l'imaginaire serait en soi dangereuse, mais parce que dans notre civilisation si perceptuelle et tournée sur le monde premier, commun, les « mondes intérieurs » demeurent encore largement pour nous des « terra incognita » et qu'en conséquence nous n'avons qu'une faible expérience des équilibres vitaux naturels de ces va-et-vient.

Et comme une peur identifiée rétrécit, il y aurait intérêt à chercher de quoi elles retournent[25]. Parmi les peurs rencontrées, nous pourrions en nommer au moins trois : celle du bouleversement de l'ordre établi, celle de se perdre et de ne pas revenir, et celle de l'invasion du réel par l'imaginaire.

---

24. Antoine Roy, *Les lettres, les sciences et les arts au Canada sous le régime français*, p. 78.

25. La vision de Bachelard, cet habitué du rêve, est heureuse et rassurante, en même temps qu'il enregistre la difficulté (*op. cit.*, p. 29) : « Dès lors, à la base même de la topo-analyse, nous avons à introduire une nuance. Nous faisions remarquer que l'inconscient est logé. Il faut ajouter que l'inconscient est bien logé, heureusement logé. Il est logé dans l'espace de son bonheur. L'inconscient normal sait partout se mettre à l'aise. La psychanalyse vient en aide à des inconscients délogés, à des inconscients brutalement ou insidieusement délogés. Mais la psychanalyse met plutôt l'être en mouvement qu'au repos. Elle appelle l'être à vivre à l'extérieur des gîtes de l'inconscient, à entrer dans les aventures de la vie, à sortir de soi. Et naturellement, son action est salutaire. Car il faut aussi donner un destin de dehors à l'être du dedans. Pour accompagner la psychanalyse dans cette action salutaire, il faudrait entreprendre une topo-analyse de tous les espaces qui nous appellent hors de nous-mêmes. Quoique nous centrions nos recherches sur les rêveries du repos, nous ne devons pas oublier qu'il y a une rêverie de l'homme qui marche, une rêverie du chemin. »

La première est souvent celle des autres et non du lecteur, et elle conduit à la censure du « dérangeant », comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. C'est elle aussi probablement qui sous-tend les stratégies décrites par Antoine Roy :

> On lisait même trop au gré du clergé. Contre ce danger, les évêques luttent comme ils peuvent. Mgr de Saint-Vallier recommande à ses diocésains d'avoir tous quelque bon livre dans leur maison ; et il pousse la sollicitation jusqu'à dresser une liste de ceux qu'il juge les plus utiles pour le salut de leur âme (1693). Mgr de Pontbriand fait mieux. Ayant obtenu de la cour 1900 volumes pieux — catéchismes et heures — il les répartit dans ses paroisses (1751).[26]

La deuxième est beaucoup exprimée par Jaccard dans *L'exil intérieur* :

> Restait une question : comment l'homme, animal social et sociable (tout au moins me l'avait-on enseigné) en était-il arrivé à se couper d'autrui ? Par quel processus la sphère du *privé*, de l'*intime*, à laquelle nous tenons souvent plus qu'à nous-même, nous a-t-elle conduit à cette schizoïdie généralisée[27] ?
>
> *
>
> Progressivement, comment n'y être pas sensible ? *L'exil intérieur* devient la condition de chacun : les relations fantasmatiques l'emportent sur l'espace extérieur, l'imaginaire individuel sur le social ou le collectif.
>
> Absents du monde, nous vivons dans une rêverie ininterrompue où les êtres et les choses acquièrent une dimension qu'ils ont perdue dans la réalité : le dialogue ne s'engage plus avec autrui dans son être physique, matériel, mais avec autrui tel que le désire le modèle, le construit de nos fantasmes[28]...

Même si son portrait est général, il cite en exergue Julio Caro Baroja dont le propos porte plus précisément sur le livre, et d'une manière qui n'est pas étrangère aux questions que nous nous sommes posées dans l'essai précédent :

> Et je rappellerai ici l'essai du Jules Vallès, le violent communard, qui trouvait dans le livre le mobile de la plupart des actions humaines et substituait à l'amusant conseil « cherchez la femme », donné aux historiens et aux psychologues, celui de « cherchez le livre ». L'influence des livres sur les actes individuels est, en effet, fabuleuse[29].

Je retrouve pour ma part cette note dans le journal d'enquête :

18/2/81 Appel d'un parent désespéré cet après-midi pour La Chaumine. [*une personne*] voudrait qu'on contacte son fils interné à Robert-Giffard, qui, quand il revient de là, passe ses grandes journées à lire tout seul dans sa chambre et ne voit personne. Sent le besoin qu'il rencontre du monde.

Les parents s'inquiètent d'un enfant qui se perd dans la lecture.

Pour illustrer la troisième peur, celle du débordement, voici un autre extrait du journal d'enquête :

13/2/81 Hier soir discussion avec [M.] et [R.] à La Chaumine. [M.] m'explique comment ça marche une hallucination : on voit vraiment à l'extérieur de soi, et on entend et parle avec des gens qui ne sont pas vraiment là.

[...]

---

26. Antoine Roy, *op. cit.*, p. 64.
27. Roland Jaccard, *op. cit.*, p. V.
28. *Idem*, p. 98-99.
29. *Idem*, p. 75.

([M.] dit que faire qqchose de concret chasse les images)

[...]

Le rapport avec la lecture?

Notion d'équilibre et d'acuité de l'expérience imaginaire, expérience qui s'équilibre avec quoi? avec l'expérience du réel?

[M.] me dit que ds les centre-jours, on fait faire des activités concrètes aux schizophrènes, surtout pas de lecture. La lecture c'est pire que pire c'est la porte ouverte à l'hallucination.

De tout ça on pourrait dire que la lecture stimule la fonction imaginaire chez l'individu et qu'elle n'est donc pas nécessairement bonne, elle peut être à déconseiller en cas de déséquilibre fonctionnel, ou à doser.

[...]

Ce qui est dangereux c'est la vaine parole p. ex. chez les schizophrènes, la parole est souvent extraordinairement lucide, « vraie » et « morale », mais elle ne s'accomplit pas dans une conduite à son image.

Nourrir l'imaginaire de réel agir ds le réel à l'image de ses images.

c'est une des choses qui sont fascinantes dans la psychosociologie comme je la vois, on voyage constamment entre l'autre et le dedans, et sans toujours bien comprendre comment l'un va avec l'autre. l'un ne s'actualise pas sans l'autre. La personne ne se définit pas seulement du dedans elle ne se définit pas seulement du dehors, elle se définit par son rapport entre le dedans et le dehors.

Nous allons ds le cours de l'entrevue constamment de la psychologie de la lecture à la sociologie de la lecture, on traverse ainsi constamment une frontière.

Certaines personnes ont un petit ou un gros ambitus de même certaines font emphase d'un côté plus que de l'autre

répondant mieux d'un côté que de l'autre[30]

Pourrait-on dire que l'imaginaire n'est pas un endroit où on va en se coupant du monde et qu'on y a autant besoin des autres que dans les autres aspects de la vie? Un peu comme dans le labyrinthe, il est préférable de pénétrer dans ses zones inconnues muni d'une solide corde ombilicale sociale, et il importe de revenir régulièrement à la surface.

Dans cette recherche d'équilibre il vaudrait peut-être le coup de revenir d'ailleurs à la fonction de la lecture, aux motifs qui incitent à prendre un livre. On en a mentionné plusieurs, dont le pur plaisir, le besoin de s'informer ou l'obligation. Il en est un autre, fréquemment invoqué, qui n'est pas sans rapport avec ce qui est exprimé ici et que je définirais comme le jeu avec le temps commun, et auquel je verrais deux formes très courantes, la lecture pour s'évader, et la lecture pour « tuer » le temps.

Lire pour s'évader peut impliquer que le temps commun est une sorte de prison. On fuit une réalité contraignante où tous les désirs ne sont pas satisfaits pour connaître un ersatz de satisfaction lequel, comme l'alcool, le tabac ou les drogues diverses, s'estompe une fois le temps commun retrouvé. Des informatrices m'ont raconté par exemple qu'elles lisaient des romans-photos à l'occasion mais en précisant qu'il ne faut pas trop en lire parce que ça fait paraître la vie pour plus belle que ce

32.
Le dedans et le dehors

30. « Sans cesse les deux espaces, l'espace intime et l'espace extérieur viennent, si l'on ose dire, s'encourager dans leur croissance. Désigner comme le font à juste titre les psychologues, l'espace vécu comme un espace affectif ne va cependant pas à la racine des songes de la spatialité. Le poète va plus à fond en découvrant avec l'espace poétique un espace qui ne nous enferme pas dans une affectivité. [...] L'espace poétique, puisqu'il est exprimé, prend des valeurs d'expansion » (Bachelard, *op. cit.*, p. 183).

qu'elle est et qu'on est déçu ensuite. Un libraire d'expérience s'est aussi exprimé sur les risques de cette fuite en dedans et il voyait paradoxalement d'un mauvais œil les clients bouffeurs de livres : d'après lui la lecture était profitable quand elle se faisait avec modération. Comme l'alcool dirait-on? Le risque d'addiction à la lecture me paraît réel et à considérer dans les mêmes termes que d'autres toxicomanies tout comme celui d'intoxication des autres par l'écriture, si celle-ci, comme la religion-opium de Marx, déconnecte en masse les lecteurs de leur possibilité d'intervention et de prise de parole dans le temps commun.

On lira aussi dans des temps « morts », pour « tuer » le temps. La lecture est vue comme un « passe-temps ». Elle permettrait en quelque sorte alors d'« a-temps-dre », de sortir d'un temps commun ennuyant, de faire oublier une attente en occupant l'esprit. Va pour le passe-temps. Notons tout de même qu'a priori un tel usage de la lecture indique une relation négative avec le temps commun. En même temps, le choix de l'objet de lecture ne paraît pas important : on cherche ici davantage à endormir sa conscience au temps commun qu'à lire quelque chose en particulier.

Ces considérations amènent, peut-être, à risquer une hypothèse à propos de l'absorption dans une lecture : il est important d'en revenir, et les retours au temps commun sont d'autant plus délicats que celui-ci est vécu négativement.

Il pourrait être intéressant de remarquer aussi dans quelles circonstances une lecture se fait de manière posée, par va-et-vient successifs. Cela semble entre autres être le cas de certains ouvrages difficiles ou encore d'ouvrages qui font réfléchir et qu'on médite peu à peu. On pourrait sans doute observer aussi l'inclinaison de groupes moins alphabétisés, moins enculturés dans l'écrit, pour des textes courts, la maxime qu'on affiche, qu'on installe à la vue dans la solidité de l'environnement quotidien et qu'on lit et relit, quasi machinalement, ou encore pour des textes découpés, fascicules, feuilletons, qui dosent et rythment les incursions dans des histoires, un peu comme dans la tradition orale le temps des contes était limité à certaines périodes de l'année et du jour.

RÉINTÉGRER SON CORPS

33.
Un lecteur choisi au hasard.

Pour compléter cet aller et retour, quelques observations nous ramèneront au corps. La bibliothèque publique nous servira à nouveau de terrain, seulement il faudra cette fois-ci dépasser le croquis : ça bouge! Voici le compte rendu d'une séance d'observation faite le 16 octobre 1984 à la succursale St. Matthews de la Bibliothèque de Québec. Les extraits suivants devraient suffire.

> Il tourne les pages. Une, puis un long temps tranquille. Ses doigts se préparent sur un coin. Il se gratte une oreille. Tourne la page, la main dans la bouche. Il arrange ses cheveux. Repos. Les doigts se préparent. Tourne.
>
> Tourne. Le problème, c'est que je ne sais pas quand il va sortir de sa lecture. Suis-je ici pour 10 minutes ou deux heures? Quand il tourne ses pages j'entends le flap sec de la page qui frotte ses vêtements. Je n'ai pas choisi le bon. Plus loin un gars vient de se lever. Il a ajusté son foulard, mis son manteau et sort doucement de la bibliothèque en

titubant d'un rayon à l'autre. Tourne la page. Fait craquer ses doigts. Reprend le livre. Change de jambe d'appui. Je peux voir sa tête descendre une page puis se réajuster sur le dessus de l'autre et redescendre à nouveau.

La tête dessine un N à l'envers quand elle lit. Tourne. Revient à la page précédente, vérifie quelque chose et reprend sa lecture. Tourne. À peine bouge-t-il. Parfois il tourne la page en la courbant et en la ramenant sur l'autre, parfois en la faisant passer de droite à gauche librement. Tourne. Tourne. La droite expédie, la gauche reçoit. Le dos ne bouge pas. Il s'est mis à regarder à côté, une femme qui passe tout près. Il balaie la salle du regard. Retourne à sa lecture. Tourne. Il lit assez [illegible] Une page, en fait, deux, aux 30, 40 secondes. C'est [illegible] cadence-là qu'il les tourne. Se gratte la tête. Le coin de [illegible] Reprend son livre. La gauche [illegible] le corps [illegible] Que lit-il? Que pense-t-il? [illegible] sais rien. Je ne dispose de [illegible] pour le savoir. Je ne vois [illegible] être humain [illegible] qui tourne des pages. La [illegible] sa page, elle doit revenir tou[illegible] dans les cheveux. À la bo[illegible] quelqu'un passer. Tourne la page. La droite dan[illegible] la page. Tourne. À la bouche, le doigt sur les lèvres, à la pa[illegible] une femme qui passe à côté puis regarde un voisin à sa droite, affalé qui semble dormir. Tourne. Tourne. Se gratte la jambe. A changé sa position de jambe. Change encore sa position de jambe. Tourne. Tiens un nouveau chapitre.

Il a déjà tourné la page. Encore. Se gratte les yeux. Mais quand va-t-il s'arrêter de lire? Un bruit, il lève la tête, la redescend aussitôt.

[...]

Personne ne fait attention à lui. Sauf moi bien sûr. Dans cette bibliothèque chacun est absorbé dans un objet tout près de lui avec lequel elle ou il fait un îlot.
Tourne. Tourne. Lit le livre posé sur sa jambe droite. Au loin un autre lecteur se frotte le menton. Tourne.
Change de position de jambe. Lit maintenant sur sa jambe gauche. Tourne. Il ajuste le livre sur le faîte de la jambe pliée, tout près du genou. Se frotte son visage rasé. La page de droite est très vivante, toujours prête à tourner. Celle de gauche est inerte. Les doigts dans la bouche à la page, sous le nez, à la page. Un nouveau chapitre.

Déjà entamé. Il bâille, regarde autour. Il a sorti un objet de dessous son gilet, le regarde, le range. Reprend sa lecture. Tourne. Tourne.

Un nouveau chapitre. Tourne, tourne, tourne plus vite. Un autre chapitre. Il tourne les pages de plus en plus vite. Il vient de se ralentir. Tourne.

Son dos appuyé sur le siège incliné ne bouge pratiquement pas. C'est la partie de son corps qui me paraît la plus immobile. Le reste se rajuste périodiquement.[11]

[...]

Un autre lecteur de longue haleine s'est levé. On entend le bruit de son sac d'épicerie qu'il tient à la main. Il est allé examiner des rayonnages.

Le livre est fini! Par chance j'ai vu la page de droite avec son petit carré d'écriture du genre «imprimé à tel endroit». Alors j'ai pu me braquer sur lui à temps. Il le ferme. Se craque. S'étire. Retourne le livre. Met l'autre qu'il avait près de lui dessous. Arrange la pile qu'il a sur les genoux. Regarde autour. N'a pas encore bougé son dos. Il se lève. Va poser les livres sur une table. Prend son vêtement et sort. C'est tout. J'ai attendu une heure pour ça.

14.
Durant sa lecture

15.
Le N inversé du regard

16.
Nouveau chapitre

11. [illegible]

37.
La fin du livre

Achevé d'imprimer
le 21 mars 1979
sur pr[illegible] SAMEP[illegible]
[illegible]
la S.E.T.C. à
Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des éditions
du Fleuve Noir

*

Vérification faite sur la table : il lisait *Arabe, cible pour un tueur*, de Serge Jacquemard aux Éditions Fleuve Noir. [...] Lui-même était un monsieur grisonnant d'une quarantaine, cinquantaine d'années.

*

La fin du livre : « Le pistolet prolongé par le silencieux crachota deux fois. »

Une fois cette incursion faite, l'histoire appartient à la personne qui vient de la vivre, elle est comme qui dirait incarnée.

ALLER ET VENIR DANS UN MÊME UNIVERS COMPOSÉ DE DEUX MONDES[12]

Ce qui est un est un et ce qui n'est pas un est encore un.

Chuang-tsu

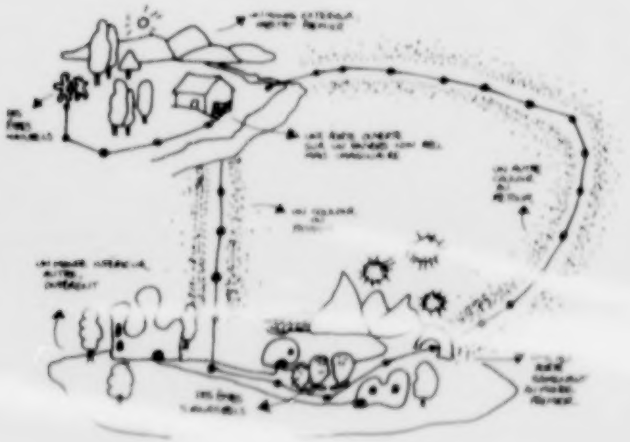
Ainsi donc Philémon *va et vient dans un même univers composé de deux mondes*, le monde paysan de ses sens obéissant aux règles de la physique classique, et le monde de la géographie, de l'écriture de la terre, de l'écriture sur la terre, obéissant à des règles physiques différentes. Ces mondes sont interreliés par des portes, par des moyens d'accès précis dont les endroits et les envers ont des propriétés différentes. L'endroit, complet en lui-même et fermé sur lui-même, fonctionne selon ses lois et l'envers complet en lui-même et fermé sur lui-même, fonctionne selon d'autre lois. C'est d'ailleurs pourquoi on peut parler de deux mondes.

De même Bonnet Rouge va et vient dans un même univers composé de deux mondes, le monde rouge qu'il quitte après que des gens aient compulsé des livres et le monde vert, distinct, hors des registres du monde rouge, si ce n'est de l'expérience d'un vieil oiseau, où les êtres ont des propriétés différentes. Ces deux mondes sont reliés par des accès précis.

De même le *Voyage au centre de la terre* de Jules Verne, où une équipe d'explorateurs va et revient d'un monde sous le monde, au cœur du monde. De même, plus récemment, le film *Tron* où un informaticien du monde premier va et revient du monde intérieur d'un ordinateur. Et *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll, *Leaf by Niggle* de Tolkien. Combien d'auteurs et de conteurs ont ainsi campé un univers à deux ou plusieurs mondes? Combien de fois nous a-t-on présenté des mondes superposés, des envers et des endroits sans rapport reliant dans une commune frontière des mondes infinis? Ces images nous ont-elles suffisamment frappés?

On pourrait extraire de toutes ces histoires le commun dénominateur suivant.

12. « Alors à la surface de l'*être*, dans cette région où l'être **veut** se manifester et **veut** se cacher, les mouvements de fermeture et d'ouverture sont si nombreux, si souvent inversés, si chargés aussi d'hésitation que nous pourrions conclure par cette formule : l'homme est l'être entr'ouvert » (**Idem**, p. 200).



18
Un commun dénominateur aux histoires à deux mondes

Deux mondes cloisonnés sont [illegible] doirs auxquels on accède par des portes d'all[illegible] appartient à l'autre monde. Des êtres naturels passent du premier monde vers le second, où ils font la rencontre d'êtres « surnaturels », puis ils reviennent. Parfois les êtres surnaturels jaillissent de la même manière dans le monde premier.

Si on accepte ce modèle on peut revoir avec plus de cohérence beaucoup de contes et de récits qui présentent cette structure. Peut-être pouvons-nous aussi revoir avec plus de cohérence notre propre schéma corporel.

Prenons cette question des endroits à doubles envers. Elle pose notamment un problème de représentation symbolique d'autant plus intéressant qu'il est impossible à résoudre exactement dans un espace à deux ou trois dimensions : il faut donc *aménager symboliquement* la représentation et user d'un stratagème quelconque, d'un raccourci nécessairement incorrect mais au moins suggestif.

La coexistence de l'imaginaire et du tangible est une réalité. À un même moment, une personne voit avec ses yeux le monde extérieur et éprouve aussi des images mentales. Cette double présence à l'image n'est cependant pas réductible à une même représentation graphique car il faudrait pour cela pouvoir superposer deux univers.

De même, l'envers extérieur du devant de mon corps est mon dos mais il existe aussi un autre envers obéissant à d'autres lois auquel j'accède notamment par mes yeux lorsque je fais une lecture. Alors que mon corps est fini, localisé dans l'espace, j'ai accès par mes yeux qui lisent à un univers infini, à des espaces sans commune mesure avec mon monde perceptuel et dans lesquels ma pensée peut se promener sans que mon corps ne se déplace ni ne s'ouvre. Ce qui est censé se passer à l'intérieur de ma tête me paraît infiniment plus vaste que ce que les contours extérieurs de mon corps paraissent permettre.

Alors comment fait-on pour poser sur un même plan ce qui est dans la tête et en dehors de la tête?

39.
La parole

40.
La pensée

41.
Le masque et la perruque

On connait le stratagème des bandes dessinées pour faire apparaître la parole orale, ou la pensée.

Il serait intéressant aussi d'aller «...» ce qu'on a dit de l'image du corps non visible. Par exemple, je localise le site de ma pensée comme étant en deçà de mon champ visuel. Mon image du corps est largement une image de façade comme si l'arrière de ma tête était ouvert sur un espace de pensée mais je perds cette image si je m'aperçois dans un miroir et alors je prends conscience de ma finitude et de la fermeture de mon volume. De même si je me retourne brusquement ou que je bouge ou me déplace.

Il serait sans doute utile à cet égard d'examiner de plus près la symbolique du masque et de la perruque qui opposent aussi à notre expérience du corps fermé une image de tête ouverte.

L'idée de masque n'est pas très éloignée somme toute de la réponse de Paul lorsque je lui ai demandé comment il voyait un Maigret et, s'il y avait un plan comme au cinéma. Il a hésité puis a fait un geste comme s'il ramenait le plan à la hauteur de ses oreilles et il a dit quelque chose comme: «On a pas une notion du contour, du cadre[33].» Et on pourrait rappeler l'usage universel du masque au théâtre.

Ce qui me plait le plus finalement dans ces récits de deux mondes à couloirs dans un seul univers, c'est l'idée d'une loi plus grande que nos lois physiques ou logiques du monde perceptuel qui contienne à la fois le monde premier, logique, et les mondes seconds, «illogiques», dans une nouvelle logique plus large, l'idée somme toute que ce qui fait notre tout est appelé à ne plus être éventuellement qu'une partie d'un tout plus grand[34].

Nous avons jusqu'à aujourd'hui laissé les réalités de l'«esprit», pourtant constatées, en dehors de notre explication rationnelle de l'univers. Serions-nous à l'aube d'apercevoir cette dimension dans notre rationalité? Nous nous donnons dans notre civilisation de multiples signes d'une telle imminence: développement au XX[e] siècle de la psychologie et de la psychanalyse d'un côté, et de la neurologie de l'autre, multiplication technologique des portes et des moyens d'entrée dans l'imaginaire — radio, cinéma, télévision, informatique, alphabétisation de l'homme et de l'espace ambiant jusqu'à une recherche sur la visualisation mentale sous ingestion de drogues dans laquelle les sujets ont été nommés «psychonautes»[35]. Cette réalité naturelle de l'imaginaire pourrait-elle devenir rassurante parce que connaissable, réalité physique explorable d'une nouvelle géographie redimensionnée?

Comme si dans nos traditions culturelles les espaces imaginaires relevaient du divin ou de l'en-deçà ou de l'au-delà de la vie, on a pu être tenté de loger Dieu dans ce royaume imaginaire. L'ambiguïté est présente en effet lorsqu'on examine parmi d'autres un vitrail comme «L'apparition de N.S. Jésus Christ à Marguerite Marie» qu'on pourrait aussi interpréter d'après les observations précédentes comme l'expérience d'images mentales faite par la religieuse à la suite d'une lecture[36].

Il nous est facile aujourd'hui de prendre avec détachement l'idée que Zeus habite l'Olympe parce que nous avons intégré les hauteurs de l'Olympe à notre géographie du monde connu, ou de sourire à l'idée

33. «L'être ne se voit pas. Peut-être s'écoute-t-il. L'être ne se dessine pas. Il n'est pas **bordé** par le néant. On n'est jamais sûr de le trouver ou de le retrouver solide en approchant d'un centre d'être. Et si c'est l'être de l'homme qu'on veut déterminer, on n'est jamais sûr d'être plus près de soi en «rentrant» en soi-même, en allant vers le centre de la spirale; souvent, c'est au cœur de l'être que l'être est errance. Parfois, c'est en étant hors de soi que l'être expérimente des consistances. Parfois aussi il est pour ainsi dire enfermé à l'extérieur.» *Idem*, p. 196.

34. «L'immensité est en nous. Elle est attachée à une sorte d'expansion d'être que la vie refrène, que la prudence arrête, mais qui reprend dans la solitude. Dès que nous sommes immobiles, nous sommes ailleurs; nous rêvons dans un monde immense. L'immensité est le mouvement de l'homme immobile. L'immensité est un des caractères dynamiques de la rêverie tranquille.» *Idem*, p. 169.

35. Voir Brian Van der Horst, «Cartographer of Consciousness», *Omni*, 12, 2, 1980, p. 55-58, à propos des travaux de Ronald K. Siegel.

36. Vivian Labrie, «Trois regards insolites sur l'église Saint-Cœur-de-Marie», dans *Religion populaire, religion de clercs?* (Benoît Lacroix et Jean Simard, éds.), p. 101-130.

d'un paradis situé « dans le ciel au-dessus des nuages » car nous avons eu le temps de marcher sur la lune et de parfaire notre connaissance des astres, ce qui fait que l'idée de paradis dans le ciel est incongrue dans une conception apprivoisée de l'univers. Peut-être de même nos espaces mentaux, largement inconnus, ont-ils été à leur tour des terrains privilégiés pour projeter nos images du « divin ». Peut-être sont-ils eux aussi à apprivoiser.

S'ils ont pu être occultés, refoulés, l'observation nous montre bien pourtant que les mondes imaginaires sont en réalité intégrés à la vie et à l'univers[17], ne serait-ce que parce qu'ils sont une production d'un cerveau bien vivant. Il y a de belles explorations en perspective!

*

Il y a les nombres réels
et les nombres irréels, les nombres imaginaires
et une seule science mathématique.

Il y a les univers réels
et les univers irréels, les univers imaginaires
et alors,
n'y aurait-il pas une seule science physique?

Qu'est-ce que la fiction?

Il s'agit d'un problème différent de celui de la lecture : la lecture est un couloir.

42.
Un vitrail de l'église Saint-Cœur de Marie à Québec.

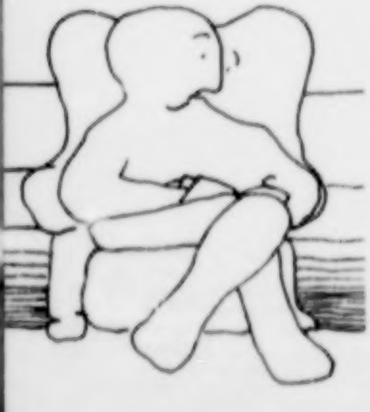
17. « Si paradoxal que cela paraisse, c'est souvent cette *immensité intérieure* qui donne sa signification à certaines expressions touchant le monde qui s'offre à notre vue » (Bachelard, *op. cit.*, p. 169).

LA TRANSMISSION DES OEUVRES

En hommage à Arnold Van Gennep
et à Marcel Jousse

Où après six essais (ceux de cet ouvrage, et ceux de l'ouvrage précédent **ABC. *Trois constats d'alphabétisation*** *), qu'on résume, on s'achemine à travers une matière de plus en plus éparse, vers une réflexion sur la transmission des oeuvres qui élargit la question de la lecture à celle de la parole et de la transmission des savoirs. Le lecteur n'est pas ce vase qu'on emplit ou du moins est-il, comme au fond le transmetteur auditeur-conteur de la tradition orale, un vase communiquant. Ainsi sort-on d'un cul de sac (celui où Zoupic menait les enfants dans le premier essai du premier ouvrage?) pour déboucher sur les multiples voies de la parole dans les siècles de siècles.*

Ce serait le moment d'expliquer comment, dans le détail des mots, la parole passe d'une personne à l'autre. On pourrait y passer toute la psychologie cognitive, la linguistique et la sémiotique sans encore y réussir. À peine trois ou quatre jalons sont-ils posés à partir de quelques témoignages, de la recherche de Francis Boucher sur ***Le Médecin des pauvres*** *, et d'un matériel largement introspectif. Tout de même on entrevoit l'oeuvre qui se détache du livre et qui devient elle-même, et on soupçonne que le coeur du mystère se situe là, dans le mécanisme biologique qui fait que la parole écrite devient parole vivante, que la parole de l'un devient parole de l'autre. Un modèle rudimentaire basé sur l'image mentale est proposé.*



Enfin un colloque raté est l'occasion de réviser dans une tranche de quelques heures les différents concepts abordés dans ces deux ouvrages et de revenir par un détour imprévu au geste qu'il y a dans la parole.

Nothing endures
unless it has first been translated
into a myth
and the great advantage of myths
is that they are cadies
with portable roots

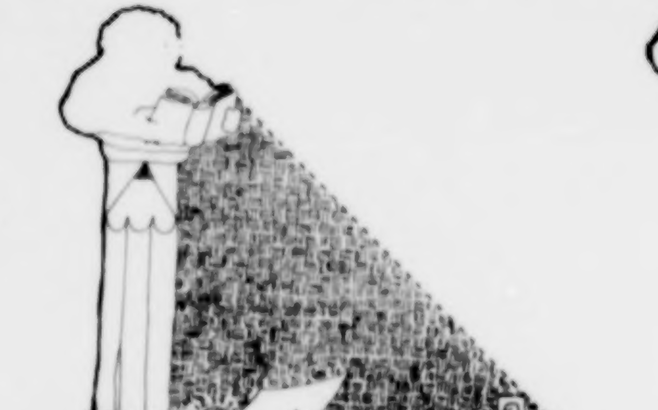
Rien ne subsiste
qui n'ait d'abord été transformé
en mythe
et c'est le grand avantage des mythes
d'être des véhicules
à racines ambulantes

[auteur non identifié]

La démarche de ces deux ouvrages en aura été une d'élargissements. Partant de l'image stéréotypée du « lecteur lisant un livre » et de cet espace restreint qui tend à se prendre pour toute la lecture et même comme l'affirmait Marcel Jousse, à se prendre pour toute la culture[1], il s'est agi de donner un décor au stéréotype, de déjouer cette prétendue solitude alphabétique et de la mettre en relation, comme pratique culturelle vivante, avec l'environnement plus vaste dans lequel elle s'inscrit.

Le premier travail sur ce stéréotype a consisté à introduire dans son espace vide une statue sur son piédestal (ABC, essai 1). En confrontant la lecture avec l'idéologie de la lecture, le lecteur de chair avec le lecteur de pierre, le stéréotype a commencé à reprendre de la nuance. Tout d'abord il est devenu clair que le lecteur était partiellement obligé de lire tout comme il était partiellement captif des motifs qui avaient graduellement amené les dirigeants de sa société à imposer l'alphabétisation. L'ombre du piédestal a pu être aperçue : d'instrument à dominer, le crayon et ses successeurs peuvent devenir instruments de domination ; les qualités propres à l'écriture ont les « défauts de leurs qualités » ; une grande soumission est demandée aux subordonnés de l'écriture ; il y a des laissés pour compte de la voie alphabétique ; et l'écriture, qui peut se prendre pour tout l'esprit, demande parfois en échange l'« âme du violon », c'est-à-dire le corps dès lors réprimé notamment dans sa puissance orale.

43.
Le lecteur lisant un livre



44.
Premier essai :
« Il faut lire
ou les dessous de [illegible] »

---

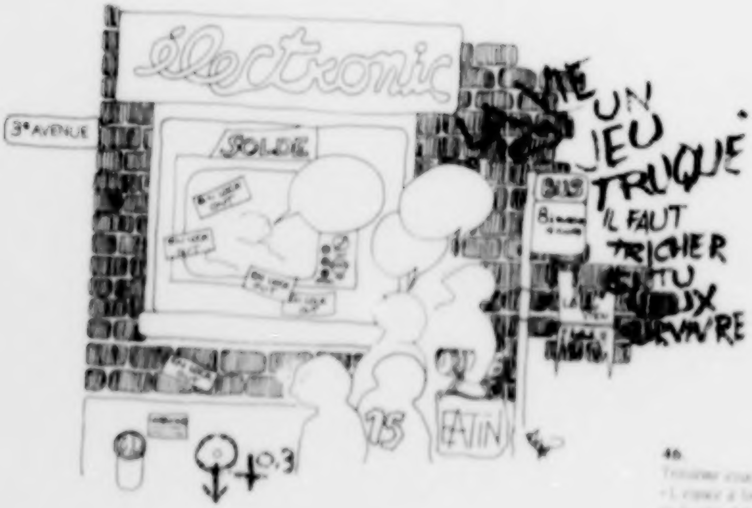
1. On peut trouver la longue citation de Jousse à la fin du premier essai de ABC. *Essai [illegible] d'alphabétisation de la culture* (Marcel Jousse, *L'anthropologie du geste*, p. 33-96).

D'autres personnes en pleine conversation, l'une d'elles portant avec elle papiers et crayons sont ensuite apparues dans le décor (ABC, essai 2). Tout à coup l'air s'est rempli de sons. Le stéréotype du « lecteur lisant un livre » en a encore une fois pris pour son rhume : parfois quand ce lecteur croyait lire, il parlait à haute voix, souvent sa voix était mêlée à la plume, il n'avait pas besoin de savoir lire pour avoir accès au texte, en dehors de lui il existait des moyens technologiques de permettre à une machine de lire, il aurait pu être aveugle et lire quand même, le livre était parfois insuffisant pour comprendre ce qu'il y avait dedans, lire et écrire s'entremêlaient souvent. Il utilisait aussi dans son vocabulaire de l'écrit des mots comme « parler », « remarquer », « dire », « annoncer », etc., sans aucun souci de réalisme dans le schéma corporel. Toute une réflexion sur la parole première, conçue comme l'expression de la pensée dans la langue orale ou écrite a permis alors de poser le problème de la fonction de la parole, de ses caractéristiques, de ses possibles, dont les possibles de l'écriture, et de commencer à concevoir toutes les situations contradictoires décrites plus tôt dans une logique d'événements de parole. Dans le cours de cet élargissement, le « lecteur lisant un livre » est devenu davantage un « humain parlant alphabétisé ».

45.
Deuxième essai :
« Où en sommes-nous avec la parole? »

Ce n'était déjà pas si mal, mais tout cela manquait de concret. Alors une autre addition a été faite : un mur flanqué d'une affiche (ABC, essai 3). Et vlan! Le livre du lecteur lisant avait de la concurrence. Ainsi a commencé une longue promenade dans la ville de Québec au cours de laquelle il est apparu que notre lecteur lisant savait marcher et que d'enjambée en enjambée, il lisait constamment. La ville entière était à lire des édifices aux plus menus objets! Le trio livre-journal-revue habituellement seul visé dans l'image stéréotypée de la lecture n'était en fait que le représentant d'une catégorie, celle des objets de lecture fermés ou, si on préfère, à plusieurs feuillets, dans un système d'objets de lecture plus large encore dont on pouvait percevoir qu'une autre catégorie était l'objet de lecture ouvert, à surface unique, et une autre, encore en développement, l'objet de lecture à affichage instantané, électronique. Dans ce système d'objets la notion de « genres » a été passée en revue

et il a semblé que les objets de lecture partageaient certaines particularités génériques avec d'autres objets de culture, notamment ceux qu'étudient les spécialistes de la culture orale populaire traditionnelle, c'est-à-dire les folkloristes. Ce tour en ville nous a montré le lecteur lisant devenu « humain parlant alphabétisé et urbanisé ».

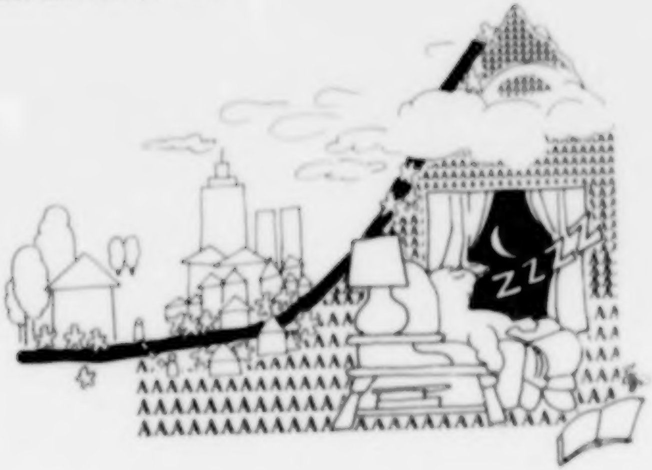


46.
Troisième essai:
« L'espace à lire
ou la cité alphabétisée »

Voilà qu'après toute cette marche, le lecteur lisant était fatigué. Vite un fauteuil, un verre, un éclairage confortable (*Alphabétisé-e-s*, essai 4)! En fait il aurait fallu douze, treize, vingt, mille fauteuils et plusieurs logements: la ville saturée d'objets de lecture abrite des centaines de milliers de personnes et chacune d'elles vit une expérience particulière par rapport à la lecture. Dans ce chapitre le lecteur lisant est devenu l'analphabète tâchant d'apprendre à lire dans des cours du soir: il (elle) a parlé du ghetto de la parole qui est le sien, de l'importance des signes sur les objets, des stratégies qui lui permettent de vivre en ville, de ses parents qui parfois lisaient un peu, parfois pas du tout, de l'école dont il a décroché très tôt pour des raisons de survie, quand il y est allé, de ses enfants qui, eux, vont y aller à l'école, du *Journal de Québec*, de l'oppression, du besoin de parler avec tout le monde, de la différence sociale associée à sa différence culturelle. Puis elle, il, est devenu couramment alphabétisé-e et a parlé cette fois de ses lectures en série, de ses habitudes et de ses rituels, de ses discussions de lecture avec les autres, de ses enfants qui feuilletaient des albums dès leur plus jeune âge, de sa famille dans laquelle avait été appris ou non le plaisir de lire, du *Soleil*, des livres qui coûtent cher, et de sa manie de lire avant de s'endormir: elle était cette fois citadine à part entière et ne cherchait pas nécessairement à lire des choses plus difficiles. Devenu-e savant-e il (elle) a parlé de l'aridité du travail, les lectures savantes étant programmées dans un horaire de jour, et les lectures ordinaires prenant place dans l'espace loisir si le travail n'avait pas déjà plus que saturé son goût de lire, de la thèse, rude épreuve avec ses périodes de brume, d'incertitude, de noirceur même et de ses techniques de lecture: rapide et survolante, ou lente et méditative: cela avait quelque chose de sportif, d'olympique, d'isolé pendant la thèse, d'itiné-

rant pendant sa carrière: quelque chose de montagnard en somme, mais cela surtout dans la partie travail de ses lectures encore que, ayant acquis un certain plaisir de la lecture difficile, il lui arrivait d'introduire une lecture plus exigeante dans ses temps de loisirs; son goût de lire pour le plaisir semblait provenir beaucoup de la famille, alors que c'était l'école qui était à la source de la lecture « sportive » ou savante. Il connaissait quelques langues et pouvait avoir voyagé dans plusieurs pays.

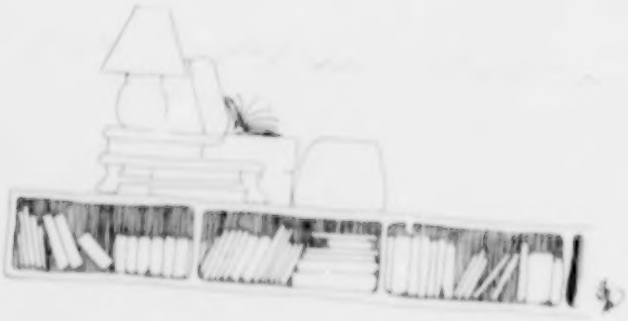
Après quelques portraits le lecteur lisant est en quelque sorte devenu « plusieurs humains parlant différemment, alphabétisés et urbanisés dans leur quotidien ».



47.
Quatrième essai
« Chacun dans son fauteuil douze portraits de lecteurs »

À force de lire ce lecteur lisant a accumulé des livres. Il lui fallait une bibliothèque (*Alphabétisé-e-*, essai 5). Et comme il avait lu les livres au fur et à mesure, en même temps qu'il vivait sa vie, la question s'est posée: quels liens y a-t-il entre ces livres-là et cette vie-là? Plusieurs. Par chance il, non, elle, avait noté ce qu'elle lisait dans un carnet. D'autres qui n'ont eu que ce carnet l'ont devinée: son sexe, son âge, ses études, son métier, son histoire de vie. Elle a longuement replacé ses livres dans le contexte de sa vie, a su en faire un commentaire fin, ému, qui vaut bien celui des critiques officiels. Enfin, en y regardant de plus près, le carnet avait des rythmes, non seulement en association avec les événements, mais aussi un rythme propre, son propre « bio-rythme », cette fois aux neuf-dix mois, mais pour d'autres qu'en serait-il? Quant à la bibliothèque sociale il a semblé qu'elle était au diapason de l'évolution sociale et que si les livres se liaient à la vie, on avait souvent tenté de contrôler les livres comme on cherchait aussi à contrôler la vie. Bref, le stéréotype avait devant lui « plusieurs humains parlant et vivant, différemment alphabétisés et urbanisés dans leur quotidien ».

Curieusement quand il lisait, le lecteur lisant devenait absent: présent de corps, absent d'esprit pour ainsi dire. Où était-il? Dans les nuages, dans un rêve, dans un voyage imaginé. Ces images n'entraient pas dans le décor: elles n'étaient pas en dehors du lecteur mais en dedans de lui, dans d'autres dimensions que le monde « à trois dimensions ». Et

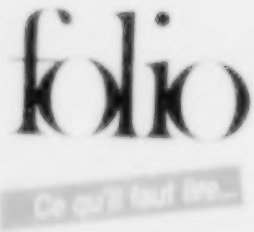


48.
Cinquième essai
« Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es : la vie et les livres »

il était là ? Mais comment ajouter ce lieu à l'environnement ? Par le nuage de la parole pensante et pensive de la bande dessinée (*Alphabétisé-e*, essai 6). Ainsi quand il lisait, le monde sensible du lecteur lisant devenait flou comme un rêve et son champ de conscience se braquait sur un nouveau monde, un monde second — si l'autre était premier — dans lequel il s'« évadait », stimulé par le texte et excité par son propre esprit qui créait tout à coup un nouvel univers avec ses propres lois spatiales et temporelles dans lequel il déambulait à son gré. Éventuellement il émergeait à nouveau dans le monde construit par ses sens, non sans parfois traverser un temps de sas. Un stéréotype qui vit quelque chose quand il lit, qui construit des images et qui voyage en imagination ne ressemble plus beaucoup à un stéréotype. Dans cet autre élargissement, le lecteur lisant est devenu « plusieurs humains parlant, vivant et rêvant, différemment alphabétisés et urbanisés dans leur quotidien ».

49.
Sixième essai
« Le lecteur absorbé ou l'envol dans les mondes seconds »

Doc. 9



UNE ÉTAPE À FRANCHIR : BRANCHER LES OEUVRES AU TRAIN DE LA PAROLE

Traduttore, traditore

Il resterait une étape à franchir, celle qui consisterait à remettre en question la sacro-sainte singularité de l'auteur du livre — laquelle est on ne peut mieux représentée dans la publicité de la collection Folio reproduite ici (document 9) — et à brancher son œuvre au train de parole qui flotte dans l'air du temps collectif et qui permet aux savoirs et aux histoires de se transmettre et de se parfaire d'une génération à l'autre. Dans ce dernier élargissement le lecteur lisant aura pris la suite de l'auteur : il aura rejoint le flot de la vie qui coule et il sera devenu « plusieurs humains parlant, vivant et rêvant, différemment alphabétisés et urbanisés dans leur quotidien et dans les siècles des siècles ».

Amen.

Seulement c'est tout un élargissement à faire. Cela sort des sciences humaines, cela mène à la poésie, à la méditation, à la musique.

Sur la corde à linge du temps
Vos mots les miens, ceux du voisin
Se sont battus avec le vent[2]...

C'est une chanson de Vigneault. Celle-ci aussi.

La mariée a perdu son anneau dans la rivière
Un anneau dans un poisson le poisson dans le...
Je l'avais sur l'bout d'la langue
Si tu l'as trouvé tu n'devrais plus l'oublier

J'ai perdu mon dictionnaire
Dans le haut du trécarré
Et j'ai perdu ma grammaire
Dans le ruisseau du grand pré
Va demander à ta mère
Oui c'est qui les a trouvés
C'est ton père et ton grand-père
Et le bonhomme Honoré

Bien sûr qu'en bas de l'usine
Là où c'est écrit danger
L'eau n'est pas pour la cuisine
Ni le poisson pour manger
Un dictionnaire! Imagine...
Passé tout l'hiver figé
Sous les enfants qui patinent
Sur la rivière en congé

50.
Septième essai :
« La thématique des œuvres »

2. Gilles Vigneault, « Vos mots, les miens », dans *Comment vous donner des nouvelles ?*, Le Nordet, GVN 1010, 1978.

On a retrouvé des pages
Jusqu'au bord de l'Anse-au-Sel
Vous parlez d'un nettoyage
Passer du gel au dégel
C'est un singulier voyage
Pour un pronom personnel
Un mot qui perd ses parages
Perd aussi son naturel

J'ai refait mon dictionnaire
Page à page et mot à mot
J'ai retrouvé ma grammaire
En lisant de vieux journaux
Et le ch'val de mes chimères
Attelé à mon borlot
Suis retourné chez ma mère
Par quarante en bas d'zéro

Mais le fin mot de l'histoire
Il n'est pas dans ma chanson
Il est caché dans l'armoire
Des devoirs et des leçons
Il est dans votre mémoire
Depuis cent mille saisons!
Suffit seulement d'y croire...
P'is d'pas rester vieux garçon

La mariée a perdu son anneau dans la rivière
Un anneau dans un poisson
Un poisson dans un oiseau
Un oiseau dans un nid
Un nid dans un arbre
Un arbre dans la forêt
La forêt dans le dictionnaire!
Je l'avais sur l'bout d'la langue
Là je l'ai trouvé je n'suis pas prêt d'l'oublier[1].

« P'is d'pas rester vieux garçon » : c'est une sérieuse boutade. Nous venons de quelqu'un, d'autres nous suivent. Il y a des systèmes de parenté dans la parole avec reproduction et transmission, tout comme les personnes s'apparentent, se reproduisent et se transmettent. La parole pourrait bien être vue comme le complément de la génétique, comme la suite aérienne délibérante et délibérée à l'instinct couvert, viscéral et programmé qui tient les espèces vivantes.

Les écrits scientifiques ne fonctionnent que par ces systèmes de parenté « spirituelle » qui font qu'on se réfère, se contredit, se félicite, se complète. Les bibliographies rendent compte de ces préoccupations de « défrichetage » de paroles. Les écrits entre eux forment un système. On rejoindrait cette préoccupation du biologique qu'avait Van Gennep devant les traditions et les coutumes et que Marcel Jousse a rendue plus claire encore dans ses travaux sur le « style oral vivant ».

Au surplus parler de biologie est plus qu'une métaphore car il est certain que quelque part dans le processus de transmission des oeuvres la parole rencontre le biologique. S'il y avait quelque chose de plus à examiner avant de rendre la lecture au plaisir de la lecture, et la chercheure à d'autres recherches, ce pourrait être cette question du biologique. Comment des images pensées dans l'esprit d'un auteur suscitent-elles d'autres images dans l'esprit d'un lecteur en passant par le corps de l'un et le corps de l'autre[2] ? C'est une grande question qui touche à plus d'une science. La contribution qui peut y être faite dans le cadre de cette recherche est bien minuscule et fragmentaire ; elle consistera tout simplement, à partir de certaines observations et réflexions faites en cours d'enquête et de certains résultats de recherche, à souligner l'intérêt d'autres travaux qui porteraient :

- sur la formation des images à partir des mots et sur la visualisation de l'imaginaire pré-conscient ;
- sur le passage des images, des histoires, d'une personne à l'autre ;
- sur l'entrée de l'histoire dans le champ collectif ;
- sur la formation des réseaux culturels de transmission.

Peut-être alors aurions-nous des pistes pour déjouer Zoupic (ABC, essai 1) et l'asservissement de Nicolin, Marie-Lune et Marc-Éric qui a résulté

1. **Idem**, « Sur le bout de la langue ».
2. « Mais ce petit drame de culture, ce drame au simple niveau d'une image nouvelle, contient tout le paradoxe d'une phénoménologie de l'imagination : comment une image parfois très singulière peut-elle apparaître comme une concentration de tout le psychisme ? Comment aussi cet événement singulier et éphémère qu'est l'apparition d'une image poétique singulière, peut-il réagir — sans aucune préparation — sur d'autres âmes, dans d'autres cœurs, et cela malgré tous les barrages du sens commun, toutes les sages pensées, heureuses de leur immobilité ? » Gaston Bachelard, ***La poétique de l'espace***, p. 11.

de la démonstration par le choix de ses peintures ? Ce n'est pas tout de trouver la lampe ou l'écriture, encore faut-il sortir de la caverne.

[illegible]

En le confrontant au conte merveilleux de tradition orale, nous avons constaté alors que l'histoire de Zoupic n'était pas menée à sa résolution puisqu'elle se terminait par la prise de pouvoir de Zoupic sur les enfants et non par leur libération. De même dans le dernier conte nous avons perçu le risque d'enfermement dans un monde individuel coupé des autres.

[illegible] Car la lecture est en fait source de pouvoir.

LA FORMATION DES IMAGES À PARTIR DES MOTS ET LA VISUALISATION DE L'IMAGINAIRE PRÉ CONSCIENT

> Le regard est très mobile
> bondit d'un objet à l'autre très vite
> mille fois dans une seconde s'allume
> et s'éteint, se coupe et se reprend.
> Puis entre-temps sans cesse il s'inverse
> se retourne vers le dedans, prend et
> donne, donne et prend, et sans
> arrêt sécrète son fil qui se casse et
> se reforme, et dont les lambeaux
> pendent partout.
>
> **Jean Dubuffet**

On pourrait partir d'une constatation très banale : dès que quelqu'un parle à quelqu'un oralement, des oreilles enregistrent des sons, des terminaisons nerveuses les transportent dans une aire de l'audition puis c'est moins clair mais il s'exerce une certaine activité mentale, des neurones s'activent, transmettent un influx qui voyage d'une zone à l'autre. Les mots de l'un ont rencontré le cerveau de l'autre. Admettons qu'on lise : des yeux perçoivent des signes dans un certain ordre et les transmettent au fur et à mesure à une aire de la vision du cerveau via les

[illegible] *Zoupic* [illegible] *Aladin* [illegible] *Hansel et Gretel*.

deux nerfs optiques et à nouveau une information complexe est transmise. Les mots d'un auteur ont rencontré le cerveau d'un lecteur. Quelque part dans ce splash neuronal des aires du langage ont été rejointes et on a su aussi ce que les ondes ou les signes contenaient. Des « entrepôts » mnémoniques sont aussi stimulés et ils retiennent quelque chose à court, moyen, ou long terme. Se font aussi diverses connexions liées au moi-pensant.

Voilà qui est beau et objectif. Seulement nos consciences n'ont conscience de rien de cela comme cela. Par elles on pourrait aussi décrire les choses et autrement : le moi conscient fournira des données pour décrire son expérience si seulement il consent à regarder par en-dedans, à faire une certaine introspection. Si on part du champ de la conscience en effet, on peut espérer progresser tout doucement vers des zones moins directement accessibles. Qui sait si un jour les deux voies du regard par dehors, celui de la science expérimentale, et du regard par dedans, celui de relation subjective, ne se rejoindront pas comme l'endroit et l'envers d'un même processus biologique? C'est un rêve magnifique mais nous n'en sommes pas là et il sera bien suffisant déjà de remarquer qu'il est possible de porter attention aux sensations intérieures et même de les suivre un tout petit peu dans leurs ramifications vers des zones préconscientes.

Les lecteurs interrogés dans le cours de cette recherche ont fait à plusieurs reprises des expériences d'introspection qui découvraient un univers fascinant et d'autant plus inattendu qu'ils braquaient de façon progressive leur attention vers le contenu imaginaire de zones limitrophes du champ habituel de la conscience. Étant devenue moi-même par la force de cette recherche très attentive à ma façon de lire et de digérer mes lectures j'ai aussi eu l'occasion de suivre quelques images mentales « à la trace ». Les observations ainsi notées rejoignent de toutes sortes de façons d'autres observations faites par des psychologues tant expérimentaux, particulièrement ceux qui se sont intéressés aux fonctions cognitives — mémoire, perception, imagination, langage — que cliniciens et par les spécialistes de l'imaginaire venus de différentes disciplines. Entreprendre de les lier systématiquement les unes aux autres demanderait en soi une recherche. Contentons-nous de la suggérer car elle dépasse nos moyens du moment. Dans cette exploration du savoir-lire, il nous suffira de constater que simplement à partir de témoignages et d'auto-observations, à partir de l'introspection qu'un lecteur, une lectrice, peut faire de lui-même ou d'elle-même, on peut émettre les énoncés suivants.

la perception d'une parole orale ou écrite cause à la personne qui perçoit des sensations qui atteignent ou non le champ de sa conscience selon les circonstances et ce qu'elle est;

il est possible en braquant l'attention sur le contenu du champ de la conscience de saisir ces sensations;

ce faisant une sensation diffuse se précise parfois en une image particulière ou une grappe d'images;

les images évoquées par les mots — image est prise dans un sens large incluant plusieurs modalités sensorielles — n'ont parfois aucun lien évident avec les mots eux-mêmes tout en étant persistantes et récurrentes pour un même mot;

on peut supposer que ces évocations ou connotations du mot ont un lien avec les circonstances primitives d'arrivée de ce mot dans le répertoire cognitif.

> en conséquence la prise des uns et des autres sur les mots du répertoire commun peut être très différente car elle résulte en partie des variables propres à chaque histoire de vie ;
>
> la circulation et la compréhension des mots du répertoire commun n'en est pas empêchée pour autant.

Le « mot » ici serait à interpréter largement comme une sorte d'unité signifiante ; il pourrait s'agir aussi d'une lettre, d'une phrase, d'une œuvre. Le « mot » comme unité de la parole pourrait répondre assez bien à ces définitions qu'en ont faites des conteurs traditionnels :

> Il me disait que un conte ça se racontait en treize mots. Oui, il choisissait les mots les plus... un peu dans chaque moment du conte comme ça. Il dit : tous les contes c'est fait en treize mots, mais les fois sont allongées.
>
> Jean-Louis Rolland •RBVL-716

> C'est pour ça que j'ai appris à conter des contes trop vite! Tu sais, je prenais juste les mots, je retiennais pas les bouts. Tiens des bouts que les conteux de contes disaient en travers ça. Moi, je retenais pas ça, juste les mots du conte. De quoi ce qu'il ajoutait de lui-même, je savais que c'était de quoi d'ajouté. Ça je pensais pas à ça, moi. C'était de quoi qui était ajouté. [...] Tu sais, faudrait que je l'aurais appris pareil comme je l'aurais appris, puis apprendre les bouts qu'ils élongeaient, eux, les paragraphes qu'ils disaient, je sais pas comment ce qu'ils appellent ça. J'aurais appris ça avec ça, mais ça je prenais pas ça, juste les mots, tu sais. Mais c'est de même pour ça que le conte est conté vite [*Sandy Jones explique qu'il contait ses contes vite*]
>
> Sandy Jones •RBVL-1520[6]

Les deux premiers énoncés ne demandent pas d'éclaircissement supplémentaire, il me semble : les essais précédents ont fourni suffisamment d'exemples de descriptions faites par des lecteurs de leurs sensations pendant et après la lecture. Voudrait-on s'en convaincre encore qu'on pourrait relire dans celui qui précède l'entrevue faite avec Hélène sur sa relecture du *Colonel Chabert* et du *Roi se meurt*. Le troisième énoncé tente quant à lui la synthèse entre des commentaires variés de lecteurs, les uns affirmant visualiser l'histoire de façon extrêmement précise et les autres insistant plutôt sur leur impression plus globale d'une ambiance. Il est plausible que les expériences d'imagination varient énormément selon les individus, et l'étendue des styles de représentation et d'expression en art en est l'indice, car il faut bien que le geste de l'artiste se fasse en dialogue avec une représentation mentale. Il est possible aussi que certains cas de sensations imprécises soient dûs au fait que le moi conscient ne se préoccupe tout simplement pas de prendre le temps d'apercevoir l'image ou d'ajuster sa lentille. Il serait épuisant d'ailleurs de se rendre toujours très lucidement conscient des images qui se forment en soi à l'arrivée de chaque signification, tout comme une personne installée devant un terminal d'ordinateur ne réussirait pas à accomplir sa tâche s'il lui fallait à chaque fois conceptualiser en langage-machine tous les pas de son logiciel de type « user-friendly ». Certains entraînements en donnent cependant la possibilité. Ainsi ceux qui ont fait l'expérience de la psychothérapie connaissent très bien cette possibilité qu'a l'esprit de remonter à la source d'une sensation et de la saisir clairement[7].

Par contre les quatre énoncés subséquents sont plus subtiles et les cinq exemples qui suivent devraient aider à mieux les situer.

6. Cette question d'unités de la parole a été abordée en détail dans « Cartographie et analyse graphique de l'univers physique du conte à odyssée », dans *Le Conte. Pourquoi? Comment?* p. 545-582.

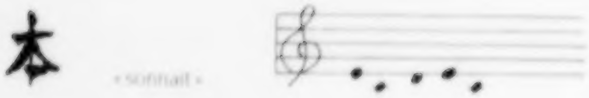
7. On peut penser à l'approche de Frederick Perls par exemple (*Gestalt Therapy Verbatim*; *In and Out of the Garbage Pail*), qui était beaucoup centrée sur l'exploration du rêve; ou encore à certaines techniques de la bioénergie où on travaille à desserrer progressivement les résistances inscrites dans la chair même du corps.

EXEMPLE 1 : DES LETTRES ONT DES COULEURS, DES TRAITS ONT DES SONS

Il est courant pour certaines personnes d'associer des couleurs aux lettres de l'alphabet. Cette façon d'associer des impressions sensorielles à une évocation est appelée synesthésie par les psychologues et elle s'opère en rapport avec divers objets de connaissance[8]. Par exemple j'ai relevé pendant l'enquête quelques cas de synesthésie aux lettres de l'alphabet. Il est particulièrement frappant d'ailleurs de réaliser que l'association faite est persistante, quasi permanente. En voici trois illustrations.

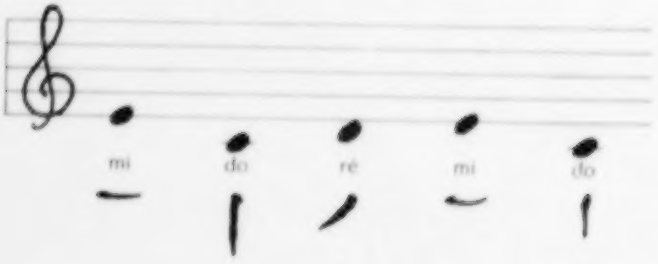
Il y a mon propre cas : en 1977 lors d'une visite chez des amis, cette question est venue dans la conversation et j'en ai profité pour faire une liste des lettres de l'alphabet et pour indiquer à côté de chaque lettre avec des crayons de couleur la teinte à laquelle la lettre me faisait penser. J'ai placé le feuillet dans une enveloppe que j'ai confiée aux copains en question. Plus d'un an après, me rappelant tout à coup cet exercice, je l'ai refait : en comparant avec le premier feuillet, j'ai constaté que les mêmes couleurs étaient associées aux mêmes lettres. On pourrait aussi donner l'exemple de Madeleine : à la fin de l'entrevue faite avec elle en janvier 1981, je lui ai demandé si elle associait des couleurs aux lettres de l'alphabet et lesquelles. Elle m'a répondu. Je lui ai fait la même question en décembre 1983. Ses réponses étaient pratiquement identiques. Le tableau ci-joint résume ces deux cas. On trouvera aussi la liste d'Anne faite au printemps 1981. On se rappellera également Rimbaud qui avait associé voyelles et couleurs dans un poème.

Dans un autre ordre d'idées, en novembre 1980, lors d'un voyage en avion, je me suis amusée à calligraphier des caractères chinois pour me rendre compte après quelques minutes que chacun avait sa musique, c'est-à-dire que je synesthésiais pour chaque caractère un ensemble de sons faisant une mélodie :



51.
Un caractère et sa musique

et plus précisément lors de l'écriture donnait



8. L'expérience synesthésique serait-elle à rapprocher de l'expérience de visualisation eidétique : cette sorte de visualisation tellement prégnante qu'elle paraît se produire en dehors de soi dans le champ visuel en l'absence de toute stimulation extérieure ? Les psychologues cognitifs ont intensifié depuis vingt ans leurs travaux sur l'« imagery » ou faculté du cerveau de produire des images. Dans un autre ordre d'idées, toutes les recherches dans le domaine du biofeedback donnent aussi à croire qu'en portant une attention particulière à ses activités internes on peut en arriver à modifier sa propre physiologie. Des phénomènes similaires sont sûrement associés aussi au traitement de la parole par le cerveau. Plusieurs recherches à relier et d'autres encore à entreprendre !

TABLEAU 17

EXEMPLES DE VISUALISATIONS SYNESTHÉSIQUES DE L'ALPHABET

	Couleurs associées				
	Vivian		**Madeleine**		**Anne**
Lettres	1977	1978	1981	1983	1981
A	rouge	rouge	rouge	rouge	blanc cristallin
B	chair	chair	—	gris	brun
C	bleu foncé	bleu foncé	blanc	blanc	vert
D	orange	ocre jaune	—	—	bleu
E	beige	beige	—	—	jaune
F	ocre	ocre orange	«espèce de vert turquoise»	—	
G	brun foncé	brun foncé	—	plutôt brun	brun
H	gris	gris	—	—	vert - jaune
I	blanc	«presque blanc»	rouge	plutôt rouge	
J	gris pâle	gris bleu	—	vert	bleu turquoise
K	brun foncé	brun foncé	—	—	brun
L	jaune pâle	beige	—	—	bleu
M	vert	vert	—	—	rouge
N	vert kaki	vert kaki	—	—	orange
O	transparent ou rouge	transparent	—	jaune	bleu
P	brun foncé	brun foncé	—	—	brun
Q	gris	gris	—	—	brun
R	beige	kaki	—	—	orange
S	jaune vif	jaune vif	—	vert	jaune
T	beige	beige	—	—	vert
U	marron	marron	«même espèce de turquoise»	vert	vert
V	brun foncé	bleu foncé	—	—	vert
W	vert/bleu foncé	vert «bleu foncé»	—	—	blanc, un peu rose
X	ocre	brun rouge	—	—	noir
Y	brun foncé	brun foncé	—	—	bleu
Z	kaki	kaki	—	—	rouge

Cela m'a intriguée et comme j'en avais le temps j'ai voulu prêter attention à la façon dont se formait cette musique. Voici ce que j'ai noté alors dans le journal d'enquête:

28/11/80 Je note que pour «entendre la musique» il faut:

> pouvoir commencer à écrire les caractères en silence intérieur. Le laisser l'attention se concentrer absolument sur le geste et laisser l'automatisme gestuel se créer;
>
> si on arrive à faire ça, après quelques instants de répétition la musique naît et on vient à pouvoir l'entendre;
>
> mais on casse toute l'affaire si on cherche à forcer la musique: il faut rester centré sur les caractères;
>
> donc faire place au vide intérieur.

C'était en quelque sorte une sensation périphérique, secondaire, qui risquait de s'évanouir si on se centrait sur elle.

EXEMPLE 2 : LE LIVRE DIT QUE C'EST LE JOUR ET MADELEINE SE FIGURE QUE C'EST LA NUIT

Voici deux extraits du carnet d'enquête à propos d'une relecture que Madeleine a entreprise. On y apprend que malgré des indications précises du texte, Madeleine s'est obstinée à se figurer les événements à sa manière, même si, ce faisant, elle errait.

27/1/81 Téléphone de Madeleine, ce soir. Me parle entre autres qu'elle vient de commencer une relecture (ce qu'elle ne fait jamais; elle vient de lire *Banco* et a eu envie de revenir à *Papillon*). Elle m'indique que :

elle constate qu'elle avait oublié des passages, alors qu'elle avait des images importantes pour d'autres;

elle pensait retrouver les mêmes images mentales à la relecture. Et bien non. Dans plusieurs cas il se passe ceci : elle est bien consciente de l'ancienne image, elle peut la décrire, mais il se forme une nouvelle image, différente.

2 exemples :

un où le héros doit lutter contre les vagues; à un moment, il plonge à travers la vague; c'est la nuit au clair de lune :

• la première image était effectivement la nuit;

• la nouvelle est en plein jour alors que le livre décrit pourtant la nuit : en plein soleil, le ciel bleu et elle n'arrive pas à se figurer ça autrement.

un où des cadavres sont jetés à la mer et dévorés par les requins :

• elle voyait ça la nuit [si mon souvenir est bon];

• elle voit ça au coucher du soleil et c'est effectivement ça [si mon souvenir est bon].

8/2/81 Madeleine ce midi : on reparle de son livre *Papillon*, qu'elle relisait. Finalement elle constate qu'elle ne s'en rappelait pas beaucoup, excepté quelques images comme celles qu'elle m'avait racontées. Elle découvre, après réflexion, que ses images ne sont pas en mouvement mais plutôt fixes. Elle compare ça au procédé qui permet d'arrêter un film dans sa course; ce qu'on voit alors c'est une image fixe, saisie en plein vol. De même manière, lorsqu'elle concentre son attention assez pour la porter sur ce qu'elle imagine, elle stoppe le train d'images, et ne voit en fait qu'une image fixe.

Je trouve ça très intéressant et très cohérent avec une théorie de l'image constante. La conscience semble ici briser une sorte d'automatisme qui se fige dès qu'on essaie de le contrôler volontairement.

On peut mettre en parallèle avec les gens comme moi qui se mettent à voir l'orthographe et l'écriture de leur réflexion pour peu qu'ils y pensent, mais sans savoir si ça se fait quand ils n'y pensent pas.

À comparer aussi avec les dernières images d'un rêve qu'on peut substituer à l'inconscient lors du passage de l'état de sommeil à l'état de veille. À noter dans ce cas précis le caractère-clé de ces images puisqu'elles ouvrent la porte à une reconstitution du rêve par la pensée consciente.

EXEMPLE 3 : LES RACINES HÉTÉROCLITES D'UN ARBRE À FEUILLES

Il m'est arrivé à peu près à la même époque de supposer que les images suscitées par les mots ou par un texte pouvaient n'avoir aucun

lien apparent avec le contenu du texte et pourtant apparaître ou du moins se profiler dans les limites du champ de la conscience en même temps qu'on percevait le texte dans ce qu'il était. Pour faire un exemple, j'ai choisi une phrase au hasard : « l'arbre avait beaucoup de feuilles », et j'ai essayé de lui dessiner des racines hétéroclites, juste comme ça, pour me rendre compte que les objets choisis au « hasard » n'étaient pas insignifiants somme toute. Cela m'a rappelé entre autres un ouvrage de mnémotechnique de Lorayne et Lucas, dans lequel on mise justement sur des associations saugrenues pour mettre un contenu en place dans la mémoire :

> It does take some imagination to form ridiculous pictures in your mind. It's unfortunate that those « wheels » of imagination, observation, curiosity, enthusiasm, etc., that turned so quickly and smoothly when we were young have slowed down by the time we're adults. Society tends to do that, somehow. Children never have any problem forming silly or ridiculous pictures. They do it easily and naturally[9].

Plus loin ils suggèrent de substituer à l'objet difficile à mémoriser un autre objet plus facile à imaginer :

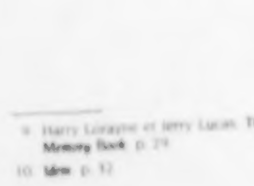
> The substitute word concept can be applied to any seemingly abstract material. Basically, it's this : when you hear or see a word or phrase that seems abstract or intangible to you, think of something — anything — that sounds like, or reminds you of, the abstract material and can be pictured in your mind[10].

Je crois bien que c'est exactement ce qu'a fait mon esprit dans cette note pour le moins échevelée et remplie de lapsus sur un arbre à feuilles.

11/1/81 Pourrait-on supposer que l'erreur mnémonique (et non l'oubli) soit située au niveau de l'image mentale plutôt qu'à un niveau verbal? Autrement dit que la verbalisation décrive une image visuelle erronée? C'est plein de bon sens. On voit mal comment, à moins de vouloir tromper l'interlocuteur, une personne pourrait, étant donné une image mentale, faire autre chose que de s'exprimer en accord avec cette image. Pour qu'il y ait erreur verbale, il faudrait qu'il n'y ait pas d'image, de conscience d'image, ou que l'image ou la conscience en soit floue.

Ce n'est pas aussi simple que ça, en fait. Bien sûr on retrouve toutes sortes d'états de ce phénomène d'images : de la conscience claire et descriptible à la négation totale, en passant par toutes les gammes du sensoriel. D'après ce que les gens en disent, je serais pourtant portée à faire l'hypothèse suivante : un niveau verbal (ou linéaire) est toujours soutenu par un univers intrasensoriel (image mentale).

52.
L'arbre avait beaucoup de feuilles



Cet univers intrasensoriel échappe ordinairement (ou souvent) à la conscience de la conscience, parce que nous n'exerçons pas notre faculté d'attention à son égard. Je dirais moi que nous pouvons être portés à fuir le « chaos » qu'il représente. Il suffit cependant de diriger, d'intéresser et d'exercer un peu l'œil intérieur pour que ces images, qui sont là, deviennent visibles (je fais le lien tout à coup avec le livre *Seeing with the mind's eye*). Et ce qu'on voit surprend, parce qu'on réalise entre autres l'existence de l'illogique.

L'arbre avait beaucoup de feuilles.

Curieux, je voulais illustrer ici le fait que l'image mentale ne correspond pas toujours à ce que les mots veulent dire, p. ex. parler d'un arbre

9. Harry Lorayne et Jerry Lucas, *The Memory Book*, p. 29.
10. *Idem*, p. 32.

avec des feuilles et voir en y faisant attention quelque chose de tout à fait autre comme… et là j'ai cherché.

Dès que j'ai pensé à arbre j'ai trouvé très saugrenu de mettre un poisson. Puis en relisant ma phrase j'ai fait lire un livre à l'arbre, non au poisson, puis j'ai mis une pomme, puis une clé, puis un trou de serrure et je réalise tout à coup

que le livre a des *feuilles*
que la pomme vient avec des *feuilles*
que la clé est dans mon porte-*feuilles*

quant au trou de serrure ça vient clairement de la clé et pour l'arbre (voyons! le poisson (je n'arrête pas d'écrire l'un pour l'autre!), pour le poisson, je vois un lien avec l'arbre mais je ne sais pas lequel.

Merde! et où est-ce que j'ai mis, non, le trou de serrure? Dans un embranchement de la clé! (J'avais fait les espèces de racines avant les objets.)

Je voulais faire une espèce d'agencement au hasard, et tout ça a des liens! Est-ce moi qui fais les liens après, ou est-ce que j'obéis tout simplement au principe après lequel je cours?

Autrement dit:
je dis: l'arbre avait beaucoup de feuilles
je vois à ma surprise: un poisson qui lit, une clé, un trou de serrure

ce qui paraît absurde puisque je devais voir un arbre avec beaucoup de feuilles

mais en fait toutes ces choses que je vois ont un lien logique avec les éléments (neutres?) qui composent ma signification plutôt qu'avec la signification elle-même.

Est-ce que c'est ça?

cf. les oranges bleues de Pierre Maranda[11]
cf. les images contradictoires de Madeleine, qui est en mesure d'y prêter attention maintenant; cf. cette sensation bizarre que j'ai souvent en rêvant:
je rêve que je raisonne un discours intelligent avec la sensation (peut-être la certitude au moment du rêve, je ne sais pas) que ça a un rapport intelligent ou même éclairant sur mes préoccupations du moment (discussions, écritures, lectures, événements, etc.)

puis soit que je me réveille, ou encore que je passe à un état de conscience plus près de l'éveil:

quelque part dans cette transition je vois tout à coup dans ma conscience ce que je pense, ou pour être plus exacte *la matière* de mon raisonnement: ce sont des images, des objets mis côte à côte de façon tout à fait farfelue. Et là, l'impression du *sérieux* de mon raisonnement s'évanouit. Je me dis quelque chose comme: « Moi qui pensais penser sérieusement et voilà que c'était rien que des affaires sans queue ni tête! » Et là, je crois qu'en général j'oublie presque aussitôt quel était le sujet de mon raisonnement sérieux.

EXEMPLE 4: UNE HISTOIRE DE CACTUS

Toujours au sujet des liens entre les mots et la visualisation imaginaire, une conversation avec un collègue sur le sens et l'essentiel dans le conte nous a amenés de fil en aiguille à un « cactus » dont nous avons tenté de saisir l'essence dans notre idée. J'en ai fait une note dans le carnet d'enquête. En voici un extrait:

11. Pierre Maranda, « The Dialectic of Metaphor: An Anthropological Essay on Hermeneutics » dans S.R. Suleiman et I. Crosman, éd., **The Reader in the Text: Essays on Audience and Interpretation**, p. [illegible]-202.

24/3/81 [...] [*Discussion sur les unités sémantiques des contes*]

ensuite, pour expliquer ce que je veux dire par des notions d'image, je lui demande de me décrire ce qu'il voit quand je dis un mot. Je dis «cactus» et j'examine son image et la mienne

par ex. : rond, vert, épines, impression d'être proche de la surface de la plante, en plus je vois le mot imprimé.

Notre vision concorde à peu près sauf pour la couleur du vert et la texture et pour le mot que Maurice ne voit pas imprimé.

Finalement, il ne s'agit pas d'association d'idées, mais de description de l'«idée». Il y a une *image visuelle descriptible* qui est associée à l'idée de «cactus». Quelle est-elle? Se ressemble-t-elle d'une personne à l'autre?

Je viens de poser la même question à brûle-pourpoint à Francis et il a répondu aussi vite que le mot:

Un cactus à trois branches dans le désert.

Est-ce loin?

Ni loin, ni proche, comme un cactus dans un carré de bande dessinée.

Vois-tu les piquants?

Oui.

As-tu vu le mot écrit?

Non.

53.
«Cactus»

C'est fascinant de voir à quelle vitesse l'image est formée et claire. Ça marche vite dans le cerveau.

Et l'image est assez simple aussi. Je peux me la représenter et même la lui dessiner pour confronter et corriger:

de la ligne
de la couleur
de la texture
un cadre, un plan, etc.

Comme une sorte «d'écriture mentale» à laquelle la parole est associée.

Le «senti» de la parole est-il organisé selon un «lexique», un «répertoire» identifiable?

[...]

On a fait de la recherche sur les associations d'idées, mais a-t-on fait de la recherche sur les descriptions d'idées?

[...]

Je parle de ça avec Francis, et lui dis que ça va pour un mot, mais avec une phrase c'est déjà plus difficile:

il est d'accord:

d'abord il est dur de décrire longtemps l'image sans venir à agir sur elle

ensuite quand on décrit, on ne décrit que ce qui arrive à notre conscience, ressemble un peu à ce qu'on peut dire quand on émerge d'un rêve

avec une phrase les mots en viennent à se brouiller l'un l'autre. Il propose deux images:

• l'écho qui ne reprend qu'une partie;

• le phénomène de « rémanence » sur les écrans cathodiques qui fait que les lettres restent imprimées sur ce fond après que l'impulsion ait disparue

j'en vois une autre

• le brouillage des lignes d'un document vidéo quand le rythme n'est pas réglé

il y a un lien entre

54.
Représentations élémentaires

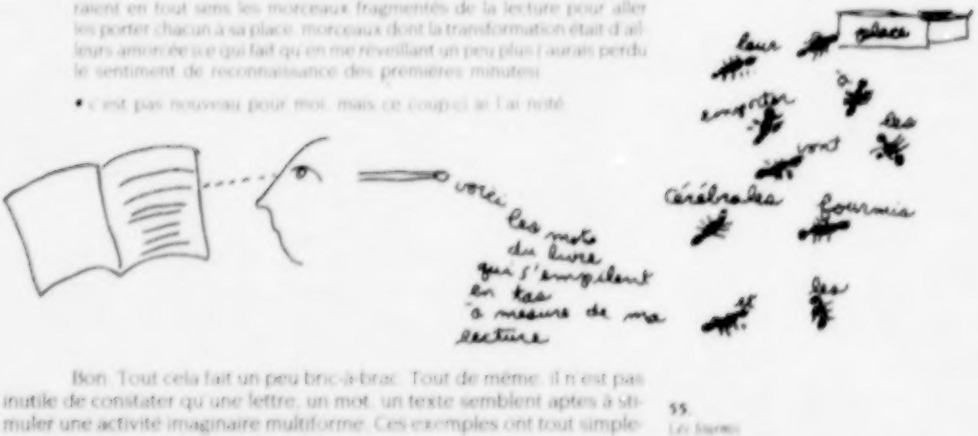
J'ai refait cet exercice de visualisation de « cactus » par la suite avec plusieurs personnes et leurs réponses ont été très semblables à celles qui ont été décrites dans l'exemple ci-haut.

EXEMPLE 5 : DES FOURMIS POUR TRANSPORTER SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

Pour ajouter au déconcertant des exemples précédents, nous allons en oser un autre. Je m'installe un soir au lit avec une bande dessinée désopilante de Bretécher, *La vie passionnée de sainte Thérèse d'Avila*, et je m'endors dessus.

18/6/81 Intéressant : j'ai lu *La vie passionnée de Ste Thérèse d'Avila* de Bretécher, hier soir avant de me coucher. Me suis quasiment endormie dessus. Une demi-heure plus tard environ, Gabrielle se met à pleurer et ça me réveille : j'ai carrément émergé de ce que j'appellerais un monde sémantique grouillant que je reconnaissais être de la *vie passionnée*. Pour faire image, je dirais que ça me fait penser à une armée de fourmis qui transporteraient en tout sens les morceaux fragmentés de la lecture pour aller les porter chacun à sa place, morceaux dont la transformation était d'ailleurs amorcée (ce qui fait qu'en me réveillant un peu plus j'aurais perdu le sentiment de reconnaissance des premières minutes)

• c'est pas nouveau pour moi, mais ce coup-ci je l'ai noté.



Bon. Tout cela fait un peu bric-à-brac. Tout de même, il n'est pas inutile de constater qu'une lettre, un mot, un texte semblent aptes à stimuler une activité imaginaire multiforme. Ces exemples ont tout simplement servi à montrer qu'une parole peut

55.
Les fourmis ramasseuses de mots

[illegible]

[illegible]

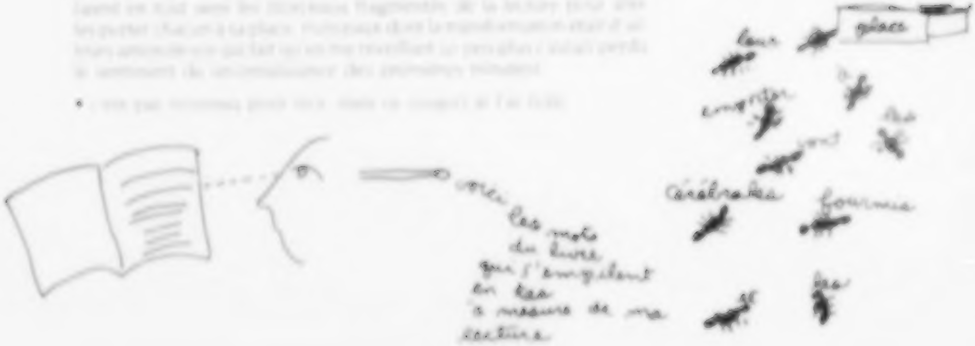
[illegible]

EXEMPLE 5 : DES FOURMIS POUR TRANSPORTER SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

[illegible]

[illegible]

[illegible]



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LE PASSAGE DES HISTOIRES D'UNE PERSONNE À L'AUTRE

Il y a toujours deux silences
pour une parole
celui qui la prépare
et celui qui l'écoute

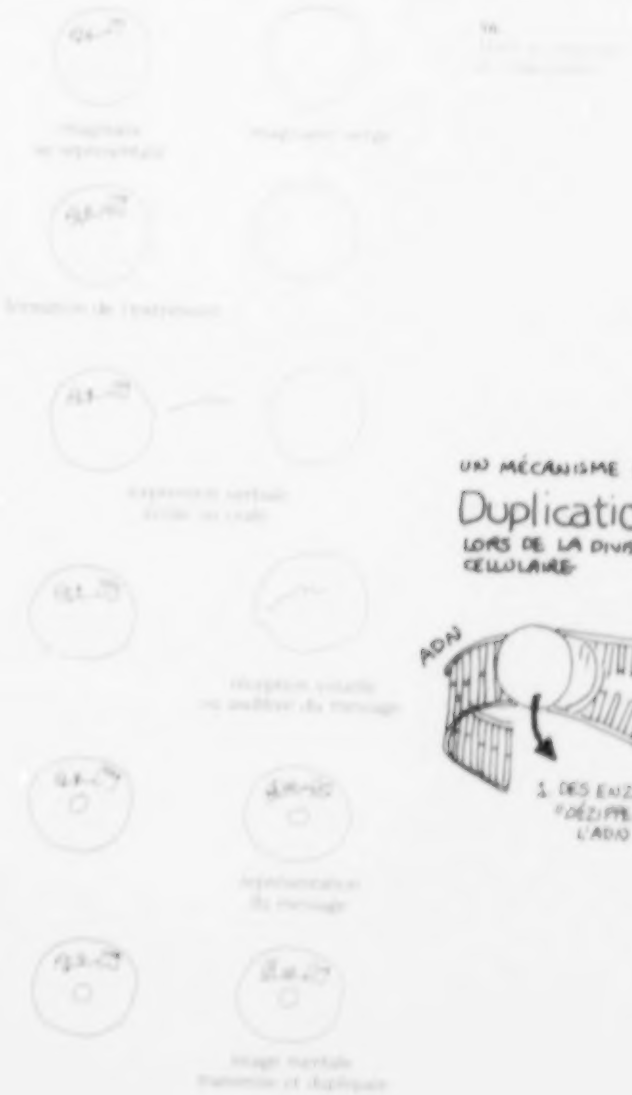
[illegible]

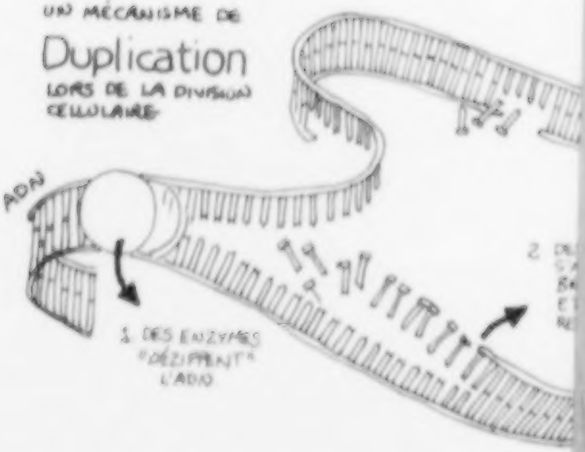
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]





UN MÉCANISME DE
Duplication
LORS DE LA DIVISION CELLULAIRE
ADN
1. DES ENZYMES "DÉZIPPENT" L'ADN

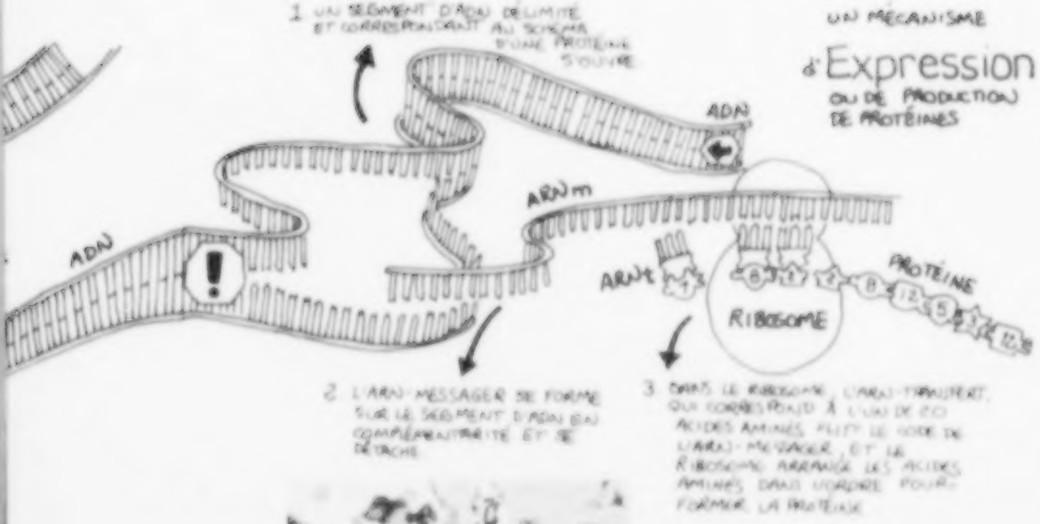
[illegible]

[illegible]

97

[illegible]

[illegible]


1. UN SEGMENT D'ADN DÉLIMITÉ ET CORRESPONDANT AU SCHÉMA D'UNE PROTÉINE S'OUVRE.
UN MÉCANISME d'Expression OU DE PRODUCTION DE PROTÉINES
ADN
ARNm
ADN
ARNt
RIBOSOME
PROTÉINE
2. L'ARN-MESSAGER SE FORME SUR LE SEGMENT D'ADN EN COMPLÉMENTARITÉ ET SE DÉTACHE.
3. DANS LE RIBOSOME, L'ARN-TRANSFERT, QUI CORRESPOND À L'UN DE 20 ACIDES AMINÉS, LIT LE CODE DE L'ARN-MESSAGER, ET LE RIBOSOME ARRANGE LES ACIDES AMINÉS DANS L'ORDRE POUR FORMER LA PROTÉINE.

58

59

60

61

62

63

comme l'image peuvent varier dans leur degré de précision ce qui par ailleurs permet peut-être cette qualité de souplesse de la parole qui peut évoluer et s'adapter[13].

«Pour t'avoir montré la surface je t'ai caché tout l'océan» dit Vigneault[14]. L'extraordinaire développement de la linguistique au vingtième siècle a travaillé beaucoup la surface, l'espace visible, commun, de la parole. Il reste peut-être tout un océan à connaître. Les sémioticiens, les structuralistes, les spécialistes de la narration ont fait de grands pas en ce sens.

Il me semble quant à moi que la piste du lien entre les mots et les images mérite considération. On pourrait poursuivre la recherche en ce sens au niveau du vocabulaire narratif comme dans la section précédente. On pourrait également étudier plus à fond la grammaire de l'histoire, laquelle au niveau de la représentation imaginaire pourrait bien consister en un itinéraire.

Doc. 10 Avec l'autorisation des Éditions Hatier

Cette approche a déjà donné de bons résultats avec les contes et les conteurs[15] et elle paraît propice à une meilleure compréhension de la lecture. Elle est par exemple très explicite dans cette version «écrite» du Petit Poucet (Document 10) où l'auteur raconte dans une écriture en images. Les pages de droite pourraient ressembler à nos images mentales de tout à l'heure, mais les pages de gauche, elles, nous placent à un autre niveau de la représentation du récit, lequel permet de voir l'ensemble de l'œuvre, de relier et de mémoriser la suite des images comme un tout signifiant.

On pourrait se demander aussi ce qui se passe lorsqu'on est soumis à un itinéraire détaillé, c'est-à-dire au flot verbal d'une narration écrite, d'un roman-fleuve par exemple. Cela serait à explorer aussi. Disons que

13. «Selon la phénoménologie — c'est-à-dire la considération du **départ de l'image** dans une conscience individuelle — peut nous aider à restituer la subjectivité des images et à mesurer l'ampleur, la force, le sens de la transsubjectivité de l'image. Toutes ces subjectivités, transsubjectivités, ne peuvent être déterminées une fois pour toutes. L'image poétique est en effet essentiellement **variationnelle**.» Bachelard, *op. cit.*, p. 3.

14. Gilles Vigneault, *op. cit.*

15. Un chapitre complet est consacré à cette question dans **La tradition du conte populaire au Canada français**.

la référence au cinéma a été fréquente chez les lecteurs tout comme elle l'avait été pour des conteurs[illegible]. Rejoint toujours aussi cette préoccupation bien « itinérante » des lecteurs et des conteurs de suivre les personnages un peu comme s'ils étaient leur ombre.

L'itinéraire serait-il l'épine dorsale de l'histoire ? Il est en tout cas ce qui lui donne un début, un milieu et une fin. Il est un fil parcourant un univers, et peut-être est-ce là l'intérêt des séries, « Agatha Christie », « Tintin », « Philémon », que de fournir le plaisir de « rentrer », de déambuler à nouveau dans un même univers ?

Un détail à propos d'itinéraires nous ramène insensiblement de la fiction à la vie. J'ai retrouvé dans mon carnet quelques notes prises le jour du mariage du prince Charles d'Angleterre avec Lady Diana. On se rappellera à quel point cet événement a mobilisé les médias et la planète entière !

29-7-81 Me suis levée avec la planète à 5 h 30 ce matin pour regarder le mariage Charles-Diana. Été frappée tout avant de me lever par l'aspect géographique de la cérémonie.

Le cortège a répété le trajet à vide cette semaine.

Il s'agit bel et bien d'un itinéraire avec des étapes.

Mais pourquoi une foule peut-elle dormir à la belle étoile pendant plusieurs nuits pour avoir le privilège de voir la famille royale passer ? [illegible]

[illegible]

[illegible]

la référence au cinéma a été fréquente chez les lecteurs tout comme elle l'avait été pour des conteurs[15]. Revient toujours aussi cette préoccupation bien « itinérante » des lecteurs et des conteurs de suivre les personnages un peu comme s'ils étaient leur ombre.

L'itinéraire serait-il l'épine dorsale de l'histoire? Il est en tout cas ce qui lui donne un début, un milieu et une fin. Il est un fil parcourant un univers, et peut-être est-ce là l'intérêt des séries: « Agatha Christie », « Tintin », « Philémon », que de fournir le plaisir de « retrouver », de déambuler à nouveau, dans un même univers?

Un détail à propos d'itinéraires nous ramène [illegible] de la fiction à la vie. J'ai retrouvé dans mon carnet quelques notes prises le jour du mariage du prince Charles d'Angleterre avec Lady Diana. On se rappellera à quel point cet événement a mobilisé les médias, et la planète entière!

29-7-81 [illegible] avec la planète à [illegible] ce matin pour écouter le mariage Charles-Diana. [illegible] l'aspect géographique de la cérémonie.

[illegible]

[illegible] itinéraire [illegible]

Mais pourquoi [illegible]

Voici donc un événement important, très important. [illegible]

L'archevêque de Canterbury [illegible]

déplacements
arrêts
[illegible]
magnificence, chants merveilleux
secrets
espace extérieur public
espace intérieur d'accès limité

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

15. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

L'ENTRÉE DES HISTOIRES DANS LE CHAMP COLLECTIF

Comme j'écris pour trouver
je peine pour trouver, pour retrouver
pour recevoir en cadeau mon propre bien
que je possédais sans le savoir

Henri Michaux

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

quérait pas de paternité particulière pour sa narration et en indiquerait volontiers la source. En même temps il y aurait de bonnes chances qu'il y ait dans l'auditoire un jeune attentif à bien écouter l'histoire pendant la narration dans le but de la raconter à son tour dans sa famille ou à un autre groupe de pairs.

Pourtant les deux situations comportent des similarités: une personne sachant une histoire met d'autres imaginations en contact avec la sienne par l'intermédiaire d'une verbalisation.

Mais dans le cas du livre on conçoit l'auteur comme un créateur et un possesseur de l'histoire et on a la vision d'une histoire figée dans le ciment de la verbalisation écrite. Avec l'idée que le livre ne doit pas changer.

Dans le cas de la narration orale, on conçoit le conteur comme un dépositaire de l'histoire et un maillon d'une chaîne de transmetteurs et on a la vision d'une histoire qui circule et qui est à répandre. Avec l'idée que l'histoire ne doit pas changer.

La recherche de Francis Boucher sur *La Maleine des pauvres* mentionnée dans l'ouvrage précédent devrait nous donner l'occasion de réfléchir.[18] Revenons-y de façon plus détaillée. *La Maleine des pauvres* est un roman de cape et d'épée écrit par Xavier de Montépin au XIXe siècle qui a connu une certaine diffusion dans les milieux populaires probablement d'abord en feuilleton, puis sous forme de livre. Un jour alors qu'il travaillait dans un chantier dans le nord de l'Ontario, Hilaire Benoit, un jeune Acadien, a entendu son père lire l'ouvrage à haute voix au cours d'une série de veillées. Son attention de conteur a été éveillée. Il a appris l'histoire et en a fait par la suite le chef-d'œuvre de son répertoire oral composé par ailleurs de contes populaires traditionnels. On venait à trente milles à la ronde pour l'entendre. En 1977, j'ai eu l'occasion avec Robert Bouthillier d'enregistrer une version contée par Hilaire de *La Maleine des pauvres*, une narration de quatre heures et demie faite en trois séances. Hilaire nous a donné son [illegible] qu'au moment de cette narration, Hilaire [illegible] un exemplaire du livre, peut-être parce qu'il savait qu'il pourrait être utilisé pour la recherche, et il nous l'a remis avec cette phrase: « Gardez-le, de toute façon je le sais ».

Francis Boucher a entrepris par la suite de transcrire minutieusement la version d'Hilaire et de la comparer au roman de Montépin. Il a fait des trouvailles qui devraient nous convaincre d'une chose: une histoire conçue par un auteur n'en est qu'à la première étape de son développement possible et elle peut avoir du ressort pour voyager et se retrouver dans bien d'autres imaginations. Une œuvre écrite peut folkloriser, c'est-à-dire quitter l'imaginaire et la mémoire d'un individu pour rejoindre l'imaginaire et la mémoire d'une collectivité.

Dans son analyse, Francis Boucher a défini l'histoire comme:

> le sens de l'événement, du jeu de la fiction dans laquelle habitent les personnages qui s'animent dans un monde défini par un espace et par un temps donné. Ainsi l'histoire possède une structure chronologique interne (...) liée les événements dans un ordre cohérent. Elle est un univers qui possède son calendrier et sa géographie[19].

18. Francis Boucher, *La Maleine des pauvres: du roman de Xavier de Montépin à la version orale d'Hilaire Benoit.*

19. *Ibid.*, p. 17.

Il l'a distinguée de la narration, c'est-à-dire « la structure d'exposition des événements, structure qui ne respecte d'ailleurs pas nécessairement la chronologie de l'histoire. Elle est l'œuvre plus particulière du narrateur dépositaire d'une fiction qu'il choisit de transmettre »[20]. Considérant le livre de Montépin comme une narration de l'histoire du *Médecin des pauvres* au même titre que la narration que fait Hilaire Benoit dans la version orale, ce qui déjà innove, il a divisé indépendamment chacune de ces narrations en unités scéniques, changeant de scène à chaque fois qu'il y a changement dans l'unité de temps, de lieu ou de personnage. Il a ainsi obtenu 301 unités scéniques pour la version Montépin, et 236 pour la version Benoit, dont 224 reprises de Montépin par Benoit et 10 créées par lui : 222 divisions du roman se sont retrouvées dans la version orale et 79 ont été délaissées. En mettant ces deux divisions scéniques en parallèle, Francis Boucher a constaté qu'une bonne partie de la variation introduite par Benoit touchait à la structure de la narration : Benoit laissait Montépin conter à sa façon, ne se préoccupant pas en quelque sorte de reproduire la narration, accidentelle dans l'histoire elle-même, et il prenait pour raconter son propre point de vue sur l'histoire. Il a observé par exemple que Benoit :

1. rétablissait l'ordre chronologique de l'histoire dans sa narration là où Montépin avait utilisé une technique d'exposition de type flash-back ;

2. condensait en une seule scène une séquence racontée en plusieurs scènes par Montépin ou « à l'inverse » ;

3. développait en plusieurs scènes des faits contenus dans une seule scène chez Montépin[21].

Ensuite il a comparé les histoires, et vérifié ce qu'on pouvait apprendre de l'histoire au travers de la narration Montépin et de la narration Benoit. Par rapport au niveau de précision du livre, il a observé essentiellement une sorte de changement de lentille dans la présentation des faits par Benoit, une sorte d'écrémage d'une histoire très complexe, une sorte de généralisation des formes et des détails très en accord avec la notion de folklorisation qui veut que dans la transmission l'œuvre trouve par tâtonnements son degré de généralité et aussi d'universalité propre, ou idéale, parfois en rectifiant des particularités trop rattachées à un seul individu.

Voici ce qu'il rapporte à propos de la transformation des personnages et des lieux. Pour les personnages :

> Les variations observables par cette mise en parallèle des personnages sont de façon générale assez minimes. Dans plusieurs cas, le conteur a négligé le nom précis du personnage tout en lui conservant son rôle dans l'histoire. Par exemple, Fernette Leuillant, la femme du médecin des pauvres, devient Marie-Antoinette ; Odette de Vaubercourt perd son nom mais le rôle qu'elle tient, soit celui de la femme de Tristan, demeure ; on note le même type de variation dans le cas de l'hôtelier, Jacques Vernier, et de sa servante Jeanne-Antoine, pour ne citer que ceux-là. D'autres modifications, qui concernent plus particulièrement des personnages figurants, sont aussi observables : un paysan de Longchamps est remplacé par des voisines de Tristan, deux laquais deviennent une domestique, des hommes d'armes se transforment en une bande de paysans. Un dernier type de variation peut être remarqué au niveau du nombre des figurants : les soldats montagnards — les bons — passent de 1500 à 3000 tandis que les soldats français — les méchants — passent de 15000 à 1500. On pourrait supposer par ce détail un jeu de

20. *Ibidem.*
21. *Idem*, p. 31-36.

> renforcement de la puissance souhaitée par le conteur, dont le roman rend déjà l'effet par la combativité extrême des bons qui, à plusieurs reprises, vient à bout d'un nombre plus grand de méchants. Enfin, les personnages délaissés par le conteur, trois généraux français, quatre habitants entre autres, n'ont qu'un rôle très secondaire dans l'histoire comme telle. En fait ces derniers n'apparaissent pas non plus dans le condensé des histoires présenté précédemment, bien que le facteur mentionné ici ne fut pas présent à mon esprit au moment de la confection des synopsis. On peut constater de toute évidence qu'il existe au niveau des personnages « présents en scène » une très bonne fidélité de la version orale au roman[17].

Pour les lieux, je me permets de reproduire deux pages assez fascinantes qui ne sont pas sans liens avec des considérations sur les univers imaginaires qui ont pu être faites dans l'essai précédent :

> Les lieux de l'histoire ont principalement été abordés par le biais d'un exercice de « cartographie des histoires ». À l'image de la notion d'itinéraire élaborée par Vivian Labrie et, ailleurs, par André Miquel, je voulais tracer l'itinéraire propre à chaque histoire à partir du relevé des indices de lieux qu'elles contiennent. Ces itinéraires devaient tenir compte à la fois des lieux et du déplacement des personnages.
>
> La « géographie » de l'œuvre écrite s'est en fait révélée à la fois très complexe et très détaillée. L'espace qu'y élabore Montépin réfère à une représentation géographique réelle et nombre de lieux sont mentionnés ou décrits à l'occasion du déplacement de l'action et des personnages. Le problème se posait finalement de la façon suivante : comment, par exemple, arriver à représenter à la fois une description très détaillée de la ville de St-Claude, où se situe une part importante de l'action, et les nombreuses autres descriptions moins denses offrant des aperçus d'espaces plus grands ? Les lieux du roman tiennent en fait [illegible] deux échelles descriptives, l'une dense s'attachant à des espaces restreints et une autre moins chargée couvrant des espaces plus vastes, pouvant difficilement être toutes deux contenues à l'intérieur d'une même représentation.
>
> Voyons maintenant comment cette géographie se définit dans le récit d'Hilaire, lui qui disait : « … j'ai jamais été là, on va dire, en Franche-Comté, pis je sais comment tout qu'elle est faite. » Au contraire de ceux du roman, les lieux de la version orale ne sont pratiquement jamais mis en relation avec une quelconque réalité géographique. Si Hilaire nous présente des aspects de St-Claude — la prison, le bûcher Louis XI, la maison de Pied-de-Fer et la maison qu'occupent les chefs montagnards —, il le fait sans référer à une organisation géographique précise de la ville ou à une orientation de ces lieux les uns par rapport aux autres. Ainsi par exemple, Raoul, se trouvant à la maison de Pied-de-Fer, aura à passer cent [illegible] « et à passer « dans les endroits les plus dangereux qu'il y avait » avant d'arriver au bûcher Louis XI.
>
> À l'intérieur de la version orale, les espaces de transition, qui en fait ne touchent pas directement l'action de l'histoire, se transforment en des corridors flous qui permettent de voyager d'un lieu donné à un autre. À la fin, ce réseau de corridors aura créé une géographie qui, au contraire de celle de Montépin, ne respecte pas une orientation cardinale précise et qui fait plutôt ressortir un ensemble de lieux intensifs, en l'occurrence ceux où l'action de l'histoire marque une pause. L'attitude d'Hilaire demeure en fait assez près du traitement géographique généralement contenu dans les contes de tradition orale, à la différence qu'ici les lieux sont nommés. Il ne s'agit plus par exemple d'une ville ou d'un château mais plutôt de la ville de St-Claude ou du château de l'Aigle.

17. Idem, p. 90.

La principale différence observée entre les lieux de la version et ceux de sa source réside en quelque sorte dans la distance qu'ils déterminent face à la réalité géographique dans laquelle ils s'inscrivent. Pour le conteur, la géographie hors scène devient une toile de fond très floue où rien n'est véritablement nommé, ni situé. Chez le romancier par contre, les lieux scéniques, c'est-à-dire ceux de l'action, prennent place dans un décor géographique plus vaste dont les détails, fournis au lecteur à plusieurs reprises, peuvent être vérifiés sur une carte géographique réelle. Hilaire a extrait de cette géographie très riche du roman une matière moins dense, comme si un liquide opaque avait inondé le territoire décrit par Montépin et qu'il n'en restait, dans la version orale, que des îlots dont l'« altitude narrative » serait supérieure à celles des lieux qui n'y sont plus apparents. Enfin, ce travail d'analyse des lieux méritera d'être poursuivi après la résolution des problèmes méthodologiques qu'il pose pour le moment[23].

Francis Boucher a fourni une édition précieuse de la version orale comparée à de nombreux extraits du roman. Il n'en faut pas plus pour se convaincre à quel point l'histoire peut rester « vivante » une fois traversée du côté du lecteur. En voici un court extrait, une scène de feu et de sang « dont les éléments de contenu sont fidèlement rapportés par le conteur, bien que l'« expression » en soit différente ».

> Marcel souleva la tapisserie et il entra. On avait mis le feu aux rideaux, aux tentures, aux meubles. La chambre tout entière flamboyait.
>
> Marcel courut au lit de mon père. Ce lit était vide et ensanglanté.
>
> — Ils l'ont assassiné! murmura le digne intendant avec désespoir, mais du moins je sauverai son fils et la fortune de ce fils!
>
> Avec la pointe de son couteau de chasse, Marcel força la serrure d'un meuble enflammé déjà, et qui renfermait différents objets dont il connaissait l'inestimable valeur. Dans ce meuble il prit un coffret d'acier et, chargé de ce coffret, il gagna, par des passages connus de lui seul, la chambre où je dormais dans mon berceau, et où les meurtriers n'étaient pas encore parvenus.
>
> Il me saisit, tout enveloppé dans mes draps, puis, comme on entendait un bruit de pas qui se rapprochait rapidement, il s'élança dans le parc par la fenêtre, depuis le premier étage et, en tombant sur le sol, il se foula le pied gauche.
>
> Malgré la très vive douleur que lui faisait ressentir cette foulure, il eut le courage de se traîner avec son double fardeau, jusqu'à un massif d'arbres très touffu qui se trouvait au milieu d'une pelouse, à deux ou trois cents pas du château.
>
> Extrait du roman de Xavier de Montépin

> Ça fait le vieux Marcel Clément a fait le saut tout de suite pour la chambre yoù ce qu'était le seigneur qui dormait. Ils avaient allumé ça vers les onze heures en nuit. Le seigneur Tristan dormait. (B16) Mais quand que Marcel Clément a arrivé là, le lit à Tristan de Champ-d'Hivers était libre pis il était couvert de sang. Il restait l'enfant. Marcel Clément a fait pour la chambre de l'enfant. Pis ensuite de ça y avait des documents là, ces seigneurs-là faisont tout des documents pour la descendance d'eux-autres. Tout ce que Marcel, le vieux Marcel Clément a pu ramasser, c'est les documents de la descendance des Champ-d'Hivers. Il a sauté par une fenêtre avec l'enfant dessour ses bras. En sautant il s'a démanché un pied mais il a été assez vif qu'il a halé l'enfant. Il était âgé de quatre ou cinq mois, il l'a halé dans la forêt.
>
> Extrait de la version de Hilaire Benoit[24]

23. Idem, p. 52-53.
24. Idem, p. 83-84.

Jusqu'à maintenant la question de la transmission orale ou écrite a été envisagée sous l'angle de la reproduction. On suppose que c'est la représentation donnée par un individu X qui doit être reprise dans toutes ses dimensions par l'individu Y. Cette conception force l'individu Y dans une tâche d'imitation. Son rôle de successeur de X se borne alors à un rôle d'imitateur de X.

On peut d'ailleurs supposer que c'est une loi de l'imitation qu'ont mise en évidence F.C. Bartlett, et Walter Anderson il y a plusieurs dizaines d'années dans leurs expériences de reproduction sériée d'histoires[25]. Il était prévisible alors qu'ils constatent qu'une imitation est toujours moins précise que l'original.

Cependant derrière tout ceci, il y a une présupposition importante: la représentation X *est* l'objet de culture à transmettre. Si, au contraire, on considère la représentation X non comme l'état exact, mais comme une *approximation* de l'objet de culture à transmettre, le problème devient tout autre: l'individu Y *s'aide* alors de la représentation X pour « approximer » à son tour l'objet de culture à transmettre. L'imitation demeure un des principaux moyens de construire cette approximation: elle permet entre autres de conserver des petits détails qui pourraient avoir leur importance et qui pourraient être inconsidérément écartés dans une reconstruction trop sûre d'elle.

Cependant Y doit pouvoir aussi fonder son interprétation sur les lois internes de l'objet de culture à transmettre: il doit en quelque sorte pouvoir deviner, entrevoir le « code génétique » de cet objet de culture à travers l'interprétation de X.

Autrement dit X comme Y tournent autour d'un pot sans le voir, et Y s'aide de X, confond même X et le pot, dans son entreprise. On pourrait donner l'exemple de quelqu'un qui regarde les pas d'un autre pour apprendre une danse: ce n'est pas d'imiter l'autre qui est la fin ultime de ses tentatives, c'est de savoir la danse. Or cette danse n'existe que dans les pas des uns et des autres. Il n'est pas nécessaire, il serait même difficile, embarrassant, inutile, ennuyant pour l'apprenant de fonder son apprentissage sur l'explication théorique de cette danse bien que celle-ci se puisse. La connaissance théorique explicite n'est pas nécessaire à l'exercice: nous sommes équipés pour connaître par le vécu.

La qualité principale d'une interprétation serait-elle alors sa centration par rapport à l'objet à transmettre? la proximité de cet objet? On peut rappeler les propos de lecteurs qui disaient qu'un bon auteur c'est celui qui réussit à faire voir, à faire ressentir. « Dans un conte, le voyage est plus important que les mots » remarquait Léandre Savoie, un autre conteur. L'intérêt d'une fiction pourrait être de pouvoir emmener quelqu'un en voyage: seulement, quand le véhicule est la langue, orale ou écrite, c'est par les mots qu'on emmène en voyage et les paroles de la fumée monstrueuse du *Philémon* cité dans l'essai précédent, lorsque celle-ci révèle qu'il faut savoir lire entre les lignes pour pénétrer dans le monde des lettres, prennent ici toute leur importance[26].

Dans un tel modèle de l'histoire, il nous faut supposer qu'il existe des noyaux collectifs stables de préoccupations humaines, que les fictions se bâtissent dans une proximité plus ou moins grande de ces noyaux, de ces « sites privilégiés d'expérience », et que la force d'attraction qui

25. Voir notamment F.C. Bartlett, *Remembering* et W. Anderson, « Ein Volkskundliches Experiment », FFC, LX, 141, 1951, p. 143.

26. Cette idée semble se présenter aussi avec l'introduction de l'ordinateur. J'ai entendu notamment Louis Caron, un écrivain québécois, expliquer dans un colloque de l'Union des écrivains québécois que son but ultime en utilisant la voie électronique devenait de « transmettre une matière imaginaire » de façon à ce que lui et son lecteur puissent faire ensemble une oeuvre.

fonde les élans naturels et collectifs de transmission se situe, en deçà des narrations et des fictions mêmes, au cœur de ces noyaux. Il nous faut aussi supposer que cette force d'attraction s'exerce dans chaque interprétation individuelle, ce qui nous interdit d'en déconsidérer aucune, puisque

> c'est leur sommation qui peut laisser profiler cet « être collectif » seul susceptible de transmission
>
> chaque interprétation, même la plus confuse, est susceptible d'apporter une lumière nouvelle

Il y a quelque chose dans l'action de chaque individu qui s'efface, se fond ou participe à une réalité collective qui dure au-delà de la limite des vies individuelles.

Ainsi en ce qui concerne *Le Médecin des pauvres*, il nous faut supposer que Hilaire Benoit contribue à éclaircir quelque motivation obscure qui a poussé Montépin à écrire cette fiction. Si dans un sens il dénature ce faisant une œuvre individuelle, dans une autre optique il la dé-fixe et il commence à la faire tourner selon une « loi » collective de la fiction, autour d'un quelque chose qui ne se préciserait peut-être qu'après l'intervention de plusieurs individus.

On pourrait se demander, pour *Le Médecin des Pauvres*, mais aussi pour tous les livres :

> à quelle loi obéit Hilaire Benoit
> de quoi *Le Médecin des pauvres* est-il une tentative?
> que serait un *Médecin des pauvres* collectif ou folklorisé?

Parler de « code génétique » de l'œuvre à transmettre n'est pas entièrement gratuit. En se reproduisant les personnes transmettent à leurs successeurs par la voie biologique profonde, intime, un héritage très riche d'autant plus centré qu'il n'est pas manipulé, qui s'est construit patiemment au cours des siècles dans la confrontation de l'espèce et du milieu. Il n'est pas désagréable de concevoir la parole, sa transmission et son évolution dans l'« air du temps » selon une semblable continuité.

LES RÉSEAUX DE TRANSMISSION ET LES DIALECTIQUES ENTRE L'HISTOIRE ET LES VÉHICULES

64.
Les parlants et la parole soufflée dans l'air du temps

> Mais personne ne donne d'ordre
> personne n'a de plan
> Le rayon se tord dans le bon sens
> et c'est tout.
>
> Rémi Chauvin

Y aurait-il lieu ainsi de considérer non seulement l'œuvre, mais la croisière de l'œuvre dans le temps? De considérer une fiction donnée comme un événement de parole? De reconnaître le rôle essentiel des intermédiaires et des transmetteurs? Ce n'est pas terrible pour les droits d'auteur, notion d'ailleurs récente et qui conçoit l'œuvre comme un bien monnayable[27].

Par ailleurs on ne pourra pas comprendre l'importance du livre dans notre culture si on ne reconnaît pas ce fait que chaque lecture plante dans l'esprit du lecteur les germes d'une parole apte à fleurir de nouveau. Quelqu'un écrit, et si son manuscrit «passe», on en fait un livre, un film, une série télévisée, on le commente, on le traduit, on le lit, on en discute, on le cite, on l'étudie, on en fait une question d'examen ou le sujet d'une thèse, on l'imite, on s'en inspire, on le publie en collection de poche, on l'inscrit dans une bibliographie, on le raconte à un autre, on l'adapte pour les enfants, on reproduit le personnage principal sur un chandail, une boîte de céréales, on sort une poupée, ou un jeu, une marque de commerce. C'est un phénomène social, collectif, cela, qui dépasse à la fois le premier auteur, la forme et même le fond primitif[28].

Pratiquement personne n'a lu le texte de l'*Odyssée* dans le texte grec comme a pu le faire Paul, pourtant pratiquement tout le monde a une certaine idée de qui sont Ulysse, Pénélope. L'histoire d'Ulysse était probablement au départ transmise dans un réseau surtout oral. Homère, si Homère a existé, lui aura donné de la forme. On aura mis cette forme par écrit en grec. Pendant des siècles on aura lu et/ou mémorisé et récité l'*Odyssée* dans tout le monde indo-européen. Adolescents, nous avons lu l'*Odyssée* en français simple dans des ouvrages pour la jeunesse. Un jour nous avons eu droit à une série dramatisée pour la télévision. Les enfants regardent le samedi matin à la télé un Ulysse de science-fiction dont je ne reconnais pas toujours les aventures. Burgos et son groupe ont intitulé leur collectif *Circé* et ont fait allusion à Ulysse dans leur réflexion sur l'imaginaire[29]. Et que dire de James Joyce et de son *Ulysses* irlandais? L'écriture dans tout cela est partie prenante d'un processus plus large.

Cette évolution de la fiction entre les âges et les genres ne se fait pas sans tensions. Il y a des dialectiques qui s'établissent, dialectique entre le parleur et l'histoire, entre l'histoire et le véhicule, entre l'essentiel et le superflu. Dialectique entre les histoires aussi. J'ai retrouvé cette note dans mon carnet en date du 20/7/81 à la suite du visionnement en file de deux films très différents, l'un «épique» et l'autre de style «Bertolucci»:

> Je sors d'*Excalibur* à la fois fascinée et exaspérée par la pureté des sentiments qu'on y trouve, à la fois très beau par certains aspects, et très irrespirable aussi (sans compter que j'y ai assisté en étant consciente d'y chercher quelque chose et en étant aussi critique face au traitement du mythe (p. ex., le Graal, ça n'a rien à voir dans ça, celui de *Perceval le Gallois* était plus beau)).
>
> Et alors je me suis dit, allons voir *Lola* au Cartier, on va mettre un peu de sentiments compliqués «réalistes» par-dessus tout ça.
>
> Et en chemin entre les deux les mots suivants me sont passés par la pensée:
>
> Il y beaucoup de superflu autour de l'essentiel, mais le superflu est nécessaire à l'essentiel.

27. Dans le colloque de l'Union des écrivains québécois mentionné à la note précédente et intitulé «Culture et technologie», des écrivains ont exprimé des positions variées sur le droit d'auteur et se sont interrogés sur le sens de ce droit, se demandant entre autres s'il demeurait le même dans une optique socialiste ou capitaliste.

28. Qui dénature l'histoire? Sûrement. Nous n'entrerons pas ici dans toutes les subtilités de la récupération, de la manipulation. Nous n'aurons pas la naïveté de croire que les œuvres tournent autour d'elles-mêmes avec aisance. Les cas de détournement d'histoires sont trop bien documentés par l'histoire, l'anthropologie, la sociologie... et l'expérience commune! Ce serait oublier qu'elles servent, qu'elles ont une fonction dans le temps présent. La force d'attraction relevée ici en rencontre d'autres.

29. Voir Jean Burgos, «Pour Circé», *Circé*, 1, 1969, p. 7-8.

Ça ça colle très bien à la leçon de la tradition orale : on ne sait jamais par l'où l'essentiel va poindre, il ne faut donc rien dédaigner. L'essentiel se dégage de lui-même d'une mer de « superflu ».

Les sentiments (est-ce le mot ?) simples naissent-ils à la rencontre des sentiments compliqués ? Toujours est-il que de la rencontre et de l'interpénétration des versions individuelles naît une mémoire collective très centrée.

Les littératures écrites se rencontrent peut-être moins, ce qui leur laisse le loisir d'un travail d'exploration de zones plus grises.

Quand l'écriture afflue ainsi dans une mer de culture on réalise à quel point il peut être réducteur de monter l'alphabet en épingle... à moins que ça ne soit en épingle à linge sur le train incessant de la parole, sur la corde à linge du temps !

Ces quelques avenues étant esquissées, on pourrait songer maintenant à laisser aller les choses.

LA PAROLE VIVE ET IMPRÉVUE : UN MERCREDI COMME BIEN D'AUTRES

Eh oui, c'est vrai, comme le disait Jacob
(mais dans un autre sens),
que le monde vivant est « bricolé » :
Il y a beaucoup de jeu dans les engrenages ;
le milieu ne dirige pas grand-chose
et il autorise presque tout,
et la machine vivante fonctionne
pour ainsi dire dans n'importe quelles conditions.

Rémi Chauvin

mercredi le 29 février 1984

Il est deux heures et demie. Il neige sur Montréal, sur la province, sur le nord-est de l'Amérique. Je suis assise à une table près de la fenêtre dans le Dunkin' Donuts situé juste à côté du Spectrum sur la rue Sainte-Catherine, en essayant de tirer du sens ou des leçons de ce coup de tête qui m'a fait décider de sauter dans l'autobus hier matin pour Montréal.

Récapitulons les faits. Vers la fin de la semaine dernière, jeudi ou vendredi, je tombe sur Fernand à l'Institut. Ça tombe bien, il voulait justement me voir. En effet, on cherche quelqu'un pour animer un des ateliers organisés par l'Union des écrivains à l'occasion d'un gros congrès de profs de français qui aura lieu à Québec en juillet prochain. Est-ce que je pourrais ? Il a en main en même temps les papiers de deux « congrès », celui de juillet, et un autre qui s'en vient d'ici une semaine et qui est organisé celui-là par la Société de gestion des droits d'auteur. À première vue ce deuxième programme me paraît alléchant : il va être question du bouleversement créé par les nouveaux outils électroniques et informatiques dans « la chasse-gardée traditionnelle des créateurs ». Il y aura là des chercheurs, des créateurs, et même du monde du M.I.T. (Massachusetts Institute of Technology), des sommités prestigieuses, des enfants initiés au clavier électronique, divers moyens de présentation seront utilisés, y compris des démonstrations et des projections d'œu-

vres. Lors de la deuxième journée on s'intéressera à la médiatique, à l'avènement des banques de données, avec un regard international sur les efforts de médiatisation; la troisième journée, elle, mettra en scène « Huit décideurs sur la sellette », dont Fernand qui vient d'être pressenti pour ce rôle. Fernand me dit :

— Tu peux venir si tu veux.

Oui, ça m'intéresserait et je lui explique pourquoi : il me manque des éléments pour terminer mon dernier chapitre sur la transmission du savoir, sur l'écriture comme moyen de transmission du savoir, et entre autres sur l'avenir, sur les réorganisations qui vont se faire autour de l'usage de l'écriture dans un monde de changements tehnologiques. Peut-être que de venir à cette rencontre me permettrait d'avancer un peu puisqu'il va y être question de préoccupations apparentées.

Bon. J'accepte de participer au congrès des profs de français et je signale à Fernand que je pourrais bien décider de l'accompagner à Montréal.

La fin de semaine passe et j'en passe une partie — dans l'euphorie! — à m'initier dans les locaux déserts de l'Institut au fonctionnement d'Alexandra, doux prénom d'une des trois machines de traitement de texte achetées par l'Institut pour répondre aux différents besoins de secrétariat générés par un centre de chercheurs qui produit régulièrement des publications.

Lundi je retourne à l'Institut, décidée à aller à ce fameux colloque. Merde, ça commence dès le lendemain. En quatrième vitesse, je téléphone à mon beau-frère — peut-il me loger le lendemain soir? — j'organise l'intérim en ce qui concerne ma fille. Aux nouvelles, le soir, à la télé, on annonce une tempête de neige.

Le lendemain matin, c'est-à-dire mardi, à sept heures, le temps est calme. Je dépose les filles à la garderie, la mienne et ses deux copines, on fait une séance en règle de baisers et d'aurevoirs, on me glisse en douceur la demande la plus gentille — « Maman si tu vois des cadeaux qui sont pas trop chers à Montréal, est-ce que tu pourrais m'en rapporter un? » —, et je prends un « lift » avec le père de trois autres petites, qui descend justement en direction de la gare d'autobus. Il me dépose devant la bibliothèque centrale au sous-sol de laquelle je vais regarnir mon portefeuille plutôt déplumé à un guichet automatique. J'arrive à la gare centrale, achète un billet et demande un reçu, après quoi j'avise une collègue venue la veille pour une réunion du comité scientifique de l'Institut et qui repart pour Montréal dans le même autobus que moi. Nous avons parlé trois heures de temps de nos recherches, de l'Institut, de nos préoccupations scientifiques, de notre vie.

À Montréal, il y avait de la rafale, rien d'énorme, mais assez pour paralyser la ville... et le colloque. Celui-ci avait lieu au Spectrum, une salle de spectacle bien connue qui est équipée d'écrans vidéo géants. Arrivée là, j'apprends qu'il en coûte cent dollars pour participer à deux jours sans le dîner de clôture — ciel! c'est cher pour un coup de tête! — et qu'en raison de différents retards les activités vont commencer vers quatorze heures trente plutôt que vers quatorze heures. Bah! C'est l'occasion d'aller « bouquiner » quelques disques dans une boutique tout près.

De retour, je trouve Fernand dans la salle obscure du Spectrum où semble-t-il, tout un spectacle est préparé. Quant à moi, je commence à me demander quelles intuitions je vais bien pouvoir vérifier là. Pourquoi diable suis-je venue à Montréal? Qu'est-ce que je fais dans cette salle de spectacle à moitié déserte, attablée devant une scène et des écrans qui affichent des identifications de compagnies de logiciels au son d'une musique électronique d'arcade?

Enfin. Les inquiétudes sont renvoyées au tiroir : ça commence.

Une speakerine s'avance sous un éclairage étudié : le ministre des Affaires culturelles qui devait ouvrir le colloque n'a pas pu se rendre, l'avion du gouvernement ne décollant pas par ces temps incertains, mais ce n'est pas grave puisqu'il va pouvoir faire l'ouverture officielle quand même directement de Québec, via le téléphone. En effet une conversation de style tribune téléphonique s'engage bientôt entre elle et lui : le ministre déclare le symposium ouvert. Un lecteur délégué nous livre ensuite son discours.

Suit un montage vidéo intitulé *Libres enfants des années 2000* (la première séance porte sur les *Programmateurs, enfants prodiges et logidramaturges*) qui illustre le « passage du ping-pong électronique à Dragon's Lair, en passant par Pac man ». Je note entre autres les séquences sur Dragon's Lair, un dessin animé programmé à choix multiples dont la séquence portée sur écran dépend des décisions du joueur d'arcade qui est aux commandes. Avec la technologie du traitement de texte, la notion de texte est devenu indépendante du format et de la mise en page et, cette fois, c'est la fiction qui se désingularise, qui devient multiple et dépendante de son consommateur. Ça n'est pas nouveau en soi : un auditeur de conte dans la tradition orale fait exactement cela en mémorisant et en se remémorant un récit, seulement avec Dragon's Lair et ses semblables on tente d'inscrire un tel procédé dans une technologie, ce que l'écriture d'encre et de papier ne permet pas sans plus de médiatisation.

Puis c'est au tour de Robert Lawler, du M.I.T., de communiquer ses recherches sur l'usage de l'ordinateur par les enfants. Lawler a beaucoup travaillé et expérimenté avec ses propres enfants et c'est eux qu'il nous montre à l'œuvre sur des diapositives. Il parle de l'ordinateur comme de ce genre de révolution qui ne se produit qu'une fois tous les quatre cents ans. D'après lui la fonction de l'ordinateur auprès des enfants peut être celle d'une fenêtre sur le monde et il a travaillé à préparer un « parent modifiable product for children to play with ». Certaines des œuvres graphiques créées pour ses enfants ressemblent à des « patch works » traditionnels ou à certaines traditions d'enluminure. Mais le plus intrigant à mon avis, c'est l'usage qu'il a fait de l'alphabet et de l'écriture pour amener des enfants à créer des « microworlds », microcosmes ou mondes d'écrans de micro-ordinateurs, que les enfants peuvent manipuler à leur goût. Dans une étape, les lettres de l'alphabet sont pairées avec des dessins schématiques rappelant un mot commençant par la lettre correspondante, A avec une pomme pour Apple, ou N avec une figure apparaissant sur la robe de nuit, Nightgown, de l'enfant ; le procédé de schématisation des objets et de représentation des mots ressemble beaucoup à ce qu'on trouve dans le écritures pictographiques anciennes, et l'effet visuel de ces micro-pictogrammes est d'ailleurs assez semblable. Dans une autre étape, le programme est ainsi conçu : lorsque l'enfant tape un mot, l'image correspondante apparaît sur l'écran, ce qui a pour

effet de lui apprendre que, et je cite Lawler : « You can use words to create objects, you can use words to manipulate objects ». Est-ce que ça n'était pas aussi la prétention de Zoupic : on peut nourrir de vrais oisillons en écrivant le mot VER DE TERRE? Il me semble flairer un piège : on peut utiliser les mots pour créer des images, et c'est là tout l'effet de la lecture qui plonge le lecteur dans l'univers d'une fiction, mais jamais les mots n'ont créé d'objets, si ce n'est dans ce même univers de fiction. Pour créer des objets et des effets dans le monde extérieur, dans la réalité sensible, la parole, la pensée, doit être agie, incarnée, motorisée, elle doit se connecter dans le corps à un arc moteur qui produit un geste. Mais aucun temps n'a été prévu pour des questions et on passe à l'élément suivant du programme : *Les enfants par eux-mêmes.*

Sur la scène, ils sont quatre, multi-ethniques, âgés environ de six à quatorze ans et assis chacun devant un clavier et un écran. Le tout est branché sur nos écrans géants et, sous la direction de M. Elias Léousis, professeur au Bancroft School, nous assistons à une démonstration de leur savoir-faire. Un d'eux crée des dessins sur l'écran et nous le voyons élaborer une araignée sur sa toile. Une autre programme des airs de musique à l'aide d'un logiciel Atari. Une troisième, la plus petite, toute fière de son sweatshirt sur lequel on peut lire « Je parle Basic et vous? », construit à l'aide du langage Logo des programmes qui créent des dessins géométriques. Le quatrième a maîtrisé l'art du pirate et s'est fait une spécialité de déverrouiller des disquettes verrouillées, comme nous pouvons le constater — il a noirci son écran pour ne pas révéler son secret! —, et d'entrer dans des banques de données. Ainsi se termine la première séance. Pause.

Notre speakerine introduit la séquence suivante, intitulée *Attitudes et contre-attitudes face à l'intrusion des programmateurs dans la chasse-gardée traditionnelle des créateurs*, en mentionnant l'avènement d'une littérature électronique et en citant *Dead line*, un roman policier interactif où le lecteur-joueur est le détective. D'après des chiffres récents, le marché américain de la disquette dépassera bientôt celui du livre.

Sa présentation est suivie d'extraits d'un montage vidéo intitulé *Les machines à voyager dans le temps*, puis du témoignage de Philippe Bergeron, cinéaste devenu informaticien, dont l'intuition est que d'ici quinze ans l'acteur sera devenu celui qui manipule son double en image sur l'écran. On nous projette *Val de rêve*, un dessin animé impressionnant qui a gagné un premier prix au Festival international d'animation par ordinateur en 1982.

L'attitude d'un sceptique est ensuite représentée par Jean-Claude Germain, dramaturge, lequel se définit à la fois comme un stoïque et un sceptique qui s'interroge sur les conditions de l'autonomie et même de l'autarcie que l'ordinateur pourra permettre à l'écrivain dans toutes les étapes de la création de l'œuvre jusqu'à sa diffusion : comment les conditions de distribution vont-elles évoluer? reviendra-t-on à la conception de l'art comme jeu de société qui prévalait à l'époque de Mozart? va-t-il se créer la « bibliothèque mondiale »? quelles perversions de la forme faut-il attendre? et enfin, la notion de compte d'auteur se substituera-t-elle ainsi à celle de droit d'auteur?

Ensuite Joseph Weizenbaum, du M.I.T. et inventeur du programme ELIZA, a parlé et cité Orwell qui disait que le contrôle du langage donnait

le contrôle politique. Il a mis en parallèle l'étendue des possibilités des nouveaux outils informatiques et le fait que ces outils ne seront que quincaillerie tant qu'ils ne seront pas animés par des idées de qualité. Il a tenu aussi à préciser que les technologies nouvelles servent toujours majoritairement à des fins militaires et que cela aussi demandait réflexion.

Un proche collaborateur de M. Seymour Papert, inventeur du programme LOGO, a pris le contrepied de ce point de vue en mettant en valeur l'importance de l'accès à l'ordinateur pour les enfants du monde. Je n'ai pu m'empêcher de penser qu'il était en même temps à la tête d'une entreprise de logiciels.

Une fois son intervention terminée, il était près de dix-neuf heures. Le directeur de la Société de gestion des droits d'auteur est venu remercier les personnes présentes d'êtres venues et accusant le mauvais temps d'avoir été responsable du fait que l'auditoire était clairsemé, réinvitant tout le monde pour le lendemain.

Là-dessus, la vingtaine de personnes présentes s'est levée. J'ai dit bonsoir à Fernand et me suis apprêtée à gagner mon gîte d'une nuit, grâce au circuit 80 — Ave du Parc de la CTCUM, le plus multilingue peut-être des circuits d'autobus de Montréal. J'ai écouté mes deux voisins se parler pendant une bonne partie du parcours pour décider après quelques « pero, claro, yo » que c'était en espagnol qu'ils conversaient.

L'eau était sur le feu pour les spaghettis lorsque je suis arrivée chez Régis. Ma sœur, en voyage d'affaires, avait laissé un message sur le répondeur téléphonique. « C'est pareil comme si on recevait du courrier », m'a-t-il expliqué, « on entre chez soi, on regarde ce que contient le répondeur téléphonique avec le même genre de plaisir et d'excitation qu'on éprouve en épluchant le courrier ». C'est bien vrai que ça doit être du même ordre. On a jasé un petit bout de temps en mangeant. Je lui ai parlé de mon colloque et de mon coup de tête. Je me suis couchée de bonne heure et j'ai dormi onze heures en ligne.

Le matin la tempête avait l'air calmée. Je repique une petite jasette avec Régis en mangeant quelques fruits. On parle des enjeux de ce colloque et notamment de la question des droits d'auteurs, des différences entre la tradition orale qui voit le conteur comme le transmetteur anonyme d'une œuvre entre d'autres transmetteurs, et la culture de l'écriture qui voit le texte comme la propriété, à protéger, d'un individu. Je me demande si tout cela n'a pas quelque chose à voir avec les enjeux du présent colloque. Dans un des documents de la SGDA, on parle d'« œuvres de l'esprit », qu'on fait le projet de répertorier dans une banque de données mise en œuvre par un organisme central qui appartiendrait aux ayants droits d'auteurs légaux. Dans ce document il est dit que

> Les œuvres sont des « données » comme les autres et toutes les données qui ne seront pas informatisées d'ici peu de temps, seront irrémédiablement perdues pour l'avenir[10].

Verrons-nous l'avènement d'un nouveau capitalisme spirituel? Avec un petit recul, je remarque aussi que je me sens un peu frustrée au sujet de l'information reçue la veille : aucun moment d'échange n'a été prévu, aucunes questions n'ont pu être posées, les gens présents ne se sont pas rencontrés. Cette conversation avec Régis ouvre des pis-

---
10. Documentation remise sur place lors du colloque.

tes intéressantes pour mieux observer ce qui va se passer pendant cette deuxième journée de symposium, laquelle portera justement sur les banques de données. Comme l'heure avance, je refais mon petit bagage. J'empoche le *War Atlas* que Patricia avait commandé pour moi; ce faisant me reviennent les paroles de Weizembaum hier sur les utilisations militaires des technologies; il y avait eu un certain appel à la vigilance dans ses paroles; et je salue Régis, qui me montre le projet de papier et d'enveloppe personnalisés qu'il a fait dessiner après avoir décidé de se donner une raison sociale.

En route vers le Spectrum, je butine encore quelques disques. De retour au Spectrum, j'apprends que la journée est remise à demain. Mais qu'est-ce que je suis venue faire ici? C'est remis à cause de la tempête. Demain j'ai à faire à Québec. J'hésite un moment entre rester et repartir. Pourquoi suis-je venue ici? Qu'est-ce que je cherchais au juste? Indécise, je décide de me laisser quelques minutes pour voir plus clair et je retourne chercher des disques que je voulais rapporter à Québec, dont un coffret pour l'apprentissage de l'espagnol. Mais un magasin de disques n'est pas propice à la prise de décisions; je traverse dans la librairie d'en face, histoire de me donner du temps supplémentaire. Tiens! Une série soldée à 95 cents l'exemplaire de *Communication et langage*. Misère! que des articles pertinents sur le sujet de la recherche! Et moi qui arrive au terme du bouquin! Je rafle une copie des treize numéros disponibles et passe à la caisse, ajoutant deux cahiers de bricolages à découper pour le cadeau demandé. Livres et disques ensemble, ça commence à faire pesant. Ça me fait la drôle d'impression que je vais ramener quelque chose de pertinent à Québec, mais pas ce que j'imaginais. En sortant de la librairie, ma décision est prise: je reviens à Québec aujourd'hui.

Je vais voir à l'hôtel tout proche si Fernand ne s'est pas inscrit là. Non. J'aimerais bien le revoir ou lui laisser un mot pour qu'il « regarde et écoute à ma place » le lendemain. De retour au Spectrum où je m'en vais aviser la personne à l'accueil de mon départ, je tombe sur Fernand. On jase un peu; je lui dis ma frustration de ne pas avoir pu poser de questions, notamment à Lawler sur les mots qui font apparaître des objets. En effet il trouve que c'est une question importante.

Fernand parti, je m'apprête à gagner la gare d'autobus. Tout à coup une chose me frappe. C'est peut-être ça, la leçon majeure de ces deux jours: on aura beau prévoir les situations de parole les plus sophistiquées, les technologies les plus au point, un imprévu est toujours possible et susceptible de tout déranger; on risque de trouver dans un bac en solde et sur le tard des réponses longtemps cherchées; la parole est une voie qui s'adapte; la vie continue.

Il est maintenant dix-huit heures vingt. Pendant que j'écrivais l'après-midi a filé, le soir est venu, les clients se sont succédé autour de moi, dehors les passants n'ont pas arrêté de circuler. Ils et elles sont bien sympathiques chez Dunkin Donuts: personne ne m'a encore évacuée. Je vais bientôt me lever, aller manger une croûte, et regagner Québec.

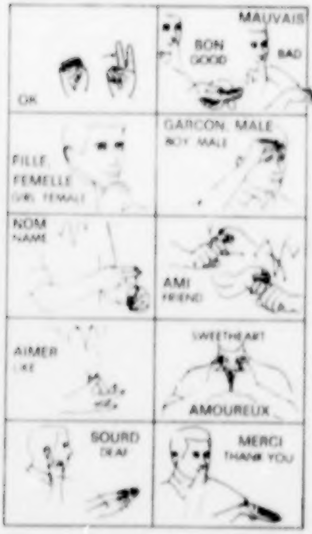
Il me semble que pendant ces deux jours j'ai vécu en résumé les préoccupations majeures de cet ouvrage, toutes embriquées les unes dans les autres. Par toutes sortes d'événements de parole j'ai été plongée dans l'idéologie de l'écriture; on a constamment situé celle-ci dans un système de parole plus large, que ce soit pendant le colloque ou à

propos d'un répondeur téléphonique; j'ai eu à lire tout le temps que j'étais en ville; on a parlé de nos lectures; j'ai agrandi ma bibliothèque; on a rêvé et on s'est transmis nos rêves. Voudrait-on s'en persuader qu'il suffirait de souligner dans ces quelques pages tous les mots désignant un objet de lecture. On pourrait aussi jouer à relier chacun de ces mots à l'essai auquel il réfère: « Colloque » irait dans le deuxième; « billet » dans le troisième; « bouquiner » dans le quatrième ou le cinquième.

Plus tôt, pendant que j'écrivais, une femme est entrée dans le restaurant, distribuant une carte décrivant certains signes du langage des sourds-muets. À l'endos il est écrit:

je suis une personne sourde
je vends ces cartes
pour pouvoir vivre
DONNEZ CE QUE VOUS POUVEZ
merci de votre compréhension

J'ai donné ce que j'ai pu, elle a « signé » MERCI, je lui ai répondu par le même signe, et cette carte me reste, trace anodine et familière de la mendicité des silencieux. Je viens de la regarder attentivement, et il me semble qu'elle aussi contient un résumé.



Doc. 11

Terminus! La vie continue. Tout le monde descend.

Allez, au revoir! Et merci à vous, que je connais ou ne connais pas, pour ce bout de chemin fait ensemble.

POST-SCRIPTUM :

UN DÉTOUR PAR L'ATELIER

Où l'auteure retrouve la pomme
Prévert, Picasso
et « les terrifiants pépins de la réalité »

« On va maintenant les laisser là, eux-autres », comme dit le conte, et on va revenir à l'atelier où, depuis sept essais, et maintenant sept ans, s'escrime la peintre de la réalité devant son sujet inépuisable. Oh! juste un moment, question de prendre le temps de sortir du tableau et de contempler le désordre qui lui aussi fait partie de la réalité.

Dans le premier ouvrage, ABC, ces sept essais ont été introduits en comparant l'alphabet à la pomme du poème de Prévert :

> Sur une assiette bien ronde en porcelaine réelle
> une pomme pose
> Face à face avec elle
> un peintre de la réalité
> essaie vainement de peindre
> la pomme telle qu'elle est
> mais
>
> [...]
>
> Et la pomme en tournant évoque le pommier
> le Paradis terrestre et Ève et puis Adam
> l'arrosoir l'espalier Parmentier l'escalier
> le Canada les Hespérides la Normandie la Reinette et l'Api

Quelle course échevelée!

Chronologiquement, cette aventure a suivi une recherche sur les contes et les conteurs et en a précédé une autre sur la bureaucratie et les formulaires. Je peux voir aujourd'hui qu'elle s'inscrit dans une préoccupation plus large sur les différentes modalités de la parole, mais au moment de l'entreprendre, tout n'était pas si clair. J'aimerais rendre compte ici brièvement du travail de rase-mottes qu'elle a impliqué et de l'ordre de la démarche lequel n'a pas été nécessairement celui de ces deux livres. Pourquoi? Pour montrer qu'il ne s'agit bien que d'une somme d'essais :

la réalité est là dehors et non dans ces pages qui ne sont qu'une écriture, qu'une interprétation. Il m'a semblé que de montrer l'atelier permettrait de redonner au tableau sa juste dimension. Pourquoi encore? Pour parler de méthode. Le fini d'un ouvrage est un peu une illusion. Il y a de la sueur derrière, des brouillons chiffonnés et du bric-à-brac. Le texte n'est pas le fruit d'un miracle. Il est le résultat d'un labeur qui a nécessité efforts, patience, curiosité, errance. Pas à pas, peu à peu, en riant et en jurant. C'est moins génial, mais c'est plus respirable : c'est faisable. Il n'est peut-être pas mauvais de partager ces choses-là.

Alors «ça» a commencé au printemps 1980, le jour où Fernand Dumont m'a convoquée à son bureau à l'Université Laval pour m'inviter à joindre l'équipe qui commençait à se former autour du nouvel Institut québécois de recherche sur la culture et à prendre en charge une recherche sur la lecture. Une recherche sur la lecture, moi? C'était inattendu puisque je travaillais principalement dans le domaine de la tradition orale. Enfin il ne s'agissait pas de préparer une enquête statistique sur la lecture comme il en existait déjà quelques-unes mais plutôt de porter attention aux lecteurs vus comme personnes à travers leurs témoignages et leur vie de tous les jours. Cela ressemblait à la démarche que j'avais utilisée auprès des conteurs pour mieux comprendre la façon dont ils apprenaient, mémorisaient et transmettaient leurs contes. J'ai accepté.

On peut penser dans tous les azimuts mais on ne peut commencer à marcher qu'en partant de là où on a les pieds. En août suivant, je suis retournée en Acadie voir les conteurs et j'ai beaucoup discuté avec eux de leurs proches et de leurs lectures et de la place de l'écrit dans leur vie. Je m'étais munie d'un aide-mémoire construit sur le même principe que celui qui m'avait servi déjà pour étudier la pratique du conte. C'est ainsi que l'écrit s'est raccroché à l'oral, et l'urbain au rural, et l'analphabétisme à l'alphabétisation. Puis l'aide-mémoire est allé au tiroir avec ses 9 rubriques et ses 235 items, ses perspectives d'entrevues interminables et son projet d'informatisation coûteux et sophistiqué destiné à traiter l'important volume de transcriptions qui en auraient résulté.

Je me suis bientôt retrouvée avec, comme principal outil de recherche, un simple journal d'enquête, lequel m'a accompagnée dans tous mes déplacements. Je l'ai tenu quotidiennement jusqu'en juillet 1981 et épisodiquement par la suite. En le relisant aujourd'hui, je me rends compte que mon travail de recherche pendant tout ce temps a consisté essentiellement à développer un réseau d'informateurs et à en côtoyer certains de plus près, à concevoir le problème, à triturer la notion de lecture, à classifier et ordonner les observations, à prolonger ce que j'apercevais dans une réflexion, à organiser, structurer, faire des plans, à rester un être humain, à justifier pour moi-même la recherche et la dépense de fonds publics que j'occasionnais, à faire des liens entre cette recherche et d'autres travaux et à en discuter, à me remettre en question, à flâner. À y prendre beaucoup de plaisir aussi, car ça n'a pas été morose du tout. Mais ça a été inquiet. Il n'est pas facile d'errer en ignorante dans la mouvance des choses sans forcer la structure mais en l'accueillant quand elle se présente : étudier la lecture au quotidien était un sujet où il fallait d'abord commencer par brouiller les cartes si on voulait en venir ensuite à voir autre chose que les stéréotypes.

Les trois premiers mois ont été consacrés à élaborer le projet de recherche en employant la méthode la plus rudimentaire et la plus angoissante qui soit : le tâtonnement... Pour découvrir plus tard à la relecture du journal que ces premières semaines, vécues dans une sorte de noirceur inquiète, avaient été plus lucides que je ne l'avais cru d'abord. Tous les éléments essentiels de ces deux livres y étaient en germe[1].

Le 7 octobre, l'examen d'un tableau d'affichage a éveillé l'idée de lire la ville. Cette même journée, j'ai reçu une bibliographie de 492 pages sur la lecture. La bibliographie a déterminé l'ethnographie. C'était l'érudition ou l'ignorance. J'ai choisi l'ignorance. Le 8, les objets de lecture, contrats, papiers, étaient visibles dans la mise en scène d'une pièce de Tennessee Williams. Le 9, j'ai à la fois pris connaissance des longs étalages de livres du Miracle Mart, et du rapport de recherche d'Alain Bergeron sur *Les habitudes de lecture des Québécois*. Le 10, dans un congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, Yvan Morin a parlé de sa recherche sur les bibliothèques privées dans les inventaires après décès et le XIX[e] siècle s'est placé derrière le XX[e]. Le 14, la visite de bibliothécaires grenoblois spécialisés dans « l'heure du conte » a fait sourdre l'importance de la jouissance de la parole, expérience intérieure et fiction. Le 20, les travaux sur l'alphabétisation des adultes de Jean-Paul Hautecœur me sautent à la figure dans un numéro de la *Revue internationale d'action communautaire*, et un chauffeur de taxi pose les contradictions de notre rapport à l'écrit en qualifiant d'illettrée une personne entendue à une tribune radiophonique. La journée du 23 se termine avec la conviction que la culture écrite n'est pas nécessairement savante et que l'oralité et l'écriture sont chacunes sur leur axe plutôt que l'une le prolongement savant de l'autre. Le 29 apparaît l'image du petit bonhomme qui lit, laquelle accompagnera toute la suite de la recherche. Le 31, la réalité matérielle du papier surgit de derrière l'écriture. Le 12 novembre, une conversation avec mon père prépare les entrevues à venir. Et ainsi de suite. Le 19, je rencontre Fernand Dumont, à qui j'avais montré un brouillon de projet, et à mon grand désespoir, je le vois saccager mon beau plan. En ruminant dans les décombres (« et moi qu'est-ce que je ferais, si c'était moi qui administrais les sous ? ») l'essentiel se précise, et nous nous entendons quelques jours plus tard sur « le projet de recherche ».

Partant du constat de l'omniprésence de l'écriture, de [illegible] de l'alphabétisation, et du profond changement culturel que celle-ci constitue, et en tenant compte de l'intérêt qu'on a à l'Institut pour les rapports entre culture populaire et culture savante, ce projet repose sur une double stratégie. J'effectuerai un terrain de trois mois à Québec en privilégiant trois mondes d'expérience, celui des non-alphabétisés, celui de la lecture quotidienne et celui de la lecture spécialisée ou savante ; il s'agira d'une ethnographie souple, ouverte — utilisant les outils habituels : magnétophone, journal, appareil-photo... — qui aboutira à un rapport de recherche centré sur le journal, puis à un article et à un essai tentant un diagnostic large, au niveau d'une ville. Pendant ce temps, dans une approche microscopique, Francis Boucher étudiera minutieusement les prolongements d'une lecture unique, *Le médecin des pauvres*, de Xavier de Montépin, dans l'univers personnel d'un lecteur-conteur, Hilaire Benoit, en comparant ce livre à la version orale qu'il en a donnée.

Le projet de recherche ! Voilà ce genre de papier qui n'apparaît jamais au terme des travaux, mais qui a une importance considérable

1. Ce qui m'a été confirmé par une autre collègue pour sa propre démarche. Nous en avons conclu que les premiers temps d'une recherche sont propices à toutes sortes d'éclosions, d'où l'importance de noter les idées et de les laisser germer sans les censurer, même les plus extravagantes.

puisqu'il lie les idées à un travail, une personne à un employeur, un effort à une rémunération. À l'ombre de la méthode, il est déterminant. Il est un des premiers moments de formulation des idées : elles couraient en tous sens, on les couche sur papier. Il les rend opératoires et explique comment, concrètement, on va réaliser ce qu'on a en tête. Il les rend officielles, et monnayables : ces idées vont coûter tant d'argent pendant tant de temps. En somme il institutionnalise la recherche. Dès lors celle-ci commence à appartenir autant à l'institution qu'à la chercheure.

Dès lors, on commence à ne plus faire ce qu'on a dit qu'on ferait. La distance est importante entre ce projet de 1980 et les présents livres. Il y a qu'ensuite, il faut la faire, la recherche[2].

Dans les mois qui ont suivi, la matière s'est précisée à la suite des nombreuses observations, conversations, réflexions, confrontations. Il a fallu apprendre à errer à contre-courant du travail rémunéré... et à vivre avec ce vague sentiment de culpabilité qu'on ressent à butiner allègrement dans un centre commercial par un beau mardi après-midi! Et de même s'éduquer à remarquer, à se fier à ses sens externes et internes : la cafétéria où un client sur quatre est en train de lire, les passagers silencieux d'un ascenseur qui jettent des regards furtifs sur les gros titres du quotidien qu'un autre passager a ouvert, les conversations au bureau à l'heure du lunch sur les dernières lectures des uns et des autres, les sachets de sucre annonçant le Salon du livre, les premières rencontres de ma fille avec les lettres, les vitraux de l'église Saint-Coeur de Marie et leurs pieux personnages tenant livres, parchemins, tablettes.

Et tisser autour de la curiosité de départ un réseau humain : les informateurs, Claude, Marlène, Aline, Jean, Madeleine, les étudiants des classes d'alphabétisation de la CECQ, les rencontrés par hasard, les attrapés au vol ; et les chercheurs, les curieux des mêmes choses ou de choses parallèles, ceux de maintenant et ceux d'avant, Jean-Paul Hautecœur, Paul Garvin, Francis Boucher, Furet et Ozouf, Platon, Jousse, Havelock, Mandrou, Gelb, Ong, Escarpit, Freire, et j'en passe, et ça ne s'arrête pas.

Et écrire à mesure, par bribes : le journal, les articles, les communications, les rapports, les plans de séminaire... Et recevoir la critique et se débrouiller avec, c'est-à-dire la débrouiller.

Après un an et demi, j'ai photocopié les huit cents pages des quatre carnets d'enquête qui s'étaient accumulés, et je les ai découpés en petits morceaux, donnant un titre à chaque segment d'écriture ainsi broché sur une fiche. Puis j'ai pris les fiches et j'ai tenté de les classer par thèmes. C'est alors que je me suis rendu compte que des observations revenaient constamment sur certains sujets. Ce sont ces sujets, vus et revus avec insistance qui ont fait les sept centres d'intérêt de ces deux ouvrages.

> **[...] et le peintre étourdi perd de vue son modèle**
> **et s'endort [...]**

Il y avait de quoi tomber dans les pommes. J'ai passé deux ans à temps partiel dans les affres et les délices de l'écriture, en même temps que commençait une nouvelle recherche sur *Les gens, les papiers et l'institution : psychosociologie du formulaire*, pour finir par remettre un gros manuscrit, « un mille-feuilles », comme l'a qualifié Francis, à l'Institut en décembre

---

2. Ce qui m'amène à une remarque de chercheure : un projet sert à convenir d'une recherche mais il ne devrait pas servir à l'évaluer de façon trop serrée. L'arbre ressemble rarement à la graine. Un projet c'est un paquet de graines. On peut avoir une idée de ce qu'il va donner, une idée assez précise, même, mais il faut ensuite composer avec les événements. Parfois ça rate, parfois ça réussit ; il y a toujours un risque dans la semaille. Il me semble qu'ensuite il faut évaluer l'effort pour l'effort, le jardin pour le jardin et que le reste est affaire de dialogue entre le jardinier et le financier.

1984. Ensuite ce fut aux autres de le lire et il a été convenu de le diviser en deux morceaux pour la publication. Puis il a dormi un peu et moi je suis passée à autre chose, ce qui nous a fait grand bien à tous les deux.

Et la fin du poème de Prévert?

[...]
C'est alors que Picasso
qui passait par là comme il passe partout
chaque jour comme chez lui
voit la pomme et l'assiette et le peintre endormi
Quelle idée de peindre une pomme
dit Picasso
et Picasso mange la pomme
et la pomme lui dit Merci
et Picasso casse l'assiette
et s'en va en souriant
et le peintre arraché à ses songes
comme une dent
se retrouve tout seul devant sa toile inachevée
avec au beau milieu de sa vaisselle brisée
les terrifiants pépins de la réalité[1].

Et la fin de cette histoire de recherche?

La chercheure encore abasourdie prend le balai et pousse les morceaux dans le porte-poussière. «Quel sans-gêne ce Picasso! Il ne ramasse pas ses dégâts par exemple!» Puis elle éclate de rire: «Il est complètement fou! Il a mangé un alphabet!» Et il lui monte une de ces faims de pomme... Juste comme elle allait sortir s'en chercher une, on sonne à la porte. Un pépin. Il y a là un fonctionnaire, avec un formulaire.

1. Jacques Prévert, **Paroles**, p. 237. © Gallimard

BIBLIOGRAPHIE

« Anatomie de l'écriture », *Études françaises*, 18, 1, 1982, 145 p.

ARV. *Scandinavian Yearbook of Folklore* 1981, 37, 1983, 210 p.

« Le corps... entre illusions et savoirs », *Esprit*, 62, fév. 1982.

La juste part des créations. Pour une amélioration du statut socio-économique des créateurs québécois. Québec, Gouvernement du Québec, Développement culturel et scientifique, 1980, 82 p.

« La lecture », *Critère*, 6-7, 1972, 407 p.

« Prisonniers du mois », *Communications*, Amnistie Internationale, 2, 12, déc. 1980, p. 3.

« Prisonniers du mois », *Communications*, Amnistie Internationale, 4, 7, juil. 1982, p. 3.

« Prisonniers du mois », *Communications*, Amnistie Internationale, 5, 3, mai 1983, p. 3.

« Les Québécois et la lecture de livres », *Chiffres à l'appui*, 1, 1, 1983, 5 p.

AARNE, Antti et Stith THOMPSON.
The Types of the Folklore. A Classification and Bibliography. Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 1973, 588 p. (Coll. FF Communications, n° 184).

ADELS.
« Culture et pratiques ouvrières », *Les Cahiers de l'Atelier*, 3, 1979.

ANDERSON, Walter.
« Ein Volkskundliches Experiment », *FFC*, 60, 141, 1951, p. 1-45.

BABOULIN, Jean-Claude.
« Graffitis [illegible] », *Autrement*, 16, 1978, p. 146-149.

BACH[illegible].
La [illegible] *de l'espace*. Paris, Presses universitaires de France, 1978, 215 p.

BARON, Henry.
« La bibliothèque de l'homme cultivé », *Le Particulier*, 202-203, oct. 1984, 145 p.

BARTLETT, F.C.
Remembering. A Study in Experimental and Social Psychology. Londres, Cambridge University Press, 1972 (1re éd. 1932), x-317 p.

BAUDINET, Marie-José.
« L'incarnation, l'image, la voix », *Esprit*, 62, 1982, p. 188-199.

BAUMAN, Richard et Joel SHERZER (éd.).
Explorations in the Ethnography of Speaking. Londres, Cambridge University Press, 1977, 501 p.

BEAULIEU, André et Jean HAMELIN.
La presse québécoise des origines à nos jours. Québec, Presses de l'Université Laval, 1973, 5 tomes.

BELL, Daniel.
« La nouvelle classe, un concept bâtard », *Revue française de sociologie*, 24, 1983, p. 705-718.

BEN CHEIKH, Abdel Kader.
«L'itinéraire lecture-écriture et la question linguistique en Tunisie», *Le Discours social*, numéro hors-série, 1976, p. 127-138.

BERG, Leila.
Reading and Loving, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1977, 136 p.

BERGERON, Alain.
Les habitudes de lecture des Québécois, Québec, Institut supérieur des sciences humaines, 1973, vi-64 p.

BERTRAND, Alain.
«Lire son journal quotidien», *Possibles*, 6-7, 1972, p. 189-407.

BETTS, Emmett Albert.
Visual Readiness in Reading, s.l., Pa. State College, 1941, 38 p.

BETTS, Emmett Albert.
Foundations of Reading Instruction: with Emphasis on Differentiated Guidance, s.l., American Book Company, 1946, 757 p.

BETTS, Emmett Albert et A.S. AUSTIN.
Visual Problems of School Children, s.l., Professional Press, 1941, 80 p.

BLOUIN, Jean.
«Les téléromans, quelle famille!», *L'Actualité*, 6, 9, sept. 1981, p. 50-57.

BONCOMPAIN, Jacques.
Le droit d'auteur au Canada. Étude critique, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 406 p.

BONVILLE, Jean de.
«La journaliste lecteur ou les sources du journaliste», *Antennes*, 19, 1980, p. 56-63.

BOUAZIS, Ch. (éd.).
Analyse de la périodisation littéraire, Paris, Éditions Universitaires, 1972, 94 p. (Coll. Encyclopédie universitaire).

BOUCHER, Francis.
Le Médecin des pauvres: du roman de Xavier de Montépin à la version orale d'Hilaire Benoît, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1983, xviii-277 p.

BOUDIGNON, F. (dessins de).
Le petit Poucet, Paris, Hatier, 1978, n.p.

BOURASSA, Jean.
«École et déplacement culturel. Réflexion préliminaire sur le phénomène de distance scolaire», dans Gaston Turcotte, Fernand Roy, Yves Bégin, Jean Bourassa, *Essai sur l'école: quelques jalons pour une problématique*, Québec, INRS-Éducation, 1980, p. 7-27.

BOURDIEU, Pierre.
«Le mort saisit le vif», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 32-33, 1980, p. 3-14.

BRUFORD, Alan.
«Memory, Performance and Structures in [illegible] Tales», *ARV, Scandinavian Yearbook of Folklore*, 37, 1981, p. 103-109.

BURGOS, Jean.
«Études et recherches sur l'imaginaire», *Circé*, 1, 1969, 288 p.

BURGOS, Jean.
«Pour Circé», *Circé*, 1, 1969, p. 5-11.

BYA, Joseph.
«Persistance de la biographie», *Le discours social*, 1, 1970, p. 23-32.

CACÉRÈS, Geneviève.
La lecture, Paris, Seuil, 1961, 220 p. (Coll. peuple et culture, n° 2).

CAILLOIS, Roger.
«De la féerie à la science-fiction», *Anthologie du fantastique*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1966, p. 7-24.

CALAME-GRIAULE, Geneviève.
Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon, Paris, Gallimard, 1968, 591 p.

CERTEAU, Michel de.
«Histoires de corps. Entretien avec ...», *Esprit*, 62, 1982, p. 179-187.

CERTEAU, Michel de et Luce GIARD.
«La culture comme on la pratique», *Le français dans le monde. D'une culture à l'autre*, 181, nov.-déc. 1983, p. 19-24.

CHALIFOUX, Jean-Pierre.
Matériaux pour une histoire du livre et de la lecture au Québec au XX^e siècle, Document de travail, Québec, IQRC, 1980, 492 p.

COUDER, Bruno et Jean LECOUIT.
Maintenant lire n'est plus un problème pour moi. Du refus de l'illettrisme au métier. Le Défi du quart-monde, Paris, Éd. Science et Service, 1983, 286 p.
DALLAIRE, Louise.
« L'éducation », dans Jean-Paul Baillargeon, *Statistiques culturelles du Québec, 1971-1982*, Québec, IQRC, 1985, p. 2.1-2.57.
DEBBAS, Danielle.
« Les romans roses qu'on dévore », *Madame au foyer*, avril 1984, p. 27-40.
DELANNOY, Pierre-Alban.
« L'image dans le livre de lecture », *Communication*, 33, 1981, p. 197-221.
DELUDE-CLIFF, Camille.
Le comportement des Québécois en matière d'activités culturelles de loisir, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1980, 113 p.
DEMERS, Pierre.
« Le sort des encyclopédies au Québec », *Éducation Québec*, 11, 6, 1981, p. 10-15.
DERRIDA, Jacques.
L'écriture et la différence, Paris, Seuil, 1979, 436 p. (Coll. Points, n° 100).
Des RIVIÈRES, Marie-José.
« Les journaux et les périodiques », dans Jean-Paul Baillargeon, *Statistiques culturelles du Québec, 1971-1982*, Québec, IQRC, 1985, p. 4.1-4.46.
Des RIVIÈRES, Marie-José.
« Les livres et les brochures », dans Jean-Paul Baillargeon, *Statistiques culturelles du Québec, 1971-1982*, Québec, IQRC, 1985, p. 3.1-3.82.
Des RIVIÈRES, Marie-José.
« Quelle littérature lisait-on dans *Châtelaine* (1969-1975)? », *Études littéraires*, 2, 1982, p. 201-214.
DOMAN, Glenn.
J'apprends à lire à mon bébé, Verviers, Marabout, 1981, 158 p. (Coll. Marabout Service, n° 481).
DORAIS, Fernand.
« La lecture gréco-romaine des textes », *Possibles*, 6-7, 1972, p. 65-74.
DUNDES, Alan.
Analytic Essays in Folklore, La Haye, Mouton, 1975, xii-265 p.
DUNDES, Alan.
Interpreting Folklore, Bloomington, Indiana University Press, 1980, xiv-304 p.
DUNDES, Alan.
The Study of Folklore, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1965, 481 p.
DUNDES, Alan.
When you're up to your ASS in Alligators. More Urban Folklore from the Paperwork Empire, Detroit, Wayne State University Press, 1987, 272 p.
DURAND, Gilbert.
« L'exploration de l'imaginaire », *Circé*, 1, 1969, p. 15-45.
DURAND, Yves.
« La formulation expérimentale de l'imaginaire et ses modèles », *Circé*, 1, 1969, p. 151-248.
DURAS, Marguerite.
« Le mot lilas presque haut comme il est large », *Outside*, Paris, Albin Michel, 1981, p. 24-26.
ECO, Umberto.
Le nom de la rose, Paris, Grasset, 1983, (d'abord paru en italien sous le titre *Il nome della rosa*, Gruppo Editoriale Fabbri-Bompiani, 1950), 634 p. (Coll. Livre de poche, no 5859).
EFEL, Françoise.
« Texture — Le corps et l'é-crit », *Cahiers CERT-CIRCE*, 10, 1981, p. 60-64.
ESCARPIT, Robert.
L'écrit et la communication, Paris, Presses Universitaires de France, 1978, 128 p. (Coll. Que sais-je? n° 1546).
ESCARPIT, Robert.
La faim de lire, Paris, Unesco et Presses Universitaires de France, 1973, 169 p.
ESCARPIT, Robert.
La révolution du livre, Paris, Unesco, Presses Universitaires de France, 1969, 168 p.
FALARDEAU, Jean-Charles.
« Savoirs savants et savoirs populaires », *Questions de culture*, 1, 1981, p. 35-46.

FÉVRIER, James G.
Histoire de l'écriture, Paris, Payot, 1948, 608 p.

FORTIN, Andrée et Robert LAPLANTE
« Choisir la vie plutôt que les livres », *Possibles*, 4, 3, 1980, p. 237-250.

FRED
Philémon et le château suspendu, Paris, Dargaud, 1973, 47 p.

FRED
Philémon, le voyage de l'incrédule, Paris, Dargaud, 1974, 47 p.

FRED
Philémon à l'heure du second T, Paris, Dargaud, 1975, 48 p.

FRED
L'âne en Atoll, Paris, Dargaud, 1977, 48 p.

GAILLARD, Françoise
« La périodisation comme découpage de l'objet », dans Ch. Bonazis, *Analyse de la périodisation littéraire*, Paris, Éditions universitaires, 1972, p. 11-22.

GALARNEAU, Claude
« Livre et société à Québec (1760-1859) : état de la recherche », dans Yvan Lamonde, *L'imprimé au Québec. Aspects historiques (18e-20e siècles)*, Québec, IQRC, 1983, p. 127-144. (Coll. *Culture savante*, nº 2).

GAMARRA, Pierre
La lecture : pourquoi faire? Le livre et l'enfant, Tournai, Casterman, 1976, 151 p.

GARVIN, Paul
Literacy as a Problem in Language and Culture, Washington, Georgetown University Press, 1954, p. 117-129. (Coll. Georgetown University Monograph Series on Languages and Linguistics, nº 7).

GARVIN, Paul
« The Role of the « High Culture » in a Complex Society », *Rencontre annuelle de l'American Anthropological Association*, 1979, 9 p.

Groupe de recherche en littérature orale de l'E.R.A. 246 du CNRS
Le conte. Pourquoi? Comment?, Paris, Éd. du CNRS, 1984, 629 p.

HALBWACHS, Maurice
Les cadres sociaux de la mémoire, Paris, Mouton, 1976, xviii-298 p. (Coll. Archontes, nº 5).

HALBWACHS, Maurice
La mémoire collective, Paris, Presses universitaires de France, 1968, xxiv-204 p.

HAUTECOEUR, Jean-Paul
Alpha 80. Compte rendu du séminaire, Québec, ministère de l'Éducation du Québec, DGEA, 1981, 276 p.

HAUTECOEUR, Jean-Paul
Alpha 80, Québec, ministère de l'Éducation du Québec, DGEA, 1982, v-372 p.

HAUTECOEUR, Jean-Paul
Alpha 82, Québec, ministère de l'Éducation du Québec, DGEA, 1982, ii-422 p.

HAUTECOEUR, Jean-Paul
Analphabétisme et alphabétisation au Québec, Québec, ministère de l'Éducation du Québec, DGEA, 1978, 222 p.

HAUTECOEUR, Jean-Paul
Pratiques d'alphabétisation, Québec, ministère de l'Éducation du Québec, DGEA, 1982, 408 p.

HAZARD, Paul
Les livres, les enfants et les hommes, Paris, Hatier, 1967, 222 p.

HOGGART, Richard
The Uses of Literacy. Aspects of Working-Class Life, with Special References to Publications and Entertainments, Londres, Chatto & Windus, 1957, 319 p.

HOPPAL, Mihály
A Case Study of Adaptation in Folk Narratives — Tolstoy's Tale in the Hungarian Oral Tradition, Duplicata au carbone obtenu de l'auteur, 26 p.

HOPPAL, Mihály
« From Structuralism to Ethnosemiotics », *The Future of Structuralism, Intercongress of the International Union of Anthropological and Ethnological Sciences*, Amsterdam, 22-25 avril 1981, 27 p.

HOPPAL, Mihály
« Genre and Context in Narrative Event. Approaches to Verbal Semiotics », dans L. Honko et V. Voigt, *Genre, Structure and Reproduction in Oral Literature*, Budapest, 1980, p. 107-128.

HORST, Brian van der
« Cartographer of consciousness », *Omni*, 12, 2, 1980, p. 55-58.

HOUSTON, Rab
« Literacy and Society in the West », *Social History*, 8, 3, oct. 1983, p. 269-293.

HYMES, Dell
« Ways of Speaking », dans Richard Bauman et Joel Sherzer, *Explorations in the Ethnography of Speaking*, Londres, Cambridge University Press, 1977, p. 433-451.

Institut de la littérature et de techniques artistiques de masse et Semaine de recherche et d'action culturelle de Bordeaux
La profession d'écrivain, Bordeaux, Sobodi, 1968, 32 p.

JACCARD, Roland
L'exil intérieur. Schizoïdie et civilisation, Paris, Presses universitaires de France, 1978, 159 p. (Coll. Points, n° 95).

JOUSSE, Marcel
L'anthropologie du geste, Paris, Gallimard, 1974, 410 p.

JOUSSE, Marcel
La manducation de la parole (L'Anthropologie du geste, II), Paris, Gallimard, 1975, 287 p.

JOUSSE, Marcel
Le parlant, la parole et le souffle (L'Anthropologie du geste, III), Paris, Gallimard, 1978, 329 p.

KVIDELAND, Reimund
« Verbal Transmission in the Process of Enculturation », *Ethnologia Scandinavica*, 1979, p. 36-48.

LABELLE, Ronald
« L'histoire de vie : témoignage individuel ou reflet d'une collectivité », *Rencontre annuelle de l'Association canadienne pour les études de folklore*, Halifax, 24 mai 1981, 8 p.

LABRIE, Patricia
« La francisation des logiciels », *Colloque terminologie et communication*, Montréal, fév. 1984, 11 p.

LABRIE, Vivian
ABC : Trois constats d'alphabétisation de la culture, Québec, IQRC, 1986, 241 p.

LABRIE, Vivian
« Cartographie et analyse graphique de l'univers physique du conte à odyssée », dans Groupe de recherche en littérature orale de l'E.R.A. 246 du CNRS, *Le Conte. Pourquoi? Comment?*, Paris, Éd. du CNRS, 1984, p. 545-582.

LABRIE, Vivian
« La culture écrite dans la société de tradition orale : le cas de Tracadie, N.-B. », dans Ronald Labelle et Lauraine Léger (éd.), *En r'montant la tradition. Hommage au père Anselme Chiasson*, Moncton, Éd. d'Acadie, 1982, p. 149-164.

LABRIE, Vivian
« La faim de lire, littéralement », *Études littéraires*, 2, 1982, p. 243-264.

LABRIE, Vivian
« Les habitudes de lecture des personnages du conte populaire : le héros est-il analphabète? », *Rencontre annuelle de l'Association Canadienne pour les études de folklore*, Halifax, 23 mai 1981, 14 p.

LABRIE, Vivian
« L'imprimé et les traditions orales : réflexion sur le problème et exemples de méthode », dans Yvan Lamonde, *L'imprimé au Québec. Aspects historiques (18ᵉ-20ᵉ siècles)*, Québec, IQRC, 1983, p. 53-76. (Coll. Culture savante, n° 2).

LABRIE, Vivian
« The Itinerary as a Possible Memorized Form of the Folktale », *ARV. Scandinavian Yearbook of Folklore*, 37, 1981, p. 89-102.

LABRIE, Vivian
Précis de transcription de documents d'archives orales, Québec, IQRC, 1982, 217 p. (Coll. Instruments de travail, n° 4).

LABRIE, Vivian
« Le principe de la relativité du temps dans l'univers des contes merveilleux », *Rencontre annuelle de l'Association canadienne pour les études de folklore*, Montréal, 6 juin 1980.

LABRIE, Vivian
La Tradition du conte populaire au Canada français : circonstances de la circulation et fonctionnement de la mémorisation. Thèse de doctorat d'État, Université Paris V (René Descartes), 1978, xxiii-624 p.

LABRIE, Vivian
« Trois regards incultes sur l'église Saint-Coeur de Marie suivis d'une réflexion sur l'écrit, le corps et le jaillissement expressif », dans Benoît Lacroix et Jean Simard, *Religion populaire, religion de clercs?*, Québec, IQRC, 1984, p. 101-130 (Coll. Culture populaire, n° 2).

LAGRAVE, H.
« Du côté du spectateur : temps et perception sociale », *Le discours social*, 5, 1975, p. 89-99.

LAGRAVE, Jean-Paul de
« A-lecture et a-graphie au Québec », *Antennes*, 19, 1980, p. 5-9.

LALIVE D'EPINAY, Christian, en collaboration avec Michel BASSAND, Étienne CHRISTIE et Dominique GROS
« Persistance de la culture populaire dans les sociétés industrielles avancées », *Revue française de sociologie*, 23, 1, 1982, p. 87-109.

LAMONDE, Yvan
L'imprimé au Québec. Aspects historiques (18e-20e siècles), Québec, IQRC, 1983, 368 p. (Coll. Culture savante, n° 2).

LAPERRIÈRE, Micheline et Serge WAGNER
L'alphabétisation à repenser. L'expérience du Carrefour d'éducation populaire de Pointe St-Charles. Relation et réflexions générales, Montréal, Le Carrefour d'éducation populaire, 1980, 322 p.

LAURENT, Donatien
« The Mnemonic Process of a Breton Storyteller », ARV, *Scandinavian Yearbook of Folklore*, 37, 1981, p. 111-115.

LECOURS, André Roch et Jean-Luc NESPOULOUS
« Biologie de l'écriture », *Études françaises*, 18, 1, 1982, p. 33-45.

LECOUTEUX, Claude
« Aspects mythiques de la Montagne au Moyen Âge », *Journées en hommage anniversaire à Charles Joisten. Les récits légendaires de la Montagne en domaine européen. Comparaison avec d'autres milieux*, Grenoble, 29 et 30 mars 1982, 16 p.

LEENHARDT, Jacques
« Périodisation et typologie », dans Ch. Bouazis, *Analyse de la périodisation littéraire*, Paris, Éditions universitaires, 1972, p. 23-28.

LEENHARDT, Jacques et Pierre JOZSA
Lire la lecture. Essai de sociologie de la lecture, Paris, Le Sycomore, 1982, 422 p.

LEROY LADURIE, E. et M. DEMONET
« Alphabétisation et stature », *Annales*, 35, 6, 1980, p. 1329-1332.

LONGTIN, Pierre
« Notes sur le visible et le lisible », *Possibles*, 6-7, 1972, p. 9-13.

LORAYNE, Harry et Jerry LUCAS
The Memory Book, Londres, Wyndham Publications Ltd, 1976, 207 p.

MacDONALD, D.A.
« Some Aspects of Visual and Verbal Memory in Gaelic Storytelling », ARV, *Scandinavian Yearbook of Folklore*, 37, 1981, p. 117-124.

MAFFESOLI, Michel
« Le rituel et la vie quotidienne comme fondements des histoires de vie », *Cahiers internationaux de sociologie*, 69, 1980, p. 341-349.

MAHEU, Robert et Claude SAINT-GERMAIN
L'analphabétisme au Québec. Résultat d'un sondage, Québec, Gouvernement du Québec, 1984, [illegible] p. (Coll. Études et analyses).

MALMQUIST, Eve
Les difficultés d'a[illegible] Armand Colin, 1976, 287 p. (Coll. Bourrelier Éducation [illegible]

MALO, Thérèse et L. M. V[illegible]
« Bibliographies som[illegible] pédagogie et la psychosociologie de la lecture », *Possib*[illegible]-7, 1972, p. 238-26[illegible]

MANDROU, Robert
De la culture populaire aux 17e et 18e siècles. La Bibliothèque bleue de Troyes, Paris, Stock, 1975, 262 p.

MANGUEL, Alberto et Gianni GVADALUPI

The Dictionary of Imaginary Places. Toronto, Lester et Orpen Dennys Ltd, 1980, 438 p.

MARANDA, Pierre

« The Dialectic of Metaphor : An Anthropological Essay on Hermeneutics », dans S.R. Suleiman et I. Crosman, *The Reader in the Text : Essays on Audience and Interpretation*. Princeton, Princeton University Press, 1980, p. 183-204.

MAREUIL, André

Littérature et jeunesse d'aujourd'hui. Paris, Flammarion, 1971, 316 p.

MATHIOT, Madeleine

« The Self-Disclosure Technique for Ethnographic Elicitation » dans Michael Horzfeld et Margot Lenhart, *Proceedings of the Fifth Annual Meeting of the Semiotic Society of America*. Lubbock (Texas), Planum Publishing Co., 1980.

MAYR, Albert

« L'aménagement harmonique du temps vécu », *Diogène*, 122, 1983, p. 49-69.

Ministère de la Culture, Service des études et recherches

Pratiques culturelles des Français. Description socio-démographique. Évolution 1973-1981. Paris, Dalloz, 1982, 438 p.

MONJARDET, Dominique

« La pensée utopique et les couches moyennes : quelques hypothèses », *Sociologie du travail*, 1, 1984, p. 50-63.

MORIN, Edgar et M. PIATELLI-PALMARINI

L'unité de l'homme. 3. Pour une anthropologie fondamentale. Paris, Seuil, 1978, 364 p. (Coll. Points, n° 93).

MORIN, Louis

La méthodologie de l'histoire de vie, deuxième partie. Québec, Institut supérieur des sciences humaines, 1974, ii-55 p. (Coll. Instruments de travail, n° 3).

MORIN, Yvan

« Les bibliothèques privées à Québec d'après les inventaires après décès (1800-1819) », dans Yvan Lamonde, *L'imprimé au Québec : Aspects historiques (18e-20e siècles)*. Québec, IQRC, 1983, p. 145-165. (Coll. Culture savante, n° 2).

NICOLAISEN, W.F.H.

« The Structure of Narrated Time in the Folktale », dans Groupe de recherche en littérature orale de l'E.R.A. 246 du CNRS, *Le Conte. Pourquoi? Comment?* Paris, Éd. du CNRS, 1984, p. 417-436.

NICOLAISEN, W.F.H.

« Time in Folk-Narrative », dans Venetia J. Newall, *Folklore Studies in the Twentieth Century*. Woodbridge, Suffolk, D.S. Brewer, 1980, p. 314-319.

NOEL, Émile

« Le corps, le signe et l'objet... imaginé », *Cahiers CERT-CIRCE*, 10, 1981, p. 27-34.

ONG, Walter J.

Retrouver la parole. Paris et Montréal, Mame et HMH, 1971, 318 p.

OUELLET, Lise et Réjean PLAMONDON

Zoups. Laval, Mondia, 1981, 16 p.

OVERLY, Norman V.

« Exploring Settings as Source for Global/Community Curriculum », *Rencontre annuelle de l'American Educational Research Association*. Montréal, avril 1983, 13 p.

OXENHAM, John

Literacy. Writing, Reading and Social Organisation. Londres, Routledge & Kegan Paul, 1980, x-141 p. (Coll. Language and Society Series).

PERLS, Frederick

Gestalt Therapy Verbatim. Toronto, Bantam Books, 1972 (1re éd., Real People Press, 1969), 306 p.

PERLS, Frederick

In an Out of the Garbage Pail. Toronto, Bantam Books, 1972 (1re éd., Real People Press, 1969), 298 p.

PIGEOT, Jacqueline

Michiyuki-Bun. Poétique de l'itinéraire dans la littérature du Japon ancien. Paris, Maisonneuve et Larose, 1982, 380 p.

PLATON

Le Banquet. Phèdre. Paris, Garnier-Flammarion, 1964, 188 p.

PRÉVERT, Jacques.
Paroles, Paris, Gallimard, 1972, 252 p. (Coll. Folio, nº 762).
PUECH, Jean-Benoît.
La bibliothèque d'un amateur, Paris, Gallimard, 1978, 161 p.
RAGON, Michel.
« Littératures prolétaires », *Autrement*, 16, 1978, p. 158-165.
RICHAUDEAU, François et Georges RÉMOND.
Je deviens un vrai lecteur, Montréal, France-Amérique, 1980, 296 p.
ROBINE, Nicole.
Les jeunes travailleurs et la lecture, Paris, La Documentation Française, 1984, 266 p.
ROBINET, André.
« Informatique, lettres, enseignement et société », *Revue de l'Institut de Sociologie*, 3-4, 1980, p. 499-513.
ROY, Antoine.
Les lettres, les sciences et les arts au Canada sous le régime français. Essai de contribution à l'histoire de la civilisation canadienne, Paris, Jouve & Cie, 1930, xvi-292 p.
ROY, Caroline.
« La journée des citadins », *Futuribles*, 74, fév. 1984, p. 36-49.
ROY, Jean-Pierre.
« Phénoménologie, lecture et idéologie chez Bachelard », *Possibles*, 6-7, 1972, p. 111-132.
SAMUELS, Mike et Nancy SAMUELS.
Seeing with the Mind's Eye. The History, Techniques and Uses of Visualization, New York, Random House, 1979, xx-331 p.
SANT N.-A. Rivé.
Alphabétiser en créole, Québec, ministère de l'Éducation du Québec, DGEA, 1981, 155 p.
SAVARD, Raymonde et Annide OLEINIZACK.
« Enquête sur la lecture auprès des étudiants d'un CEGEP », *Possibles*, 6-7, 1972, p. 233-257.
SCHNEIDER, Daniel.
« Les illettrés invisibles », *Le Monde*, 11 octobre 1981, p. iv-v.
SCHREIBER, Peter A.
« On the Acquisition of Reading Fluency », *Journal of Reading Behavior*, 12, 3, p. 177-186.
Service des études et recherches du ministère de la Culture.
« Les Français et le livre », *Développement culturel*, 52, oct. 1982, 4 p.
SMITH, Frank.
Comment les enfants apprennent à lire. Recherches sur l'apprentissage de la lecture, Montréal, France-Amérique, 1981, 169 p.
SPRADLEY, James P. et David W. McCURDY.
The Cultural Experience. Ethnography in a complex Society, Chicago, Science Research Associates Inc., 1972, x-246 p.
STUBBS, Michael.
Language and Literacy. The Sociolinguistics of Reading and Writing, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1981, xii-188 p.
TERSAC, Hélène et Renate MAGNIER.
Petit Jean va dans la lune, Paris, Grasset, 1976, n.p.
TÉTREAULT, Raymond.
Le livre dans la vie de l'enfant. Actes du colloque (Sherbrooke, 2 au 4 juin 1977), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1978, 195 p.
THÉRIEN, Gilles.
« Petite sémiologie de l'écrire », *Études françaises*, 18, 1, 1982, p. 5-19.
THOMAS, Gérald.
Les deux traditions. Le conte populaire chez les Franco-Terreneuviens, Montréal, Bellarmin, 1983, 479 p.
TOLKIEN, J.R.R.
« On Fairy-Stories », *Tree and Leaf*, Londres, Unwin Books, 1975, p. 11-79.
VASTEL, Michel.
« On demande des lecteurs », *Autrement*, 7, 1977, p. 6-14.
VIAU, Serge.
« Les groupes Alpha », *Perspectives*, 23, 37, 1981, p. 3-4.
YAGUELLO, Marina.
Alice au pays du langage. Pour comprendre la linguistique, Paris, Seuil, 1981, 218 p.

LISTE DES DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES

1. Jeu énigme proposé aux lecteurs du Bulletin de l'IQRC incluant le carnet de lectures dont il est question dans cet essai — 99
2. *Petit loup va dans la lune* — 162
3. *Philémon et le château suspendu* — 174
4. *L'âne en Atoll* — 174
5. *Philémon à l'heure du second T* — 176
6. *Le voyage de l'incrédule* — 179
7. *L'âne en Atoll* — 198
8. *Le voyage de l'incrédule* — 199
9. Signet conçu pour la promotion de la collection Folio (Éditions Gallimard). Dessin de Henri Galeron — 217
10. *Le petit Poucet* — 233
11. Carte laissée en échange d'un don à une personne sourde-muette — 249

LISTE DES TABLEAUX

1. Objets de lecture mentionnés par les témoins pendant l'entrevue — 93
2. Sous-carnet «femme» du carnet de lectures — 106
3. Sous-carnet «1972» du carnet de lectures — 107
4. Sous-carnet «sciences sociales» du carnet de lectures — 109
5. Sous-carnet «métier» du carnet de lectures — 110
6. Sous-carnet «identité québécoise» du carnet de lectures — 114
7. Sous-carnet «personnalité» du carnet de lectures — 116
8. Ouvrages mentionnés 5 fois et plus comme indices — 119
9. Ouvrages non mentionnés comme indices — 120
10. Les répondants du jeu énigme — 122
11. Répartition des répondants selon l'âge et le sexe — 123
12. Nombre moyen de livres et d'auteurs du carnet de lectures lus par les répondants — 124
13. Livres lus par les répondants — 125
14. Ouvrages lus par tous les sujets d'un groupe de répondants mais non par tous les sujets d'un autre groupe — 127
15. Nombre moyen de livres et d'auteurs étrangers aux répondants — 127
16. Ouvrages inconnus de tous les sujets d'un groupe de répondants mais connus par d'autres répondants — 129
17. Exemples de visualisations synesthésiques de l'alphabet — 223

LISTE DES FIGURES

1. Lecteur lisant dans son environnement psycho-social : matière des deux ouvrages «ABC et Alphabétaire» 12
2. Matière du premier ouvrage : ABC 13
3. Quatrième essai : *Chacun dans son fauteuil : deux portraits de lecteurs* 14
4. Cinquième essai : *Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es : la vie et les livres* 15
5. Sixième essai : *Le lecteur absent ou l'entrée dans les mondes seconds* 15
6. Septième essai : *La transmission des œuvres* 16
7. Répartition des conteurs inventoriés aux Archives de folklore de l'Université Laval jusqu'au milieu des années 1960 d'après l'importance du répertoire recueilli 24
8. Courbes comparées d'avoirs en livres et de répertoires narratifs 25
9. Synthèse «paysage» des lieux du savoir-lire 90
10. Des altitudes variées de savoir-lire 91
11. Répartition des livres du carnet de lectures selon le nombre de répondants qui les ont lus 124
12. Ensembles des livres lus par tous les sujets d'un groupe de répondants 126
13. Répartition des livres du carnet de lectures selon le nombre de répondants desquels ils sont inconnus 128
14. Chronologie de la vie de la personne auteure du carnet de lectures 147
15. Correspondance entre la vie et les livres de la personne auteure du carnet de lectures 148
16. Évolution de 1972 à 1982 de l'activité lectrice de la personne auteure du carnet de lectures 152
17. Fréquence annuelle des lectures de la personne auteure du carnet de lectures 153
18. Répartition mensuelle de 1972 à 1982 des lectures de la personne auteure du carnet de lectures 154
19. Lecteurs à la bibliothèque 167
20. Lectrice dans un bureau 168
21. Lecteurs à la maison 168
22. Lecteur au restaurant 168
23. Lecteur au centre commercial 168
24. Lecteurs à la gare d'autobus 168
25. Lecteurs dans l'autobus 168
26. La posture, le regard et le livre 169
27. De la page aux signes à l'image 171
28. Le lecteur spectateur 183
29. Croquis du décor du *Roi se meurt* fait pendant l'entrevue 188
30. Détail de la meurtrière 190
31. L'endroit de la salle du trône à deux envers 193
32. Le dedans et le dehors 204
33. Un lecteur choisi au hasard… 205
34. … poursuit sa lecture 206
35. Le N inversé du regard 206

36. Nouveau chapitre 206
37. La fin du livre 207
38. Un commun dénominateur aux histoires à deux mondes 208
39. La parole 209
40. La pensée 209
41. [illegible] 209
42. Un vitrail de l'église Saint-Cœur de Marie à Québec 210
43. [illegible] un livre 212
44. Premier essai : « *Il faut lire* » *ou les dessous de Zouzou* 212
45. Deuxième essai : *Où en sommes-nous avec la parole?* 213
46. Troisième essai : *L'espace à lire ou la cité alphabétisée* 214
47. Quatrième essai : *Chacun dans son fauteuil : douze portraits de lecteurs* 215
48. Cinquième essai : *Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es : la vie et les livres* 216
49. Sixième essai : *Le lecteur absent ou l'entrée dans les mondes seconds* 216
50. Septième essai : *La transmission des œuvres* 217
51. Un caractère et sa musique 222
52. L'arbre avait beaucoup de feuilles 225
53. « Cactus » 227
54. Représentations élémentaires 228
55. Les fourmis rangeuses de mots 228
56. Modèle de transmission de l'image mentale 230
57. Duplication et expression de l'ADN (dessin inspiré d'une illustration de Lloyd Townsend et Ellen Kuzdro parue dans le *National Geographic* de décembre 1984, p. 824) 231
58. Les éléments d'une histoire se mettent en place 232
59. L'histoire constituée 232
60. Formation de la suite verbale 232
61. Verbalisation 232
62. Formation de la nouvelle représentation de l'histoire 232
63. Nouvelle représentation personnelle et mémorisable de l'histoire 232
64. Les parlants et la parole soufflée dans l'air du temps 241

LES PUBLICATIONS DE L'IQRC*

I. Les conditions féminine et masculine; les générations; la famille

1. Denise Lemieux et Lucie Mercier. *La recherche sur les femmes au Québec : bilan et bibliographie*. Coll. « Instruments de travail » n° 5, 1982, 339 pages. — 14,25 $
2. Renée Cloutier, Gabrielle Lachance, Denise Lemieux, Madeleine Préclaire et Luce Ranger-Poisson. *Femmes et culture au Québec*. Coll. « Documents préliminaires » n° 3, 1982, 107 pages. — 6,00 $
3. Alain Vinet, Francine Dufresne et Lucie Vézina. *La condition féminine en milieu ouvrier : une enquête*. Coll. « Identité et changements culturels » n° 3, 1982, 222 pages. — 18,50 $
4. Yolande Cohen. *Les thèses québécoises sur les femmes*. Coll. « Instruments de travail » n° 7, 1983, 124 pages. — 8,00 $
5. Denise Lemieux. *Les petits innocents. L'enfance en Nouvelle-France*. 1985, 205 pages. — 12,00 $
6. Fernand Dumont, dir. *Une société des jeunes?* 1986, 397 pages. — 14,50 $
7. Brault, Marie-Marthe T. *Du loisir à l'innovation. Les associations volontaires de personnes retraitées*. Coll. « Documents de recherche » n° 15, 1987, 176 pages. — 15,00 $

II. Les communautés ethnoculturelles

1. David Rome, Judith Nefsky et Paule Obermeir. *Les Juifs du Québec — Bibliographie rétrospective annotée*. Coll. « Instruments de travail » n° 1, 1981, 319 pages. — 13,00 $
2. Gary Caldwell et Éric Waddell, dir. *Les anglophones du Québec : de majoritaires à minoritaires*. Coll. « Identité et changements culturels » n° 1, 1982, 482 pages. — 14,00 $
3. Gary Caldwell et Éric Waddell, editors. *The English of Quebec : from majority to minority status*. Coll. « Identité et changements culturels » n° 2, 1982, 466 pages. — 14,00 $
4. Gary Caldwell. *Les études ethniques au Québec — Bilan et perspectives*. Coll. « Instruments de travail » n° 8, 1983, [illegible] pages. — 10,50 $
5. Honorius Provost. *Les premiers Anglo-Canadiens à Québec — Essai de recensement (1759-1775)*. Coll. « Documents de recherche » n° 1, 2e édition, 1984, 71 pages. — 7,50 $

* Le prix des publications est sujet à modification sans préavis.

6. Tina Ioannou, *La communauté grecque du Québec*. Coll. «Identité et changements culturels» n° 4, 1984, 337 pages. 18.00 $
7. Pierre Anctil et Gary Caldwell, *Juifs et réalités juives au Québec*, 1984, 371 pages. 20.00 $
8. Richard Dominique et Jean-Guy Deschênes, *Cultures et sociétés autochtones du Québec. Bibliographie critique*. Coll. «Instruments de travail» n° 11, 1985, 221 pages. 19.50 $
9. Ronald Rudin, *The Forgotten Quebecers. A History of English-Speaking Quebec, 1759-1980*, 1985, 315 pages. 14.00 $
10. Ronald Rudin, *Histoire du Québec anglophone, 1759-1980*. Traduit de l'anglais par Robert Paré, 1986, 332 pages. 15.00 $
11. Denise Helly, *Les Chinois à Montréal, 1877-1951*, 1987, 315 pages. 20.00 $

III. La culture populaire

1. Yvan Lamonde, Lucia Ferretti et Daniel Leblanc, *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920): bilan historiographique*. Coll. «Culture populaire» n° 1, 1982, 178 pages. 9.00 $
2. Danielle Nepveu, *Les représentations religieuses au Québec dans les manuels scolaires de niveau élémentaire* (1950-1960). Coll. «Documents préliminaires» n° 1, 1982, 97 pages. 6.50 $
3. Jean-Pierre Dupuis, Andrée Fortin, Gabriel Gagnon, Robert Laplante et Marcel Rioux, *Les pratiques émancipatoires en milieu populaire*. Coll. «Documents préliminaires» n° 2, 1982, 178 pages. 9.00 $
4. Jean Bourassa, *Le travailleur minier, la culture et le savoir ouvrier*. Coll. «Documents préliminaires» n° 4, 1982, 79 pages. 5.25 $
5. Sophie-Laurence Lamontagne, *L'hiver dans la culture québécoise (XVIIe-XIXe siècles)*, 1983, 197 pages. 11.50 $
6. Joseph Laliberté, *Agronome-colon en Abitibi*. Coll. «Littérature quotidienne» n° 1, 1983, 157 pages. 12.00 $
7. Benoît Lacroix et Jean Simard, *Religion populaire, religion de clercs?* Coll. «Culture populaire» n° 2, 1984, 444 pages. 22.00 $
8. Benoît Lacroix et Madeleine Grammond, *Religion populaire au Québec. Typologie des sources — Bibliographie sélective* (1900-1980). Coll. «Instruments de travail» n° 10, 1985, 175 pages. 15.00 $
9. Andrée Fortin, *Le Rézo. Essai sur les coopératives d'alimentation au Québec*. Coll. «Documents de recherche» n° 5, 1985, 282 pages. 17.00 $
10. Jean-Pierre Dupuis, *Le ROCC de Rimouski. La recherche de nouvelles solidarités*. Coll. «Documents de recherche» n° 6, 1985, 282 pages. 17.00 $
11. Centre populaire de documentation de Montréal, *Le choc du passé. Les années trente et les sans travail. Bibliographie sélective annotée*. Coll. «Documents de recherche» n° 11, 1986, 186 pages. 15.00 $
12. Yvan Lamonde et Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal 1889-1919. Un lieu de culture urbaine*, 1986, 231 pages. 17.00 $
13. Thérèse Beaudoin, *L'été dans la culture québécoise, XVIIe-XIXe siècles*. Coll. «Documents de recherche» n° 10, 1987, 235 pages. 20.00 $

IV. La création et la diffusion de la culture

1. Jean-Robert Faucher, André Fournier et Gisèle Gallichan, *L'information culturelle dans les médias électroniques*. Coll. «Diagnostics culturels» n° 1, 1981, 167 pages. 7.00 $
2. Angèle Dagenais, *Crise de croissance: le théâtre au Québec*. Coll. «Diagnostics culturels» n° 2, 1981, 73 pages. 5.00 $
3. Yvan Lamonde et Pierre-François Hébert, *Le cinéma au Québec — Essai de statistique historique (1896 à nos jours)*. Coll. «Instruments de travail» n° 2, 1981, 481 pages. 18.00 $
4. François Colbert, *Le marché québécois du théâtre*. Coll. «Culture savante» n° 1, 1982, 112 pages. 8.00 $

5. Jean-Pierre Charland et Nicole Thivierge. *Bibliographie de l'enseignement professionnel au Québec (1850-1980)*. Coll. «Instruments de travail» n° 3. 1982. 284 pages. 14.00 $
6. Vivian Labrie. *Précis de transcription de documents d'archives orales*. Coll. «Instruments de travail» n° 4. 1982. 220 pages. 11.00 $
7. Sylvie Tellier. *Chronologie littéraire du Québec*. Coll. «Instruments de travail» n° 6. 1982. 352 pages. 18.50 $
8. Jean-Pierre Charland. *Histoire de l'enseignement technique et professionnel*. 1982. 485 pages. 25.50 $
9. Nicole Thivierge. *Écoles ménagères et instituts familiaux : un modèle féminin traditionnel*. 1982. 478 pages. 25.50 $
10. Yvan Lamonde. *L'imprimé au Québec : aspects historiques (18e-20e siècles)*. Coll. «Culture savante» n° 2. 1983. 370 pages. 18.00 $
11. Yvan Lamonde. *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*. Coll. «Instruments de travail» n° 9. 1983. 278 pages. 17.00 $
12. Claude Savary, dir. *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*. 1984. 353 pages. 17.00 $
13. Pierre Lavoie. *Pour suivre le théâtre au Québec. Les ressources documentaires*. Coll. «Documents de recherche» n° 4. 1985. 521 pages. 22.00 $
14. Jacques Dufresne, Fernand Dumont et Yves Martin. *Traité d'anthropologie médicale. L'institution de la santé et de la maladie*. Presses de l'Université du Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, Presses Universitaires de Lyon. 1985. XVII-1 245 pages. 59.95 $
15. Léon Bernier et Isabelle Perrault. *L'artiste et l'œuvre à faire*. «La pratique de l'art 1». 1985. 518 pages. 30.00 $
16. Marcel Fournier. *Les générations d'artistes* suivi d'entretiens avec Robert Roussil et Roland Giguère. «La pratique de l'art 2». 1986. 202 pages. 18.00 $
17. Yvan Lamonde et Esther Trépanier. *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*. 1986. 320 pages. 24.50 $
18. Vivian Labrie. ABC : *Trois constats d'alphabétisation de la culture*. 1986. 246 pages. 29.00 $
19. Maurice Lemire, dir. *L'institution littéraire*. IQRC et CRELIQ. 1986. 217 pages. 19.50 $
20. Alfred Dumais et Johanne Lévesque. *L'auto-santé. Des individus et des groupes au Québec*. 1986. 223 pages. 17.00 $
21. Gabrielle Lachance, dir. *Mémoire d'une époque. Un fonds d'archives orales au Québec*. Coll. «Documents de recherche» n° 12. 1987. 251 pages. 16.00 $
22. Marcel Fournier, Yves Gingras et Othmar Keel. *Sciences et médecine au Québec : perspectives sociohistoriques*. 1987. 212 pages. 20.00 $

V. Les régions du Québec

1. Jules Bélanger, Marc Desjardins et Yves Frenette. *Histoire de la Gaspésie*. Coll. «Les régions du Québec». Montréal, Boréal Express. 1981. 807 pages. 29.95 $
2. Jean-Claude Marsan. *Montréal, une esquisse du futur*. 1983. 325 pages. 15.00 $
3. André Dionne. *Bibliographie de l'île Jésus*. Coll. «Documents de recherche» n° 2. 1983. 324 pages. 18.50 $
4. Serge Gauthier et collaborateurs. *Bibliographie de Charlevoix*. Coll. «Documents de recherche» n° 3. 1984. 320 pages. 18.00 $
5. Serge Gauthier et collaborateurs. *Guide des archives de Charlevoix*. 1985. VIII-97 pages. 6.00 $
6. Serge Laurin et Richard Lagrange. *Bibliographie des Laurentides*. Coll. «Documents de recherche» n° 7. 1985. 370 pages. 18.00 $
7. Yves Hébert. *Bibliographie de la Côte-du-Sud*. Coll. «Documents de recherche» n° 8. 1986. 339 pages. 18.00 $
8. Guy Gaudreau. *L'exploitation des forêts publiques au Québec*, 1842-1905. 1986. 126 pages. 11.00 $

9. Yves Beauregard. *Bibliographie du Centre du Québec et des Bois-Francs*. Coll. « Documents de recherche » nº 9. 1986. 495 pages. 25.00 $
10. Marc Desjardins. *Bibliographie des Îles-de-la-Madeleine*. Coll. « Documents de recherche » nº 13. 1987. 281 pages. 20.00 $
11. Daniel Tessier *et al.* *Bibliographie de Lanaudière*. Coll. « Documents de recherche » nº 14. 1987. 270 pages. 20.00 $
12. Antonio Lechasseur, en collaboration avec Jacques Lemay. *Municipalités et paroisses du Bas-Saint-Laurent, de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine. Populations et limites territoriales 1851-1981*. 1987. 51 pages. 5 micro-fiches (Bas-Saint-Laurent, 363 p.; Gaspésie et Îles-de-la-Madeleine, 304 p.). 10.00 $

VI. Hors chantier

1. Paul Aubin. *Bibliographie de l'histoire du Québec et du Canada (1966-1975)*. 2 tomes — 1981. 1 425 pages. 22 000 titres. 60.00 $
2. Gabrielle Lachance. *La culture contemporaine face aux industries culturelles et aux nouvelles technologies*. Rapport-synthèse. Rencontre franco-québécoise sur la culture. Québec-Montréal, du 4 au 8 juin 1984. 145 pages. 7.00 $
3. *Statistiques culturelles du Québec (1971-1982)*. 1985. XLII-932 pages. 45.00 $
4. Paul Aubin et Louis-Marie Côté. *Bibliographie de l'histoire du Québec et du Canada/Bibliography of the History of Quebec and Canada (1976-1980)*. 2 tomes — 1985. LXIV-1 316 pages. 20 000 titres. 60.00 $
5. Jean-Paul Baillargeon, dir. *Les pratiques culturelles des Québécois. Une autre image de nous-mêmes*. 1986. 394 pages. 19.50 $
6. Paul Aubin et Louis-Marie Côté. *Bibliographie de l'histoire du Québec et du Canada/Bibliography of the History of Quebec and Canada (1946-1965)*. 2 tomes — 1987. LXXVII-1 396 pages. 22 000 titres. 60.00 $

VII. Collection Questions de culture

1. Fernand Dumont, dir. *Cette culture que l'on appelle savante*. 1981. 190 pages. 15.00 $
2. Fernand Harvey et Gary Caldwell, dir. *Migrations et communautés culturelles*. 1982. 159 pages. 15.00 $
3. Fernand Dumont, dir. *Les cultures parallèles*. 1982. 172 pages. 15.00 $
4. Jean-Charles Falardeau, dir. *Architectures: la culture dans l'espace*. 1983. 210 pages. 15.00 $
5. Yvan Lamonde, dir. *Les régions culturelles*. 1983. 189 pages. 12.00 $
6. Madeleine Préclaire, dir. *La culture et l'âge*. 1984. 198 pages. 12.00 $
7. Gabrielle Lachance, dir. *La culture: une industrie?* 1984. 216 pages. 12.00 $
8. Pierre Anctil, Léon Bernier et Isabelle Perrault, dir. *Présences de jeunes artistes*. 1985. 190 pages. 12.00 $
9. Denise Lemieux, dir. *Identités féminines: mémoire et création*. 1986. 199 pages. 12.00 $
10. Gabriel Dussault, dir. *L'État et la culture*. 1986. 173 pages. 12.00 $
11. Thérèse Hamel et Pierre Poulin, dir. *Devenir chercheur-e: itinéraires et perspectives*. 1986. 185 pages. 12.00 $
12. Madeleine Gauthier, dir. *Les nouveaux visages de la pauvreté*. 1987. 258 pages. 18.50 $

VIII. Collection Diagnostic

1. Laurent Laplante. *Le suicide*. 1985. 126 pages. 9.95 $
2. Jacques Dufresne. *La reproduction humaine industrialisée*. 1986. 126 pages. 9.95 $
3. Gérald LeBlanc. *L'école, les écoles, mon école*. 1986. 110 pages. 9.95 $
4. Jean Blouin. *Le libre-échange vraiment libre?* 1986. 135 pages. 9.95 $
5. Jacques Dufresne. *Le procès du droit*. 1987. 127 pages. 9.95 $

IX. Collection Edmond-de-Nevers

1. Lucie Robert. *Le manuel d'histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy*. 1982. 198 pages. — 11.00 $
2. Réal Brisson. *La charpenterie navale à Québec sous le régime français*. 1983. 320 pages. — 19.50 $
3. Hélène Lafrance. *Yves Thériault et l'institution littéraire québécoise*. 1984. 174 pages. — 13.50 $
4. Hélène Laforce. *Histoire de la sage-femme dans la région de Québec*. 1985. 237 pages. — 19.50 $
5. Michel Sarra-Bournet. *L'Affaire Roncarelli. Duplessis contre les Témoins de Jéhovah*. 1986. 196 pages. — 18.00 $
6. Denis Goulet. *Le commerce des maladies. La publicité des remèdes au début du siècle*. 1987. 139 pages. — 20.00 $

X. Rapports de recherche et manuscrits à diffusion limitée*

1. Louise Rondeau. *Le récit de fin du monde : orientations méthodologiques de recherche*. Québec, IQRC, 1982, 70 pages.
2. Michelle Trudel-Drouin. *Vie quotidienne en Nouvelle-France : un choix de textes*. Montréal, IQRC, 1982, 166 pages.
3. Paule Chouinard. *Anthologie de poèmes québécois sur les saisons*. Montréal, IQRC, 1983, 1 350 pages.
4. Mireille Perreault. *Marchandisation, industrialisation de la culture*. Rimouski, IQRC, 1983, 72 pages.
5. Carmen Quintin. *Les pratiques émancipatoires dans deux coopératives d'habitation de la région montréalaise*. Montréal, IQRC, 1983, 124 pages.
6. Gary Caldwell, Paule Obermeir *et al*. *Out-migration of 1971 English Mother-tongue High School Leavers from Quebec : eleven years after*. Lennoxville, IQRC et Anglo Quebec en Mutation Committee, 1984, 17 pages.
7. Gabrielle Lachance. *Le rapport industrie-culture*. 1987. 5 cahiers. I. L'artisanat et les métiers d'art. 38 p. II. Les arts d'interprétation. 38 p. III. Le cinéma. 40 p. IV. Le livre. 40 p. V. Quelques indications bibliographiques. 18 p.

XI. Banques de données sur support informatique

1. Jean-Pierre Chalifoux. *Le livre et la lecture au Québec au XX^e siècle*. Montréal, IQRC, 1982. (8 000 titres)**
2. Paul Aubin et collaborateurs. HISCABEQ. *Bibliographie de l'histoire du Québec et du Canada (1946-1980)*. Montréal, IQRC, 1981. (70 000 titres — mise à jour trimestrielle)***

XII. Documents audio-visuels*

1. Arthur Lamothe. Culture amérindienne. Archives. (Vingt documents produits par les Ateliers audio-visuels du Québec.)

*disponibles sur demande à l'IQRC, 14, rue Haldimand, Québec, G1R 4N4 (418) 643-4695

**accessible sur demande à La Centrale des bibliothèques, 1685, rue Fleury est, Montréal, H2C 1T1 (514) 381-8891

***pour s'abonner à HISCABEQ, communiquer avec IST informathèque Inc.
Service d'assistance technique

Code régional	Numéro à composer
514	383-1611
418, 514, 613, 819	1-800-361-4777
416, 519, 705, 506, 902	

Achevé d'imprimer à Cap-Saint-Ignace
sur les presses des Ateliers graphiques Marc Veilleux Inc
en octobre mil neuf cent quatre-vingt-sept

Ses travaux ont d'abord porté sur les conteurs canadiens-français et leur manière de mémoriser et de transmettre les récits de tradition orale. Puis en 1980, l'IQRC lui a confié une ethnographie de la lecture qui s'est bientôt transformée en une ethnographie de la culture écrite. **Vivian Labrie** s'intéresse maintenant aux formulaires dans le cadre d'une recherche indépendante intitulée *Les gens, les «papiers» et l'institution*. À la longue, les divers éléments de ce cheminement deviennent une seule recherche sur la parole qui se joue et se rejoue dans ses multiples registres parmi les humains du vingtième siècle.

Cet ouvrage est le second d'un ensemble de deux qu'on pourrait unifier sous le titre ABC, alphabétisé-e-s ! et qui fait la somme d'une recherche menée par l'auteure à l'IQRC de 1980 à 1985. L'ensemble regroupe sept essais indépendants mais néanmoins reliés par une intention commune, celle de faire un constat d'alphabétisation : au cours des deux derniers siècles, mais principalement au cours de celui-ci, l'alphabet et les pratiques alphabétiques que sont la lecture et l'écriture sont subitement passés au centre de la culture des sociétés d'héritage européen et on cherche ici à étudier les transformations redevables à ce passage à divers niveaux du champ psycho-social au moyen d'une ethnographie de la culture écrite à Québec. Le présent ouvrage regroupe les quatre derniers essais, lesquels portent plus particulièrement sur l'expérience des lecteurs. Expérience diversifiée dans *Chacun dans son fauteuil : douze portraits de lecteurs*, existentielle dans *Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es : la vie et les livres*, imaginaire dans *Le lecteur absent ou l'entrée dans les mondes seconds*, et enfin participation individuelle au réseau millénaire de la parole dans *La transmission des oeuvres*.

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE

FIN